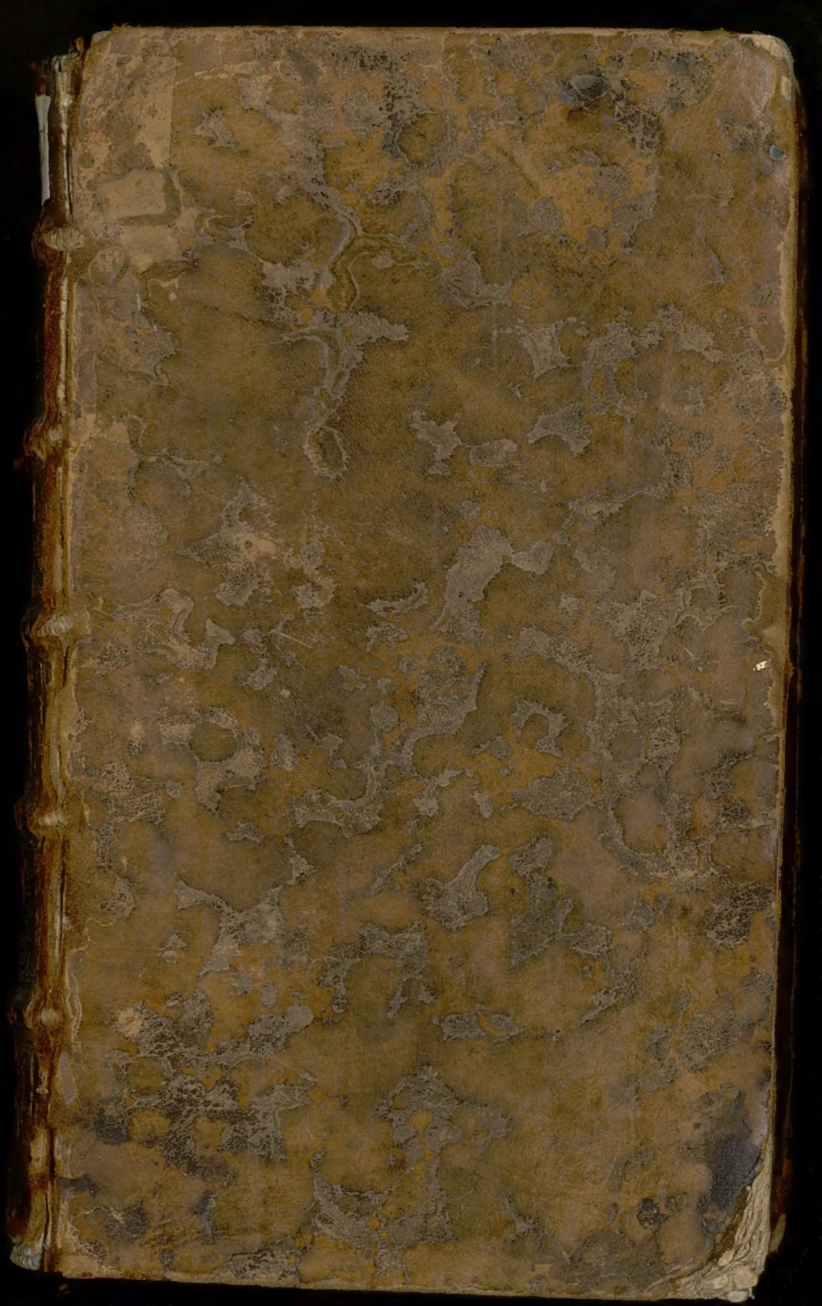
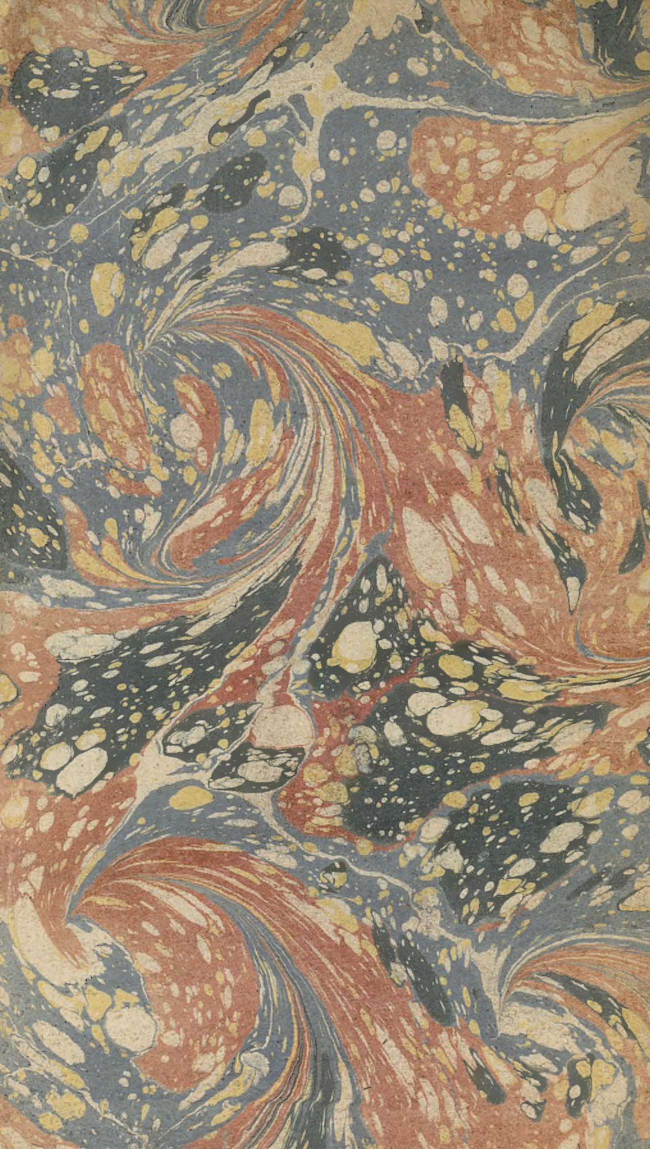
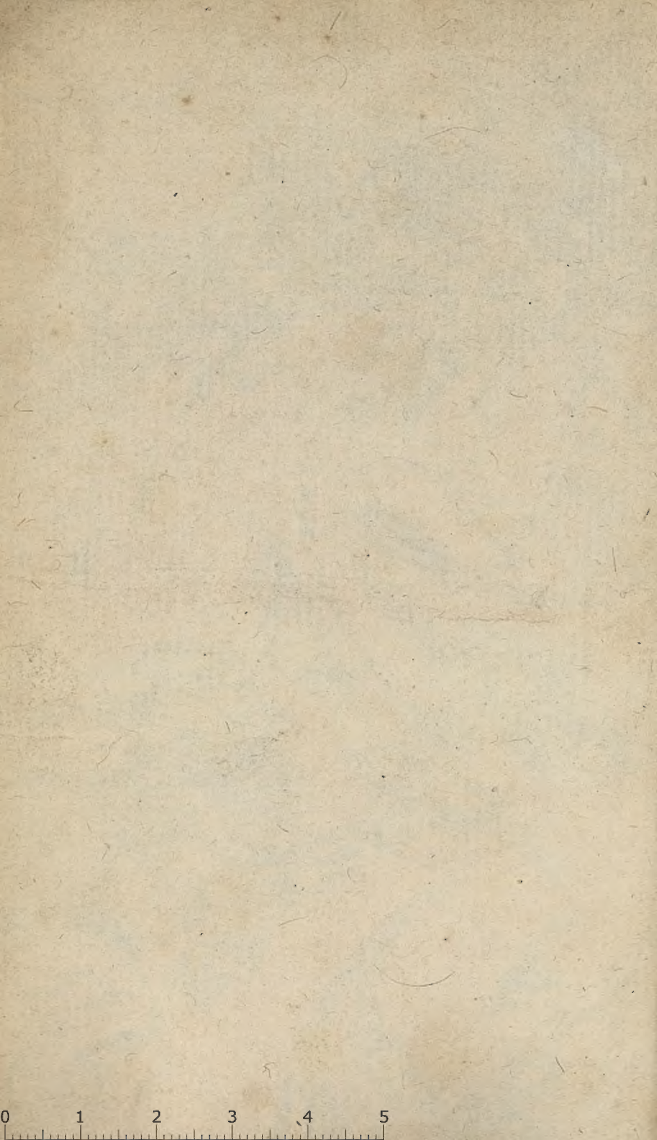



EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.





LES OEUVRES D'HIPPOCRATE

Traduites en François,

AVEC DES REMARQUES.

ET

Conferées ſur les Manuſcripts de la Bibliotheque du Roy.

TOME PREMIER.



A PARIS;

Par la Compagnie des LIBRAIRES.

M. DC. XCVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

JEAN GUIGNARD, } au Palais.
CLAUDE BARBIN, }

PIERRE AUBOUYN, } Quay des Auguſtins, à l'Ecu de France, à la Croix d'or.
PIERRE EMEERY, }
CHARLES GLOUSIER, }

GUILLAUME CAVELLIER, au Palais, Grand' Salle, à la Palme.

HENRY CHARPENTIER, au Palais, Grand' Salle, au bon Charpentier.

MICHEL DAVID, Quay des Auguſtins, à la Providence.

JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques, à la Croix d'or.

CHARLES OSMOND, au Palais, Grand' Salle, à l'Ecu de France.

PIERRE HERISSANT, ruë Nôtre-Dame, aux trois Vertus.

PIERRE DE BATS, ruë S. Jacques, à S. François.

TRAITEZ
CONTENUS DANS CE premier Volume.



PREFACE.

LES Egyptiens disoient des Grecs, *qu'ils étoient toûjours enfans*, parce qu'ils n'avoient aucune science qu'on pût appeller veritablement ancienne. On peut dire aujourd'huy la mesme chose, & avec plus de raison, de ceux qui negligeant les anciennes regles des sciences & des Arts, & voulant en trouver de nouvelles, retiennent toûjours ces mesmes Arts dans leur premiere enfance, & y demeurent avec eux. Le seul moyen de remedier à ce malheur, c'est de renouveller ces anciennes regles & de marquer le chemin

que chaque Art a tenu depuis le commencement; car ce n'est que par là qu'on peut faire voir sur quels fondements on doit bâtir pour continuer cet édifice & pour le conduire à sa perfection.

C'est ce qui m'a donné envie de faire dans cette Preface, une Histoire abregée de la naissance & du progrés de la Medecine, jusqu'à ce Medecin, afin qu'on voye que ce grand homme a profité du reproche qu'on avoit fait long-temps auparavant à sa nation & qu'il a bâti la Medecine sur les fondemens tres-solides que les anciens avoient tracés. Cette recherche ne peut estre que tres-curieuse & tres-utile; & elle servira de preuve à cette importante verité que tout homme qui ayant rejetté les anciennes regles de la Medecine & pris un

chemin tout different ſe vante d'avoir trouvé cet Art, trompe les autres ou eſt lui-meſme trompé ; car cela eſt abſolument impoſſible, la Medecine ne pouvant eſtre, ni perfectionnée, ni trouvée par aucun autre chemin que par celuy qu'on a tenu.

Le premier homme ayant perdu les privileges qu'il tenoit de ſon origine toute divine, & ayant eſté aſſujetti avec ſes deſcendans à toutes les infirmitez que meritoit ſa déſobeïſſance, Dieu ne voulut pourtant pas le laiſſer ſans aucun ſecours. Si d'un coſté pour l'éprouver, ou pour le punir, il ſignala ſa juſtice en permettant que le monde fût plein de maux qui lui feroient toûjours une cruelle guerre, ce que Democrite ſemble avoir connu lors qu'il dit : *la haine des hommes eſt*

répanduë dans tout l'Univers qui a assemblé contre-eux une infinité de maladies ; de l'autre costé, il fit éclater sa misericorde en remplissant ce mesme Univers d'une infinité de remedes dont l'homme peut se servir, non pas pour se garantir de la mort, qui est la juste recompense du peché, mais pour l'éloigner & pour la suspendre. Les differentes proprietés de la plûpart de ces remedes ont esté connuës peu à peu par l'experience, d'abord fortuite & ensuite étudiée, & sur cette connoissance le raisonnement a fait des observations generales qu'on a assemblées, & qui enfin ont constitué l'Art ; car, comme dit Hippocrate, *la pensée emprantant ses idées de la Nature les applique ensuite à la verité*. Ainsi l'Art de la Medecine descend veritablement de Dieu, c'est lui qui a creé le Me-

Dans le Traité des Preceptes p. 220.

decin & tous les remedes, c'eſt lui qui inſtruit l'homme & qui le guerit; verité que les Payens meſme ont reconnuë. *Les Medecins*, dit Hippocrate, *reconnoiſſent que tout le ſuccés de leur Art vient de Dieu; ils avoüent qu'ils ne ſont riches que de ſes richeſſes. Le chemin que tient la Medecine conduite par la Philoſophie, d'où l'a-t-elle appris que de Dieu? auſſi lui en fait-elle honneur en prouvant que tout ce qu'elle opere vient de Dieu, & qu'elle n'eſt qu'une cauſe ſeconde, &c. En un mot tout ce qui vient d'elle ſe rapporte à Dieu, & ſert à faire connoiſtre Dieu.*

Dans le Traitté de la Deſcente. p. 189.

Mais autant qu'il eſt aiſé de reconnoiſtre ſon origine, autant eſt-il difficile de remonter juſqu'à ſa naiſſance, & de marquer préciſement en quel temps elle a commencé, & les progrés qu'elle a faits dans les premiers ſiecles.

Il y a de l'apparence, & l'on peut mesme assurer que dans le premier age du monde les hommes vécurent long-temps sans avoir besoin de la Medecine. Trois choses concouroient à conserver leur santé independamment de ses regles ; la terre qu'ils habitoient, qui est dans la partie de l'Univers qu'Hippocrate mesme reconnoist la plus saine ; leur vie simple & frugale, & leur exercice coutinuel.

Ces trois choses pouvoient bien les garantir des maladies ; mais elles ne les mettoient pas à couvert des cas fortuits, comme des chûtes, des coups, des blessures ; ainsi le premier âge, qui a pû ne pas connoistre de Medecin, n'a pû se passer de Chirurgien, & par consequent la Chirurgie a precedé la Medecine.

Comme on n'a pas d'Histoi-

re exacte & particulariſée de la vie de ces premiers hommes, on ignore ce que la chirurgie a eſté dans ces premiers temps; il n'eſt parlé ni de Medecin ni de Chirurgien que long-temps aprés le déluge. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de raiſon que l'uſage continuel des ſacrifices & la coûtume d'enbaumer les corps ayant appris aux Egyptiens, qui ont eſté les premiers Medecins, une anatomie groſſiere & informe, ils connoiſſoient aſſez les principales parties du corps humain pour les rajuſter aprés des fractures, les remettre aprés des diſlocations, ou les couper aprés des gangrenes & des pourritures. Ils pouvoient ſçavoir auſſi l'uſage des cataplaſmes & des fomentations, remedes naturels qui s'offrent d'eux-meſmes. Quand Clement

Alexandrin attribuë l'invention de la Chirurgie à Misraïm fils de Cham & petit fils de Noé, il ne faut pas s'imaginer qu'elle eût esté entierement inconnuë avant lui; mais seulement qu'il l'avoit augmentée, qu'il avoit ramassé ce qui étoit épars, ou qu'il la pratiquoit avec plus de succés & plus de methode. Aussi voit-on quelque temps aprés des Medecins; c'est à dire des Chirurgiens établis en Egypte, & au service des grands; car l'Ecriture sainte nous apprend
Gen. 50. qu'aprés que le Patriarche Jacob fut mort en Egypte, Joseph ordonna à ses Medecins de l'embaumer selon la coûtume des Egyptiens.

Moyse vint au monde 62 ou 63 ans aprés la mort de Joseph & dans la Loy qu'il donna au peuple de Dieu, il est expressément parlé des fraix, des

Medecins, c'eſt à dire des Chirurgiens. Voilà les deux témoignages les plus anciens que nous fourniſſe l'Hiſtoire ſur la Medecine qui conſiſtoit dans l'operation de la main. Juſqu'à Moyſe on ne trouve aucun uſage de la Medecine, proprement dite qui guerit les maladies internes ou cachées, que l'on gueriſſoit par l'abſtinence, le repos, les vomitifs, & les bains, ou par des remedes ſpecifiques que donnoit le premier venu; car comme Strabon l'a remarqué, les anciens Egyptiens expoſoient dans les ruës les malades deſeſperez afin que les paſſans, qui avoient eu un ſemblable mal, euſſent la charité de declarer ce qui les avoit ſoulagez dans ces rencontres. A meſure que ces remedes tirez de l'experience réüſſiſſoient, on les écrivoit dans un livre qui

Strab. liv. 3.

fut enfin appellé *le Livre sacré*, soit parce qu'on l'attribüoit à un Dieu, ou parce qu'il étoit gardé dans un temple, & qui peu à peu fut comme la loy de la Medecine, selon laquelle il falloit que les Medecins traittassent leurs malades ; s'ils ne pouvoient les guerir en suivant cette Loy ils étoient à couvert de tout blasme, & s'ils suivoient une autre methode & que les malades mourussent entre leurs mains ils en répondoient sur leur vie ; mais si leurs nouveaux remedes réüssissoient, on les ajoûtoit au Livre sacré & ils acqueroient force de loy comme les autres.

La Fable ne nous mene pas plus loin que l'Histoire ; car tout ce que les Anciens ont dit de Promethée, d'Hermes, de Theuth, de Mercure, d'Isis, de Serapis &c. ausquels ils ont

attribué l'invention de la Medecine, se renferme uniquement dans ces mesmes temps, puisque, comme les Sçavans l'ont remarqué, toutes ces Fables ne sont que des emblêmes des avantures des fils de Noé & de celles de Moyse.

Si les ouvrages qu'on a attribué à Hermes & dont parlent Jamblichus & Clement Alexandrin étoient veritables, la Medecine proprement dite auroit esté déja reduite en Art peu de siecles aprés le déluge : mais ce qui nous en reste porte tant de marques de supposition qu'il faut s'aveugler soimesme pour ne pas reconnoître leur fausseté. Sa celebre table d'emeraude, où les uns trouvent la transmutation des métaux, & les autres la Medecine universelle, est l'ouvrage d'un imposteur.

Environ cent ans aprés la Mort de Moyſe l'Hiſtoire prophane nous fournit un celebre Medecin appellé Melampus, qui par des enchantemens & par une Medecine d'Ellebore, guerit les filles de Proëtus Roi d'Argos qui étoient devenuës furieuſes, & c'eſt la premiere potion purgative dont il ſoit parlé dans tout ce qui nous reſte de l'antiquité. Ce Melampus étoit de Pylos, il voyagea en Egypte où il apprit l'Art de la Medecine, avec celui de la Magie & de la Divination, car il étoit grand devin, & c'eſt apparament de ce voyage d'Egypte qu'il tira ſon nom de *Melampus*; car les Grecs le nommerent ainſi parce qu'il venoit du Pays des *Melampodes*; c'eſt à dire, de la *terre noire*, comme ils appelloient l'Egypte, ſoit à cauſe du ſable noir que le

Nil y jette, comme dit Virgile :

Et viridem Ægyptum nigrâ fœcundat arenâ.

Ou plûtoſt par une mépriſe ſur ſon veritable nom qui étoit *terra Chamia* terre de Cham fils de Noé, & que les Grecs prenoient pour *terra chum*, c'eſt à dire, *terre noire*. La Fable dont l'ame eſt le merveilleux, nous dit qu'il avoit eſté inſtruit par des Serpens, & voilà déja cent ans aprés Moyſe un emblême de l'Art d'Eſculape, & le ſymbole de ce Dieu; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Herodote écrit que Melampus étoit un homme ſçavant qui avoit enſeigné aux Grecs beaucoup de choſes qu'il avoit appriſes des Egyptiens & ſur tout le Sacrifice & le culte de Bacchus: apres quoy il ajoûte que preſque tous les noms des Dieux furent portez d'Egypte en Grece; & voilà, à mon avis, com-

ment la Medecine & la Chirurgie passerent des Egyptiens aux Grecs. Aussi ces derniers ont-ils reconnu Melampus pour leur premier Medecin, car Apollodore dit en propres termes qu'il fut le premier qui trouva l'art de guerir les maladies par *des potions medecinales, & par des purgations* τὴν διὰ φαρμάκων καὶ καθαρμῶν θεραπείαν πρῶτος εὑρηκώς. Par ces *purgations* il entend les expiations & les purifications superstitieuses & magiques. En effet dans la cure des filles de Proetus, Melampus persuadé que leur maladie venoit de la colere de Bacchus, n'employa pas seulement l'Ellebore, mais aussi les enchantemens & les purifications qu'il jetta ensuite dans une fontaine. Ovid dans le XV. liv. des Metam.

Proetidas attonitas postquam per carmen

carmen & herbas.

Eripuit furiis, purgamina mentis in illas

Misit aquas.

Aprés que Melampus eut arraché aux Furies les filles de Proetus par le moyen des enchantemens & des herbes, il jetta dans les eaux de cette fontaine les purifications dont il s'étoit servi. Ce qui donne occasion de faire une reflexion qui me paroît importante ; c'est que le premier rayon que l'on découvre de la Medecine est mêlé des tenebres de la superstition, & qu'on voit marcher d'un mesme pas la Medecine & la Magie. Aussi la Magie venoit-elle du mesme pays que la Medecine, comme on le voit par l'Histoire sainte: témoin les enchanteurs qui s'opposerent à Moyse, & qui traitant d'enchantement les miracles que faisoit ce grand servi-

teur de Dieu, lui dirent que c'étoit porter de l'eau dans la Mer que de venir faire des enchantemens en Egypte, ou pour me ſervir des propres termes des Hebreux, que *c'étoit porter de la paille dans Aphraim*. L'union de la Medecine & de la Magie eſt ſi ancienne qu'il a eſté bien difficile dans la ſuite des ſiecles de les ſeparer. Hippocrate y a travaillé le premier avec plus de force que de ſuccés. Voicy comment il s'éleve contre cette ſuperſtitieuſe methode de Melampus, qui de ſon temps étoit encore extrêmement en vogue: *Ces impoſteurs*, dit-il, dans ſon traitté de l'épilepſie, *purifient tous ceux qui ont fait ou ſouffert des abominations horribles, au lieu de faire tout le contraire, & de mener ces malheureux dans les temples, & là de prier pour eux & de faire des ſacrifices; mais ils n'ont garde de fai-*

re ni ſacrifices ni prieres, ils ſe contentent de les purifier, & aprés les avoir purifiés ils vont cacher ces purifications ſous terre, les jetter dans la mer, ou les porter ſur quelque montagne inacceſſible où perſonne ne puiſſe ni les toucher, ni les fouler aux pieds; cependant la raiſon voudroit qu'on portât plûtoſt ces purifications dans les Temples & qu'on les conſacrât à Dieu, ſi Dieu étoit l'auteur de tous ces maux. Pour moi je ne croirai jamais que le corps de l'homme, c'eſt à dire, ce qui eſt tres-impur, puiſſe être ſouillé par la divinité, c'eſt à dire, par ce qui eſt tres-pur & la pureté meſme; au contraire s'il arrive qu'il ſoit ſouillé par quelque choſe ou qu'il tombe dans quelque accident, il aura bien plûtoſt recours à Dieu pour être purifié, qu'il ne craindra d'en être ſouillé; car c'eſt Dieu ſeul qui expie & qui purge les plus grandes impietés & les plus grands

crimes. Ces paroles d'un Payen devroient faire honte à certains imposteurs qui employent encore aujourd'huy des remedes aussi superstitieux que ceux dont parle Hippocrate.

Comme le sort de la Grece a toûjours esté de perfectionner les Arts, ou de les mettre au moins en état de parvenir facilement à la perfection, on voit cent ou six vingts ans aprés Melampus une foule de heros instruits dans la Medecine par le Centaure Chiron, qui fut ainsi nommé à cause de sa grande habilleté dans la Chirurgie; car *Chiron* signifie proprement un homme qui opere de la main, un Chirurgien. Il étoit si habile, qu'on dit, qu'il rendit la veuë à Phœnix fils d'Amyntor. Ses Disciples les plus considerables furent Hercule, Jason, Achile, Esculape. Hercule guerit Alceste femme d'Admete

d'une maladie mortelle, & c'eſt ce qui donna lieu à la Fable, qu'Hercule avoit retiré des enfers cette Princeſſe aprés avoir vaincu Pluton ou la mort. Pour *Jaſon*, ſon nom ſeul marque la grande reputation qu'il avoit acquiſe dans l'Art de la Medecine; car Jaſon ne ſignifie que *gueriſſeur*.

Achile paſſa pour l'inventeur d'un remede tiré de la roüille de fer ou d'airain avec lequel il guerit le Roy Telephus d'une bleſſure conſiderable. *Plin. liv.* 34. chap. 16.

Nous voicy à Eſculape dont la famille a extremement illuſtré la Medecine. En dépoüillant ſon origine de ce qu'elle a de fabuleux on trouve que c'étoit un homme d'une naiſſance inconnuë, qui ayant eſté trouvé expoſé fut nourri par Chiron & élevé avec tant de ſoin qu'il ſe

rendit tres-habile, & par ſes Cures merveilleuſes il merita de paſſer pour fils d'Apollon & de porter le nom du Dieu Eſculape dont le culte avoit paſſé d'Egypte en Grece depuis peu de temps.

Comme il gueriſſoit des maladies & des bleſſures deſeſperées, on publia qu'il reſſuſcitoit les morts. C'eſt ainſi qu'on a dit qu'il avoit reſſuſcité Capanaée, Lycurgue, Eriphyle, & Hippolyte qui avoit eſté traîné par ſes chevaux.

Les deux fils d'Eſculape Podalire, & Machaon, tenoient un rang conſiderable à la guerre de Troye, non ſeulement comme principaux Officiers, car ils avoient trente Vaiſſeaux ſous leur conduite, mais encore comme les premiers Medecins de l'Armée.

Si Homere ne prête point à

ces temps-là des connoiſſances qu'on n'eut que dans la ſuite & dans un ſiecle plus voiſin du ſien, on uoit à peu prés en quel état étoient alors la Chirurgie & la Medecine: je n'en rapporterai qu'un exemple. Eurypylus ayant eu la cuiſſe percée d'un trait, & ne pouvant avoir ni Machaon ni Podalire, le premier ayant eſté bleſſé dans la meſme action, & l'autre étant encore engagé dans le combat; Patrocle, à qui Achile avoit enſeigné la Medecine qu'il avoit appriſe de Chiron, fut celuy qui le penſa & qui mit le premier appareil. Homere dit, qu'il *commença d'abord par ſcier ou couper le trait*; parce que comme la cuiſſe étoit percée d'outre en outre, on ne pouvoit le retirer autrement. *Il lava & nettoya la playe avec de l'eau tiede*; car l'eau

chaude auroit augmenté l'hemorragie, & la froide auroit caillé le ſang, bleſſé les nerfs & cauſé des friſſons. *Il mit ſur la playe une racine amere* ; c'eſt à dire, deſiccative & aſtringeante. On prétend que c'eſt la plante appellée *Achillea*, qui eſt nôtre mille-feuilles, & qui ſelon Dioſcoride arreſte le ſang, conſolide les playes & empêche l'inflammation. *Il la coupa par morceaux avec les mains*, afin que la playe fût mieux bouchée ; car s'il l'avoit raclée, le ſang n'auroit pas manqué de l'emporter, & le remede auroit eſté inutile ; *par ce moyen la playe fut deſſechee & le ſang arreſté.*

Quoi qu'il ne faille pas prendre à la lettre les expreſſions de la Poëſie qui cherche toûjours à embellir les ſujets qu'elle traitte, il eſt pourrant certain que les fixions d'Homere renferment toûjours

toûjours quelque verité ; car comme l'a fort bien remarqué Strabon; *de tout inventer, cela repugne à la vray semblance & ce n'est pas la maniere d'Homere dont le Poëme a esté pris pour un ouvrage Philosophique d'un commun consentement.* Ainsi quand ce Poëte parle des plantes, comme de la plante appellée *moly* espece de chiendent, qui avoit la racine noire & les fleurs blanches, & qui étoit merveilleuse contre tous les poisons, on peut inferer certainement que du temps de la guerre de Troye on connoissoit les vertus des plantes & qu'on en composoit des Medecines & des contrepoisons. Homere fait même entendre ailleurs que cette connoissance avoit passé des Egyptiens aux Grecs ; car en parlant de la celebre boisson appellée *Nepenthes*, pa ce qu'elle faisoit oublier tout les maux

& tous les chagrins, il dit qu'Helene l'avoit portée d'Egypte, & que polydamna, femme du Roy Thoon, lui en avoit fait present ; c'étoit un breuvage de sucs d'herbes composé par l'Art de la Medecine, ce que ce Poëte fait entendre en disant immediatement aprés avoir décrit ses vertus *qu'un sçavant Medecin est audessus de tous les hommes*. Aussi Pline écrit qu'Homere donne la gloire des herbes à l'Egypte. On voit mesme par l'Histoire qu'avant la guerre de Troye on connoissoit fort bien les plantes dans la Colchide ; car Medée ne passa pour empoisonneuse & pour sorciere qu'à cause de sa grande habileté dans la Botanique.

On pretend qu'aprés la guerre de Troye la Medecine souffrit une longue défaillance & fût plongée dans d'épaisses tenebres jusqu'au temps d'Hippocrate

qui la ressuscita. Pline l'écrit en propres termes : *Sequentia ejus, mirum dictu, in nocte densissima latuere usque ad Peloponesiacum bellum. Tunc eam revocavit in lucem Hippocrates.* Depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Peloponese, c'est à dire jusqu'au siecle d'Hippocrate, il y a environ sept cens ans ; seroit-il possible que la Grece se fût contentée pendant si long-tems de la seule ébauche d'un Art & d'un Art qui étoit devenu encore plus necessaire par l'intemperance qui bien-tost aprés la Guerre de Troye regna parmi les Grecs ? Nous allons voir que Pline n'avoit pas examiné d'assez prés les monumens de l'Histoire ancienne ; car les seuls écrits d'Hippocrate prouvent qu'avant lui il y avoit de celebres Medecins & des écoles même. Parcourons tous ces siecles

& voyons ce que l'on y a pû découvrir.

Il eſt certain qu'on ne ſçait pas beaucoup de choſes des deux fils d'Eſculape, Machaon & Podalire; mais on ne peut pas douter qu'ils n'ayent cultivé la Medecine dans laquelle ils avoient déja acquis tant de reputation. Machaon épouſa la fille de Diocles Roy de la Meſſenie, régna à Pheres & laiſſa ſon Royaume à ſes enfans qui en furent chaſſez par les Heraclides. On prétend que c'eſt de cette branche qu'Ariſtote eſt deſcendu.

Pour Podalire, Eſtienne de Byzance en rapporte une Hiſtoire qui merite de n'être pas oubliée. *Podalire*, dit il, *à ſon retour de la Guerre de Troye, fut pouſſé par la tempête ſur les coſtes de Carie, où il fut receu par un berger, qui, ayant appris qu'il étoit Medecin, le mena au Roi du Pays,*

dont la fille venoit de tomber d'une fenêtre fort haute. Il guerit cette Princesse en la saignant des deux bras, & le Roy eût tant de joye de voir sa fille ressuscitée, que ne sçachant comment reconnoître un service si important, il la donna en mariage à ce Medecin avec la Chersonnese, où lui & ses descendans regnerent jusqu'à ce qu'ils s'établirent à Cos. Si cette particularité n'est pas fabuleuse, elle nous fait voir que la saignée étoit pratiquée du temps de la guerre de Troye, quoi que jusqu'à Hippocrate il n'en soit fait nulle part aucune mention, ce qui fait qu'on en ignore entierement l'origine. Si l'on voit d'un côté qu'un remede, qui paroît d'abord si opposé à la Nature, ne devoit être trouvé que fort tard par des gens dont la Medecine n'étoit fondée que sur l'experience sans raisonnement, on trouve

de l'autre côté qu'il n'est nullement vray-semblable qu'il ait esté connu tout d'un coup, comme il le fût du temps d'Hippocrate, où on le voit tel qu'il est aujourd'huy & dans toute sa perfection; car aujourd'huy on n'ouvre pas une veine qu'on n'ouvrît alors; ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'est gueres moins ancienne que le suppose le passage que je viens de rapporter.

Aprés Podalire on ne trouve pendant plus de deux cens cinquante ans aucune trace de la Medecine en Grece. Si nous avions les écrits d'Eratosthene, de Pherecyde, d'Appollodore, d'Arius de Tarse & de quelques autres qui avoient fait l'Histoire des Asclepiades, ce grand vuide seroit sans doute rempli; mais comme nous n'avons rien de cette ancienne Grece, il faut suivre la Mede-

cine en Judée où elle avoit esté portée d'Egypte, & où elle fleurit fort long-temps.

L'Historien Josephe écrit que le Roy Salomon, qui vivoit environ cent soixante ans aprés la guerre de Troye, avoit employé toute sa sagesse & la connoissance qu'il avoit de la nature de tous les animaux & de leurs proprietez, à composer pour l'utilité des hommes divers remedes; & cela s'accorde parfaitement avec l'Ecriture sainte qui nous apprend que la sagesse de Salomon surpassoit celle des Orientaux & des Egyptiens, qu'il avoit fait des traittez des plantes depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles, & qu'il avoit écrit de la Nature des animaux, des reptiles, des oyseaux & des poissons. Ce que Josephe ajoûte, qu'il chassoit les

demons en attachant au nez du possedé nn anneau dans lequel étoit enchassée une racine, & en prononçant certaines paroles, est une suite de la superstition qui avoit accompagné la Medecine dés son berceau, & qui avoit passé d'Egypte dans la Terre sainte avant le siecle de Moyse comme il est aisé de l'inferer de ce passage de la sa-
Sag. ch. XII. v. 4. gesse. *Les Anciens habitants de vôtre Terre sainte vous ont esté en horreur, parce qu'avec leurs remedes & leurs sacrifices injustes ils commettoient des actions abominables devant vos yeux.* Ces remedes injustes ce sont les remedes superstitieux, dont nous avons déja parlé, & qui, selon Josephe, furent ensuite pratiquez par Salomon aprés que les femmes étrangeres eurent seduit son cœur, & l'eurent plongé dans l'ancienne idolatrie en l'obligeant de rendre un culte pu-

blic aux idoles des nations.

Il paroît qu'aprés la mort de Salomon la Medecine fût tres-florissante en Judée ; car l'Ecriture sainte remarque que le Roi Asa, petit fils de Roboam fils de Salomon, étant malade de la goute qui lui causoit des douleurs insuportables, ne rechercha pas le Seigneur dans son infirmité, & eût plus de confiance en l'Art des Medecins qu'en la protection du Dieu de ses peres.

Peu de temps aprés la mort d'Aza, on voit fleurir Homere en Grece ; car les Marbres d'Arondelle placent sous l'Archonte Diognetus trois cens ans aprés la guerre de Troye. Les écrits de ce Poëte marquent une connoissance assez exacte de l'anatomie, preuve incontestable que la Medecine n'avoit pas esté negligée pendant l'intervalle dont nous avons par-

lé. On ne peut pourtant pas reprendre icy le fil de l'hiſtoire, qui a eſté interrompuë depuis la mort d'Eſculape ; car aprés Homere on retombe encore dans un vuide qui dure juſqu'au temps de Thales & d'Epimenide qui vivoient vers la quarantiéme olympiade environ cent ou ſix vingts ans aprés Homere.

Voicy le ſiecle où l'on commença à faire de la Medecine l'acceſſoire de la Philoſophie, & à donner beaucoup au raiſonnement ; car Thales fut le premier philoſophe Grec qui pouſſant la ſpeculation au delà des choſes d'uſage, s'attacha à la Phyſique & donna lieu à la ſecte des Medecins philoſophes, qui renonçant preſque entierement à la pratique s'attacherent ſimplement à la theorie, tres contents de connoître les cauſes generales & de raiſonner

ſur tout ce qui paroiſſoit. Et Thales avoit encore apporté cela d'Egypte, où il avoit voyagé; car il ne faut pas douter que le grand recuëil d'experiences, dont on a déja parlé, n'eût enfin produit le raiſonnement dont l'experience eſt la baze, & c'eſt ce qui avoit déja fait le partage des Medecins d'Egypte qui ne s'attachoient chacun qu'à connoître & à guerir une ſeule maladie, les maladies d'une ſeule partie du corps, les uns entreprenoient les yeux, les autres la teſte, les autres les dents, les autres le ventre. Auſſi, comme dit Plutarque, toute l'Egypte étoit pleine de Medecins.

Epimenide étoit grand devin & grand Magicien, & par conſequent Medecin. Il purgea la Ville d'Athenes du crime Cyllonien, & par des propitiations & des expiations fort ſemblables

à celles des Hebreux, il la délivra d'une horrible peste dont elle étoit affligée. Il passa plusieurs années sur les montagnes de Crete à cueïllir des plantes dont il étudioit toutes les qualitez. Il étoit si habile qu'il avoit composé une huile dont il ne falloit qu'une goute pour rendre un homme vigoureux & sain, & pour le soûtenir assez long-temps sans aucune nourriture.

Du temps de ce mesme Epimenide vers la quarante-septiéme olympiade, on trouve le tris-ayeul d'Hippocrate en grande reputation à Cos pour la Medecine. Les Amphictyons ayant assiegé la Ville de *Cirrhe*, qui étoit appellée auparavant *Crisse*, leur Armée fut attaquée d'une peste qui la ruïnoit; ils eurent recours à l'oracle d'Apollon qui leur répondit, *qu'ils*

ne seroient victorieux qu'aprés qu'ils auroient amené de l'Isle de Cos dans le camp l'or & le jeune Cerf. Quoy qu'ils ne comprissent pas le sens de l'Oracle, ils ne laisserent pas d'aller à Cos, où ils trouverent un asclepiade, ou descendant d'Esculape, grand Medecin nommé *Nebrus*; c'est à dire, *jeune Cerf*, & un de ses enfans grand Capitaine nommé *Chrysus*, qui signifie *or*. Ravis d'une explication si litteralle, ils menerent l'un & l'autre au Siege. Nebrus guerit les maladies qui regnoient dans le camp & mêla dans les eaux des assiegez des drogues qui donnerent aux Cyrrhéens des tranchées si douloureuses qu'elles les mirent hors d'état de soûtenir un assaut general où Chrysus se distingua, & qui rendit les Amphictyons maistres de la Ville.

Pherecyde, disciple de Pitta-

cus & contemporain d'Epimenide, étoit grand Philoſophe & grand Medecin : ſe promenant un jour ſur le rivage de la mer, il dit à ceux qui étoient avec luy, qu'un vaiſſeau, qu'ils voyoient voguer avec un vent tres favorable, ſeroit bien-toſt ſubmergé, ce qui arriva avant ſa promenade finie. Une autre fois en beuvant de l'eau d'un puits il connût par les qualitez de cette eau, que dans trois jours il y auroit un grand tremblement de terre ; & ce pronoſtic, dit-on, fut auſſi vray que le premier. Etant tombé malade d'une groſſe fiévre, il ne voulut voir perſonne, & les Medecins étant allez chez luy pour luy demander des nouvelles de ſa ſanté, il ſe contenta de leur montrer un doigt par un trou de la porte en leur diſant, *qu'ils pouvoient juger par là de ſon état*,

& qu'il les prioit le lendemain à ses funerailles.

Dans le meſme temps vivoit Herophilus qui fut Medecin de Phalaris, & le premier qui étudia le poux, & qui en fit une eſpece de tablature, où il marqua tous les differents battemens d'artere ſelon les differents âges, les differentes conſtitutions & les differentes maladies. Cette methode ne fut pas ſuivie parce qu'elle étoit trop ſubtile & qu'elle demandoit trop d'application & trop de ſçavoir. Galien aſſûre que la Medecine fut extrêmement enrichie par les découvertes de ce Medecin, qui ſelon Celſe, avoit diſſequé un grand uombre de criminels, ce qui a fait dire par Tertullien, *Herophilus ille Medicus aut lanius qui ſeptingentos exſecuit ut naturam ſcrutaretur, qui homines odiit*

ut nosset. Herophile ce celebre Medecin, ou plûtost ce bourreau qui a dissequé sept cens hommes vivans, pour aprofondir & sonder la Nature, & qui afin de connoître les hommes les abaïs. Mais ce qui pourroit faire douter de la verité de ce temoignage de Celse & de Tertullien, c'est le grand respect que les Grecs avoient pour les morts, & les égards qu'ils conservoient pour les criminels qui étoient condamnez, car ils les regardoient comme des victimes consacrées, qu'il n'étoit pas mesme permis de retenir dans les fers, on les délioit dés que leur sentence étoit prononcée. Pour resoudre cette difficulté, on peut dire, à mon avis, que cet Herophile étoit de Chalcedoine, Ville de Bithynie, qui quoy que fondée par des Megariens, se sentoit du voisinage des Barbares,

bares, & d'ailleurs, qu'il exerçoit la Medecine dans une Isle chez le plus cruel de tous les tyrans. Ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'il n'avoit pas conservé les mœurs Greques.

Dans le mesme temps, vers la soixantiéme olympiade florissoit Pythagore de Samos, disciple de Pherecyde. Aprés avoir voyagé en Egypte & en Crete, où il vit Epimenide, & avoir conversé avec les Chaldéens & les Mages, il se retira à Crotone, où il fonda la secte Italique. A l'exemple de Thales, il s'attacha à la Physique, & tirant la Medecine de ses experiences, il la reduisit au simple raisonnement. Sa maniere de Philosopher, quoy que mêlée de superstitions, qu'il avoit puisées dans les lieux où il avoit voyagé, ne laissa pas d'enrichir beaucoup la Medecine.

Hippocrate ſuit pluſieurs de ſes principes en les perfectionnant ; il appelloit l'yvreſſe, *la ruine de la ſanté, & le poiſon de la fleur de l'eſprit.* Il condamnoit tous les excés ſoit dans les travaux ou dans la nourriture, & vouloit que l'on y gardât toûjours l'équilibre & la juſte proportion ; il permettoit de voir les femmes l'hyver, les défendoit abſolument l'eſté, & vouloit qu'on les vît rarement, le printemps & l'automne, ce qui a eſté ſuivi non ſeulement par les Medecins, mais auſſi par les Philoſophes qui ont donné des regles de Politique. On peut voir ce que dit Ariſtote, qui doit eſtre regardé comme un interprete d'Hippocrate. Il comparoît l'enfance au printemps, la jeuneſſe à l'eſté, l'âge viril à l'automne, & la vieilleſſe à l'hyver. Il re-

connoissoit quatre élemens qu'il consideroit comme les sujets des quatre qualitez du froid, du chaud, du sec & de l'humide. Il disoit que le printemps est la plus saine des saisons, comme l'automne en est la plus malsaine. Il posoit le chaud pour principe de la vie. Ce chaud c'est ce qu'Hippocrate appelle *Æther*. Il soûtenoit que d'un element seul, comme de la terre, rien ne pouvoit estre formé. Il enseignoit que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau & qui est impregnée d'une vapeur chaude; que de la substance sont formez les os, les nerfs les chairs, & toutes les autres parties, & que la vapeur chaude est la source de l'ame (*animale*) & du sentiment; que le fœtus est formé en quarante jours, & que selon les Loix de

l'harmonie, c'eſt à dire du mê-lange des qualitez, il n'aiſt le ſéptiéme, le neuviéme, ou le dixiéme mois, & qu'alors il a en luy les principes & les raiſons de tout ce qui doit luy arriver pendant ſa vie, qui ne manque jamais d'eſtre conforme a l'harmonie dont il eſt compoſé. Il enſeignoit que l'ame eſt partagée en trois, en ame ſenſitive, en ame iraſcible, & en ame intelligente; que la ſenſitive & l'iraſcible ſont communes à tous les animaux, & que l'intelligente eſt particuliere à l'homme; que l'ame ſenſitive & iraſcible a ſon ſiege dans le cœur, où elle eſt le principe des paſſions & des ſentimens, & que l'ame raiſonnable a ſon ſiege dans le cerveau, où elle eſt le principe de l'intelligence, ou l'intelligence meſme; que l'ame ſenſitive & iraſcible eſt nour-

rie & entretenuë par le ſang; que les raiſons & les diſcours ſont les vents qui entretiennent le feu de l'ame intelligente. Il ſoûtenoit que l'air eſt plein d'eſprits & d'ames; c'eſt à dire, de demons & de heros qui envoyent aux hommes & aux bêtes meſme les ſonges & les ſignes des maladies & de la ſanté, & qu'à eux ſe raportent & ſe terminent les expiations, les purifications, les divinations, & tous les prodiges; enfin il trouvoit de grands myſteres dans les nombres; & il tenoit que le nombre impair a beaucoup plus de force & de vertu que le nombre pair. Ceux qui liront les écrits d'Hippocrate n'auront pas de peine à y reconnoiſtre les veſtiges de cette doctrine qu'il a corrigée en pluſieurs choſes, quoy qu'il ne l'ait pas entierement purgée de ſes

erreurs ; car il regardoit les demons & les heros comme des mediateurs entre Dieu & les hommes, à moins qu'on ne veuille dire qu'en cela il s'accommodoit au langage du peuple.

De cette école de Pythagore ſortit Democedes Crotoniate qui fut un des plus fameux Medecins de ſon temps. Il étoit attaché au Tyran Polycrate ; mais aprés la mort de ce Prince le Roy Darius s'étant demis le pied & les Medecins Egyptiens, qu'il avoit à ſa ſuite luy ayant fait ſouffrir des douleurs horribles, qui augmenterent ſon mal & l'empêcherent de dormir pendant huit jours, on fit venir Democedes, qui d'abord appaiſa ſes douleurs par des fomentations & des cataplaſmes, le fit dormir & le guerit entierement. Il traitta auſſi avec le meſme ſuccés la Reine Athoſ-

ſa d'un cancer au ſein.

Zalmolxis fut auſſi diſciple de Pythagore, & c'eſt de luy ſans doute qu'il avoit appris, que comme c'eſt inutilement que l'on tâche de guerir les yeux ſi l'on ne guerit la teſte, & de guerir la teſte, ſi on ne guerit tout le corps ; on ne ſçauroit non plus guerir le corps ſi on ne guerit l'ame, & que beaucoup de Medecins Grecs ſe trompoient ſur un grand nombre de maladies, parce que ne s'attachant qu'à une partie, ils negligoient le tout dont il falloit avoir un ſoin extrême ; car le tout étant malade, il ne ſe peut que la partie ſe porte bien. Et il ſoûtenoit que l'ame eſt la cauſe & le principe de tous les maux & de tous les biens qui arrivent à l'homme, comme la teſte eſt la ſource des fluxions qui tombent ſur les yeux, &

que par cette raiſon il falloit purger l'ame ; or les purgations de l'ame ce ſont les diſcours de la Philoſophie, qui produiſent la temperance, mere de la ſanté. On verra comment Hippocrate a ramené cette idée qui paroît abſtraite, à une verité ſimple & d'uſage en faiſant voir que par les differents mouvements que les paſſions communiquent nux eſprits animaux. elles cauſent une infinité de maladies, & que par la auſſi on en peut tirer des remedes tres utiles pour le corps. Platon en a profité de meſme, en faiſant voir pourquoy on ne doit jamais exercer le corps ſans exercer l'ame, ni l'ame ſans le corps ; & pourquoy il faut avoir ſoin en meſme temps de l'un & de l'autre comme de deux chevaux attellez à un meſme char.

Le celebre Empedocle d'Agrigente ſortit auſſi de la meſme école ; il s'attacha à la Phyſique, fit un traitté de Medecine, & une autre de la Nature & des expiations. On ne peut pas douter que ſa maniere de faire la Medecine ne fût mêlée de beaucoup de ſuperſtitions & de Magie ; car il ſe ventoit d'exciter des vents & de cauſer des pluyes & des ſechereſſes. Il ſacrifioit par là à ſa vanité ; mais il ne raiſonnoit pas moins bien que ſon maiſtre ſur les cauſes des maladies. Il délivra la Sicile d'une cruelle peſte qui la ravageoit ; car ayant connu qu'elle étoit cauſée par un vent de midy qui venoit d'une ouverture de montagne, il ferma cette ouverture & la peſte ceſſa. Les Habitans de Selinonte étant infeſtez par une Riviere qui empoiſonnoit l'air,

il y remedia en conduisant dans cette Riviere les eaux de deux Rivieres voisines qui nettoyerent son lict & rendirent son cours libre. Il fit aussi une cure merueilleuse d'une femme qui passoit pour morte depuis plusieurs jours, car il fit voir qu'elle avoit seulement perdu la respiration par une suffocation de matrice, comme cela est fort ordinaire, & il la guerit.

La dissolution & la débauche, qui avoient déja succedé à la sagesse & à la frugalité des premiers temps, s'étant beaucoup augmentées dans ce siecle là, les maladies se multiplierent & avec elles les Medecins ; car comme les frequentes injustices & les crimes frequents attirent une foule de loix & de Juges, les maladies multipliées attirent necessairement un grand nombre de remedes & de

Medecins. Auſſi Platon, qui ſoûtenoit par cette raiſon que c'eſt uue méchante marque & une méchante proviſion pour un pays que tant de medecins & de Juriſconſultes, a remarqué que du temps des premiers Aſclepiades on ne connoiſſoit ni le nom de *catarrhes*, ni celuy de *bouffiſſures* qui étoient devenus ſi communs de ſon temps par l'intemperance des hommes.

Dans ce ſiecle là donc on voit tout d'un coup non ſeulement un grand nombre de Medecins, mais pluſieurs Ecoles de Medecine. Nous avons vû qu'il y en avoit une à Crotone, il y en eut une à Milet, une à Rhodes, une à Cos, une à Cnide & une à Cyrene.

La grande reputation d'Hippocrate, qui vint au monde la premiere année de l'olympiade LXXX offuſqua bien-toſt tou-

tes ces Ecoles, de maniere qu'il n'en reste aujourd'huy que les noms ; celle de Cnide n'est plus connuë que les autres, que parce que dans le traitté qu'Hippocrate a fait du Regime qu'il faut observer dans les maladies aiguës, il attaque les Sentences Cnidiennes qui estoient un recueil d'observations faites par les Medecins Cnidiens, qui ne se fondoient que sur l'experience, qui multiplioient les maladies selon les circonstances & les accidens, qui n'avoient que tres-peu de remedes ; & qui, tres-bornez sur la connoissance des causes & sur les pronostics ; n'avoient ny art ny methode.

Il n'est pas necessaire de parler ici de tous les autres Medecins qui vêcurent du tepms d'Hippocrate, ou tres-peu de temps avant luy, comme Epicharmus, Alcmæon, Eudoxe, Melissus,

Acron, Euryphon, Heraclite, & Democrite. Mais on ne peut ſe diſpenſer de dire un mot d'Herodicus qui fut un celebre Maître de Paleſtre, & qui ſe trouvant fort mal ſain, joignit la Diætetique ou l'art du regime, à la Gymnaſtique, & fit une troiſième ſorte de Medecine differente de celle des Medecins Empiriques & de celle des Medecins raiſonnans. On ſe trompe ordinairement ſur l'idée que l'on a de ce Medecin d'une nouvelle eſpece: car on pretend que c'eſt le premier qui ait trouvé le ſecret de guerir les maladies par l'exercice & par le regime; mais cela eſt contraire à ce que nous apprenons d'Hippocrate, qui aſſeure qu'avant luy les Medecins habiles gueriſſoient les malades par le moyen du regime, & que pluſieurs en avoient écrit, non pas veritablement

avec la derniere perfection ; mais au moins avec aſſez de fondement, pour donner lieu à ceux qui voudroient traitter la même matiere, de le faire avec plus d'étenduë & avec plus de ſuccez. Par exemple ces Medecins ſçavoient aſſez bien ordonner à ceux qu'ils voyoient, les exercices qu'ils devoient faire, & la quantité de nourriture qu'ils devoient prendre pour rétablir ou pour conſerver leur ſanté. Mais d'ordonner à des abſens la meſure exacte de nourriture & de travail qui leur eſtoit neceſſaire, & de leur enſeigner à connoître par des ſignes certains les excez où ils eſtoient tombez, & les maladies qui en devoient eſtre la ſuite, c'eſt à quoy avant Hippocrate perſonne n'avoit réuſſi. Avant Herodicus on connoiſſoit donc la vertu de la diete dans la Medecine. Ce mot *Diete* ne comprend pas

ſeulement tout ce qui regarde la nourriture, mais auſſi tout ce qui concerne l'exercice & le travail; car tout homme qui mange ne ſçauroit ſe bien porter s'il ne travaille à proportion de la nourriture qu'il prend, & par conſequent Herodicus n'eſt pas le premier qui ait pratiqué la Diætetique. Cōment peut-on s'imaginer que la diete qui eſt la mere de la Medecine, eût eſté ignorée pendant ſi long-temps? Herodicus n'étoit pas même du nombre de ces habiles Medecins dont parle Hippocrate, c'étoit un homme entêté de ſon métier de la Gymnaſtique, auquel il avoit joint des regles outrées de *Diete* ſans aucune diſtinction; & par ce beau mêlange bien loin de guerir les malades, il les tenoit long-temps languiſſans, & les tuoit enfin ou les

rendoit incurables. C'eſt Hippocrate qui le dit luy-même dans le VI. liv. des maladies Epidem. ſect. III. *Herodicus outroit les febricitans par des courſes en rond, par la lutte, par les courſes droites & par les fomentations. Méchante methode, car la fiévre eſt tres-ennemie de la faim, de la lutte, des courſes & des frictions, & en voulant guerir un travail par un autre travail, il rendoit ſes malades paſles & livides, & leur cauſoit des inflammations & des maux de coſté, qui devenoient enſuite de veritables pleureſies.* En effet il n'y a rien de plus ridicule que d'ordonner dans la fiévre, la faim & les exercices qui ne doivent jamais marcher enſemble, car comme Hippocrate le dit ailleurs, *Où eſt la faim, il ne faut point travailler.* Quelle fureur n'eſtoit-ce point de faire promener des malades depuis Athenes juſqu'à Megare qui en

estoit à plus de 200. stades, c'est à dire, à plus de 10. lieuës, & de les faire retourner sur leurs pas, sans leur laisser prendre un seul moment de repos, car voilà les *courses droites* qu'Hippocrate luy reproche.

Herodicus ne fut pas seulement blâmé par Hippocrate, sa methode mit Platon de mauvaise humeur contre luy. Ce Philosophe ne pouvoit souffrir qu'on exerçât un art qui ne faisoit que pallier les maladies & les traîner en longueur, & qui troubloit toutes les fonctions politiques, en empêchant chaque particulier de vaquer aux fonctions ausquelles la nature & les loix de son pays l'avoient destiné.

Voilà en quel estat Hippocrate trouva la medecine. On sçavoit l'anatomie; la plûpart des operations de la Chirurgie

eſtoient pratiquées avec ſuccez; on uſoit de medecines, de vomitifs, de lavemens, de frictions, de fomentations, de bains, de demy-bains, & de remedes tirez des métaux. On connoiſſoit l'uſage de la ptiſane épaiſſe & claire, les qualitez des plantes & les vertus des differens regimes; on avoit un grand nombre de remedes tirez de l'experience, & dont le frequent uſage fortifié peu à peu par le raiſonnement, avoit confirmé la bonté; & l'on ſçavoit dèja que les ſaveurs eſtoient la veritable cauſe des maladies.

Il paroiſt auſſi par quelques paſſages d'Hippocrate, qu'avant luy on connoiſſoit la Chimie, c'eſt à dire, l'art de fondre les métaux & les mineraux, & de faire des diſtilations pour tirer l'eſſence pure des mixtes. La neceſſité avoit fait trouver

lès remedes de la Chimie, avant que l'avarice eût porté les hommes à chercher la Pierre Philosophale par l'Alchimie qui est un Art tres-different du premier. Ceux qui pretendent que l'Alchimie a précedé la Chimie, & qui la font si ancienne qu'ils la mettent même avant le Déluge, font paroître plus de credulité que de raison & de science. L'Alchimie n'a esté connuë dans l'Empire Romain, que dans le quatriéme siecle du temps de l'Empereur Constantin. Julius Firmicus est le premier qui en ait parlé, les Grecs n'en ont eu aucune idée. Cet art imposteur vient des Arabes, comme son nom même le prouve manifestement, car, selon Bochart, Alchimie vient de l'Arabe Chema qui signifie *cacher*, de sorte que l'Alchimie n'est autre chose que *l'art secret*.

Les Medecins eſtoient partagez en Medecins Philoſophes ou raiſonnans, & en Medecins Empiriques. Les premiers avoient fait de la Medecine l'acceſſoire de la Philoſophie. C'étoient proprement des Phyſiciens qui en raiſonnant de la nature des corps en general, recherchoient auſſi les cauſes des maladies. Mais ils ſe contentoient de la theorie & ne deſcendoient point à la pratique & aux experiences, où ils ne pratiquoient que rarement.

Les Empiriques eſtoient des praticiens, qui dénuez du ſecours de la Philoſophie & du raiſonnement, ne ſuivoient que les experiences, & n'employoient que les remedes ſpecifiques qu'on leur avoit enſeignez ou qu'ils avoient découverts eux-mêmes.

Outre ces deux ſortes de Me-

decins, il y avoit aussi des Sophistes, qui contrefaisant les Philosophes & se servant bien ou mal de quelques remedes, séduisoient les jeunes gens & deshonoroient la Medecine.

Mais en même temps on ne peut pas douter qu'il n'y eût de veritables Medecins, des Medecins habiles, qui ne séparant pas tout-à-fait l'experience du raisonnement, se conduisoient avec methode. Hippocrate le dit luy-même à la fin du Traitté de l'Art, dans celuy des Preceptes, & dans tout le Traitté de l'ancienne Medecine, où il prouve qu'avant luy tous les anciens Medecins avoient fait avec succez, par methode & par raison des recherches tres-utiles. C'est même à ces anciens qu'il attribuë cette merveilleuse découverte qui est le fondement de la medecine, que ce

ne ſont pas les premieres qualitez, le froid, le chaud, le ſec & l'humide qui cauſent les maladies, mais les ſecondes, l'acerbe, l'amer, le doux, le ſalé & toutes les autres ſaveurs.

Il y avoit donc en Grece d'habiles Medecins avant Hippocrate, contre le ſentiment de Pline. Hippocrate ne fit qu'ajoûter une plus grande perfection à la Medecine, en ſe conduiſant par les regles anciennes dont il fit voir la certitude & la verité.

Comme les Medecins Philoſophes avoient fait de la Medecine l'acceſſoire de la Philoſophie, il fit de la Philoſophie l'acceſſoire de la Medecine, c'eſt à dire qu'il ſépara de cette derniere tout ce que la Philoſophie y avoit apporté d'étranger & d'inutile, & conſerva tout ce qu'elle avoit de plus ſo-

lide & de plus capable de ſervir à l'avancement de l'Art. Car pour confondre les Empiriques entêtez de la nature ſeule, & les Medecins raiſonnans entêtez de l'Art ſeul, il prouve invinciblement, que ces deux moyens, l'art & l'experience doivent eſtre inſéparables; car dans ſon Traité du Medecin il fait voir clairement que la Nature elle-même emprunte les regles & les preceptes de la Philoſophie, pour faire mieux connoître ſes operations ſingulieres par les preceptes generaux de la ſcience. Car l'art & la ſcience ont pour objet les choſes generales, & la nature a pour objet les choſes ſingulieres qui ſont le ſujet des experiences. Ainſi par le moyen de la ſcience, c'eſt à dire, de la Philoſophie, la Nature fait connoître ſes operations par-

ticulieres, en les rendant en quelque façon generales par l'assemblage que la science fait de plusieurs qu'elle comprend sous une regle commune, qui devient le commencement de l'art. Aussi Dieu a-t-il donné à l'homme la raison & les sens; les sens, afin que sur leur rapport il connoisse les choses singulieres : & la raison, afin que par son moyen il connoisse les choses generales. Car de cette double connoissance dépendent la verité & la certitude de ses jugemens, & la seureté des operations qu'il fait en consequence. Delà vient que Platon dit dans le XII. liv. des Loix, que *l'esprit joint à des sens tres-fins & tres-justes, & devenu une même chose avec eux, doit estre appellé & est effectivement le salut des hommes*. Hippocrate a donc fait voir qu'il falloit toûjours associer

associer la Philosophie à la Medecine, & la Medecine à la Philosophie, car la Medecine rend la Philosophie utile, & la Philosophie rend la Medecine seure.

Par ce mot de Philosophie il n'entend point ces systemes vagues & indeterminez, où l'on est obligé d'avoir recours à des suppositions chimeriques ou incertaines, & qui par consequent ne peuvent être d'aucune utilité. Il parle de cette sorte de Physique qui a des principes seurs dans la nature, & qui se rapporte à l'homme. Il s'explique luy-même dans le Traitté *des chairs ou des principes*, en ces termes : *Et je n'ay recours à la Physique qu'autant qu'elle a de rapport à l'homme & à tous les autres animaux, & qu'elle est necessaire pour faire connoître ce que c'est que l'ame, ce que c'est que la*

maladie & que la ſanté, ce qui eſt bon ou mauvais à l'homme, & ce qui le fait mourir.

Par là ſeulement on peut concilier ce que dit Celſe, qu'*Hippocrate a eſté le premier qui a ſeparé la Medecine de l'étude de la Sageſſe*, c'eſt à dire, de la Philoſophie, avec ce que dit Hippocrate luy-même, *qu'il faut toûjours joindre la Sageſſe, (la Philoſophie) avec la Medecine.* Hippocrate a ſéparé de la Medecine ce qu'il y a d'inutile dans la Philoſophie, & a enſeigné comment il faut luy aſſocier ce qu'elle a d'utile & qui peut ſervir à ſon avancement; car, comme il le dit dans le Traitté des lieux dans l'homme : *La nature du corps eſt le principe de tous les raiſonnemens qu'on fait dans la Medecine.* C'eſt à dire, que la ſeule Philoſophie neceſſaire à la Medecine, eſt

celle qui a rapport au corps de l'homme, la Medecine ne cherchant pas à connoître l'homme en general, mais à sçavoir ce que chaque homme est en particulier.

La parfaite union de ces deux choses, je veux dire, du raisonnement & de l'experience, donna un nouveau lustre à la Medecine, à la Chirurgie & à la Pharmacie, qui n'avoient fait jusqu'alors & ne firent encore long-temps aprés qu'une seule & même profession. Voilà pourquoy Hipocrate passa justement pour le Fondateur de la veritable Medecine, qui est également opposée à la Medecine des Empiriques & à celle des Dogmatiques ou raisonnans, & qui n'en fait qu'une des deux.

Quand Pline fait aussi Hippocrate Auteur de la Medecine

Clinique, c'eſt à dire, de la Medecine où l'on viſitoit les malades dans leur lit, il ne veut pas faire entendre qu'avant luy on ne viſitoit pas les malades; car comment pourroit-on s'imaginer que juſqu'à Hippocrate les maladies leur euſſent donné le temps & la force d'aller eux mêmes chercher le Medecin ? Voilà des maladies bien commodes. Mais il oppoſe la Medecine Clinique à la premiere Medecine Empirique des Egyptiens, qui regna encore long-temps aprés en Aſſyrie & en Eſpagne, où l'on expoſoit les malades dans les ruës & dans les Temples, pour implorer le ſecours des Dieux ou celuy des hommes qui auroient éprouvé ou vû dans d'autres les mêmes maux. Il paſſa pour le Fondateur de la Medecine Clinique, parce qu'outre qu'il l'enrichit

beaucoup par ſes découvertes, il luy donna des loix, & établît les ſermens qu'on exigea toûjours depuis, & des Maiſtres & des diſciples.

Je ne diray point icy juſqu'où Hippocrate porta cet Art, on le verra beaucoup mieux dans le cours de ſes ouvrages & dans les remarques, où en expliquant ſimplement la lettre, je feray voir que l'obſcurité ou l'équivoque des termes, & ſouvent même la trop grande étenduë qu'il leur donne, ont rendu ſa doctrine ſuſpecte de beaucoup d'erreurs dans leſquelles il n'eſt nullement tombé. Ce n'eſt pas que je pretende qu'Hippocrate ait tout vû & tout connu, il eſtoit bien éloigné de le prétendre luy-même, puiſqu'il avoüoit que cet Art n'eſtoit pas encore dans ſa perfection, & qu'il falloit en ſuivant les regles

anciennes aller d'obſervation en obſervation , pour trouver ce qui luy manquoit.

Il diſoit en parlant des conſultations des Medecins , qui eſtoient déja établies de ſon temps, *Que ce n'étoit pas ſans raiſon & ſans neceſſité qu'on avoit trouvé cette reſſource dans les occaſions preſſantes ; car les hommes ſont ſi bornez & ſi miſerables, que dans la plus grande abondance il ne laiſſe pas de s'y trouver de la pauvreté.* Si pour la gueriſon d'une ſeule maladie il faut une conſultation de pluſieurs Medecins, on peut dire avec encore plus de raiſon , que pour la perfection de la Medecine il faut une conſultation de tous les ſiecles ; chacun y doit contribuer & donner ſon avis. Cela n'empêche pas qu'Hippocrate ne ſoit toûjours le plus grand homme qui ait jamais paru dans

Dans le Traité des Preceptes.

cet Art. Il est le seul qui ait eû cet avantage de réunir en sa personne les suffrages de tous les hommes. Tous les Philosophes & tous les Medecins ont rendu hommage à sa doctrine, si l'on en excepte quelques-uns qui privez de toute veritable loüange, pour me servir de cette parole de Pline, *veræ laudis expertes*, ont voulu devoir à leur audace & à leur temerité une reputation qu'ils ne pouvoient attendre de leur merite. Les Legislateurs mêmes, qui ont donné des Loix aux Républiques & aux Empires, en ont reçû de luy; ses paroles ont passé pour des oracles; on a dit qu'il estoit également incapable de tromper & d'estre trompé, qu'il estoit admirable en tout, & que ses préceptes estoient la verité même. Aussi jamais homme n'a eu comme Hippocrate

tous les talens necessaires pour réussir également dans la Medecine & dans la Chirurgie: car on ne sçauroit dire en laquelle des deux il a le plus excellé. Les plus habiles Medecins conviennent qu'Hippocrate bien entendu ne peut jamais jetter dans l'erreur, & que la veritable pratique de la Medecine doit être apprise dans ses Ouvrages. Sur tout, ils l'admirent dans ses jugemens & dans ses pronostics où il paroît plûtost un Dieu qu'un homme; car on y découvre tous les jours de nouvelles merveilles, & on ne trouve jamais que l'experience démente ses prédictions, ce qui prouve qu'il avoit une connoissance parfaite des maladies & de leurs causes, & qu'il en jugeoit par science & nullement par opinion, car le tems efface les chimeres de l'opinion,

& confirme les jugemens de la Nature : *Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.* *Cic. de Nat. Deorum. Lib. II.*

Sa Chirurgie ne fut pas moins parfaite, & il en faut croire les plus grands Chirurgiens de ce ſiecle, qui avoüent tous qu'Hippocrate les guide encore aujourd'huy dans les operations les plus difficiles, & que ſes traitez des ulceres, des fiſtules, des fractures, des articles, & des playes de tête, ſont des ouvrages incomparables qu'on ne ſçauroit apprendre avec trop de ſoin. Il n'y a pas un ſeul de ces Traitez qui n'ait ſauvé la vie à des millions d'hommes. Quel éloge pour leur Auteur!

Il eſt temps que je rende compte de mon deſſein & des raiſons qui m'ont obligé d'entreprendre la traduction de ces livres. Hippocrate ſe plaignoit que la Medecine eſtoit devenuë

le plus vil & le plus méprisable de tous les Arts, par l'ignorance des Sophistes qui le professoient, & par la simplicité de ceux qui prenoient ces Sophistes pour des Medecins. On pourroit renouveller aujourd'huy cette plainte, car nôtre siecle n'est pas moins fertile en Sophistes que l'estoit le sien. Les Satires que l'on a faites contre eux, & les ridicules qu'on leur a donnés sur nôtre Theatre, en divertissant beaucoup, n'ont servi qu'à decrier encore davantage la Medecine, le peuple n'estant pas assez habile pour distinguer l'innocent du coupable, & sa malignité trouvant mieux son compte à envelopper dans la même censure ceux qui la meritent & ceux qui ne la meritent pas. D'ailleurs, comme Hippocrate l'a fort bien dit, la honte ne blesse point les char-

latans qui en ſont comme paîtris & qui en ſubſiſtent. Il m'a donc paru que la meilleure Satire & la meilleure Comedie que l'on puiſſe faire à preſent contre eux, c'eſt de traduire les œuvres d'Hippocrate, qui eſtant le fondement & la regle de la Medecine, confondront les faux Medecins, & feront connoiſtre en même temps les Medecins veritables, les enfans de l'Art, ce que toutes les Satires & toutes les Comedies ne ſçauroient faire. Hippocrate eſt le Maiſtre de la Medecine, & par conſequent la gloire de former, de caracteriſer les Medecins, & de démaſquer les Charlatans, eſt réſervée à ſes écrits dans tous les ſiecles. On ne ſçauroit rien faire de plus utile que de mettre entre les mains de tout le monde ſes ouvrages qui ſont aujourd'huy

ſi negligez à cauſe de leur obſcurité & de la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, & j'ay eſperé que le public me ſçauroit quelque gré d'avoir entrepris pour ſon ſervice un travail ſi long & ſi épineux. Il n'y a que trop de gens qui ne cherchent que le plaiſir dans leurs études ; & il y en a tres-peu qui attaquant de grandes difficultez & n'oubliant rien pour les vaincre, préferent la ſatisfaction d'eſtre utiles, à l'avantage de plaire & de divertir. Pour moy qui ne trouve rien de plus ſeant à l'homme & de plus digne de lui, que d'employer ſa vie à des ouvrages honnêtes & neceſſaires, j'ay perſeveré juſques icy dans ce travail pour l'amour du travail même, & pour l'utilité que le public en pourra tirer.

J'ay rendu le texte d'Hippo-

crate le plus fidelement qu'il m'a esté possible, & j'ay tâché presque par tout d'égaler sa brieveté mysterieuse sans tomber dans son obscurité. Je n'ay rien donné à mes conjectures qu'avec beaucoup de circonspection, persuadé que sur un texte duquel dépendent la santé & la vie des hommes, la critique ne sçauroit être trop sage, & qu'on ne doit rien avancer que sur des fondemens incontestables & tres certains.

Dans les remarques, qui ne sont purement que pour éclaircir le texte, je me suis servi des lumieres des anciens & des modernes, & sur les passages les plus considerables je n'ay rien dit dont je n'aye de bons garens. Pour une plus grande seureté j'ay même conferé le texte Grec avec les meilleurs manuscrits de la Bibliotheque du Roy, qui en

éclairciſſant quelques paſſages, ont payé la peine & l'ennuy que donne cette occupation.

J'ay auſſi tiré beaucoup de ſecours d'un Hippocrate de Zuingerus, que m'a prêté M. Bourdelot Medecin ordinaire du Roy, & tres digne de cette Charge par ſon ſçavoir, par ſon application & par l'amour qu'il a pour Hippocrate. A la marge de ce livre il y a des remarques manuſcrites qui ſont d'une main inconnuë, mais fort ſçavante.

Dans la traduction j'ay corrigé les fautes évidentes des traductions Latines qui ſont fort infideles en pluſieurs endroits, & j'ay évité de donner dans les viſions d'un ancien Interprete, qui a voulu trouver dans Hippocrate des choſes merveilleuſes ſur la nature de Dieu & ſur celle de l'ame, que je n'y ay

point apperceuës, ces passages devant estre expliquez par la Philosophie qui regnoit alors.

J'ay évité de me servir du mot de *Circulation* dans les passages où il paroist qu'Hippocrate décrit la circulation du sang, qu'on pretend une découverte de nôtre siecle, & j'ay conservé son terme de *Periode* ou de *Circuit*, afin qu'on ne m'accuse pas de vouloir préoccuper les Lecteurs par un terme connu qui donne trop promptement cette idée. On verra assez par les textes mêmes qu'Hippocrate n'a pû parler, comme il a fait, sans l'avoir connuë. Mais, dira-t-on, est-il possible que les modernes, à qui on l'attribuë, n'en eussent pas fait honneur à Hippocrate, s'ils l'avoient prise de luy, ou qu'elle eust demeuré si long-temps ensevelie dans les tenebres? A cela on peut répondre

d'un coſté qu'il en eſt des choſes comme des mots.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere.

On prend ſouvent pour naiſſance ce qui n'eſt qu'une reſurrection, un retour : & de l'autre côté que s'il peut fort bien être qu'on n'a pas puiſé cette découverte dans Hippocrate, il peut eſtre auſſi qu'on l'y a puiſée & qu'on n'en a rien dit. Combien de choſes la Philoſophie moderne ſe vante-t-elle d'avoir tiré la premiere des treſors de la Nature, que l'on trouve pourtant ſemées dans les écrits des anciens les plus connus ? A-t-on fait honneur à Empedocle, à Meliſſus & à Zenon d'avoir nié le vuide, parce que s'il y avoit du vuide, le neant ſeroit étendu, ce qui eſt abſurde? A-t-on fait honneur à Democrite de ſes tourbillons

& de son explicatiō des couleurs, de la chaleur & des differentes qualitez des estres, lesquelles ne sont pas réellemen dtans les sujets & dépendent uniquement de la détermination & de l'arrangement de la matiere & du sentiment qu'elle excite en nous, suivant la differente structure des nerfs & des organes sur lesquels elle agit ? A-t-on fait honneur au Mathematicien Seleucus de la cause qu'on a donnée du flux & reflux de la mer, & que Plutarque a rapportée ? On a pû faire la même chose de la circulation du sang. Il est vray qu'Hippocrate ne l'a pas expliquée avec autant d'étenduë & de suite que les modernes. Mais c'est sa coûtume de ne donner que l'idée des choses qu'il laisse déveloper à ceux qui l'auront entendu. Comment peut-on s'imaginer qu'Hippocrate

exact & appliqué comme il étoit, ait ignoré la circulation dont on peut s'aſſûrer ſans le ſecours de l'anatomie; car on n'a qu'à toucher les veines des mains pour en eſtre convaincu.

Il y a dans Hippocrate beaucoup de paſſages qu'il faut entendre par rapport à ſa penſée, qu'il a expliquée plus clairement ailleurs, & point du tout par rapport aux termes dont il ſe ſert dans les textes dont il s'agit. Par exemple Hippocrate reconnoiſt dans le traité de l'aliment, que le cerveau eſt l'origine des nerfs, le foye la ſource des veines, & que les arteres ſortent du cœur. Par tout où l'on trouvera que les veines viennent du cœur, il faut entendre qu'Hippocrate parle là de leur inſertion & non pas de leur origine. Ceux qui n'ont pas obſervé cette regle ont fait ſouvent dire à Hippo-

crate de grandes abſurditez, & pour le ſauver ils ont eſté obligez d'attribuer à d'autres Auteurs des ouvrages où l'on reconnoiſt ſon ſtile & ſes manieres. Hippocrate donne auſſi le nom de nerfs aux muſcles, aux tendons & aux ligamens. Il donne même quelquefois aux nerfs le nom de veine. Il appelle quelquefois *thorax*, non pas la poitrine comme nous, mais tout le tronc du corps, depuis le haut de la poitrine juſqu'au bas ventre, c'eſt à dire, tout ce que la cuiraſſe couvroit. Il faut donc expliquer ces paſſages avec beaucoup de circonſpection, pour trouver la verité qu'il a envelopée par des raiſons qui nous ſont inconnuës. Car on auroit grand tort de croire qu'il abuſe ainſi des noms pour n'avoir pas eu une idée diſtincte de ces parties, qui long-tems avant lui

avoient chacune leur nom, comme nous le voyons par Homere même, & qui par consequent estoient parfaitement connuës, puisque les choses ne naissent pas des noms, cela est impossible, mais les noms sont les denominations des choses. Hippocrate a imité dans son stile la majesté des oracles, & il en a aussi l'obscurité; c'est à nous à percer cette obscurité pour l'entendre.

Je serois trop long si je marquois dans cette Preface tous les ménagemens qu'il faut necessairement garder dans cette traduction : on les verra mieux dans les remarques. La seule grace que je demande, c'est qu'on ne me condamne pas sur les termes d'Art que j'auray ou ignorez ou évitez. Mon but est d'estre entendu de tout le monde, & ces mots d'Art, si on en

excepte un petit nombre, que l'uſage a rendu familiers, ſont tres-barbares, ou du moins ils ſont connus de tres-peu de gens.

Il ne me reſte qu'à répondre à deux objections qu'on ne manquera pas de me faire. La premiere, pourquoy je m'aviſe de traduire des traitez de Medecine ſans eſtre Medecin?

La ſeconde, d'où vient que je mets entre les mains de tout le monde, & que je divulgue des myſteres qui ne doivent être connus que des ſeuls diſciples & des ſeuls initiez?

Pour la premiere, j'avoüe que je ne ſuis pas Medecin, mais en même temps je ſuis perſuadé qu'il vaut mieux traduire Hippocrate ſans eſtre Medecin, que d'eſtre Medecin ſans connoître Hippocrate. Il eſt bien certain qu'un grand Medecin, c'eſt à

dire, un Medecin tel qu'Hippocrate le demande, favorisé de la nature, nourri par l'Art & fortifié par l'experience feroit de la traduction d'Hippocrate un ouvrage tres-excellent : mais c'est ce qu'on doit plûtôt souhaiter qu'esperer. Un tel Medecin sera toûjours, ou trop appliqué à l'étude, ou trop employé pour trouver le temps de faire un travail si long & si pénible, & les autres sont incapables d'y réussir. Car outre qu'ils connoissent tres peu la langue d'Hippocrate, ils sont plus remplis d'opinion que de science, & par leurs préventions ils gâteroient plus Hippocrate qu'ils ne le traduiroient. Ce qui n'arrivera point à un homme qui entendra le texte, & à qui il est indifferent qu'Hippocrate ait pensé cela ou cela : il le donnera tel qu'il est à la lettre

ſans luy rien prêter ; & les fautes que ce dernier pourra faire, car il eſt impoſſible qu'il n'en faſſe point, ſeront beaucoup moins conſiderables & moins eſſentielles que celles que feroient ces Medecins ſans experience, en communiquant à Hippocrate le poiſon de leurs préjugez, & en autoriſant par un ſi grand nom des erreurs ſouvent capitales. Mais ſans entrer dans une diſcuſſion qui nous meneroit trop loin, qui eſt-ce qui a marqué les limites de la Philoſophie & de la Medecine, & qui les a ſéparées par des bornes que l'on ne puiſſe franchir ? Comme la Medecine a droit ſur la Philoſophie, la Philoſophie a droit ſur la Medecine, & un Philoſophe peut fort bien oſter ces bornes pour travailler avec le Medecin comme dans un champ commun, & rechercher

ce qui eſt en même temps agreable à entendre & tres-neceſſaire à ſçavoir. D'ailleurs que fais-je icy que ce que feroit un homme qui eſtant auprés d'un de ſes amis malade, qui ſeroit viſité par un Medecin qu'il n'entendroit point, luy expliqueroit ce que ce Medecin penſe de ſa maladie, & les remedes qu'il luy ordonne pour ſa guériſon. Je n'écris ni pour les Medecins habiles, pour entendre Hippocrate, ils n'ont pas beſoin de moy, ni pour les Charlatans, ils ne ſont pas aſſez dociles pour changer de conduite. Je n'écris pas même pour les jeunes gens qui étudient en Medecine; cette traduction pourra peuteſtre leur eſtre de quelque ſecours pour l'intelligence du texte d'Hippocrate, mais je les exhorte à ne rien negliger pour le lire dans l'original, où ils trouveront une

force d'expreſſion dont rien n'aproche, & un charme capable d'adoucir les amertumes & la triſteſſe de cette profeſſion. J'écris pour les particuliers, pour ttous les hommes en faveur deſquels Hippocrate a auſſi écrit. Ils ſont preſque tous ſi aveugles ſur ce qui les regarde, qu'il faut qu'ils aprennent par d'autres des nouvelles de ce qui ſe paſſe en eux. Ils ſe piquent de bon goût, ils jugent des vins & des viandes avec la derniere fineſſe, mais ils ne connoiſſent ni ce qui leur fait du bien, ni ce qui leur fait du mal; ils ne ſçavent ni comment ſe forment leurs maladies, ni comment elles finiſſent; & comme les nations les plus barbares ils raportent tout à la volupté, ne s'abſtiennent d'aucune des choſes qu'ils deſirent, & s'abandonnen à tout, vivant comme

dans un corps d'emprunt qu'ils outrent par toutes ſortes d'excez & de débauches ſans aucun ménagement ; de ſorte qu'on peut fort bien leur appliquer ce que diſoit Democrite, que ſi leur corps appelloit leur ame en juſtice pour luy demander de grands dommages & intereſts, elle ne pourroit éviter d'eſtre condamnée. Cependant il n'y a rien de plus precieux que la ſanté, ſans elle il n'y a ni biens ni plaiſirs, & elle eſt encore plus neceſſaire aux voluptueux qu'aux autres hommes ; car rien ne demande un ſi grand fonds de ſanté que la volupté. Je veux donc leur mettre entre les mains les œuvres d'Hippocrate qui les convaincra de l'éxiſtence de la Medecine, & de la certitude de cet art ; qui leur enſeignera les précautions qu'ils doivent prendre pour vivre toû-

jours bien ſains, & qui lors, qu'ils ſeront malades, leur donnera des conſeils utiles, & les mettra en état de ne pas croire temerairement tous ceux qui ſe diſent Medecins ; car de tous les menſonges c'eſt le plus dangereux & celuy qui coûte le plus cher à ſes dupes. Pline faiſoit autrefois cette plainte ; *Pour juger de la monnoye, on fait venir des hommes de Cadix & des colomnes d'Hercule ; & perſonne n'eſt appellé pour nous aider à juger d'un Medecin qui va bientoſt nous envoyer en l'autre monde. Cela nous eſt bien dû*, continuë-t-il, *puiſque nous avons ſi peu de ſoin de nous inſtruire de ce qui eſt neceſſaire pour noſtre ſanté, & que nous ſommes aſſez imprudens pour ne vivre que par le miniſtere des autres.*

La ſeconde objection n'eſt pas plus ſolide, & ne peut être faite par de veritables Me-

decins. J'en ay des preuves incontestables, puisqu'une grande partie de ce qu'il y a de plus sçavant & de plus illustre dans la Medecine, a non seulement approuvé mon dessein, mais m'a exhorté à le continuer. Les veritables enfans de l'Art ne sont ni envieux ni jaloux, & ne cherchent qu'à répãdre leurs richesses, tres-persuadez que leur Art sera toûjours d'autãt plus honoré qu'il sera plus connu. Que veulent donc dire mes censeurs, & de quoy se peuvent-ils plaindre? En divulguant les mysteres d'Hippocrate, je ne divulgue nullement les leurs, ce sont deux choses tres-differentes. Le veritable but de la science, c'est d'éclairer tous les hommes, & on la détruit quand on cherche à la cacher, ou qu'on ne la fait valoir que par le refus barbare de la communiquer aux autres.

Les Romains estoient bien éloignez d'avoir de pareils sentimens. Quand Pompée eut vaincu Mithridate, il trouva dans la cassete de ce Prince des traitez de Medecine & des recueils de secrets dont il avoit écrit de sa propre main la composition, l'usage & les vertus; bien loin de les supprimer, il les fit traduire & les donna au public. Quel succez eut cette liberalité? Il en fut remercié comme d'un present qui n'estoit pas moins utile à la vie des citoyens, que sa victoire l'avoit esté à la République. Hippocrate lui-même a écrit pour tous les hommes, pour les moindres du peuple, comme pour les plus considerables, & on ne peut rien faire de plus conforme à ses vûës, que de rendre tous ses ouvrages publics. Aussi rien ne merite davantage d'être entre les mains

de tous les hommes, que ce qui contribuë à la ſanté de tous les hommes. C'eſt l'intereſt des familles & des Royaumes, & tout homme qui donnera à la France une bonne traduction des Livres d'Hippocrate, luy fera un preſent tres-precieux, car ce ſont des treſors & non pas des livres. En effet j'oſerai dire, ſans crainte d'eſtre démenti par les ſçavans, que ſi on metttoit d'un coſté tout ce que nous avons de Medecine depuis deux mille ans, & de l'autre coſté tout ce qu'Hippocrate a fait, ce dernier emporteroit la balance & prévaudroit infiniment. Je diray encore davantage, Hippocrate exerceroit aujourd'huy la Medecine avec un tres-grand ſuccez dans l'état où il l'a miſe, & ſans le ſecours de toutes les découvertes qu'on a faites depuis a mort: au lieu qu'avec toutes

ces decouvertes nous ne ſçaurions la pratiquer que tres-malheureuſement, en nous éloignant des regles d'Hippocrate; Tant il eſt vray que la perfection de cet Art dépend de l'obſervation de ces anciennes regles, & que ſans elles la Medecine ne peut ſubſiſter. Il n'y a jamais eu de temps plus favorable pour renouveller ces anciennes regles, que celuy où le plus grand Medecin de l'Europe, appuyé de la ſage autorité du Roy, ne cherche qu'à redonner à la Medecine ſon premier luſtre, & à la porter encore à une plus grande perfection.

J'aurois bien voulu ne point parler ici d'une traductionFrançoiſe d'Hippocrate qu'un Medecin entreprit il y a quarante ou cinquante ans. Mais de peur qu'on ne m'accuſe d'avoir feint

d'ignorer qu'elle eût esté faite, je suis obligé malgré moy de dire ce que j'en connois. Je n'en ay vû que le premier Volume. C'est moins une traduction, qu'une méchante Paraphrase, où l'Auteur a gâté tout ce qu'il n'entendoit pas, & alteré le reste ; de maniere qu'Hippocrate n'y peut estre reconnu.





LA VIÈ D'HIPPOCRATE.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.



MONSEIGNEUR,

Je m'attirerois le blâme de tous les honnêtes gens, si aprés que vous m'avez prévenu par vos

bienfaits, lorſque je n'eſperois pas même pouvoir me flatter de l'honneur d'eſtre connu de Vous, je ne vous donnois pas quelque marque de ma reconnoiſſance. Plus vous honorez nôtre ſiecle par cette avidité inſatiable de faire du bien, plus je dois prendre garde de ne pas le deshonorer par mon ingratitude, & tâcher de juſtifier en quelque façon les bontez que vous avez pour moy. Les reconnoître, MONSEIGNEUR, *& les publier, c'eſt le ſeul moyen que je puiſſe avoir de n'en paroître pas entierement indigne. Je vous ſupplie donc de ſouffrir que pendant qu'on lira la Vie d'Hippocrate, on liſe auſſi les obligations que je vous ay. Je ne pou-*

vois rendre ma reconnoissance ni plus publique ni plus durable, qu'en la plaçant à la tête d'une Vie aussi illustre, & qui doit naturellement donner tant de curiosité. Tous les hommes ne souhaiteront-ils pas de connoître celuy qui leur a enseigné à prevenir ou à combattre avec succez les maladies, & à éloigner la mort, & que depuis plus de vingt siecles le monde entier regarde moins comme son Medecin, que comme son Dieu Tutelaire. La protection que vous donnez à son Art me fait esperer, MONSEIGNEUR, *que cette matiere ne vous sera pas desagreable, & j'ose dire qu'on la trouvera tres-digne de Vous. Il y a*

un si grand rapport de la Justice à la Medecine, que l'une est dans la Politique, ce que l'autre est dans la Nature, & qu'elles se prêtent un secours mutuel : car comme ce seroit en vain que sous le plus sage des Rois vous rempliriez si dignement pour nôtre repos toutes les fonctions de vôtre auguste Ministere, si la Medecine ne prenoit soin de nous conserver ; ce seroit aussi tres-inutilement que la Medecine nous conserveroit, si vous ne travailliez à rendre nôtre vie heureuse par la Justice. D'ailleurs, MONSEIGNEUR, *tout ce qui est necessaire à un parfait Medecin, l'est de même à celuy à qui le Roy a confié ses Loix, & qu'il*

a établi Mediateur entre luy & ses peuples ; c'est pourquoy Platon ne fait pas difficulté de comparer le Legislateur au Medecin. Leurs principales vertus sont la Pieté sans superstition , la Prudence , la Temperance , la Bonté , la Gravité , la Force ; ils doivent estre exempts de toute sorte de passion , & ressembler à la Loy que les Anciens ont définie , une Intelligence sans cupidité. Je ne diray rien icy , MONSEIGNEUR, *de toutes les occasions où vous avez fait paroître ces vertus dans les Charges les plus considerables, & dans les Emplois les plus importants , dont le Roy , pour rendre vôtre sagesse utile à ses peuples , vous a honoré avant*

que de vous approcher de son Trône; mais je ne sçaurois m'empêcher de parler de cette bonté dont vous donnez tous les jours de si grands exemples. Vous estes en tout temps & à toute heure l'azyle de l'innocent & du malheureux, & persuadé de cette maxime d'Hippocrate, qu'il y a souvent des malades qui sont plûtost gueris par l'humanité du Medecin que par la force des remedes, vous écoutez & soulagez le dernier du peuple avec une patience qui fait honneur à la Justice. Les Payens ont reconnu, MONSEIGNEUR, *que Dieu aime & éleve ceux qui tâchent de se conformer à sa bonté & à sa clemence, & qu'il leur fait part de*

ſa juſtice & de ſa verité, qualitez plus divines que l'immortalité même ; & l'Ecriture Sainte en parlant du plus grand des Legiſlateurs, ſe contente de loüer ſa bonté, pour nous faire entendre que ce fut le fondement de toutes ſes autres vertus, & ce qui attira du Ciel ſur luy les precieux dons de la Verité & de la Juſtice. Cet éloge, qui eſt le ſeul que le Saint Eſprit donne à cet homme divin, & qui renferme tous les autres, eſt un éloge qui vous eſt dû. Je ſouhaite, MONSEIGNEUR, *que le ſujets du Roy joüiſſent long-temps de cette bonté que Dieu a miſe en vous, & qu'il a ſi glorieuſement recompenſée, & que vous donniez*

long-temps dans les Conseils de Sa Majesté des marques de vôtre Prudence, & de cette Experience consommée, fille des années & du travail, qui jointe à la sagesse, est dans la Politique comme dans la Medecine, la plus seure ressource des Familles, des Villes & des Estats. Mais il est temps, MONSEIGNEUR, *de vous entretenir d'Hippocrate, qui est le premier Philosophe qui ait prouvé que pour la perfection de tous les Arts, il faut que l'Experience soit mêlée avec la Sagesse; c'est à dire, éclairée par la Science, & conduite par la Raison.*

Hippocrate dãs son

Pour acquerir l'art de la Medecine, on a besoin de six choses qui se

trouvent rarement ensemble dans les hommes du commun, car il faut une heureuse naissance, une bonne éducation, estre élevé dans un lieu propre aux études, commencer jeune, aimer beaucoup le travail, & travailler plusieurs années. On ne pouvoit donc naturellement attendre la perfection de cet Art que d'un homme extraordinaire, sur tout dans un temps où les Princes & les Rois se faisoient honneur de le pratiquer. Aussi l'on peut dire que jamais ces six choses ne se sont rencontrées dans personne comme dans Hippocrate. Nous allons les parcourir l'une aprés l'autre, car elles renferment naturellement toutes les particularitez de la Vie de ce grand

Traité de la Loy, p. 137.

homme, qui m'a paru ne pouvoir eſtre plus exactement faite que ſur ce plan.

L'heureuſe naiſſance.

Les preſents que la Nature fait à chaque homme au moment de ſa naiſſance, dépendent preſque toûjours de ceux qu'elle a déja faits à ſes ayeux. En effet, dés que les fondemens de la naiſſance ſont bien jettez, comme dit Euripide, il arrive rarement que la Nature ſe démente dans la ſuite, au contraire elle ne travaille qu'à perfectionner ce qu'elle a ſi bien commencé. Hippocrate en eſt un exemple. Il eſtoit d'une origine toute divine, pour parler comme les Anciens, c'eſt à dire que le monde n'avoit rien connu de plus illuſtre non ſeulement pour l'éclat

de la naissance, mais ce qui est encore plus considerable pour les grands bienfaits que les Grecs & les Barbares avoient reçûs de ses predecesseurs, car il descendoit d'Esculape au dix huitiéme degré, & par les femmes il étoit le vingtiéme descendant d'Hercule. Voicy sa genealogie qui a esté dressée par les Anciens sur les Memoires d'Eratosthene, de Pherecyde, d'Apollodore, & d'Arius de Tarse.

Esculape, qui fut élevé par Chiron, épousa Epione fille d'Hercule.

De ce mariage nâquirent plusieurs filles & deux fils, Podalire qui fut Roy de Carie, & Machaon qui regna dans la Messenie.

Les descendans de Podalire sont,

HIPPOLOCHUS.

SOSTRATUS I.

DARDANUS.

CLEOMITTADES I.

CHRYSAMIS I.

THEODORUS I.

SOSTRATUS II.

CHRYSAMIS II.

CLEOMITTADES II.

THEODORUS II.

SOSTRATUS III.

NEBRUS.

CNOSIDICUS DE COS.

HIPPOCRATE I.

HERACLIDE DE COS.

LE GRAND HIPPOCRATE.

Cette branche de Podalire re-

gna en Carie jusqu'à Theodorus II. sous lequel ils furent dépossedez par les Heraclides, & obligez de se retirer dans l'Isle de Cos qui est vis-à-vis de la Carie, & ils exercerent tous la Medecine avec beaucoup de réputation, sur tout Nebrus, Cnosidicus, Hippocrate Premier & Heraclide : mais la Nature ne prodigua ses dons à aucun d'eux, comme à Hippocrate Second, car elle le fit d'une constitution si forte, qu'aucun travail ne l'alteroit, & luy donna une pénétration & une étenduë d'esprit si merveilleuses, qu'on a feint qu'elle l'avoit mené dans ses abymes les plus profonds, où elle luy avoit découvert tous ses mysteres.

Il nâquit à Cos la premiere année de l'Olympiade LXXX. *quatre cens cinquante-huit ans avant N. S. la cinquiéme année du regne d'Artaxerxe Longuemain, ainsi il étoit contemporain de Socrate, d'Herodote, de Thucidide, &c.*

La bonne éducation.

Son pere Heraclide, & son grand-pere Hippocrate premier, tous deux grands Medecins, prirent eux-mémes le soin de l'élever, & ne se contenterent pas de luy enseigner la Medecine, dont l'étude est ordinairement sterile quand elle est seule, ils l'initierent dans les autres Sciences qui se tiennent toutes comme par la main, & dont aucune ne sçauroit estre parfaite sans ses com-

pagnes. Ils luy apprirent la Logique, la Physique, la Geometrie, l'Astronomie, car le Medecin ne peut estre parfait sans ce cercle des Sciences , qui seule peut le rendre heureux.

On pretend aussi qu'Hippocrate étudia la Physique sous Democrite, & la Diætetique ou l'Art du Regime sous Herodicus ; mais y a grand sujet de douter de l'un & de l'autre, Hippocrate parle trop mal d'Herodicus, pour qu'on puisse jamais croire qu'il eust esté son disciple, & par l'Histoire il paroît clairement qu'il étoit déja vieux & grand Medecin, quand il vit pour la premiere fois le Philosophe Democrite.

Il étudia l'Eloquence ſous Gorgias le Leontin, le plus celebre Rheteur de ce temps-là.

Eſtre élevé dans un lieu propre aux études.

L'Iſle de Cos, où il nâquit, eſt un des plus heureux climats du monde, & il y avoit depuis long-temps une Echole publique de Medecine fondée par ſes Anceſtres, & qui étoit dans une grande réputation. Il eut donc toutes les commoditez neceſſaires pour apprendre la Theorie de la Medecine, ſans ſortir de ſon païs; mais comme dés ce temps-là les plus grandes villes n'étoient pas fort peuplées, pour ſe perfectionner dans la pratique, il ſuivit le precepte qu'il donne aux autres dans ſon Traité appellé la Loy,

*où il dit qu'*aprés qu'on a acquis la ſcience de la Medecine, il faut voyager dans les villes pour n'eſtre pas ſeulement Medecin de nom, mais pour l'eſtre en effet, car l'ignorance qui vient du défaut d'experience, eſt un méchant fonds pour ceux qui le poſſedent, & un pernicieux treſor & la nuit & le jour.

Il voyagea en Macedoine, en Thrace & en Theſſalie. Ce fut en parcourant ces Provinces qu'il fit la plûpart des obſervations que nous liſons aujourd'huy dans ſes Livres des Maladies Epidemiques. Soranus écrit qu'il fut averti en ſonge de faire ce voyage pour le ſalut de ces Peuples, & un certain Andreas, qui avoit fait l'hi-

ſtoire de l'Origine de la Medecine, avance, avec plus de malice que de fondement, qu'il fut obligé de s'enfuir pour avoir brûlé la Bibliotheque publique des Cnidiens, aprés avoir pillé tout ce qu'il y avoit de meilleur ſur la Medecine, qu'il s'appropria enſuite. Il n'eſt pas difficile de remonter juſqu'à la ſource de cette calomnie, qui doit ſans doute eſtre attribuée à la jalouſie & à l'envie dont l'Echole de Cnide étoit animée contre Hippocrate, qui avoit écrit contre les maximes des Medecins Cnidiens, comme nous l'avons remarqué dans la Preface.

D'autres pretendent qu'il quitta ſa patrie aprés avoir copié les

inscriptions qui avoient esté consacrées selon la coûtume dans le Temple d'Esculape, par les malades, qui y avoient marqué, & les maladies dont ils avoient été attaquez, & les remedes qui les avoient gueris; coûtume qui dura encore long-temps, non seulement en Grece, mais en Italie, comme on le voit par les Tables de marbre qui avoient esté posées dans le Temple d'Esculape à Rome, du temps de l'Empereur Antonin, & qui furent trouvées dans l'Isle du Tybre. Je me contenteray d'en rapporter deux pour en donner l'idée.

Julien vomissoit du sang, & étoit abandonné de tous les Medecins. Il consulta Esculape,

qui luy répondit qu'il vint dans ſon Temple, qu'il prît ſur l'Autel des pignons, & qu'il en mangeât avec du miel pendant trois jours. Ce remede l'ayant gueri, il vint rendre graces à Dieu devant tout le peuple.

Un ſoldat appellé Valerius Aper, étant devenu aveugle, conſulta Eſculape qui luy ordonna de venir dans ſon Temple, de prendre le ſang d'un chapon blanc, de le mêler avec du miel, d'en faire un collyre, & de s'en frotter les yeux pendant trois jours. Par ce moyen il recouvra la vûë, & vint publiquement remercier le Dieu.

Mais quand Hippocrate auroit copié toutes les inſcriptions du

Temple de Cos, estoit-ce une raison qui dût l'obliger à quitter sa patrie, & n'estoit-il pas plûtost à loüer qu'à blâmer d'avoir cherché à s'instruire par les experiences qu'on avoit faites avant luy, & n'est-ce pas ce qui a augmenté & perfectionné la Medecine. Mais il n'est pas même vray qu'Hippocrate ait profité de ces inscriptions pour la découverte de beaucoup de remedes, car Strabon, Auteur tres-exact, écrit en propres termes qu'elles ne luy servirent que pour la Diætetique, pour le regime, ce qui merite d'être remarqué. Il y avoit déja long-temps que l'Echole de Cos n'en estoit plus à ces premiers élemens de la Medecine.

On veut aussi qu'Hippocrate ait voyagé en Afrique, en Europe & en Asie, & cela paroît appuyé sur ce passage du pronostic, où il dit luy-même : Tous les signes dont j'ay écrit se trouvent vrais dans la Lybie, à Delos, & en Scythie. *Car selon Erotien, il a voulu marquer les trois parties du monde, l'Afrique par la Lybie, l'Asie par Delos, & l'Europe par la Scythie. Mais je ne sçay si la consequence est seure. Ce qui est bien certain, c'est qu'il parcourut toute la Grece, où il guerit non seulement des particuliers, mais des Villes & des Provinces toutes entieres.*

Les Illyriens luy envoyerent

des Ambaſſadeurs pour le prier d'aller faire ceſſer une peſte cruelle qui ravageoit tout le pays. Hippocrate eſtoit tres-porté à aller ſecourir ces peuples, mais s'étant informé des vents qui regnoient alors en Illyrie, des chaleurs qu'il y faiſoit, & de tout ce qui avoit precedé la contagion, il vit que le mal eſtoit ſans remede, & refuſa de partir; mais prévoyant que cette peſte ſeroit bientoſt portée dans la Theſſalie & dans la Grece par les mêmes vents, il envoya ſans perdre temps ſes deux fils Theſſalus & Dracon, ſon Gendre Polybe, & pluſieurs de ſes diſciples en differens lieux avec les inſtructions neceſſaires, & marcha luy-même

au ſecours de la Theſſalie, paſſa enſuite chez les Doriens & dans la Phocide, alla à Delphes où il fit des prieres & des ſacrifices, courut toute la Beotie, & ſe rendit à Athenes, verſant par tout ſur ſon paſſage comme un autre Apollon, pour me ſervir des paroles de Callimaque, La divine Panacée dont les precieuſes gouttes chaſſoient les maladies de tous les lieux où elles tomboient.

Dans l'Hym. à Apoll. v. 40.

Dans une occaſion encore plus preſſante il délivra la ville d'Athenes de la grande peſte qui y avoit fait des ravages infinis, & qui a eſté ſi bien décrite par Thucidide témoin oculaire, & aprés luy par Lucrece. Et l'on pretend

que

que les remedes generaux dont il se servit en cette occasion, furent de grands feux qu'il fit allumer dans toutes les ruës, & où il fit jetter toutes sortes de fleurs & de drogues aromatiques qui purifierent l'air, methode pratiquée long-temps avant Hippocrate par les Egyptiens, qui, comme nous l'apprenons de Plutarque, purifioient l'air le matin par des parfums de resine, faisoien brûler à midy de la myrrhe, & qui le soir à l'entrée de la nuit allumoient des pastilles appellées Cyphi dont on peut voir la composition dans Dioscoride.

Nous avons vû qu'Hippocrate étoit né dans une Famille de Commencer jeune.

Medecins, & entre les bras de la Medecine, il ne faut donc pas douter qu'il n'eust ſuccé, pour ainſi dire, avec le lait les principes & les élemens de cet Art, mais en voicy deux preuves qui me paroiſſent inconteſtables. La premiere, c'eſt ce qu'Hippocrate dit luy-même, que ceux qui ont appris tard la Medecine, ſont pour les malades un tres-grand malheur, & une peſte tres-dangereuſe, *& il en explique les raiſons. Et la ſeconde, qui eſt encore plus forte, c'eſt qu'avant l'âge de trente ans il avoit déja été honoré d'une Couronne d'or par les Atheniens, & qu'Artaxerxe avoit tâché de l'attirer dans ſes Etats par de magnifiques promeſſes.*

L'heureuse naissance, la bonne éducation, le lieu propre à l'étude, & l'application dés la Jeunesse sont les quatre principales choses qui conduisent à la perfection des Sciences, mais on peut dire que si elles ne sont accompagnées de l'amour du travail, elles deviennent enfin inutiles, & l'édifice demeure imparfait, ou il se détruit, car en matiere de Sciences, ne pas avancer, c'est reculer. La Medecine, qui est le plus difficile de tous les Arts, où l'on ne doit ni rien negliger, ni rien faire temerairement, & où il faut rassembler sous un seul point de veuë le present, le passé & l'avenir, demande encore plus d'as-

Aimer beaucoup le travail.

ſiduité & plus de travail que tous les autres. Hippocrate étoit ſi perſuadé de cette verité, qu'il employoit à l'étude ou à la pratique les jours & les nuits, & qu'il inſera dans ſon ſerment cet article ſi remarquable, Je n'entrerai jamais dans quelque maiſon que ce ſoit, que pour aſſiſter ceux qui auront beſoin de mon ſecours. *Par là il avertit les Medecins qu'ils ſont reſponſables au Public de tous les momens de leur vie, & qu'ainſi tous ceux qu'ils perdent en viſites inutiles ou en divertiſſemens ſont autant d'injuſtices contre le ſalut des hommes, dont Dieu les a établi les gardes, & dont il leur demandera compte un jour.*

C'étoit une des maximes d'Hippocrate, que tout Medecin qui aime les hommes, aime son Art. Un Medecin haït donc les hommes, lors qu'il perd en occupations frivoles ou étrangeres, un temps qu'il doit employer tout entier à l'étude ou à l'exercice de son Art, qui le rend maistre de la vie des Particuliers, & de celle des Rois mêmes.

Cet amour des hommes faisoit qu'Hippocrate étudioit sans cesse, & qu'il étoit toûjours prest à aller de nuit & de jour dans tous les lieux où sa presence pouvoit apporter du soulagement, & à s'abbaisser jusqu'aux moindres fonctions de son ministere, qu'il faisoit avec autant

d'exactitude & d'application que les plus relevées, persuadé qu'il n'y avoit rien d'indigne de luy dans une Profession où tout concourt à la guerison des Malades, & où la plus petite negligence cause souvent des desordres ausquels on ne trouve pas toûjours le temps de remedier.

Il ne travailloit pas seulement à guerir les maladies, mais encore à les prévenir; car il disoit que s'il est glorieux d'avoir soin des Malades pour rétablir leur santé, il ne l'est pas moins d'avoir soin des sains pour les empêcher d'estre malades, & dans cette vûë il écrivit plusieurs Traittez, comme ceux de la Diete, celuy de la Diete Sa-

lubre, celuy de l'Eau, de l'Air & des lieux, & celuy des Songes, ſans compter tous les grands preceptes qu'il a ſemez dans ſes autres Ouvrages pour la même fin.

Il dit luy même que la vie eſt courte, & l'Art fort long. Il s'enſuit de là neceſſairement que ceux qui veulent devenir excellens Medecins, ne doivent pas ſeulement travailler de bonne heure & aimer le travail, mais auſſi travailler pluſieurs années. C'eſt pourquoy les Anciens ont peint Eſculape avec une longue barbe, & tenant un bâton plein de nœuds, pour marquer les difficultez de cet Art, & la longueur du temps

Travailler pluſieurs années.

qu'il faut employer pour s'y rendre habile : & comme ceux qui vivent le plus, ne vivent que fort peu, un Medecin doit, s'il faut ainsi dire, adjoûter à sa vie la vie de ceux qui l'ont precedé, & celle de ses contemporains, en profitant des lumieres des uns par l'étude, & de celles des autres par la consultation. C'est ce qu'Hippocrate pratiqua toute sa vie. Il retint toutes les découvertes certaines que les Anciens avoient faites ; il les augmenta par ses reflexions & par un travail de plusieurs années, & y joignit celles qu'il avoit apprises des Medecins qui vivoient de son temps, & des Particuliers même. Aussi estoit-ce une de ses

maximes, qu'il ne faut jamais negliger d'interroger ceux avec qui on se trouve, pour sçavoir s'ils n'imaginent rien dont on puisse se servir, & dans cette vûë il approuvoit extrêmement les consultations des Medecins dans les occasions difficiles, parce, disoit-il, que dans la plus grande abondance il se trouve toûjours de la pauvreté. *Et dans le même temps qu'il défendoit aux Empiriques la pratique de la Medecine, il ne laissoit pas d'avoüer qu'ils ne sont pas inutiles en tout, & il enseignoit que veritablement il ne faut pas consulter avec eux sur la maniere, sur la methode, qui dépend de la connoissance de l'Art qu'ils n'ont*

point, mais qu'on peut leur demander leur avis, parce que la connoissance de l'Histoire generale qui constituë l'Art, est répanduë dans ce qu'ils disent, & quoy qu'ils soient necessairement ignorants, étant privez de la connoissance des dogmes & des preceptes generaux, il ne laisse pas d'être tres-vray qu'on peut se servir utilement de leur experience, & il exhorte les Medecins à écouter ce que disent les Empiriques, & à les empécher de faire ce qu'ils voudroient.

La reputation d'Hippocrate étoit si grande, que la pluspart des Princes & des Roys tâchoient de l'attirer. Il fut appellé à la Cour de Perdiccas Roy de Macedoine

qu'on croyoit malade de la phthisie. Hippocrate aprés avoir estudié son mal, connut qu'il n'estoit causé que par l'amour qu'il avoit pour une Maistresse de son pere, nommée Phyla.

Artaxerxe luy fit offrir des sommes immenses & des Villes entieres pour l'obliger à aller faire cesser la peste qui desoloit ses Armées & ses Estats, & il ordonna qu'on luy comptast cent talents d'avance. Hippocrate regarda ces richesses comme les ennemis de sa Patrie, & l'opprobre éternel de sa maison. Il les refusa, & fit au Gouverneur de l'Hellespont cette genereuse response. 60000. écus.

Ecrivez à vostre Maistre que je suis assez riche, & que je ne

puis avec honneur accepter ses offres, ny aller guerir des Barbares qui sont les ennemis des Grecs.

Artaxerxe outré de ce refus, envoya à Cos des Ambassadeurs avec cette Lettre,

LE GRAND ROY

AU PEUPLE DE COS.

REMETÉS incessamment entre les mains de mes Ambassadeurs l'insolent Hippocrate, qui a mal parlé de moy & des Perses, ou preparez vous à estre punis. Car j'iray ravager vostre Isle, & je la dissiperai & l'abymerai de maniere que la posterité étonnée demandera où elle aura esté.

Le Peuple de Cos ne s'espouvanta pas de cette menace, & répondit aux Ambassadeurs, Nous ne ferons rien d'indigne d'Hercule & d'Esculape, & nous ne vous remettrons point Hippocrate quand nous devrions tous perir malheureusement. Nos Peres refuserent à Darius & à Xerxes la terre & l'eau qu'ils leur demandoient, & trouverent qu'ils estoient sujets à la mort comme les autres hommes. Artaxerxe n'est pas plus immortel qu'eux, retirez vous

** Quand les Perses vouloient que des peuples se rendissent à eux & devinssent leurs sujets, ils leur envoyoient demander la terre & l'eau, c'est à dire, une entiere sujetion designée par l'abandonnement de ces deux choses necessaires à la vie. Cette réponse du peuple de Cos esclaircit un passage de Quinte Curse dans le III. Livre.*

donc, & rapportés luy nostre derniere réponse, les Dieux ne manqueront pas de venir encore à nostre secours.

Quelqu'un ayant dit sur cela à Hippocrate qu'il avoit tort de refuser une si grande fortune que Dieu luy offroit, & qu'Artaxerxe estoit un fort bon Maistre, Hippocrate répondit, Mais je n'ay que faire d'un Maistre quelque bon qu'il soit.

Hippocrate estoit d'une sagesse à toute épreuve, d'un secret impenetrable & retenu, & moderé en tout : la justice & la probité regloient toutes ses actions : il sçavoit allier la gravité avec l'humanité, & employer à propos & la fermeté & la complaisance. Il

estoit prompt à profiter de l'occasion, & patient pour l'attendre. Il conservoit dans ses habits & dans toutes ses manieres beaucoup de simplicité & de modestie. Il avoit un langage masle & concis, parloit peu, & haïssoit mortellement les grands parleurs. Il ne faisoit rien dans l'agitation ni dans le trouble, suivoit toûjours la raison, ne donnoit rien au hazard, ne negligeoit rien, & s'exposoit à tout sans aucune crainte; du reste grand ennemi des cabales & des brigues, & fort éloigné de toute sorte d'affectation. Sur tout il avoit une tres-grande pureté de mœurs & une pieté si solide, qu'il s'opposoit ouvertement

aux superstitions qui regnoient de son temps, & qui avoient presque entierement corrompu la Medecine. Il attribuoit à Dieu tous ses grands succez, & pour le remercier de la benediction qu'il avoit donnée à ses Remedes, il consacra à Delphes une statuë d'airain d'un homme qui avoit été consumé par une maladie, & à qui il ne restoit plus que les os & la peau. On a pretendu que cette Statuë étoit un squelete, & qu'Hippocrate l'avoit consacré comme un chef-d'œuvre d'Anatomie, mais cela ne s'accorde pas avec l'Histoire de ce temps-là, car il paroist qu'on regardoit cette Statuë comme la statuë d'un phthisique. Pen-

V. Pausanias dans les Phociques.

dant la guerre ſacrée, qui s'alluma peu de temps avant la mort d'Hippocrate, & qui dura encore pluſieurs années aprés luy entre les Phocéens & les Thebains, on remarqua que Phayllus General des Phoceens, ayant ſongé qu'il étoit devenu ſemblable à cette ſtatuë, mourut phthiſique bien-toſt aprés.

Hippocrate appelloit le deſintereſſement, une preéminence divine qui éleve l'ame au deſſus de toutes les choſes terreſtres, & il le poſſedoit à un ſi haut degré qu'il exerçoit la Medecine gratuitement, voulant que les Operations d'un Art libre fuſſent libres. Il diſoit que ceux qui réduiſent les Sciences à

la cruelle necessité de servir pour de l'argent, en font de viles esclaves. Mais comme tous les Medecins ne peuvent pas suivre son exemple, & imiter sa generosité, il se contente de leur ordonner de n'exiger la recompense que dans la vûë d'acquerir les choses necessaires pour s'avancer dans leur Art, & il les exhorte à être en cela tres-doux & tres-humains, & à s'accommoder toûjours aux facultez de leurs Malades: & quand des pauvres ou des estrangers auront besoin de leur secours, il veut qu'il les assistent non seulement de leurs remedes & de leurs soins, mais encore de leur bourse, leur donnant en cela des leçons & des exem-

ples d'une charité tres-digne d'un Chrestien.

Il fut appellé par le Senat d'Abdere pour aller guerir Democrite, qui passoit pour fou dans l'esprit du peuple, toûjours porté à prendre pour folie la sagesse qui est au dessus du commun ; & il donna encore en cette occasion une marque du mépris qu'il avoit pour les richesses : car il refusa dix talens qu'on luy offrit. Six mille écus.

Quand les Atheniens envoyerent Alcibiade en Sicile, Hippocrate leur donna son fils Thessalus pour Medecin de l'Armée, & voulut qu'il fit le voyage à ses dépens. Le mauvais succés de cette expedition n'empescha pas les Atheniens d'honorer Thessalus

d'une Couronne d'or à ſon retour, aprés trois années de ſervice.

Jamais Citoyen ne témoigna plus d'amour pour ſa patrie, qu'Hippocrate en fit paroître pour la ſienne. Sur la nouvelle que les Atheniens ſe preparoient à porter leurs armes dans l'Iſle de Cos, Hippocrate alla d'abord implorer la protection des Theſſaliens & des peuples voiſins, & en même temps envoya ſon fils Theſſalus à Athenes pour tâcher de conjurer cette tempeſte qui menaçoit ſon pays. Le pere & le fils reuſſirent chacun de leur côté. Le Macedoine, la Theſſalie & le Peloponeſe eſtoient preſts à marcher au ſecours de Cos; Et les Atheniens ou par reconnoiſſance

ou par crainte ſe rendirent aux remonſtrances de Theſſalus, qui leur fit voir que la trop grande puiſſance eſt la plus grande ennemie des Villes & des Eſtats, & qu'elle les ruine enfin parce qu'elle ne reconnoit preſque jamais ni meſure ni regle.

Pythagore enſeignoit que le ſeul moyen que les hommes ayent de ſe rendre ſemblables à Dieu, c'eſt de dire la verité, & de faire du bien à tout le monde. Selon cette maxime jamais homme n'a mieux merité qu'Hippocrate le ſurnom de Divin. Le bien qu'il a fait dans tous les ſiecles eſt aſſez connu, & pour la verité il l'a ſi fort aimée, qu'il a voulu avertir la poſterité d'une funeſte mépriſe

où il estoit tombé, & qui auroit pû estre ensevelie dans l'oubly, comme le font d'ordinaire toutes celles des Medecins, dont le soleil éclaire les succés, & dont la terre couvre les fautes. Dans le cinquiéme Livre des Maladies épidemiques il avoüe avec une ingenuité dont un grand homme est seul capable, qu'ayant esté appellé pour penser Autonomus qui avoit esté blessé à la teste, il prit malheureusement la playe pour une des sutures, & ne le trepana point. Quelques jours aprés, une grande douleur de côté estant survenuë au Blessé avec des convulsions aux deux bras, Hippocrate, qui connut sa faute, le trepana, mais inutilement;

car comme c'eſtoit le quinziéme jour, & en Eſté, il en coûta la vie au malade qui mourut le lendemain.

Hippocrate ne demandoit à Dieu pour recompenſe de ſes travaux ni les plaiſirs, ni les richeſſes, mais de vivre long temps dans une ſanté parfaite, de réuſſir dans ſon Art, & de ſe rendre illuſtre dans tous les ſiecles. C'eſt le ſouhait qu'il fait dans ſon ſerment, & qui fut accompli dans toute ſon eſtenduë. Car il vécut cent neuf ans, ſain d'eſprit & de corps; Il reüſſit ſi bien dans ſon Art, qu'il en a eſté regardé comme le Pere; Il receut pendant ſa vie d'auſſi grands honneurs qu'on en ait jamais fait à homme mortel. Les Argiens luy

D'autres diſent 85. ou 90. ou 104.

érigerent une statuë d'or, & les Atheniens luy decernerent des Couronnes de mesme métal, ordonnerent qu'il seroit nourri luy, & ses descendans dans le Prytanée, & l'initierent aux grands Mysteres, honneur qu'ils ne faisoient que trés-rarement aux Estrangers, & qu'ils n'avoient encore fait qu'à Hercule, & aprés sa mort il laissa une reputation qui ne finira jamais. Platon & Aristote, les deux plus grands genies qui ayent peut-estre jamais paru, le suivirent comme leur Maistre, & s'attacherent à expliquer ses sentimens. Aristote mesme le prit pour modele dans sa maniere d'escrire & de traiter les sujets, c'est pourquoy il est plus précis que Platon & plus methodique.

methodique. Enfin Hippocrate a esté regardé comme le plus fidelle interprete de la Nature, & il y a bien de l'apparence qu'il conservera toujours une gloire que plus de deux mille ans n'ont pû luy ravir.

Il mourut en Thessalie la seconde année de l'Olympiade CVII. 349. *ans avant la naissance de Nôtre-Seigneur, & fut enterré entre Larisse & Gortone. On a dit qu'un essaim d'abeilles fit du miel pendant long-temps sur son tombeau, & que les Nourices y portoient les enfans qui avoient des ulceres à la bouche, qu'elles guerissoient avec ce miel. J'ay toûjours cru que c'estoit une fiction, pour faire entendre que la*

Medecine est l'ouvrage d'Hippocrate, & le miel salutaire qui guerit tous les maux des enfans de la terre, c'est à dire des hommes, dont la Terre est la mere & nourrice.

On le representoit toûjours avec un chapeau sur la teste, ou la teste couverte des pans de son manteau. On pretend que le chapeau estoit une marque de noblesse, c'est pourquoy les Peintres & les Statuaires donnoient toûjours un chapeau à Ulysse, à Castor & à Pollux. D'autres assurent qu'on representoit Hippocrate la teste couverte, parce qu'il étoit chauve, comme on donna toûjours un casque à Pericles, pour cacher le même défaut. On

en trouve encore d'autres raiſons plus myſterieuſes, mais qui me paroiſſent plus recherchées que ſolides. Ceux qui ont le mieux rencontré, à mon avis, ſont ceux qui ont dit qu'Hippocrate eſtoit repreſenté la teſte couverte, parce qu'il avoit beaucoup voyagé, car il n'y avoit que les voyageurs qui portaſſent des chapeaux. Si le chapeau euſt eſté ſimplement une marque de nobleſſe, on l'auroit donné à Agamemnon, à Achille & aux autres Rois, on ne le donnoit qu'à Eſculape, à Ulyſſe, à Caſtor & à Pollux, &c. parce qu'ils eſtoient celebres par leurs voyages.

Suidas parle en ces termes des écrits d'Hippocrate. Son premier

Traité eſt le Traité du Serment, le ſecond celuy des Pronoſtics, & le troiſiéme celuy des Aphoriſmes, qui eſt au deſſus de l'eſprit humain, & je mets au quatriéme rang le célebre & admirable volume qu'on appelle Hexecontabiblos, parce qu'il contient ſoixante Traitez. *Et voila à peu prés le nombre des Traitez que nous avons d'Hippocrate, en prenant pour un ſeul Traité chacun de ceux qui ſont partagez en pluſieurs Livres, & en exceptant de ce nombre le Serment, les Aphoriſmes & les Pronoſtics.*

Il eſt vray que parmi ces ſoixante Traitez, il y en a pluſieurs qu'on ne juge pas dignes

d'Hippocrate, & qu'on attribuë à d'autres Auteurs. Soranus d'Ephese asseure qu'il est tres-difficile de concilier les dissentions où l'on est sur cette matiere, & d'établir rien de certain, & cela par plusieurs raisons. La premiere, parce que plusieurs Auteurs ont porté le méme nom, & qu'il y a eu plusieurs Hippocrates. La seconde, parce qu'il est aisé d'imiter le caractere d'un Escrivain & son style, & la troisiéme, parce qu'un méme homme écrit plus foiblement ou plus fortement selon l'âge où il est, & selon les progrés qu'il a faits dans les sciences. Puisque du temps de Soranus, qui avoit feüilleté toute la Bibliotheque de Cos,

& qui sçavoit tout ce que la Tradition disoit d'Hippocrate, il passoit pour impossible de decider seurement sur les Ouvrages de ce grand Medecin, que doit-on attendre aujourd'huy de tous nos Critiques ? Tous leurs jugemens sont non seulement incertains, mais souvent frivoles & opposez à une autorité indubitable, & qu'on ne peut contester. Je n'en donneray qu'un exemple. Il y a eu des Sçavans qui ont pretendu que le Traité de la Nature humaine est de Democrite, & ils se sont fondez sur ce que Democrite avoit fait un Traité de la Nature. Mais ne vaut-il pas mieux s'en rapporter à l'autorité de Platon, qui asseure que

le Traité de la Nature humaine est d'Hippocrate. Platon qui avoit vêcu avec ce Medecin, n'est-il pas plus croyable que tous les Critiques?

Pour ce qui est du style, quelques Anciens ont dit que quoy qu'Hippocrate fust de l'Isle de Cos où l'on parloit Dorien, il écrivit en langue Ionique en faveur de Democrite qui estoit Ionien, Abdere sa patrie ayant été rebâtie par des Clazomeniens qui estoient d'Ionie. Mais cela est avancé sans aucun fondement. Herodote estoit d'Halicarnasse où l'on parloit la langue Dorique aussi-bien qu'à Cos, cependant il écrit en Ionien. Le fit-il aussi en faveur de Democrite? Homere

même qui étoit en Eolide, n'écrit pas en Eolien, mais en langue Ionique. Tous ces grands Ecrivains ſuivirent le Dialecte Ionique, parce que c'eſtoit le plus eſtimé & le plus connu, & que, comme Strabon l'a remarqué au commencement de ſon huitiéme Livre, le langage Ionien étoit le même que l'ancien Attique, les Ioniens qui menerent des colonies en Aſie, étant ſortis de l'Attique qui étoit la veritable Ionie ainſi appellée d'Ion fils de Xuthus. Hippocrate prefera donc la langue d'un peuple voiſin qui étoit fort poli & fort délicat au langage qui regnoit dans ſon Iſle, & qui eſtoit plus rude & plus groſſier.

Il laissa deux fils celebres Medecins, & une fille mariée aussi à un Medecin nommé Polybe. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter icy une Tradition, qui bien qu'elle paroisse d'abord plus digne d'entrer dans un Roman, que de trouver place dans la Vie d'un Medecin aussi grave & aussi serieux qu'Hippocrate, sert pourtant à faire connoître l'idée qu'on a conservée de ses Escrits.

On dit que la fille d'Hippocrate fut convertie en un horrible dragon par la colere de Diane, & qu'elle habite encore aujourd'huy un antre prés d'un vieux chasteau dans l'Isle de Lango, c'est à dire de Cos, dont

Hippocrate estoit Seigneur. Les habitans l'appellent la Maistresse de l'Isle. Elle a autour d'elle de grands tresors, & elle ne recouvrera sa premiere forme que lors qu'un Chevalier, & non autre, sera assez hardy pour la baiser à la bouche. Plusieurs ont tenté l'avanture, & parce qu'ils n'ont pas eu assez de courage, & que cette horrible figure les a effrayez, ils y ont péri. Mais celuy qui l'achevera sera le Maistre de la Dame, de son isle & de ses tresors. Il me semble qu'il n'est pas mal aisé de penetrer le sens de cette fiction qui est assez ingenieuse. La fille d'Hippocrate c'est la Medecine, elle est convertie en un monstre horrible par

la colere de Diane ; c'est pour faire entendre que les maux qui affligent la Nature humaine, font paroître la Medecine une chose si affreuse, que peu de gens ont la force de s'y appliquer. Mais ce-celuy qui la baisera à la bouche, c'est à dire celuy qui aura le courage de penetrer ses secrets, sans se rebuter de l'horreur qui l'accompagne, y trouvera des beautez incomparables, & joüira de tous ses tresors. Il faut que ce soit un Chevalier, c'est à dire qu'il faut que ce soit un homme initié dans les Mysteres ; car cette Reine n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui portent, pour ainsy dire, ses livrées, & rebute tous ces avanturiers sans aveu,

qui l'approchent moins pour la baiser à la bouche, que pour se rendre maistres de ses tresors.

Aprés la mort d'Hippocrate, on luy fit pendant long-temps des sacrifices comme à un Dieu; mais les seuls sacrifices qu'il demande, c'est qu'on lise ses écrits avec attention, & qu'on travaille à connoistre la force & les raisons de ses preceptes. Ceux qui luy rendront cette sorte de culte en receuront la recompense, & réüssiront dans leur Art; & ceux qui y manqueront demeureront dans leur ignorance, & travailleront inutilement. Hippocrate fera encore chez eux, ce que sa petite Statuë, dont parle Lucien, faisoit chez le Me-

decin Antigonus ; quand on avoit manqué de luy ſacrifier comme de coûtume, cette Statuë ne manquoit jamais la nuit dés que la lampe eſtoit eſteinte, de courir par toute la maiſon, de renverſer les boëtes & les Medecines, & de broüiller toutes les drogues. Punition juſtement duë, non ſeulement aux Charlatans & aux Sophiſtes, mais encore aux Medecins pareſſeux qui veulent exercer un Art qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'apprendre.

Sur ce que j'avois demandé à Monsieur l'Abbé Renaudot, si dans les passages les plus difficiles d'Hippocrate, je ne pourrois pas tirer quelque secours des versions Syriaques & Arabes qui en ont esté faites, ce sçavant Abbé dont l'érudition est aussi agreable que profonde, m'a fait cette réponse, qui enrichira mon ouvrage, & qui servira extrêmement à détromper de la grande opinion qu'on a de la science des Orientaux plus capables d'obscurcir la verité par leurs imaginations & par leurs fables, que de l'éclaircir par la fidelité de leurs traductions.

A MONSIEUR D...

CE seroit trop faire valoir l'érudition Orientale, Monsieur, que de vous promettre qu'elle pût servir à perfectionner l'ouvrage que vous avez entrepris en traduisant Hippocrate. Elle a pû estre autrefois fort utile aux Medecins, quand ils n'étudioient leur

Art que dans les livres faits ou traduits par les Arabes, ce qui a duré jusqu'à la fin du 15. siecle. Mais depuis qu'ils ont commencé à lire les principaux Auteurs dans leur langue, comme la lecture des Arabes est tombée entierement, à peine est-il resté un habile homme qui voulût lire Hippocrate, Dioscoride ou Galien dans de mauvaises traductions faites sur celles des Arabes. Il est cependant resté une opinion parmy des Sçavans, que si la lecture de leurs ouvrages n'estoit plus necessaire, elle n'estoit pas inutile pour corriger les textes originaux. Cette opinion s'est établie trop facilement, parce qu'on a pris trop serieusement, ce que ceux qui ont cultivé les langues Orientales, ont dit à la loüange des Arabes, & qu'on en a porté les consequences trop loin. Il est vray que dans la décadence des lettres en Europe, les Arabes ont cultivé toutes les sciences; qu'ils ont traduit les principaux Auteurs; & qu'il y en a quelques-uns qui estant perdus en Grec, ne se peuvent trouver que dans les traductions Arabes; & c'est ce qui a produit tant de Philosophes,

tant de Medecins & de Mathematiciens Arabes, dont le merite n'eſt pas égal. Ils ont eu de plus habiles Mathematiciens, & on trouve que leurs obſervations ont eſté fort juſtes. On eſtime aſſez leurs Geometres, quoyqu'aucun n'ait excellé, comme ceux qui ont paru parmy nous dans ces derniers temps ; & auſſi ils preferent encore ce qu'on leur traduit de nos Auteurs, à tout ce qu'ils trouvent dans leurs livres. M. Bernier m'a dit ſouvent que Daneſchmend Chan, Miniſtre tres-ſçavant, d'Aurengzeb Empereur des Mogols, & les plus habiles Philoſophes des Indes preferoient quelques traitez de Gaſſendi qu'il avoit traduits, à tous leurs Philoſophes. M. Greaves traduiſit de meſme quelques obſervations de Tycho Brahé, que les plus habiles Aſtronomes de Conſtantinople trouverent conformes aux meilleures obſervations de leurs Auteurs. Ainſi on ne peut refuſer aux Orientaux la veritable loüange qu'ils meritent d'avoir cultivé les ſciences, mais quand on veut les faire conſiderer comme d'excellens Traducteurs, c'eſt aſſurément qu'on ne les

connoiſt pas. M. de Saumaiſe a beaucoup ſervi à établir cette opinion, en citant toûjours ces livres qu'il ne connoiſſoit guere, & promettant de reſtituer Dioſcoride par la verſion Arabe, qu'il avoit lûë dans Ebenbeïtar. M. Dodart, qui a vû quelques eſſais de cet Auteur, ne paroiſt pas en juger de la meſme maniere; & il n'y a qu'à ſçavoir l'hiſtoire de ces traductions pour en juger. Les plus anciennes, qui avoient eſté faites par des Syriens, & en langue Syriaque, ſont entierement perduës, & il n'en reſte que les titres. Mais ſi elles eſtoient ſemblables à celles des Auteurs Grecs Eccleſiaſtiques qui nous reſtent, il n'y a pas lieu de croire que ceux qui ſe ſont trompez ſi ſouvent, dans des matieres communes, ne l'ayent pas eſté encore plus dans d'autres ſi difficiles, qu'elles ont obligé les Grecs meſmes à ſe faire des dictionnaires pour les éclaircir. On en juge par pluſieurs mots Grecs reſtez dans les Dictionaires Syriaques, parce que la langue Syriaque ne pouvoit les expliquer, & quand les Arabes les ont voulu traduire en leur langue, ils les ont ſouvent mal en-

tendus. Cependant on ne peut diſconvenir que ces premieres verſions Syriaques n'ayent eſté faites dans un temps auquel le Grec eſtoit plus connu, & meſme encore vulgaire : au lieu que la pluſpart des verſions Arabes n'ont eſté faites que ſous la ſeconde race des Califes, ſucceſſeurs de Mahomet, lorſque le Grec literal n'eſtoit plus qu'une langue ſçavante dans les Provinces dont ils eſtoient les Maîtres. La grande Epoque des traductions eſt ordinairement marquée ſous le regne d'Almamon cinquiéme de ces Princes qui favoriſa plus qu'aucun autre, les gens de lettres, & qui mit ſa nation dans la curioſité des ſciences, que les Grecs avoient cultivées. Abu Jafar Almanſor ſon grand pere avoit commencé, & il avoit donné de grandes récompenſes aux Sçavans, particulierement à ceux qui par la traduction des livres Grecs donneroient aux Arabes les moyens de cultiver la Philoſophie, l'Aſtronomie, les Mathematiques & la Medecine. Il y avoit déja pluſieurs des principaux livres traduits en Syriaque par Sergius Syrien, qui vivoit ſous Juſtinien, & qui paſſe pour

Il commença ſon regne l'an de l'hegire 198. c'eſt à dire de J.C. 813. mourut 218. de l'heg. de J.C. 833.

Abulfa-

le plus ancien Interprete. Almamon fit une recherche particuliere des livres Grecs ; il envoya les demander aux Princes Chreſtiens ; & quand il en eut ramaſſé un grand nombre, il fit chercher des hommes habiles pour les traduire en Arabe. On croid communément que la pluſpart des traductions ſe firent ſur les originaux Grecs ; & il ſe peut faire qu'il s'en fit quelques-unes. Cependant les meilleurs Hiſtoriens remarquent que la pluſpart ſe firent ſur des traductions Syriaques qui eſtoient entre les mains des Syriens. Comme ce Calife & ſon grand pere Almanſor, qui bâtit Bagdad, y faiſoient ordinairement leur reſidence, & que le Syriaque eſtoit encore vulgaire, qu'on parloit meſme encore Grec en pluſieurs Villes, & que cependant la connoiſſance du Syriaque n'eſtoit preſque que parmy les Chrétiens, ce furent eux qui eurent la principale part à ces ouvrages. Une des premieres traductions fut celle d'Hippocrate, faite par des Medecins Chreſtiens, qui eurent beaucoup de credit dans la Cour du Calife Almanſor. Juſqu'à ce temps-là les Arabes

ge hiſt. Dynaſtiarum p. 94. Hiſt. des Medecins MS.

Entre autres, George, fils de Boctiechua, Chrétien, Neſto

rien, natif de Jondisabur.

Gulistan p. 239.

Il avoit eu quelques disciples, mais toute leur science ne consistoit qu'en un petit nõbre d'ob-

n'avoient pas fait grand état de la Medecine étrangere ; & on trouve dans les histoires de Mahomet, qu'un Prince luy envoya un Medecin, qui fut long-temps parmy eux sans rien faire ; & qu'estant allé trouver Mahomet, il luy dit que depuis qu'il demeuroit parmy les Arabes, personne ne luy demandoit le secours de son art ; à quoy Mahomet répondit que les Arabes ne mangeoient que quand ils estoient pressez de la faim, & que mesme ils finissoienr leurs repas avant que d'estre rassasiez ; le Medecin luy fit une profonde reverence, & se retira, disant, que c'estoit la veritable regle de se bien porter ; & que par tout où elle se pratiquoit les Medecins n'avoient que faire. Les Historiens marquent que parmy les Arabes il y avoit un Medecin appellé Hareth Ebn Chalda à qui Mahomet envoyoit les malades, & qui les traitoit avec des remedes fort simples. Mais Almansor estant fort incommodé, & ayant essayé des remedes de toutes sortes de Medecins, il fit venir de Perse, Georges, fils de Boct-Iechua, qui fut long-temps son premier Medecin. Cet homme estoit Syrien,

& Chrestien Nestorien ; & on attribuoit sa grande capacité à l'étude qu'il avoit faite des anciens, dont il traduisit les principaux en sa langue. C'est ce qui mit les Mahometans dans le goust de cette étude, dans laquelle les Syriens furent leurs maistres : car on ne trouve presque aucun Mahometan qui eut étudié le Grec : & comme la pluspart ne sçavoient pas non plus le Syriaque, quand ils s'appliquerent à la lecture des livres Grecs, particulierement de Medecine, ce ne fut que dans les traductions Arabes, faites par les Chrestiens Syriens sous Almansor, & sous Almamon. Les Egyptiens s'appliquerent aussi avec grand soin à cette étude. Le Grec se conserva plus longtemps en Egypte qu'en Syrie, principalement parmy les Chrestiens Orthodoxes, appellez ordinairement Melchites, qui avoient conservé l'usage de cette langue dans leurs offices, au lieu que les Demi-Eutychiens, ou Jacobites ne les celebroient qu'en Cofte ou Egyptien. Cependant les Egyptiens ont fait fort peu de traductions en comparaison des Syriens, parceque les Califes protecteurs des sciences, n'alle-

servations, & quelques experiences, sans qu'ils eussent aucune connoissance des principes de la Medecine.

rent point en ce pays-là, qui estoit gouverné par des Emirs ou Gouverneurs, sous l'autorité des Califes, & qu'ainsi les sciences n'y estoient pas si florissantes.

On a tout sujet de croire suivant plusieurs témoignages des Auteurs Orientaux, qu'il s'estoit fait des traductions d'Hippocrate dés les premiers temps d'Almansor & d'Almamon: Mais celle qui a effacé toutes les autres, a esté celle de Honaïn, fils d'Isaac, qui fut en grande reputation sous le Calife Elmotewakel. Ce Prince commença son regne l'an 232. de l'hegire, de J. C. 846. & mourut l'an 247. J. C. 861. Cet Honaïn fut disciple de Jean, surnommé fils de Masowia; & c'est celuy qu'on appelle communément Mesvé. Les Historiens remarquent que Honaïn entreprit de nouvelles traductions des livres Grecs, parceque celles de Sergius estoient fort défectueuses. Gabriel fils de Boct-Iechua, autre fameux Medecin, l'exhorta à ce travail qu'il fit avec tant de succés, que sa traduction surpassa toutes les autres. Sergius avoit fait les siennes en Syriaque; & Honaïn, qui

avoit demeuré deux ans dans les Provinces où on parloit Grec, pour apprendre la langue, alla ensuite à Basora, où l'Arabe estoit le plus pur; & s'estant perfectionné dans cette langue, il se mit à traduire. La plusspart des traductions Arabes d'Hippocrate & de Galien portent son nom : & les Hebraïques faites il y a plus de 700. ans, ont esté faites sur la sienne. Les premiers Traducteurs Syriens avoient fait leurs versions en Syriaque, la plusspart ne sçachant pas assez bien l'Arabe dans les premiers temps du Mahometisme pour écrite en cette langue, sur laquelle les Arabes avoient de grandes delicatesses. Ceux qui vinrent ensuite avoient plus traduit sur le Syriaque, que sur les originaux Grecs, & comme Honaïn joignit l'érudition greque à l'élegance de la langue Arabesque, ses traductions surpassèrent toutes les autres par leur exactitude, & par la beauté du style. Les premieres traductions Latines d'Hippocrate, dont les Medecins des siecles passez se sont servis par toute l'Europe, n'estoient point faites sur le Grec. Quelques-unes qui se répandi-

rent depuis les guerres d'Outremer, furent faites ſur les livres Arabes ; & celles qui vinrent par l'Afrique & par l'Eſpagne, où les Juifs cultivoient extrêmement la Medecine, eſtoient la pluſpart faites ſur les traductions Hebraïques que les Juifs avoient faites ſur les Arabeſques. Il eſt fort difficile de les diſtinguer les unes des autres, parceque les copiſtes, ou meſme les Medecins de ce temps-là, reformoient ſouvent leurs éditions latines, ſur celles qui leur tomboiēt entre les mains: & la maniere de traduire eſtoit ſi mauvaiſe, que ces traductions à force d'avoir eſté reformées par des Medecins qui ne ſçavoient ni l'Arabe ni l'Hebreu : ou par des Juifs qui ne ſçavoient pas la Medecine, eſtoient devenuës inintelligibles, quand on commença à lire cet Auteur en Original. On en peut dire autant de toutes les traductions des Auteurs Grecs, & particulierement d'Ariſtote. Il avoit eſté de meſme traduit en Syriaque, puis en Arabe, puis en Hebreu : & c'eſtoit ſur cette troiſiéme traduction, qu'avoient eſté faites ou reformées toutes celles qu'on liſoit dans les écoles juſqu'au rétabliſ-

ſement

ſement des lettres, & de l'étude de la langue Greque. L'ignorance ou la negligence des Traducteurs alloit ſi loin, que quand on compare l'ancienne traduction d'Avicenne avec ſon texte, on ne le peut preſque reconnoiſtre, encore moins celuy des Auteurs plus difficiles.

Pour revenir donc à Honaïn fils d'Iſaac, il eſt le plus conſiderable, & preſque le ſeul interprete d'Hippocrate ; & c'eſt de luy que les Arabes ont tiré tout ce qu'ils ont d'érudition ſur l'hiſtoire de la Medecine. Il y avoit encore dans ce temps-là deux traductions, l'une Syriaque, & l'autre Arabe. La premiere paſſoit pour un ſecond original ; & on trouve ſouvent dans les exemplaires anciens des traductions Arabes, particulierement de Dioſcoride, qu'elles avoient eſté conferées avec les éditions Syriaques. Les premieres ſont fort rares depuis pluſieurs ſiecles, à cauſe que le Syriaque eſt devenu une langue ſçavante, qui n'a plus eu d'uſage que parmy les Chreſtiens ; & ils l'ont meſme tellement oubliée, que quoy-qu'ils celebrent le ſervice divin en cette langue,

elle ne s'apprend plus que par étude. C'eſt ce qui a rendu ces premieres traductions fort rares, de ſorte qu'on ne les trouve plus. On peut juger par ce qui a eſté dit juſqu'à preſent, qu'on n'en peut pas tirer beaucoup d'utilité pour la reviſion des textes Grecs; & c'eſt-là Monſieur, la premiere partie des remarques que vous avez ſouhaitées.

Vous n'aurez pas aprés cela de peine à juger qu'il eſt bien difficile de trouver parmy les Orientaux quelques éclairciſſements touchant l'hiſtoire d'Hippocrate, qui ayent échappé à la diligence des Grecs ou des Latins. Cela n'empeſche pas que les Orientaux n'ayent des vies d'Hippocrate, & qu'ils n'en parlent avec éloge comme d'un des plus grands genies de l'antiquité, dans leurs hiſtoires generales. C'eſt ce qu'on trouve dans les deux ſeules qui ſoient imprimées, dont la premiere eſt celle d'Eutychius, ou Sahid fils de Patrik, Patriarche d'Alexandrie, l'autre celle de Gregoire, ſurnommé Abulfarage, qui eſtoit Metropolitain de Takrit, ville d'Armenie,

qui a vécu jusqu'au 13. siecle. Dans l'une ni dans l'autre, il n'y a rien de particulier qui ait un fondement solide. Vous ne laisserez pas de trouver dans ce Memoire ce que ces Auteurs ont écrit de plus apparent. Je suis, Monsieur, Vostre, &c.

On n'a pas jugé à propos de faire imprimer ce Memoire, parce que tout ce qu'il y a de meilleur dans tous les Auteurs Orientaux, n'est qu'un méchant extrait des Vies Grecques.

REMARQUES

Qui ont été oubliées dans ce premier Volume.

p. 98. *IL y a des Charlatans & mesme des Medecins qui disent qu'il est impossible de sçavoir la Medecine.*] Hippocrate aprés avoir prouvé que ce ne sont pas les premieres qualitez, mais les secondes, qui font tous nos maux, attaque une autre opinion des nouveaux Sophistes qui soustenoient qu'on ne peut apprendre la Medecine que l'on ne sçache auparavant ce que c'est que l'homme, & comment il est fait & formé. Hippocrate ne nie pas que cette connoissance ne soit necessaire au Medecin, mais il nie que le Medecin puisse l'apprendre d'ailleurs que de la Medecine mesme. La Philosophie ne va pas jusques-là, & tous les Charlatans qui avoient escrit alors de la nature de l'homme, & qui n'avoient pû descendre dans le détail infini que la Medecine seule peut enseigner, n'en avoient parlé que d'une maniere generale & superficielle, & par consequent plus propre à instruire un Peintre qu'un Medecin. C'est, à mon avis le sens de ce passage qui paroît assés obscur. J'ay suivi Zuingerus, & aprés l'impression de ce Volume j'ay vû que le Sçavant Heurnius est du mesme sentiment.

Et moins utile aux Medecins qu'aux Peintres] à la fin de la Remarque ajoustez. J'avois crû d'abord en lisant ce passage que c'estoit une espece de façon de parler proverbiale, & qu'il

falloit traduire, *n'est non plus utile aux Medecins qu'aux Peintres*, commi si Hippocrate avoit voulu dire qu'il estoit également inutile aux uns & aux autres. Mais aprés y avoir bien pensé, & avoir bien examiné la suite du raisonnement, il m'a paru qu'Hippocrate n'a pû dire que l'Ouvrage de ces Sophistes n'estoit non plus utile aux Medecins qu'aux Peintres, car outre que cela seroit froid, il est évident que la maniere generale & superficielle, dont ces Auteurs avoient traitté de la nature de l'homme pouvoit n'estre pas inutile aux Peintres, & Hippocrate en le remarquant rend par-là ces ignorans encore plus ridicules, car un Medecin qui n'instruit pas les Peintres par ses escrits n'est nullement ridicule, mais il l'est beaucoup, lorsqu'en escrivant de la nature humaine il instruit les Peintres, & ne donne pas le moindre precepte qui puisse estre utile aux Medecins.

Car le Medecin est un Philophe presque égal aux Dieux] Hippocrate dit en ces trois mots *ἰατρὸς φιλόσοφος ἰσόθεος Medicus Philosophus Deo par.* Il faut tousjours joindre la Medecine avec la Philosophie. Car le Medecin est un Philosophe égal aux Dieux, au lieu que le Medecin qui n'est pas Philosophe ne merite pas mesme le nom de Medecin, Mais peut-estre seroit-il mieux de traduire : *Car le Medecin Philosophe est égal aux Dieux*. Cela me paroistroit plus fort, & rendroit le raisonnement d'Hippocrate plus sensible, c'est pourtant tousjours le mesme sens. p. 187.

Encore s'en consoleroit-on si ceux qui font les fautes en estoient seuls punis.] C'est le sens le p. 220.

plus raisonnable que j'ay pû tirer de ce passage, qui est tres obscur dans l'original. On l'avoit expliqué de cette maniere : *Encore seroit-ce un fort petit malheur si ceux qui font mal la Medecine n'emportoient aux malades que l'argent qu'on leur donne pour leurs visites.* Comme si Hippocrate disoit, on seroit bien heureux si on estoit quitte d'un meschant Medecin pour de l'argent, mais il en couste bien d'avantage, & on paye bien plus cherement ses visites, puisqu'il en couste la vie tres-souvent. Le premier sens me paroist meilleur, on en jugera. Hippocrate prend le mot ἐπιχείρεια metaphoriquement pour *peine*, pour *chastiment*, comme nous nous servons souvent du mot de *récompense*, & de celuy de *salaire*. Ce qui precede le prouve suffisamment

p. 221. *C'est par-là je pense que tout l'Art de la Medecine a esté trouvé, puisque sur la connoissance des choses particulieres*] Il rend la raison, pourquoy il ne faut pas negliger d'interroger les particuliers avec lesquels on se trouve, & cette raison est que les experiences particulieres qu'on a faites par les sens, ayant esté recueillies & assemblées par la raison, cet assemblage general a constitué l'Art. Ce passage peut aussi estre traduit, *C'est par-là je pense que tout Art a esté trouvé*, &c. car tous les autres arts ont esté trouvez par la mesme voye que celuy de la Medecine. Le mot Grec ξυναυλισθῆναι est emprunté des Bergers qui assemblent dans un mesme parc les troupeaux de mesme espece, les experiences recueillies ont enfin constitué l'Art.

Sur tout dans les maladies aiguës.] C'est à dire, *dans les maladies qui peuvent devenir ai-*

gües. Car dés qu'une maladie est aiguë, oü menace de l'estre, Hippocrate dit qu'il y auroit de l'inhumanité à un Medecin de fatiguer son malade, en voulant faire marché avec luy, ou de laisser perdre l'occasion, pendant qu'il s'amuseroit à faire marché avec ceux qui seroient prés de luy, ce marché ne devoit estre fait que dans les maladies Chroniques, dont la guérison consiste dans le temps. Mais il n'en devoit point parler dans les maladies aiguës qui ne peuvent estre gueries qu'en profitant de l'occasion.

Preferant le plaisir d'obliger à celuy de s'enrichir.] Le Sçavant Heurnius a traduit: *Vel ob gratitudinis memoriam, vel ob præsentem existimationem.* Et en cela il me paroist qu'il n'a pas bien compris la force des termes Grecs. ἢ n'est point pour *vel*, mais pour *quàm*, & depend du mot προτέρην. Hippocrate dit à la lettre *memoriam gratiæ priorem faciens, quam præsentem existimationem.* Mais dira-t-on comment *existimatio* εὐδοκιμίη peut il estre appliqué aux richesses? C'est en ce qu'un Medecin regarde ordinairement la recompense, comme la marque de l'opinion qu'on a de luy, & comme le fruit de sa reputation. p. 225.

Car dés qu'un Medecin aime les hommes il aime son Art.] Heurnius en traduisant *si enim adfuerit benignitas, aderit etiam artificio comparatus arti amor, car si le Medecin est humain il fera aimer son Art.* Il a creu que φιλανθρωπίη estoit dit du Medecin, & que φιλοτεχνίη estoit de la part du malade. Mais il me semble que de cette maniere il corrompt un precepte tres excellent. Il ne dépend pas tousjours d'un Medecin, quelque humain qu'il soit,

de faire aimer son Art, au lieu que c'est une verité constante non-seulement dans l'Art de la Medecine, mais dans tous les autres que celuy qui aimera les hommes aimera son art, & que celuy qui ne les aimera point le negligera, ou ne l'exercera que fort imparfaitement & pour son utilité particuliere.

p. 227. *Et que la plus grande misere ne seroit pas capable de les porter à faire la moindre demarche contre des principes si bien establis.*] Je vois que Heurnius a expliqué ces mots d'Hippocrate οὐ πάνυ σπάνει οὐ δυνάσθαι, *ne in summa quidem facultatis inopia*, comme si Hippocrate avoit voulu dire que le veritable Medecin, lors mesme qu'il manque des instrumens necessaires, ne laisse pas de se bien conduire, parce qu'il agit par methode. Mais je doute fort que ce soit le sens des termes Grecs.

p. 235. *Car la connoissance de l'Histoire generale & qui constituë l'Art est répanduë dans ce qu'ils disent.*] J'ay un peu estendu ce passage pour luy donner plus de jour. Hippocrate dit seulement : *Car la connoissance de l'Histoire*, (de la science) *élegante*, ou *convenable*, est répanduë dans ces gens-là. ἱστορίης γὰρ εὐσχήμονος σύνεσις ἐν τουτέοισι διεσπαρμένη. par ce nom d'*Histoire*, il en entend la science generale, la methode qu'il appelle *convenable*, *élegante*, ou *décente*, parce que c'est elle qui constitue l'Art & qui fait le Medecin, & il dit qu'elle est répanduë dans les Empiriques, parce que la methode n'est fondée que sur les experiences, & n'en est qu'un resultat, car comme a fort bien dit Aristote dans le chap. 1 du 1. Liv. de la Metaphysique γίνεται τέχνη ὅταν ἐκ πολλῶν τῆς ἐμπει-

είας ἐννοημάτων, καθόλου μία γένηται περὶ τῶν ὁμοίων ὑπόληψις *l'Art est lorsque de plusieurs notions de l'experience, il se forme une conjecture generale sur toutes les choses semblables, qui doivent arriver conformement.* Sur quoy Ciceron a dit : *Est enim Ars in iis qui novas res conjectura persequuntur, Veteres observatione dedicerunt.* De Divinat. Liv. 1.

Quand la maladie est petite on peut attendre p. 238. *beaucoup de l'âge.*] Le Grec dit mot à mot : *L'âge, quand le sujet est petit, a quelquefois beaucoup de force* Et sur cela on a crû qu'Hippocrate vouloit dire que *dans un corps fort infirme l'âge peut souvent beaucoup.* C'est à-dire, que le changement d'âge guerit souvent des malades que tout l'Art de la Medecine auroit de la peine à guerir. Mais je doute fort que les Grecs ayent jamais dit *petit* pour *infirme.*

Par rapport à la saison, selon le tout & la p. 279. *partie*] Ajoustez à la fin de la Remarque à la pag. 303. En effet Hippocrate a pû vouloir dire que les humeurs augmentent & diminuent dans le corps, *selon la partie*, selon chaque saison, parce que la bile domine en Esté le sang, au Printemps la pituite, en Hyver, &c. *& selon la Nature*, selon la constitution de chacune de ces saisons, parce que selon que les humeurs sont dereglées, les humeurs changent & varient à proportion.

Presentement je m'en vais escrire mes pro- p. 325. *pres pensées.*] C'est-à-dire, appliquer, accommoder au corps humain, qui est le sujet de la Medecine, les principes generaux de la Physique selon mon idée.

Et celle qui estoit également grasse & visqueu- p. 329.

se fit des os spongieux.] Car les parties visqueuses empeschent les parties grasses de se brusler si promptement, y font des pores & y entretiennent des cavitez.

p. 330 *Or le cerveau est la metropole du froid & du visqueux*] Aprés la Remarque p. 357. ajoustez Hippocrate explique icy admirablement la nature du cerveau qui est froid & visqueux, comme le devoit estre necessairement le siege du sentiment & de la pensée, froid & par consequent humide, pour recevoir l'impression des esprits animaux, qui s'evaporeroient s'il estoit chaud, & visqueux pour en conserver l'impression, & aussi pour fournir la matiere aux nerfs.

p. 335. *Ils ne sauroient pas même succer le lait d'abord aprés leur naissance, s'ils n'avoient succé dans le ventre.*] Aprés la remarque de la p. 360. ajoutez, Hipocrate cependant ne dit-il pas dans le traité de l'aliment & dans le VI. liv. des maladies Epidem. que la Nature fait tout sans maître, & qu'elle fait toûjours ce qu'il faut sans avoir rien appris. L'enfant pourroit donc succer le lait aprés sa naissance, quoy qu'il n'eust pas succé dans le ventre, la Nature cherchant & faisant elle-même ce qui convient.

p. 340. *Et elles tombent lors que les enfans ont accompli les années de leur premiere nourriture.*] Aprés la remarque qui est à la p. 361. ajoutez. Il y a encore une raison plus sensible de la chute de ces premieres dents, car elle vient de ce que l'alveole estant un os spongieux croist plus promptement que la dent, qui est un os fort dur, & en croissant elle s'élargit de maniere que la dent ne remplissant pas sa capacité, vacille jusqu'à ce qu'enfin ne tenant plus, elle est obligée

de tomber. Cette raison satisfait plus que celle d'Aristote, qui est que ces premieres dents tombent, parce qu'elles croissent dans une machoire fort étroite, ce qui les rend foibles & faciles à chanceler.

Et qu'ils sont reçûs dans les intestins inferieurs, ils s'épaississent & deviennent excremens.] Ils s'épaississent parce que les veines, comme il l'a déja dit, ont receu le plus clair, c'est à dire le chyle. p. 341.

Parce que, comme je l'ay déja dit, les machoires sont les seuls de tous les os qui ayent des veines.] Il veut dire seulement que les veines sont plus rares dans les autres os, car chaque alveole de la machoire reçoit une veine, une artere & un nerf: ainsi dans un tres-petit espace il y a plusieurs veines, c'est pourquoy il ajoute que la nourriture y affluë plus abondamment. p. 342.

Les sons vont donner contre cet os dur.] Les sons, c'est à dire l'air qui estant poussé & comprimé ébranle les filets nerveux de l'oreille & remuë les esprits animaux qui y sont contenus. p. 344.

Est une membrane fort deliée comme une toile d'araignée] Aprés le mot *Tympan*, ajoutez cette membrane separe le trou de l'oreille externe d'avec la cavité du tambour.

Il y a pourtant des Auteurs qui en écrivant de la Physique, ont soutenu que c'est le cerveau qui fait le son.] Le cerveau ne fait pas le son, c'est à dire il ne resonne point, mais il reçoit l'impression de l'air par l'ébranlement des nerfs & le communique à l'ame, mais de sçavoir comment cette perception se fait dans l'ame, c'est ce que ni les anciens, ni les modernes n'ont pas encore si bien expliqué qu'il n'y reste des difficultés infinies. p. 345.

Par le moyen des bronchies *ou cartilages secs*] J'ay voulu conserver le mot de *bronchies*, dont Hippocrate s'est servi, quoyque nous ne l'employions pas dans ce sens là Hippocrate appelle à mon avis bronchies ou cartilages secs les lames osseuses & revêtuës de la membrane qui est l'organe de l'odorat, car à cette membrane aboutissent les extremitez des nerfs qui sont ébranlez par les parties des corps odorans.

p. 346. *Et que le cerveau flaire le mieux les choses seches.*] Pourveu que la secheresse ne soit pas assez grande pour empêcher que les parties des corps odorants ne s'exhalent.

Mais il ne flaire point l'eau.] A la fin de la remarque ajoûtez. Ni l'air *que nous respirons, ni l'eau n'excitent en nous aucun sentiment d'odeur, parce que leurs parties sont trop foibles & trop delicates & qu'elles ne peuvent ébranler en aucune maniere l'organe de l'odorat.*

p. 347. *Par ces veines passe du cerveau & se filtre ce qu'il y a de plus clair dans l'humeur tres-visqueuse, & fait tout autour la premiere tunique de l'œil.*] Hippocrate explique icy selon ses principes comment se fait la tunique exterieure qui environne tout l'œil, & qu'on appelle la *cornée* que quelques-uns pretendent une production de la dure mere.

Reluisent & impriment leur éclat.] Hippocrate se sert d'un terme qui signifie proprement reflechir la lumiere ἀνταυγεῖν.

p. 348. *Et qu'on appelle le blanc des yeux est une chair.*] A la fin de la remarque ajoutez. Ou plûtôt à cause de la tissure des fibres qui estant fort conpactes & serrées renvoyent plus de lumiere.

Et si on en demande la raison, c'est parce qu'ils sont de même couleur.] Aprés la remarque ajoutez. Ainsi quand il dit qu'un objet ne peut estre vu parce qu'il est de même couleur que l'œil, il veut dire, parce qu'il n'a que la même lumiere, qu'il n'est pas plus éclairé que luy. Car *lumiere* & *couleur* sont une seule & même chose, puis que ce n'est que la lumiere differemment reflechie qui fait les differentes couleurs, & que la couleur perit & ne subsiste plus sans la lumiere. p. 349.

Que toutes les maladies internes naissent de l'air, ou en sont les suites necessaires.] Hippocrate enseigne icy formellement, & son opinion a été renouvellée par quelques Medecins modernes, que la cause de toutes les maladies universelles & particulieres, ce sont les esprits animaux alterés & corrompus par l'air exterieur infecté de quelque qualité nuisible. p. 378.

Quand donc l'air est chargé d'ordures qui sont ennemies de la nature de l'homme.] Il appelle *ordures* ou *miasmes* les levains morbifiques, qui sont des poisons tres-subtils qui corrompent les esprits, ces esprits corrompus communiquent leur corruption au sang. p. 379.

Les esprit qui ne peuvent sortir, le bas ventre estant bouché, courent par tout le corps, & se coulant dans les parties les plus sanguines, les refroidissent.] Les modernes expliquent cela d'une autre maniere, mais toûjours sur le même fondement, ils disent que les esprits animaux accablés & embarrassés, & ne faisant plus leurs fonctions, causent le frisson avec la foiblesse de poux & la respiration frequente ; cet estat dure jusqu'à ce que ces mêmes esprits p. 381.

irrités ayant recouvré leurs forces, ou naturellement, ou par les remedes, s'agitent, s'étendent & causent la chaleur, la frequente élevation de poux, les maux de teste, la veille, le delire, les tremblemens, les convulsions, & à la fin les sueurs.

p. 414. *Elle delie les nerfs & les muscles.*] Les nerfs comme dans le tetane; & les muscles, ou les *chairs* comme il y a dans le texte, lors que les tendons sont comme retirés par la chaleur de la fiévre, ou par quelque exercice trop violent.

p. 415. *Elle sert à humecter par des lotions comme les narines & la vessie.*] L'eau chaude prise par le nez fond la pituite & la fait couler, & par-là elle décharge la teste.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Verfailles le 26. Mars 1695. Signé, par le Roy, PARAYRE. Et fcellé : Il eft permis au Sieur A. D. de faire imprimer un Livre intitulé, *Les Oeuvres d'Hippocrate*, traduites en françois, *avec des Remarques*; & ce pendant le temps de dix années confecutives, à commencer du jour que lefdits Ouvrages feront achevez d'imprimer. Et défenfes font faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres perfonnes de quelque qualité qu'elles foient, de vendre ni debiter ledit Livre, fans fon confentement, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confifcation des Exemplaires, trois mille livres d'amende, & autres peines portées par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 1. Avril 1697.

Signé, P. AUBOUYN, *Syndic.*

Et ledit Sieur D. a cedé & tranſporté le droit du preſent Privilege, pour ces deux premiers volumes d'Hippocrate ſeulement, aux ſieurs Aubouyn, Barbin & Compagnie, ſuivant l'accord fait entr'eux.

LES



DE L'ART DE LA MEDECINE.



A premiere chose que doit faire un Philosophe qui veut establir les Principes d'un Art, & en donner des regles, c'est de prouver que cet Art existe, & de le defendre contre ceux qui l'attaquent & qui tachent de sapper ses fondemens. Du temps d'Hippocrate il y avoit une infinité de gens, & leur Secte n'est pas encore éteinte, qui pour faire paroître leur esprit, ou pour secouer le joug de la Medecine, qu'ils regardoient comme la plus grande ennemie des

plaiſirs, ne ceſſoient de la décrier comme une invention chimerique & trés-pernicieuſe, en ſoûtenant d'un côté que la gueriſon des Malades devoit eſtre imputée au hazard ou à la Nature, & de l'autre que leur mort ne pouvoit eſtre regardée que comme l'effet de cet Art empoiſonneur. Hippocrate répond à ces reproches avec beaucoup de netteté & de force, en faiſant voir l'ignorance, la malice & la folie de ces calomniateurs, & en expliquant la conduite merveilleuſe de la Medecine, qui ne ſuit que la Nature, & qui en mille occaſions fait meſme du bien à ces ingrats malgré tous les efforts qu'ils font pour la détruire. Ce traité eſt tres ſolide & tres digne de la reputation de ſon Auteur.

IL y a des gens qui ſe font un art de décrier les Arts; ce n'eſt pas, comme je penſe, qu'ils eſperent d'y réüſſir, ils ne l'en-

treprennent que pour faire parade de leur ſcience ; mais l'unique but de la veritable ſcience, c'eſt ou de trouver des choſes nouvelles qui puiſſent eſtre utiles au Public, ou de perfectionner celles qu'on a déja inventées : car de vouloir par des diſcours, qui ne ſçauroient eſtre que mauvais, flêtrir & deshonnorer le travail des autres ſans les redreſſer, mais ſeulement pour décrier auprés des ignorans, les découvertes des gens habiles, c'eſt moins un effet de la ſcience, qu'un aveu manifeſte de ſon ignorance & de ſon méchant naturel ; c'eſt là l'ouvrage des hommes ignorants & groſſiers qui, naturellement remplis d'envie, voudroient bien accomplir la malice de leur cœur ; mais tout leur travail eſt inutile ; car bien loin de pouvoir faire tomber ce qui eſt bon, ils

ne ſont pas meſme capables de ſe mocquer de ce qui eſt mauvais.

Que chacun donc ſoutienne ſon Art contre des aggreſſeurs ſi inſolens & ſi téméraires. Pour moy, je vais deffendre la Medecine contre les inſultes de ſes injuſtes calomniateurs, & ſi cette reſponſe eſt hardie par rapport à ceux qu'elle attaque, elle ſera aiſée à cauſe de la certitude de l'Art qu'elle deffend, & ne manquera pas de faire ſon effet, à cauſe des bonnes raiſons dont elle ſera fortifiée.

Il me ſemble donc en general qu'il n'y a point d'Art qui n'exiſte. Car il eſt abſurde & contradictoire de dire qu'une choſe ſoit ſans eſtre. En effet qui eſt ce qui peut connoiſtre la nature des choſes qui ne ſont point? Et s'il eſt impoſſible de voir ce

qui n'eſt point, comme on voit ce qui eſt, je ne ſai pas comment on peut le definir ni le comprendre. Tout ce qu'on voit de ſes yeux, on comprend auſſi qu'il exiſte, & l'on ne peut ſe tromper que ſur ſes qualités; mais il eſt toûjours certain que ce qui eſt, peut eſtre vû ou connu, & que ce qui n'eſt point, ne peut eſtre ni l'un ni l'autre.

On connoiſt donc les Arts puiſqu'ils ſont démontrez, & il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit veu par quelque eſpece. Ce ſont meſme les eſpeces qui leur ont donné le nom; car il eſt ridicule de penſer que les eſpeces naiſſent des noms, cela eſt abſolument impoſſible; les noms ne ſont que les dénominations & les indices des eſpeces, indices eſtablis par la coûtume & par la volonté des hommes. Et les eſpeces ne ſont pas des dénominations,

mais des generations. Si cela ne ſuffit pas pour me faire entendre, il faut qu'on ait recours à d'autres Traités.

Mon deſſein n'eſt de parler icy que de la Medecine, que je pretends démontrer : mais il faut la définir avant toutes choſes. La Medecine eſt un Art qui guerit les Malades, ou qui appaiſe leurs douleurs, & qui n'entreprend jamais ceux qui, eſtant ſurmontés par le mal, ſont devenus incurables. Car ce qui eſt ſans remede, la Medecine ne tente pas de le guerir. Prouvons donc preſentement qu'elle fait ce qu'elle promet & qu'elle eſt capable de le faire; c'eſt à quoy je vais employer tout ce diſcours, où avec les preuves de cet Art, on trouvera la refutation de toutes les raiſons qu'ont employées ceux qui veulent le décrier & le détruire,

& que j'attaquerai dans les endroits où ils se croyent les plus forts.

Premierement, tout le monde convient, & cela ne peut estre contesté, que plusieurs Malades, qui se sont jettez entre les bras de la Medecine, ont esté gueris; mais ils ne l'ont pas tous esté, & c'est par là qu'on pretend ruïner la Medecine. Car ses plus grands ennemis soûtiennent que de tous les Malades, qui sont malades des mesmes maladies, les uns meurent & les autres guerissent, & que ceux qui guerissent, guerissent par quelque espece de Fortune, & nullement par les regles de l'Art. Pour moy je n'ay garde de vouloir priver la Fortune de ce qui luy est deu. Je suis persuadé que comme c'est un grand malheur de n'estre point gueri, c'est un grand bonheur

de l'eſtre ; mais comment eſt-il poſſible que ceux qui l'ont eſté, aiment mieux rapporter leur gueriſon à toute autre choſe qu'à la Medecine, puiſque ce n'eſt qu'en ſuivant ſes ordonnances & ſes regles qu'ils ont eſté gueris. En effet une marque certaine qu'ils n'ont pas voulu s'en fier à la Fortune ſeule, c'eſt qu'ils ont appellé l'Art à leur ſecours. Ils ne doivent donc rien à la Fortune, & doivent tout à l'Art : car dés qu'ils ſe ſont abandonnez à ſes regles, ils ne peuvent ne pas convenir qu'ils n'ayent eſté perſuadés de ſon exiſtence. Et enſuite par leur gueriſon, n'ont-ils pas connu ſon pouvoir ? Mais, dira-t-on, beaucoup de Malades ont eſté gueris ſans Medecin. Qui en doute ? Il eſt trés poſſible que ſans avoir appellé de Medecin ils ſoient tombés en-

tre les bras de la Medecine ; ce n'eſt pas qu'ils ayent connu ce qu'il y a en elle de bon ou de mauvais, ni ce qu'il faut éviter, ou ce qu'il faut ſuivre ; mais c'eſt qu'ils ont fait heureuſement tous les meſmes remedes qui leur auroient eſté ordonnés par les Medecins, s'ils les avoient appellés. Et c'eſt une grande preuve de l'exiſtence & du pouvoir de cet Art, que ceux-là meſme qui n'y croyent point, ne laiſſent pas de devoir leur ſalut à ſes regles. Car il faut de toute neceſſité que ces Malades, qui ont recouvré leur ſanté ſans Medecin, conviennent qu'ils ſe ſont gueris, en faiſant certaines choſes, ou en ne faiſant rien. En effet ils ſe ſont ſauvés en mangeant beaucoup, ou en mangeant peu ; en beuvant, ou en s'empéchant de boire ; en ſe baignant, ou en ne ſe baignant pas ; par la

travail, ou par le repos ; par les veilles, ou par le ſommeil, ou enfin par le ſecours & le meſlange de toutes ces choſes. Et puiſqu'ils ont eſté ſoulagés, il faut de toute neceſſité qu'ils reconnoiſſent que c'eſt quelque choſe qui a operé ce ſoulagement ; comme au contraire, lors que leur mal a empiré, il faut que cela vienne auſſi de quelque cauſe. Il eſt vray que peu de gens ſont capables de connoître & de diſtinguer, ni ce qui leur fait du bien, ni ce qui leur fait du mal ; mais le malade qui pourra faire ce diſcernement, & loüer ou blâmer avec juſtice le regime qu'il aura ſuivi, trouvera que ce qui l'aura ſauvé eſt préciſément l'effet de la Medecine. Les fautes mêmes qu'il aura faites, ne ſont pas des preuves moins éclatantes, de ſon exiſtence, que tout ce qui luy aura reüſſi. Car ce

qui luy a fait du bien, ne luy en a fait qu'à cause qu'il s'en est servi à propos & comme il falloit, & ce qui luy a fait du mal, ne luy en a fait que par les raisons contraires. Or par tout où le bien & le mal ont leurs causes marquées, il faut necessairement qu'il y ait un Art: car où il n'y a point d'Art, là ni le bien ni le mal n'ont de route certaine, ou plutôt il n'y a ni bien ni mal. Et comment veut-on qu'où le bien & le mal se rencontrent, là il n'y ait point d'Art? Cela est impossible, & on ne sçauroit l'imaginer.

D'ailleurs si la Medecine & les Medecins n'operoient la guerison des malades que par des remedes purgatifs, ou par des remedes astringents, ma preuve ne seroit peut-être pas dans toute sa force; mais tous les Medecins les plus habiles gue-

rissent leurs malades & par le regime, & par toutes les autres sortes de remedes. Ce que personne, je ne dis pas un Medecin, mais l'homme le plus ignorant ne peut attribuer qu'à des regles certaines & à une methode seure, & c'est ce qui constituë l'Art.

Puis qu'il n'y a donc rien dans la Medecine ni dans les bons Medecins, dont on ne se serve tres-utilement, & que dans la plûpart des choses que la terre produit, ou que l'industrie des hommes opere, on trouve des remedes tres-efficaces & tres-excellens, ceux qui se sont gueris sans le secours des Medecins, ne peuvent plus attribuer leur guerison au hazard, avec quelque sorte de justice; car le hazard se trouve n'estre rien quand on vient à l'examiner, & tout ce qui se fait a une cause certaine, & cette cause

en a encore une autre qui la produit pour une certaine fin; & ainſi du reſte. Or le hazard n'exiſte point dans la nature; ce n'eſt qu'un vain nom au lieu que la Medecine exiſte veritablement, & qu'on la connoiſt & par ſa nature & par l'uſage qu'elle fait des cauſes qui ne manquent pas de produire les effets qu'elle en attend. Voila ce qu'on peut répondre à ceux qui veulent, à quelque prix que ce ſoit qu'il n'y ait point d'Art, & qui rapportent leur gueriſon à la Fortune.

Pour ceux qui alleguent contre la Medecine tant de malades qui ſont morts entre ſes bras, j'admire quelle raiſon ſi êvidente & ſi certaine ils peuvent avoir, pour s'en prendre plûtoſt á l'ignorance des Medecins, qu'à l'intemperance des malades. Il n'y a donc que les

Medecins qui puiſſent faire des fautes. Quoy ! le Medecin eſt capable d'ordonner ce qu'il ne faut pas au malade, & le malade eſt incapable de negliger ou de paſſer les ordres du Medecin ! Certainement il y a plus d'apparence & plus de raiſon à dire que le malade n'a pû executer l'ordre du Medecin, qu'à ſoûtenir que le Medecin a ordonné ce qu'il ne falloit pas au malade. En effet lors qu'un Medecin, je dis un veritable Medecin, entreprend un malade, il eſt ſain & de corps & d'eſprit, il voit l'état preſent de la maladie. Il joint à cela les conſequences qu'il tire du paſſé, & voit ce qul luy a reüſſi en pareille rencontre, & ce qui a gueri de ſemblables malades de leur propre aveu. Au lieu que le malade ne ſçait ni quel eſt ſon mal, ni ce qui l'a cauſé. Il ignore ce que

ſa maladie peut devenir, & ce qui eſt arrivé en de ſemblables rencontres. Il ſçait ſeulement qu'il eſt entre les mains du Medecin. Il eſt tourmenté du preſent, & effrayé de l'avenir; Il eſt plein de ſon mal, & vuide de nourriture; Il cherche bien plus ce qui le flatte, que ce qui le peut guerir. Ce n'eſt pas que la mort luy paroiſſe agreable; mais c'eſt qu'il trouve le remede horrible, & qu'il n'a pas la patience de le ſouffrir. En cet état, lequel eſt le plus vrai-ſemblable, ou que le malade obeït comme il faut aux ordonnances du Medecin, ſans en oublier la moindre circonſtance; ou que le Medecin, qui a toutes les qualitez neceſſaires, luy ordonne ce qu'il ne faut pas? N'y a-t-il pas beaucoup plus d'apparence que le Medecin ordonne bien, & que le Malade obeït

mal, & qu'il meurt par sa desobeïssance. Mais ceux qui jugent mal des choses, accusent de sa mort celuy qui en est innocent, & en dechargent le seul qui en est coupable.

Il y en d'autres qui sous pretexte que les Medecins n'entreprennent pas les Malades qui sont desja vaincus & surmontés par le mal, condamnent entierement la Medecine, & disent qu'elle guerit les maux qui gueriroient assés d'eux mesmes, & qu'elle ne touche pas à ceux qui ont le plus grand besoin de secours. Or, adjoûtent-ils, s'il y avoit un Art de Medecine, il gueriroit les derniers comme les premiers. Ceux qui tiennent ce langage auroient plus de raison de se plaindre d'un Medecin qui les traiteroit d'un autre mal que d'une pure folie, qu'ils n'en ont d'accuser la Medecine comme

me ils ſont. Car tout homme qui demande d'un Art ce qui n'eſt point du reſſort de cet Art, & de la Nature, ce qui paſſe les forces de la Nature, eſt dans une fort grande ignorance, ou pour mieux dire, il eſt moins ignorant que fou. Tout ce que nous pouvons operer par les inſtrumens que la Nature & l'Art nous fourniſſent, nous le faiſons, & nous n'en avons point d'autres. Or quand un homme eſt attaqué d'un mal plus fort que tous les Inſtrumens de la Medecine, il ne faut pas attendre que la Medecine puiſſe le guerir. Sans aller plus loin, de tous les feux dont la Medecine ſe ſert pour bruſler, le feu naturel eſt celuy qui bruſle au dégré le plus haut, tous les autres feux, qu'on peut appeller artificiels, ſont beaucoup plus foibles. Puiſqu'il eſt donc certain que le plus foible ne ſurmonte

pas le plus fort parmi les foibles, comment ne veut-on pas comprendre que ce qui eſt trés fort, ne peut eſtre gueri par ce qui n'eſt pas plus fort que luy Il eſt aiſé de voir que ce que le feu naturel ne peut faire, doit neceſſairement eſtre laiſſé à un autre Art, & ne peut rien attendre de celuy qui n'a que ce même feu pour inſtrument.

Il en eſt de même de tous les autres inſtrumens qui ſervent à la Medecine. Quand ils ne reüſſiſſent pas dans les Operations où on les employe, il ne faut pas s'en prendre à l'Art de la Medecine, mais en accuſer la force & la violence du mal. Reprocher aux Medecins de ne pas entreprendre les Malades qui ſont ſurmontez par la maladie, c'eſt leur ordonner de tenter ce qui ne dépend pas de leur Art, comme ce qui en dé-

pend : Et ceux qui ordonnent une chose si deraisonnable, sont admirez & suivis par les Charlatans, qui ne sont Medecins que de nom ; mais ils sont mocquez & méprisez par les Medecins habiles.

Ceux qui possedent l'Art de la Medecine ne se reglent, ni par les loüanges, ni par les reproches de gens si insensez. Ils se conduisent par la raison, & ils ne regardent uniquement qu'a ce qui peut les mener à leur but, & rendre leurs Operations parfaites ou imparfaites. Mais il y a deux sortes d'imperfections, les unes qu'on doit imputer aux Ouvriers, & les autres dont on doit accuser l'Ouvrage ou le sujet même. Je me reserve à parler dans un autre temps de ce qui concerne les autres Arts ; je me renferme icy dans celuy de la Medecine. J'ay déja commencé à

faire voir ce qu'il eſt & ce qu'il en faut juger, & je vais pourſuivre.

Tous ceux qui ſont bien inſtruits de cet Art conviennent, qu'il y a deux ſortes de maladies. Les premieres ſont celles qui ſe jettent ſur des parties expoſées aux yeux, elles ſont en petit nombre. Et les autres ſont celles qui affectent des endroits cachez, & elles ſont en fort grand nombre. Celles qui ſont tournées au dedans, ſont des maladies cachées; & celles qui paroiſſent ſur la peau par des rougeurs ou par des enflures, ſont des maladies découvertes. Car, & par la veuë & par le tact, on peut diſcerner s'il y a de la dureté ou de l'humidité, & ſi elles ſont froides ou chaudes; & connoiſtre les qualitez de tout ce qu'elles ont, & de ce qui leur manque. La cure de

ces dernieres maladies doit eſtre parfaite, & ſans faute. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit facile, mais c'eſt qu'il y a une methode ſeure pour la trouver. Elle ne ſe découvre pas à tout le monde; mais ſeulement à ceux qui ſont capables de la chercher, & il n'y a de capables de cette recherche, que ceux qui ont joint le travail & l'étude à un heureux naturel. Voila de quelle maniere l'Art doit reüſſir à traiter les maladies découvertes; mais il faut auſſi qu'il ne manque pas de remedes pour celles qui ſont moins expoſées aux yeux.

Les Maladies cachées ſont celles qui ſe tournent vers les os & le ventre. Or, il y a pluſieurs ventres ou cavités dans le corps: car déja il y en a deux qui reçoivent & rendent les alimens, & il y en a encore d'autres qui

ſont connus de ceux qui ſe mêlent de cet Art. Tous les membres qui ont une chair ronde, qu'on appelle Muſcle, ont tous une cavité. Car tout ce qui eſt détaché, ſoit qu'il ſoit couvert de peau ou de chair, eſt creux; & s'il eſt ſain, il eſt plein d'eſprits; au lieu qu'il eſt plein de ſanie, s'il eſt malade. Telle eſt la chair des bras, des jambes, & des cuiſſes. Les parties décharnées en ont auſſi-bien que les parties charnuës; car ce qu'on appelle le Thorax, qui couvre le foye, le coffre de la teſte où eſt le cerveau, & le dos, la region ou eſt le poulmon, ce ſont autant de parties creuſes, toutes pleines de retranchemens, ou interſtices qui ſervent preſque tous de vaiſſeaux, toûjours remplis ou de ce qui eſt utile, ou de ce qui eſt préjudiciable.

D'ailleurs il y a une infinité de veines & de nerfs, qui ne paroiſſent point ſur la peau, mais qui s'étendant le long des os, ſont les ligamens des articles. Il y a de plus ces articles où ſe font les emboëſtures des os, qui ſont humectez par un ſuc écumeux, & qui ont de petites cellules, comme on le découvre par la ſanie qui en ſort en quantité quand elles s'entr'ouvrent, & qui cauſe ſouvent de grands maux.

Aucune de ces parties n'eſt expoſée aux yeux ; c'eſt pourquoy je les ay appellées Cachées & Inviſibles, comme en effet l'Art juge & montre qu'elles le ſont. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent eſtre apperceuës. Cela dépend des Malades, qui font le rapport de leur mal, & de l'habileté des Medecins, qui les interrogent. Elles peuvent eſtre connuës

& veuës comme à l'œil, pourveu qu'on y employe & plus de temps & plus de travail. Car ce que les yeux du corps ne peuvent decouvrir, les yeux de l'esprit le penetrent : Et tous les maux que les Malades souffrent, quand on ne découvre pas assez promptement la partie affectée, ne doivent pas estre imputez aux Medecins ; mais ou à la qualité des malades, ou à celle de leur mal. Le Medecin qui ne peut ni voir de ses yeux la partie qui souffre, ni l'apprendre par le rapport du Malade même, se sert du raisonnement pour le connoistre ; car tous les Malades, qui ont des maladies cachées, & qui tâchent de les découvrir à leur Medecin, en parlent plûtost par opinion que par connoissance : & une marque certaine de cette verité, c'est que s'ils avoient cette connoissance,

noiſſance, ils ne ſeroient pas entre les mains des Medecins; car la meſme ſcience qui fait connoiſtre le mal, enſeigne auſſi à y appliquer tous les remedes qui peuvent ou le guerir ou l'arreſter. Ainſi donc quand un malade ne peut donner à ſon Medecin une connoiſſance certaine de ſa maladie, il faut que le Medecin travaille à la connoître d'ailleurs. Et par conſequent il ne faut pas imputer ces longueurs à l'Art de la Medecine, mais à la nature des corps.

La Medecine ne demande qu'à connoiſtre le mal & qu'à le guerir. Mais elle n'entreprend rien à l'étourdie; elle veut ſe conduire avec prudence & avec connoiſſance, & ne pas tomber dans une hardieſſe temeraire, qui ne peut devoir qu'à un miracle un heureux ſuccez : & elle cherche à employer plutôt la dou-

ceur que la force, & tout malade dont le mal peut eſtre connu, peut auſſi eſtre gueri, ſi ce n'eſt que la maladie ſe ſoit renduë la plus forte, ou parce qu'elle eſt trop prompte & trop aiguë, ou parce que le malade a trop tardé à appeller les Medecins; car en ce cas là rien n'eſt capable de le ſauver, il faut qu'il periſſe : mais la maladie n'eſt point trop aiguë lorſque le remede la ſuit de prés. Elle ne l'eſt que quand elle le devance; & elle le devance, ou parce que les corps eſtant trop cachez, les maladies ne ſont pas toûjours viſibles; ou par la negligence des malades qui different toûjours, & n'ont recours au Medecin que lorſque la maladie eſt toute formée.

C'eſt pourquoy il eſt bien plus juſte d'admirer l'Art de la Medecine quand il guerit une

de ces maladies cachées, que lors qu'il entreprend ce qu'il ne ſauroit executer. Car on ne voit rien de ſemblable dans tous les autres Arts qui ont eſté inventez juſques icy. Ceux qui s'exercent par le feu, demeurent oyſifs & inutiles, ſi le feu leur manque; & font leur ouvrage ſi toſt que le feu eſt allumé. Il en eſt de meſme de tous ceux qui travaillent ſur des matieres qui peuvent eſtre corigées, comme ſur le bois, ſur le cuir, ſur l'airain, ſur le fer & autres ſemblables. Tous leurs ouvrages ne ſe font ni promptement, ni comme en paſſant, quoy qu'ils puiſſent eſtre corrigez; mais on y employe tout le temps neceſſaire pour les faire comme il faut, & pour leur donner toute la perfection dont ils ſont capables; & s'il manque quelque inſtrument, on s'arreſte & ils demeu-

rent imparfaits. Et dans tous ces Arts, quoique la lenteur soit plus prejudiciable qu'utile, cependant elle est loüée, & on la préfere à la precipitation. La Medecine est la seule où, quoique les fautes y soient presque toûjours irreparables, l'on veut que l'Ouvrier satisfasse, non pas aux regles de son Art, mais à l'impatience du malade. Cependant la Medecine est privée de la faculté de voir & de toucher une infinité de maux. Car, comme tout le monde sçait, elle ne voit le mal ni de ceux qui ont un abcés crevé dans la poitrine, ni de ceux qui sont malades du foye, ni de ceux qui ont mal aux reins, ni à quelque ventricule. Ainsi elle est obligée d'appeller à son secours d'autres facultez qui luy aident & qui la conduisent. Elle considere donc la clarté ou la difficulté de la voix, elle exa-

mine toutes les humeurs qui ſortent par les lieux ordinaires, & tirant ſes conſequences de leur odeur, de leur couleur, de leur épaiſſeur ou de leur fluidité, il juge de la qualité du mal & de l'état du malade; & par ces ſignes il découvre, non ſeulement tout ce qu'il a déja ſouffert, mais tout ce qu'il peut ſouffrir encore. Que ſi ces ſignes ne paroiſſent point, & que la Nature refuſe de les donner d'elle-même, l'Art trouve le moyen de luy faire de douces violences, & de l'irriter de maniere, que ſans aucun riſque elle donne tous les ſignes dont il a beſoin.

La nature ainſi aidée & excitée, ne manque pas d'indiquer aux habiles Medecins ce qu'ils doivent faire. Car d'un coſté, par l'acreté des viandes & des breuvages, la Medecine force la chaleur naturelle de pouſſer

au dehors une pituite ſur laquelle elle juge des choſes qu'elle veut connoiſtre ; & de l'autre coſté par des courſes penibles en des lieux rudes & eſcarpez, elle oblige l'haleine, ce fidele delateur, à acuſer juſte. D'ailleurs attirant dans quelques-uns, par les exhalaiſons d'eaux chaudes, des ſueurs, elle tire de là ſes conſequences. Tres-ſouvent meſme ce qui ſort de la veſſie indique plus ſeurement la maladie que tout ce qui ſort des chairs. C'eſt pourquoy cet Art a inventé des remedes, qui eſtant plus chauds que ces humeurs qui échauffent, les fondent & les font couler ; ce qu'elles ne feroient point ſans la violence qu'elles ſouffrent ; mais comme il y a differentes maladies, il y a auſſi differens remedes & differens ſignes. Car une choſe eſt attirée par cecy, & l'autre par

cela ; & cecy indique une chose, & cela une autre.

C'eſt pourquoy on ne doit pas s'étonner qu'on employe tant de temps à acquerir une connoiſſance certaine, & que les cures ſoient ſi lentes, puiſqu'il faut recourir à des choſes étrangeres pour avoir les ſignes des maladies, & pour connoiſtre les remedes qui peuvent les guerir. Mais que la Medecine ait une methode ſeure pour traiter avec ſuccés les maladies qui ſont capables de gueriſon, & qu'elle ne manque pas de raiſons ſolides pour ne pas entreprendre celles qui ſont incurables, ou du moins ſi elle les entreprend, pour diſculper les Medecins, c'eſt ce qui paroiſt par ce Traité, & par les preuves évidentes qu'en donnent tous les jours ceux qui ſont habiles dans cet Art, & qu'ils font voir plus volontiers par des

effets que par des paroles. Car ils ne cherchent point à estre éloquens, persuadez que le Public aime mieux ajoûter foy & se rendre à ce qu'on luy fait voir devant ses yeux, qu'à tous les beaux raisonnemens qu'on luy fait entendre.



REMARQUES
SUR
LE TRAITÉ DE L'ART.

CE n'eſt pas, comme je penſe, qu'ils eſperent d'y réüſſir.] Hippocrate ne les veut pas croire aſſez fous pour eſperer de venir à bout de décrier les Arts ; parce que c'eſt une choſe entierement impoſſible. Car les Arts ſubſiſtent independamment de l'opinion qu'on en a, & des efforts qu'on fait pour les détruire. Mais Hippocrate juge peut eſtre trop favorablement de ces ſortes de fous. Combien en voit-on encore aujourd'huy qui pretendent ſerieuſement refuter ce qu'il y a de plus ſolide dans certains Arts, & qui eſt le plus averé & le plus confirmé par l'experience? p. 2.

Car bien loin de faire tomber ce qui eſt bon, ils ne ſont pas meſme capables de ſe moquer de ce qui eſt mauvais.] J'ay ſuivi un autre ſens que celuy que Zuingerus a donné à ce paſſage, parce qu'il p. 3.

m'a paru que ce ſçavant homme n'avoit pas bien pris celuy d'Hippocrate, qui n'a pu, à mon avis, vouloir dire que ces ignorans dont il parle, s'attachent à reprendre ce qui eſt bon, & ce qui eſt mauvais. Ces ignorans ſont tres capables du premier par leur aveuglement, mais ils ſont incapables de l'autre. S'ils connoiſſoient ce qui eſt mauvais, ils connoiſtroient auſſi ce qui eſt bon : car c'eſt une ſeule & meſme operation d'un ſeul & meſme principe.

pag. 4. *Que chacun donc ſoûtienne ſon Art.*] Car la Medecine n'eſt pas la ſeule qui ait des ennemis; tous les Arts ont des Sophiſtes qui les combattent.

Et ſi cette réponſe eſt hardie par rapport à ceux qu'elle attaque.] Car ces gens là eſtoient conſiderables & par leur nombre & par leur rang.

A cauſe de la certitude de l'Art qu'elle deffend.] Certitude prouvée par mille & mille exemples, c'eſt à dire par toutes ſes operations.

A cauſe des bonnes raiſons dont elle ſera fortifiée.] Car ces raiſons feront voir la verité de ſes preceptes. C'eſt ce qu'Hippocrate appelle icy σοφίην, qui eſt le fondement de l'Art.

Il me ſemble donc en general qu'il n'y a point d'Art qui n'exiſte : car il eſt abſurde & contradictoire de dire qu'une choſe ſoit ſans eſtre.] Cet argument paroiſt d'abord captieux, mais il eſt au fond tres-ſolide. Ce qui n'exiſte point, ne peut eſtre ni vû ni connu. Car dire que ce qui n'eſt point peut eſtre connu, c'eſt dire que ce qui n'eſt point eſt, ce qui eſt tres-abſurde. L'art de la Medecine eſt vû & connu, donc il exiſte.

Mais il eſt toûjours certain que ce qui eſt peut eſtre vu & connu] Vû immediatement par les ſens, & connu par la raiſon. Et voila les deux choſes qui conſtituënt l'art. Les ſens ſont affectez par les choſes particulieres, & la raiſon ramaſſe ces choſes particulieres dont elle forme l'art. pag. 5.

Et il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit vû par quelque eſpece] Hippocrate veut faire voir que les Arts exiſtent. Il l'a déja prouvé par leur forme, & il va encore le prouver par leur methode. Car il n'y a point d'art qui ne s'exerce ſur quelque ſujet connu par les ſens. Et c'eſt ce ſujet qui fait ſon exiſtence, c'eſt ſon fonds. Hippocrate appelle ce

ſujet & cette matiere *eſpece*, comme il l'appelle ailleurs *choſe*. Il n'y a donc point d'art qui ne ſoit connu par la nature des choſes qu'il embraſſe, & dont il traitte.

Car il eſt ridicule de penſer que les eſpeces naiſſent des noms] Car il ne ſe peut que les noms précedent les choſes.

Indices établis par la coûtume & par la volonté des hommes] Car ce ſont les hommes qui ont donné les noms aux choſes; & ces noms ont enſuite eſté receus & ſuivis d'un commun conſentement, qu'Hippocrate appelle loy. C'eſt pourquoy Platon enſeigne dans ſon Cratylus, que les noms ne ſont pas φύσει par la nature, mais θέσει par l'impoſition.

pag. 6. *Mais des generations*] Les choſes ſont l'ouvrage de Dieu, & les denominations l'ouvrage des hommes.

Il faut qu'on ait recours à d'autres Traitez] C'eſt à dire aux Traittez de Logique, à qui cela appartient. Auſſi Platon en a traitté dans ſon Cratylus.

pag. 7. *Car ſes plus grands ennemis ſoûtiennent que de tous les malades qui ſont*

malades des mesmes maladies, les uns meurent & les autres guerissent] Ce passage estoit defectueux dans le texte. Je l'ay suppleé & corrigé sur une Remarque manuscrite qui est à la marge d'un Hippocrate de Zuingerus, qui m'a esté presté par M. Bourdelot dont le merite est si connu. Toutes les remarques qui enrichissent la marge de ce livre, au moins sur les premiers Traitez, sont d'une main sçavante, & m'ont esté d'un fort grand secours.

Pour moy je n'ay garde de vouloir priver la fortune de ce qui luy est dû] Hippocrate admet la fortune dans la Medecine comme dans tous les autres Arts; mais par ce mot de fortune il n'ent nd pas ce que nous appellons hazard & évenement fortuit. Car au contraire il reconnoist ailleurs qu'ils ne sauroient avoir lieu dans cet Art, qui ayant ses regles certaines, & enseignant à connoitre les divers temperamens & toutes les differentes occasions, ne peut errer à l'avanture & dépendre du hazard. Celuy qui sçait la Medecine de cette maniere, ajoûte-t-il, n'attend point la fortune, mais sans elle & avec elle il fait toûjours bien. Par ce mot de

fortune il entend donc un ſuccez heureux, qui eſt ordinairement le fruit de la ſcience & de la bonne conduite; comme le malheur eſt l'effet de l'ignorance & du defaut d'Art. Voicy comment il s'explique luy-meſme à la fin du beau Traitté des lieux dans l'homme. *Tous ceux qui banniſſent de la Medecine & de tous les autres Arts la fortune, & qui ſoûtiennent que ceux qui font leurs operations ſelon les regles de l'Art, ne la connoiſſent point, me paroiſſent ſe tromper. Car il me ſemble au contraire que ceux qui font bien & ceux qui font mal, ſont les ſeuls heureux & les ſeuls malheureux, c'eſt à dire les ſeuls qui réüſſiſſent ou qui ne réüſſiſſent point. Réüſſir c'eſt bien faire, & c'eſt l'action de ceux qui ſont habiles dans l'Art. Ne point réüſſir c'eſt mal faire ce qu'on ne ſçait pas : car comment réüſſir dans les choſes qu'on ignore? & quand meſme on réüſſiroit en quelque façon, ce ſuccés ne ſeroit pas conſiderable, celuy qui fait mal ne pouvant jamais réüſſir, parce qu'il ne fait pas toutes les autres choſes neceſſaires qui ſeules peuvent aſſeurer ce ſuccés & le rendre parfait.* Ces paroles

ſont tres-conſiderables. On voit donc que par ce mot de *fortune* Hippocrate entend la bonne conduite, & avec elle la benediction de Dieu qui ſeul peut donner cette bonne conduite, & la mener à une heureuſe fin. Voila en quoy le Medecin & le malade ont beſoin de fortune. Auſſi Hippocrate dans la Lettre qu'il écrit à Cratevas, dit : *Le malade ne demande pas ſeulement de nous ce qui eſt en noſtre puiſſance, mais il demande encore ce qui n'y eſt pas. Ainſi nous combattons toûjours entre deux fins, l'une de l'homme, & l'autre de l'art. La premiere eſt obſcure, & l'autre a ſes regles certaines ; mais l'on a beſoin de fortune dans toutes les deux.* Il reconnoiſt par là que le Medecin a beſoin du ſecours de Dieu & dans celles qui dépendent de ſon Art, & dans celles qui n'en dépendent pas.

Car dés là qu'ils ſe ſont abandonnez à ſes regles, ils ne peuvent ne pas convenir qu'ils n'ayent eſté perſuadez de ſon exiſtence] Car ce ſeroit une pure folie d'appeller à ſon ſecours un Art de l'exiſtence duquel on ne ſeroit pas perſuadé. pag. 8.

Il est tres-possible que sans avoir appellé de Medecins ils soient tombez entre les mains de la medecine] C'est ce qui fait dire à Pline qu'il y a beaucoup de nations qui vivent sans Medecin, mais non pas sans Medecine : *seu verò non millia gentium sine Medicis degant, nec tamen sine medicina.* Le peuple Romain a esté prés de six cens ans sans Medecin, mais toûjours dans l'usage & la pratique de la Medecine. Caton luy-mesme, ce grave Censeur, & cet ennemi declaré des Medecins, nous a laissé dans ses écrits des remedes qu'il donne comme tres-excellens. Cela suffit pour faire voir qu'on peut pratiquer les regles de la Medecine sans appeller de Medecin, soit qu'on le fasse par hazard ou par connoissance.

pag. 11. *Or par tout où le bien & le mal ont leurs causes marquées, il faut necessairement qu'il y ait un Art*] Il est aisé d'en faire la demonstration. Ce qui n'est point ne peut estre cause ni du bien ni du mal. Le bien & le mal ne sauroient venir que de quelque cause préexistente, & cette cause préexistante est necessairement relative à

quelque Art; de maniere qu'on peut aſſurer qu'il ne ſe fait aucun bien ni aucun mal dans la Nature qui ne ſoit ſelon les regles ou contre les regles de quelque Art; ou de pluſieurs Arts: car tous les arts ſubalternes ont deux fins, l'une particuliere, qui leur eſt propre; & l'autre generale; qui appartient aux arts ſuperieurs. Ainſi en manquant contre la fin particuliere d'un Art ſubalterne, on peche contre la fin generale qui eſt la fin particuliere de l'Art ſuperieur. On peut voir les deux premiers chapitres des Morales d'Ariſtote.

Ma preuve ne ſeroit peut-eſtre pas dans toute ſa force] Car on pourroit dire que ces malades qui ont eſté gueris fortuitement, l'ont eſté par des remedes purement naturels, & qu'ainſi ils ſont obligez de leur gueriſon, non pas à l'Art, mais à la Nature. Hippocrate répond à cela en faiſant voir que la Medecine guerit les malades non ſeulement par des remedes naturels, mais auſſi par des remedes artificiels qu'elle invente. Hippocrate, pour abreger la diſpute, & pour avoir plutôt fait, ne veut pas ſe ſervir de tous ſes avantages: car il eſt certain

que quand même la Medecine ne se serviroit que de remedes naturels, l'art ne laisseroit pas de subsister. Ce n'est pas le remede qui fait l'Art, c'est l'application convenable du remede. Ainsi sans les remedes artificiels, la Medecine ne laisseroit pas d'être un Art; elle seroit seulement moins parfaite & moins étenduë. Voila pourquoy Hippocrate a mis *peut-estre.*

pag. 12. *Le hazard n'existe point dans la Nature ce n'est qu'un vain nom.*] C'est le nom d'une chose qui n'existe point, & qui ne peut être, ni veuë ni connuë; les sens & la raison prouvant au contraire qu'elle n'est point. Aristote a fort bien dit, que la Fortune n'est rien en elle-même, & que quand on approfondit ce que c'est qu'on appelle de ce nom, on trouve que c'est le premier de tous les estres, que c'est Dieu même, & que ce qui passe pour venir de la Fortune est conduit & gouverné par une puissance divine qui est au dessus de nôtre raison.

pag. 14. *En effet lorsqu'un Medecin, je dis un veritable Medecin, entreprend un malade, il est sain & de corps & d'esprit.*] En opposant l'état du Medecin à celuy

du malade, Hippocrate fait voir qu'il y a beaucoup plus d'apparence que les fautes viennent du côté du malade que du côté du Medecin. Car en toutes sortes d'affaires, les prejugez sont toûjours contre celuy qui a eu le plus d'occasions de faire la faute; & c'est le malade sans contredit.

Tout ce que nous pouvons operer par les instrumens que la Nature & l'Art fournissent, nous le faisons.] La Medecine n'a que deux sortes d'instrumens pour operer; les uns naturels, & les autres artificiels. Elle ne peut donc guerir que les maux qui sont soûmis à ces sortes d'instrumens, & l'on est injuste de luy demander qu'elle guerisse les autres. C'est ce qu'on ne demande d'aucun Art. pag. 173

Puisqu'il est donc certain que le plus foible ne surmonte pas le plus fort parmy les foibles.] Ce passage m'a paru defectueux dans le texte, je l'ay corrigé en suivant le sens d'Hippocrate qui veut dire, que si un leger cautere artificiel ne peut guerir un mal, qui, quoyque leger demande un feu plus fort, il ne faut pas esperer que les maux trés violens qui demandent des

remedes caustiques puissent être gueris, quand ils ne cedent pas au feu naturel ; car la Medecine n'a pas d'instrument plus fort qu'elle puisse employer. Ainsi dans ces occasions, elle demeure inutile ; ces maux ne sont plus de son ressort.

pag. 19. *Il y a deux sortes d'imperfections, les unes qu'on doit imputer aux Ouvriers, & les autres, dont on doit accuser l'Ouvrage, ou le sujet même.*] Non seulement dans la Medecine, mais dans tous les autres Arts, quand on ne parvient pas à la fin qu'ils se proposent, cela ne peut venir que par la faute de l'Ouvrier, ou par la faute de l'Ouvrage, c'est-à dire, du sujet qu'on traitte. Il ne peut y avoir de milieu.

Je me reserve à parler dans un autre temps de ce qui concerne les autres arts.] Hippocrate designe icy à mon avis, ce qu'il execute dans le 1. Livre de la Diete.

pag 20. *Conviennent qu'il y a deux sortes de maladies.*] Cette même division des maladies en maladies cachées, & en maladies découvertes & visibles, se trouve dans Herodote contemporain d'Hippocrate.

Et il n'y a de capables de cette recherche que ceux qui ont joint le travail & l'estude à un heureux naturel.] La Nature & l'éducation sont encore plus necessaires pour faire un bon Medecin que pour faire un excellent Poëte. Par le mot d'éducation, Hippocrate entend l'étude & le travail. Le travail fournit les experiences ; l'étude les applique à l'Art, & la Nature donne les dispositions necessaires du corps & de l'esprit pour réussir dans l'un & dans l'autre. Ces trois choses sont necessaires pour reussir même dans les maladies découvertes ; combien le sont-elles davantage pour les maladies cachées! pag. 223.

Les maladies cachées sont celles qui se tournent vers les os & le ventre.] C'est-à-dire autour des os, ou dans les parties qui les environnent, comme la chair, les muscles, les nerfs, les arteres, les veines, &c.

Il y en a encore d'autres qui sont connus de ceux qui se meslent de cet art.] Car il appelle *ventre*, toutes les cavitez qui sont dans le corps.

Car tout ce qui est détaché.] C'est ainsi que j'explique ἀσύμφυτον ; c'est- pag. 225.

à dire, qui est *contigu & non pas continu*; & telle est la chair des muscles.

Car ce qu'on appelle le Thorax qui couvre le foye.] Il semble qu'Hippocrate appelle icy thorax tout le tronc du corps, ou les deux capacitez, celle de la poitrine, qu'il désigne par le mot de *dos, où est le poulmon*, & celle du ventre, où est le foye, la rate, &c. Il dit donc, qu'il y a des cavitez dans les parties décharnées, comme dans le ventre supérieur, dans le crane, il y en a dans le cerveau, dans le ventre du milieu qu'il appelle *dos*, c'est-à dire dans la poitrine; il y en a dans le cœur & dans le poulmon qu'elle renferme, & dans le ventre inferieur il y en a encore, car il y en a dans le foye, dans la ratte, dans les reins.

Pag. 23. *Cela dépend des malades qui sont le rapport de leur mal.*] Le Grec dit mot à mot, *Elles le peuvent autant que les natures des malades donnent lieu à les examiner & approfondir, & que celles des medecins sont capables de cette recherche.* Un malade qui veut être promptement secouru doit aider au Medecin, autrement la Medecine est plus lente; car il faut qu'elle se serve du rai-

ſonement pour découvrir ce qu'elle ne peut ſçavoir par le rapport du malade.

Car ce que les yeux du corps ne peuvent découvrir, les yeux de l'eſprit le penetrent.] Un habile Medecin qui ſçait ce que toutes les parties, dont nôtre corps eſt composé, peuvent & doivent faire, ſelon qu'elles ſont bien ou mal diſpoſées, peut par le raiſonnement parvenir à la connoiſſance d'un mal caché. Car par le raiſonnement il tire ſes conſequences des ſignes que donne la maladie. C'eſt ce qui a fait faire à Hippocrate tant de pronoſtics qui nous paroiſſent ſi ſurprenants. *pag. 24.*

Car la même ſcience qui fait connoître le mal, enſeigne auſſi à y appliquer les remedes.] C'eſt une verité certaine. On ne peut connoître la nature d'une maladie & ſa cauſe, ſans connoître en même temps les remedes qui peuvent la guerir. Ces deux connoiſſances ne peuvent que marcher enſemble. *pag. 25.*

Elle veut ſe conduire avec prudence & avec connoiſſance] Cela regarde la theorie. La Medecine veut connoître bien certainement la maladie avant que de la traitter; & au contraire les

Charlatans traittent tous les maux avant que de les connoître. Ils donnent tous les jours dans ces hardiesses temeraires qui depeuplent les Villes & les Etats, & qui demeurent impunies.

Et elle cherche à employer plûtost la douceur que la force.] Cela regarde la pratique. Le Medecin est le ministre de la Nature & non pas son ennemi.

pag. 27. *Sur des matiéres qui peuvent être corrigées.*] Car les fautes qu'on fait sur ces matiéres peuvent être facilement corrigées; & quand elles ne le pourroient pas, on les changeroit, & la perte ne seroit pas considerable.

pag. 28. *Et dans tous ces arts, quoyque la lenteur soit plus incommode qu'utile, elle est pourtant loüée, & on la prefere à la precipitation.*] Je n'ay pas suivi le sens de Zuingerus qui m'a paru fort éloigné de celuy d'Hippocrate. Dans tous les Arts qui travaillent sur des matiéres qui peuvent être corrigées, il semble que la promptitude devroit être preferée à la lenteur. Car la lenteur est incommode, & pour l'ouvrier qui gagneroit davantage s'il travailloit plus promptement, & pour celuy qui attend l'ouvrage, & dont l'impatience souffre

ſouffre de cette lenteur. Cependant c'eſt tout le contraire. On veut que les ouvriers ne precipitent pas leur travail, & qu'ils donnent tout le temps neceſſaire à leurs ouvrages. Il n'y a que dans la Medecine où l'on demande cette précipitation, quoy qu'elle ſoit preſque toûjours funeſte.

La Medecine eſt la ſeule, où quoyque les fautes y ſoient preſque toûjours irréparables.] J'ay ajoûté ces deux lignes, pour mieux éclaircir la penſée d'Hippocrate qui merite bien d'être miſe dans tout ſon jour.

Ni de ceux qui ont un abcés crevé dans la poitrine.] De ceux qui ont un empyeme. Ce mot empyeme ſe prend pour un abcés du poulmon, & pour le pus de cet abcés épanché dans la poitrine.

Car d'un côté par l'acreté des viandes & des breuvages, la Medecine force la chaleur naturelle de pouſſer en dehors une pituite.] Une pituite épaiſſe ne peut être chaſſée que par la chaleur. La chaleur eſt excitée par l'acreté des viandes & des breuvages; ainſi cette acreté fait que la chaleur fond & refoud cette pituite, & la diſpoſe à ſortir. *pag. 29.*

pag. 30. *Et de l'autre côté par des courses penibles.*] Pour voir si le mal ne vient pas de la poitrine & des organes de la respiration.

Par des exhalaisons d'eaux chaudes.] Par des étuves humides où l'on faisoit suer par la vapeur d'une eau chaude.

C'est-pourquoy cet Art a inventé des remedes qui étant plus chauds.] Des remedes diuretiques, qui faisant uriner, donnent au Medecin le moyen de juger par les urines des causes de la maladie.

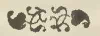
Mais comme il y a différentes maladies, il y a aussi differens remedes & differens signes.] J'ay tâché d'éclaircir la pensée d'Hippocrate en l'étendant un peu plus qu'il n'a fait; car il est trop court. Il appelle τὰ διιόντα, les choses qu'on fait prendre aux malades, comme les remedes diuretiques, ceux qui fondent la pituite, ceux qui font suer; & il appelle τὰ ἐξαγγέλλοντα, les signes qui font juger des maladies. Les uns & les autres sont differens, & par eux-mêmes, & par la qualité des maladies, & par la nature des parties. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si par leur moyen

on ne parvient que fort tard à une connoiſſance ſeure.

Ou du moins ſi elle les entreprend.] Car il y a de l'inhumanité à abandonner un malade, parce qu'il ne peut être gueri. Il faut tâcher d'adoucir ſes douleurs, & de retarder ſa mort le plus qu'il ſera poſſible. pag. 31.

Et par les preuves évidentes qu'en donnent tous les jours ceux qui ſont habiles dans cet art.] Il paroiſt par ce paſſage, que du temps d'Hippocrate, il y avoit beaucoup d'habiles Medecins. Hippocrate ne perd pas cette occaſion de rendre juſtice à leur merite.

Perſuadez que le public aime mieux ajoûter foy & ſe rendre à ce qu'on luy fait voir devant ſes yeux.] Car en ce temps là les operations de la Medecine & de la Chirurgie ſe faiſoient publiquement, on laiſſoit entrer tout le monde, quand un Medecin viſitoit ſes malades. Cela paroiſt par beaucoup d'endroits d'Hippocrate même. pag. 32.





DE L'ANCIENNE MEDECINE.

DAns le premier Traitté Hippocrate a défendu la Medecine contre les ignorans qui la combattoient & qui nioient son existence. Dans celui-cy il la défend contre les entreprises de quelques nouveaux Sophistes, qui en introduisant quelque nouvelle méthode pleine de suppositions chimeriques & entiérement contraire aux découvertes des anciens Medecins, ruïnoient tous ses fondemens. Ce Traitté est parfaitement beau, & doit être regardé comme le fondement de toute la Medecine; car Hippocrate y prouve admirablement cette grande

& importante verité, que ce ne sont pas les premiéres qualitez, le froid, le chaud, le sec, l'humide, qui agissent dans nos corps, & qui causent nos maladies, mais les secondes qui les accompagnent, comme l'acide, l'amer, le doux, le salé. Il y a pourtant des Critiques, qui avec une audace trés condamnable ont prononcé, que ce Traitté n'etoit pas d'Hippocrate, & il y a encore aujourd'huy quelques Medecins dans ce sentiment. Comme leurs raisons n'ont rien de solide, il seroit inutile de les rapporter. Je me contenterai de dire, que non-seulement les Anciens ont reconnu ce Traité; mais que du consentement mesme des Medecins de ce temps les plus éclairez & les plus versez dans la lecture & dans la doctrine d'Hippocrate, parmy tous les écrits de ce grand homme il n'y en a point de plus digne de luy, qui luy fasse plus d'honneur, & qui soit plus de sa maniére & de son stile.

TOus ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire de la Medecine, & qui ont pris pour hypotheſe & pour fondement de leurs diſcours, le froid & le chaud, le ſec ou l'humide, ou telle autre choſe qu'il leur a plû, reduiſant ainſi à un ou à deux principes les cauſes des maladies de tous les hommes & de leur mort, ſe ſont manifeſtement trompez dans la plûpart des choſes qu'ils ont avancées ; & il eſt juſte de s'en plaindre au nom de la Medecine, puiſqu'elle exiſte, qu'on s'en ſert tous les jours dans les grandes occaſions, & qu'on honore infiniment les habiles gens qui la profeſſent.

Car ſi la Medecine n'avoit pas exiſté, ces Sophiſtes auroient été plus excuſables.

Dans la Medecine il y a de bons & de mechans Ouvriers ; ce qui n'arriveroit pas ſi cet Art n'exiſtoit, & ſi l'on n'y avoit fait des obſervations & des découvertes ; car tous les hommes

y ſeroient également ignorans, & le hazard décideroit du ſort de tous les malades. Or c'eſt ce qui n'eſt point ; au contraire on voit que dans la Medecine, comme dans tous les Arts, il y a des Ouvriers plus excellens les uns que les autres, & pour la teſte & pour la main ; c'eſt-pourquoy il n'eſt nullement neceſſaire d'avoir recours à de vaines ſuppoſitions, comme dans les choſes obſcures & douteuſes où l'on ne ſauroit s'en paſſer quand on entreprend d'en parler ou d'en écrire. Par exemple, celuy qui traitte des choſes qui ſe paſſent dans les cieux & ſous la terre, quelque perſuadé qu'il ſoit de ſon Syſteme, ne peut pourtant jamais être luy-même bien aſſuré, que tout eſt comme il le dit, ni en convaincre certainement les autres, parce qu'il n'a pas de principe fixe & indubitable,

auquel il puisse remonter pour prouver la verité de ses découvertes, au lieu que cela se trouve merveilleusement dans la Medecine. Elle subsiste depuis long-temps, & elle a des principes seurs & un chemin certain, par lesquels on a trouvé dans le cours de plusieurs siécles une infinité de choses dont l'experience a confirmé la bonté. Tout ce qui manque pour la perfection de cet Art, se trouvera sans doute, si des gens habiles & bien instruits des regles anciennes, en font la recherche, & tâchent d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu. Mais tout homme, qui, ayant rejetté les anciennes regles & pris un chemin tout opposé, se vante d'avoir trouvé cet Art, il trompe les autres, & il est trompé. Car cela est absolument impossible, & je m'en vais le démontrer en fai-

ſant voir que l'Art de la Medecine exiſte. Car, il s'enſuit delà neceſſairement & évidemment, qu'on ne ſauroit le trouver par aucun autre chemin, que par celuy qu'on a déja tenu ; mais en traittant cette matiére, il ne faut rien dire que le peuple ne puiſſe entendre. Car tous nos diſcours & toutes nos recherches ne doivent avoir pour but que les maladies dont il peut être attaqué.

Or comme le peuple eſt fort ignorant, il ne ſauroit de luymême connoître, ni comment ſes maladies ſe forment, ni comment elles finiſſent, ni ce qui les irrite, ni ce qui les adoucit ; mais cela luy devient aiſé, quand on le luy explique. Car il n'y a rien dont on ſe reſſouvienne avec moins de peine, que de ce que l'on a ſenti. Quand un Medecin ne peut ſe faire entendre au plus

ignorant d'entre le peuple, ni le desabuser, & le convaincre, on peut dire qu'il est encore loin de la verité; c'est-pourquoy la Medecine n'a nullement besoin de suppositions. Si cela étoit elle n'auroit jamais été trouvée, on ne se seroit pas même donné la peine de la chercher. En effet elle n'auroit été d'aucune utilité aux malades qui auroient observé la même maniére de vivre & mangé les mêmes viandes que les hommes sains, si elle n'eust pû leur enseigner un meilleur regime, & leur ordonner de meilleures viandes pour les soulager.

C'est donc la necessité seule qui a fait chercher & trouver cet art; car on a vû que les malades se trouvoient fort mal de manger les mêmes viandes que les hommes sains, comme cela arrive encore. Je suis même per-

ſuadé qu'au commencement on n'auroit pas trouvé le regime, & les viandes dont ſe ſervent aujourd'huy ceux qui ſe portent bien, ſi les mêmes choſes, dont les chevaux, les bœufs, & tous les autres animaux ſe nourriſſent, leur avoient ſuffi, comme l'herbe, le foin, les fruits, & toutes les autres productions de la terre; car tous ces animaux en ſont fort bien nourris, & vivent ſains & diſpos, ſans avoir beſoin d'aucune autre nourriture.

En effet je ne doute pas que les hommes n'ayent eu d'abord la même nourriture que les beſtes, & que celle, dont on ſe ſert aujourd'huy, n'ait été trouvée dans la ſuitte des temps, par ce que cette premiére, qui étoit trop ſimple, trop forte, trop animale, & trop indigeſte, leur cauſoit les mêmes maux qu'elle cauſeroit encore aujourd'huy.

Car il ne faut pas douter, qu'elle ne causast de grandes douleurs & de grandes maladies, & qu'elle n'abregeast même nos jours. Il est vray que l'habitude la rendoit alors moins dangereuse & plus supportable ; mais elle ne laissoit pas de faire de grands ravages. Ceux qui n'avoient pas le temperament assez fort pour la surmonter, mouroient bientost, & ceux qui étoient plus robustes, resistoient plus longtemps ; comme nous voyons tous les jours que les uns surmontent aisement une viande trop forte, & que les autres ne la surmontent qu'avec beaucoup de peine & de travail. Voila quelle a été la necessité qui a obligé les hommes à chercher un regime convenable à leur Nature, & qui leur a fait trouver celuy qui est en usage aujourd'huy.

Aprés avoir donc battu &

lavé le froment, l'avoir bien purgé, l'avoir fait moudre, & saffer, ils l'ont petri & fait cuire, & en ont fait du pain. Ils ont pris aussi de l'orge, & aprés l'avoir fait boüillir & rostir, ils
Maza. en ont fait des gasteaux en y ajoûtant plusieurs autres sortes de choses, & en mêlant & détrempant les alimens les plus forts avec les plus foibles, & en les accommodant & les proportionnant à la Nature & aux forces de l'homme, dans la pensée que tout ce qu'on mange de trop fort, & que la Nature ne peut surmonter, cause des douleurs, des maladies, & la mort même, & que tout ce dont elle peut se rendre la maîtresse, fait la bonne nourriture, l'accroissement, & la santé. Et quel nom plus propre & plus convenable peut-on donner à cette invention, que celuy de Medecine? puis-

qu'elle n'a été trouvée que pour la nourriture & la ſanté des hommes, & pour leur conſervation, au lieu de ce regime brutal & ſauvage, qui ne peut cauſer que des douleurs & des maladies.

Que ſi l'on ſoûtient, que ce n'eſt pas un Art, il n'y a rien là d'abſurde; car dans toutes les choſes que perſonne n'ignore, & que tout le monde ſait également pour ſes neceſſitez & pour ſon uſage, on ne peut pas dire qu'il y ait des gens qui en faſſent une profeſſion particuliére, en un mot, que ce ſoit un Art. Cependant il eſt certain que c'eſt une invention trés importante & l'effet d'une grande methode & d'une forte reflexion, & nous voyons encore aujourd'huy, que ceux qui ſont preposez ſur les lieux d'exercice & qui ont ſoin d'entretenir & de reparer les forces des A-

thletes, font tous les jours de nouvelles découvertes, en cherchant, par la même voye, des alimens que la Nature puiſſe ſurmonter, & qui donnent de nouvelles forces.

Voyons donc ſi ce qu'on appelle communément la Medecine, qui a été inventée pour le ſoulagement des maladies, merite ce nom, ſi elle a des gens qui la profeſſent, & ſur qui elle domine, & quels ont été ſes commencemens. Pour moy je ſuis perſuadé, comme je l'ay déja dit, que perſonne ne ſe ſeroit aviſé de chercher l'Art de la Medecine, ſi les mêmes viandes & le même regime euſſent été propres aux malades & aux ſains. Auſſi voyons-nous que ceux qui n'ont point l'uſage de la Medecine, toutes les nations barbares, & les Grecs même qui ſont leurs voiſins, vivent en tout

comme

comme ceux qui joüissent d'une santé parfaite, c'est-à-dire qu'ils rapportent tout à la volupté, ne s'abstiennent d'aucune des choses qu'ils desirent, & s'abandonnent à tout ; au lieu que ceux qui ont cherché & trouvé la Medecine, ont eu la même pensée & les mêmes vûës que ceux dont j'ay déja parlé, & ont commencé à retrancher de la quantité des viandes & à en donner beaucoup moins qu'ils ne faisoient.

Comme on a veu que cette diminution reussissoit & faisoit du bien à quelques-uns ; & qu'elle ne soulageoit nullement les autres qui étoient trop malades & trop foibles pour digerer même cette petite quantité d'alimens, on a trouvé que ces derniers avoient besoin d'une nourriture plus foible. Voilà pourquoy on a inventé la nourriture liquide ce que nous appellons,

rhophemata, *ſorbitions*, en mêlant un peu de ces alimens forts avec beaucoup d'eau, & en leur faiſant perdre leur force par ce mélange & par la maniere de les faire cuire.

Comme nous dirions des panades.

Quand il s'eſt trouvé des malades qui n'ont pas même pû porter cette nourriture, on la leur a retranchée, & on les a reduits aux ſimples breuvages, dont on a reglé & l'uſage & la quantité, afin de n'en donner ni trop, ni trop peu, par rapport à leur foibleſſe. Car il eſt certain, que lorſque les *ſorbitions* nuiſent au malade au lieu de le ſoulager, toutes les fois qu'on luy en donne, on augmente ſon mal & ſa fiévre, & l'on voit manifeſtement, que c'eſt ce qu'on luy fait prendre qui nourrit & augmente ſa maladie, & qui affoiblit & corrompt ſon corps.

Tous ceux donc qui étant en

cet état, prendront une nourriture ſeche, des gaſteaux d'orge, *Maza.* ou du pain, quelque peu qu'ils en prennent, ils en ſeront dix fois plus malades, que s'ils avoient pris une nourriture liquide ou ſorbition, & cela ne vient que de la trop grande force de cet aliment par rapport à leur foibleſſe. Il en eſt de même de ceux qui ne doivent prendre qu'une nourriture liquide, des *ſorbitions*, & qui ne ſont pas en état de manger, s'ils mangent beaucoup, ils ſeront fort malades; & s'ils mangent peu, ils le ſeront moins, mais ils le ſeront. Ainſi toutes les cauſes des maladies ſe reduiſent à celle-cy, à la trop grande force des alimens, qui nuit aux ſains & aux malades. Quelle difference peut-on donc mettre entre la methode de cet homme qu'on appelle Medecin, & qui pratique effec-

tivement cet art, lequel a trouvé ce regime pour les malades, & la conduite de celuy qui au commencement a inventé pour tous les hommes cette maniére de se nourrir dont nous nous servons aujourd'huy, au lieu de cette premiére nourriture sauvage & brutale ? Pour moy je trouve que c'est la même chose, & un seul & même Art. Le premier a retranché des alimens trop forts & trop sauvages que les plus sains ne pouvoient surmonter ; & le dernier a interdit ceux qui étoient encore trop forts pour chaque malade, de quelque sorte d'indisposition qu'ils fussent attaquez. Quelle difference y a-t-il entre l'un & l'autre, sinon que le champ de ce dernier étant plus vaste & plus étendu ; demande par consequent, & plus de travail & plus d'experience ; mais il est toûjours certain que la premiere invention

a donné lieu à la derniere.

Que si l'on compare le regime de ceux qui se portent mal, avec celuy des personnes saines, on trouvera que la nourriture de ceux qui sont en santé, est plus pernicieuse aux malades, que la premiere nourriture sauvage & brutale ne pourroit l'estre à ceux qui sont sains. Par exemple qu'un malade, dont l'indisposition ne soit, ni tout à fait dangereuse, ni tout à fait legere, & qui ne connoisse pas luy-même son mal, mange du pain, ou de la viande, ou enfin de quelqu'autre chose que ceux qui se portent bien mangent avec succés; qu'il n'en mange pas beaucoup; mais moins qu'il n'en mangeroit s'il se portoit bien: Et qu'au contraire une personne bien saine, dont le temperamment ne soit, ni bien fort ni bien foible, mange des mêmes choses dont se

nouriſſent les bœufs & les chevaux, pourvû qu'il en mange moins qu'il ne pourroit, il eſt certain que ce dernier ſe trouvera moins mal de cette nourriture ſauvage, que ce malade qui n'aura mangé que du pain, de la viande & du gaſteau mal à propos. Et ce ſont des preuves certaines, que l'Art de la Medecine peut être trouvé quand on le cherchera par raiſon & par methode.

S'il n'y avoit ſeulement, comme quelques uns le penſent, que les viandes trop fortes qui fuſſent nuiſibles, & que les plus foibles fuſſent également bonnes aux ſains & aux malades, il n'y auroit rien de plus aiſé. On n'auroit qu'à reduire les hommes à une nourriture trés foible; mais malheureuſement ce n'eſt pas une moindre faute, & on ne leur fait pas moins de mal, quand

on les nourrit trop peu, que quand on les nourrit trop. Car la faim a un grand pouvoir ſur la nature de l'homme, ſoit pour l'affoiblir, pour le guerir, ou pour le tuer ; & l'inanition cauſe une infinité de maux fort differens de ceux que cauſe la repletion, mais tout auſſi grands. Voila pourquoy cette derniere eſpece de Medecine eſt beaucoup plus étenduë que la premiere, & demande plus d'exactitude & plus de ſoin. Car il s'agit de trouver une meſure. Or il n'y a ni meſure, ni poids, ni nombre plus juſte & plus ſeur, pour parvenir à ce regime precis, que le ſentiment du corps ; mais il eſt trés-difficile de le connoître de maniere que l'on ne peche, ni par le trop, ni par le trop peu. Le plus habile eſt celuy qui s'en éloigne le moins ; Car d'en trouver qui ne s'en é-

cartent point du tout, c'eſt ce qui eſt trés rare.

La pluſpart des Medecins ſont comme les méchans Pilotes. Les fautes, que ces derniers font dans une grande bonnace, ne s'apperçoivent point; mais, s'ils ſont ſurpris par un grand vent, & battus par une furieuſe tempeſte, alors on voit manifeſtement que c'eſt par leur faute & par leur ignorance, qu'ils ont laiſſé perir leur vaiſſeau. Il en eſt de même des méchants Medecins; quand ils traittent des maladies legeres, où ils peuvent faire les plus grandes fautes ſans danger; & il y a beaucoup plus de ces petites maladies, qu'il n'y en a de grandes, alors toutes leurs beveuës ne paroiſſent point aux ignorans. Mais ſi par malheur on les appelle pour une maladie violente & dangereuſe, alors tout le monde peut s'appercevoir de leurs

leurs fautes & de leur ignorance dans leur Art. Car la punition ne se fait pas long-temps attendre, elle arrive tres-promptement.

Or que l'inanition hors de propos, cause autant de maux que la repletion, on peut s'en convaincre par l'exemple de ceux qui joüissent d'une bonne santé. Les uns se trouvent fort bien de ne faire qu'un repas, & pour leur utilité ils observent cette regle. Les autres sont forcez par la même utilité d'en faire deux. Je ne parle pas de ceux qui par débauche ou par rencontre observent l'un & l'autre de ces deux regimes. Car il y a bien des gens à qui il est indifferent de ne faire qu'un seul repas ou d'en faire deux, quoyqu'ils n'y soient pas accoûtumez, & qui ne sont incommodez ni de l'un ni de l'autre.

Mais il y en a qui ne ſçauroient s'écarter du regime qui leur eſt neceſſaire, ſans en reſſentir le jour même de fort grandes incommoditez. Car ſi ceux qui ne diſnent point viennent à diſner, ils ſe ſentent d'abord lâches & peſants de corps & d'eſprit, ils baaillent, ſommeillent & bruſlent de ſoif; & ſi aprés cela ils ſoupent, ils ont des vents & des tranchées qui leur déchirent le ventre; & ç'a été pour pluſieurs perſonnes le commencement d'une grande maladie, d'avoir fait deux repas lorſqu'ils avoient accoûtumé de n'en faire qu'un ſeul, quoyqu'ils n'euſſent mangé que des mêmes viandes & rien de plus. D'un autre côté, quand ceux qui ont accoûtumé de diſner, ne diſnent point, l'heure n'eſt pas plûtoſt paſſée, qu'ils ſe ſentent défaillir ont des tremblements & tom-

bent en foibleſſe, leurs yeux ſont batus & leurs urines épaiſſes & échauffées, ils ont la bouche amere, & il leur ſemble que leurs entrailles tirent & aillent tomber; ils ont des vertiges, ſe mettent facilement en colere, & ſont triſtes & chagrins. La même choſe leur arrive, quand aprés avoir ſoupé contre leur coûtume, ils viennent à diſner le lendemain; car ils n'ont pû digerer ce qu'ils ont mangé la veille, & toutes ces viandes deſcendant avec grand bruit, leur cauſent des tranchées & leur bouchent le ventre; de ſorte qu'ils ne dorment qu'avec peine, & ſont inquiettez par des ſonges pleins de tumulte & de confuſion: Et c'eſt par là qu'ont commencé trés-ſouvent de grandes maladies. Il faut donc tâcher de connoître les cauſes de tous ces accidens.

Celuy qui a accoûtumé de ne

C'est-à-dire, qui soupe & ne dine point.

faire qu'un repas, n'est incommodé du disner du lendemain, que parce qu'il n'a pas assez attendu, qu'au lieu de donner le temps à son estomac & *aux autres parties* de joüir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire la distribution & l'assimilation, de chasser ce qu'il y a d'inutile, & de se reposer, il le remplit de nouvelles viandes dans le temps de sa plus grande fermentation. Car ces sortes d'estomacs digerent bien plus lentement que les autres, & par consequent ils ont besoin d'un plus long relâche, & d'un plus grand repos, & celuy qui ayant accoûtumé de disner, ne disne point, ne tombe dans les accidens dont j'ay parlé, que parce qu'il n'a pas donné à son corps une nouvelle nourriture dés qu'il en a eu besoin, qu'il a eu consumé la premiére, & qu'il n'a plus rien trouvé de

quoy ſe nourrir ; c'eſt la faim qui le mine & qui le conſume ; car tout ce qu'il ſouffre, je l'attribuë uniquement à la faim.

Il eſt évident par-là que tous les hommes, qui ſeront deux ou trois jours ſans manger, tomberont dans les mêmes accidens que ceux, qui ayant accoûtumé de diſner ne diſnent pas. Tous les temperamens qui ſe ſentent violemment & promptement des moindres fautes, ſont les plus foibles. Car la foibleſſe approche bien de la maladie, la maladie n'étant qu'une foibleſſe un peu plus grande ; c'eſt-pourquoy le malade eſt encore plus incommodé quand il n'obſerve pas un regime exact, & qu'il ne mange pas à ſes heures. Mais comme la Medecine demande une trés-grande exactitude, il eſt bien difficile de rencontrer toûjours cette perfection. Car pour y ar-

river, il y a dans cet Art plusieurs chemins tous differens qu'il faut bien connoître, & dont nous parlerons ; c'est-pourquoy ce n'est pas une raison de rejetter l'ancienne Medecine, comme fausse & mal asseurée, sous pretexte qu'elle n'est pas arrivée en tout à cette exacte perfection. Au contraire, parce qu'elle approche de cette exactitude parfaite, & qu'elle peut y conduire par le raisonnement, il faut d'autant plus l'admirer qu'elle a trouvé ces grandes veritez dans le tems d'une profonde ignorance ; & reconnoître que ses découvertes sont vrayes & seures, & qu'elles sont le fruit d'une methode certaine, & non pas l'effet du hazard.

Mais revenons à ceux qui pour trouver cet Art, se font une méthode nouvelle, & bâtissent sur des fondemens supposez. Si c'est

le chaud ou le froid, le ſec ou l'humide qui nuiſent à l'homme, & s'il faut qu'un habile Medecin corrige les uns & les autres par leurs contraires, qu'il remedie au chaud par le froid & au froid par le chaud, à l'humide par le ſec & au ſec par l'humide, qu'on me donne un homme d'un temperament foible, que cet homme mange du bled comme on l'apporte de l'aire, & de la chair cruë, & qu'il boive de l'eau pure, il eſt certain qu'un tel regime luy cauſera beaucoup de maux trés dangereux. Il ſentira de grandes douleurs, ſon corps deviendra foible, ſon eſtomac ſe gâtera, & il n'aura qu'une vie fort courte. Quel ſecours luy donnera-t-on? le froid? le chaud? le ſec? l'humide? Car ils ſont tous fort ſimples. Et ſi c'eſt l'un des quatre qui fait tout le mal de cet homme, il faut le guerir par

ſon contraire, comme le pretendent ces nouveaux Auteurs. Cependant le remede le plus ſeur & le plus prompt, c'eſt de luy faire changer de regime, de luy donner du pain au lieu de bled, de la chair bouillie au lieu de chair crüe, & du vin au lieu d'eau. Il eſt impoſſible que ce changement ne le rétabliſſe, à moins que le temps & le long uſage de cette méchante nourriture ne l'ayent entiérement corrompu. Que dirons-nous donc de ſa convaleſcence? Dirons-nous que ſes maux étant cauſez par le froid, ont été diſſipez par la nourriture chaude qu'on luy a donnée? Où ſera-ce le contraire? Je ſuis perſuadé pour moy qu'on ſeroit fort embaraſſé à répondre à ces queſtions.

En effet, celuy qui fait du pain, oſte du bled le chaud, le froid, le ſec, ou l'humide. Car le pain

eſt fait avec de l'eau & du feu & pluſieurs autres choſes dont chacune a ſes qualitez & ſes vertus. Ainſi il a perdu une partie de ce qu'il avoit, & a acquis ce qu'il n'avoit pas. Je ſçay auſſi qu'il y a bien de la difference pour le corps de l'homme, entre le pain blanc & le pain noir; entre celuy qui eſt fait de bled bien purgé & bien lavé, ou de bled qui ne l'eſt pas; entre celuy qui eſt petry avec beaucoup d'eau, ou avec peu d'eau; entre du pain bien cuit & du pain mal cuit; & mille autres circonſtances qui mettent des differences infinies. Il en eſt de meſme du gaſteau d'orge. Dans chacun de ces é- *Μάζης.* tats, le pain a des vertus differentes qui ne ſe reſſemblent en rien. Comment ſe peut-il donc que celuy qui les ignore & qui n'y a jamais fait de reflexion, connoiſſe les maladies des hom-

mes, car chacune de ces choſes les change & les altere viſiblement; & d'elle dépend la vie des ſains, des convaleſcens & des malades. Il n'y a donc rien de plus neceſſaire que de bien connoître toutes ces differentes qualitez. Car ceux qui ont cherché l'Art de la Medecine par methode & par raiſon, ont trouvé toutes ces differences par rapport à la Nature de l'homme. Et cette invention a paru ſi merveilleuſe, qu'on l'a attribuée & qu'on l'attribuë encore à un Dieu. Ces premiers Auteurs n'ont pas eſtimé que ce fuſt le froid ou le chaud, le ſec ou l'humide qui fiſſent du bien ou du mal à l'homme; mais ils ont crû que l'unique ſource de tous ſes maux étoit ce qu'il y a de plus fort dans chaque choſe, & que la Nature ne peut ſurmonter, & voila ce qu'ils ont cherché à retrancher. Or ce qu'il y

a de plus fort dans les choſes douces, c'eſt ce qui eſt trés-doux; dans les choſes ameres, ce qui eſt trés amer; dans les choſes acides, ce qui eſt trés acide; & ainſi dans chaque choſe, ce qui eſt porté au plus haut degré. Car ils ont vû que toutes ces qualitez étoient dans l'homme & nuiſoient à l'homme. En effet dans l'homme ſe trouve l'amer, le ſalé, le doux, l'acide, l'acerbe, & l'inſipide, & mille autres qualitez qui ont toutes des puiſſances & des vertus differentes, ſelon leur quantité & leur force. Toutes ces choſes bien meſlées enſemble & temperées les unes par les autres, ne ſont point ſenſibles & ne font aucun mal; mais lorſqu'il y en a quelqu'une qui ſe ſépare & qui eſt ſeule, elle devient ſenſible, & fait un grand ravage dans le corps. Il en eſt de même des alimens. Tous ceux

qui ne nous ſont pas propres, ſont amers, violens, ſalez, ou acides, ou enfin trop forts; c'eſt pourquoy, ils nous cauſent les mêmes incommoditez que les humeurs dont j'ay parlé; mais ceux qui nous ſont propres ne participent nullement de ces qualitez trop fortes & nuiſibles. Tels ſont le pain & le gaſteau d'orge, & autres de pareille nature, dont l'homme a accoûtumé de ſe nourrir; & dont il mange abondamment. Je ne parle point icy des ragouſts & des viandes preparées & aſſaiſonnées pour flater le gouſt & pour irriter l'appetit & qui ſont pernicieuſes; je parle de la nourriture commune qui ne cauſe aucun trouble ni aucune ſéparation des humeurs & qualitez du corps, & qui au contraire, le fortifie, le nourrit, & le fait croître. Car elle ne luy fait tout ce bien que

parce qu'elle n'a rien de trop dominant ni de trop fort, & qu'elle eſt ſi bien temperée, qu'elle eſt une & ſimple, & n'a rien de trop violent.

Je ne voy donc pas comment ces nouveaux Auteurs, qui veulent reduire la Medecine à des ſuppoſitions chimeriques, ſe prendront à traitter les malades ſelon leur Syſteme. Car ils n'ont rien trouvé, à mon avis, qui ſoit de luy-même chaud ou froid, ſec ou humide, ſans participer à aucune autre qualité, & je ne penſe pas qu'ils ayent d'autres viandes & d'autres breuvages que ceux dont nous nous ſervons. Mais il leur plaiſt de ſuppoſer, que l'un eſt chaud & l'autre froid, que celui-cy eſt ſec & celui-là humide. Il n'y a pourtant rien de plus incertain & de plus équivoque, que d'ordonner à un ma-

lade ce qui eſt chaud ; car le malade ne manquera pas de demander d'abord, ce que c'eſt qu'on appelle chaud. De ſorte qu'il faudra, ou que le Medecin ne diſe que des extravagances, ou qu'il ait recours à des choſes connuës & d'uſage. Or ſi ce qui eſt chaud peut être en même temps chaud & acerbe, chaud & fade, chaud & piquant, car il y a pluſieurs ſortes de choſes qui ſont chaudes & qui ont des vertus toutes contraires, de quelle eſpece de chaud faudra-t-il ſe ſervir ? ſera-ce de celuy qui eſt chaud & acerbe, ou de celuy qui eſt chaud & fade ? employera-t-on le froid & acerbe, car il y en a de cette ſorte ? ou le froid & inſipide ? Je ſay certainement que chacun d'eux produit des effets tout contraires, non-ſeulement dans l'homme, mais auſſi ſur le cuir, ſur le bois & ſur

beaucoup d'autres choſes qui n'ont pas tant de ſentiment que l'homme. Car ce n'eſt pas le chaud qui a beaucoup de vertu, c'eſt l'acerbe, c'eſt le fade, ou l'inſipide, & toutes les autres qualitez dont j'ay parlé, qui l'accompagnent & qui agiſſent tant dans l'homme que hors de l'homme, ſoit qu'elles ſe trouvent dans le boire & dans le manger, ou dans les choſes dont on ſe frotte, ou dans les remedes qu'on applique de telle autre maniére qu'on voudra. En un mot le froid & le chaud ſont à mon avis de toutes les qualitez celles qui ont le moins de pouvoir ſur nos corps, par les raiſons que j'ay expliquées.

Pendant que le chaud & le froid ſont bien mêlez enſemble, ils ne ſçauroient faire de mal. Car par le moyen de ce mélange, le froid eſt temperé par le

chaud, & le chaud par le froid. Ils ne ſont donc nuiſibles que quand ils ſont ſeparez & que l'un ou l'autre domine. Mais alors voicy ce qui arrive. Si c'eſt le froid qui nous gagne & qui nous cauſe un mal fort prompt, le chaud interieur vient tout auſſitoſt pour le combattre, ſans avoir beſoin d'autre ſecours ni d'autre preparation, & il guerit ſeul les maux que le froid peut cauſer aux ſains & aux malades.

C'eſt ce que l'experience confirme. Si un homme qui ſe porte bien ſe refroidit beaucoup en hyver, ſoit en ſe baignant dans l'eau froide, ſoit en ſe tenant à l'air, ou de quelque autre maniere que ce puiſſe être, plus il ſera refroidi, à moins que ſon corps ne ſoit entiérement gelé, plus il ſe rechauffera en ſe mettant ſeulement á couvert, & en

reprenant

reprenant ſes habits. Tout de même, ſi un autre s'échauſe beaucoup, ou par un bain chaud ou par un grand feu, & qu'enſuite avec le même habit il ſe tienne quelque temps dans le même lieu où s'eſt tenu celuy qui a ſouffert ce grand froid, il ſera beaucoup plus gelé que le premier. Il en eſt de même de celuy qui dans un grand chaud s'évante pour ſe donner luy même de la fraiſcheur; la chaleur qu'il ſent aprés cela eſt dix fois plus grande que s'il n'avoit rien fait. Mais voicy des preuves encore plus fortes. Ceux, qui pour avoir marché ſur la neige ou ſur la glace, ont ſouffert un trés grand froid aux pieds, aux mains, ou à la tête, dés que la nuit eſt venuë & qu'ils ſont à couvert & auprés du feu, ils ſouffrent de grandes chaleurs & d'exceſſives demangeaiſons; il y en a

même à qui il sort de petites vessies, comme à ceux qui se sont brûlez, & cela ne leur arrive qu'aprés qu'ils se sont rechauffez. Tant il est vray que ces deux contraires se suivent promptement, & se succedent l'un à l'autre.

Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples; mais sans aller plus loin, voyons ce qui arrive aux malades : N'est-il pas vray que ceux qui ont eu les plus violens frissons, ont ensuite la fievre la plus ardente ? & si la fievre n'est ni violente, ni longue, ni dangereuse, & que pendant qu'elle a duré, elle ait échauffé également tout le corps, il est certain qu'en finissant elle se retire aux pieds où le frisson a été le plus long & le plus violent. Et aprés que la fiévre s'en est allée par les sueurs, le malade est beaucoup plus frais que

s'il n'avoit jamais eu de fiévre. Puis donc que les deux contraires se suivent si promptement & temperent d'eux-mêmes leur force, quel mal en peut-il arriver ? & qu'est-il besoin de recourir pour cela à de grands remedes ?

Mais dira-t-on, ceux qui ont des fievres ardentes, des inflammations de poulmon, ou d'autres violentes maladies, ne sont pas délivrez promptemēt du chaud, & ne sentent pas le secours du froid. Je répons que c'est une preuve évidente, qu'alors ce n'est pas le chaud qui fait la fiévre, & qui est la seule cause du mal; c'est le chaud amer, le chaud acide, le chaud salé, & mille autres de differente nature; comme aussi le froid joint à d'autres qualitez. Voilà la cause de ses maux. Le chaud a naturellement de la force, mais il

faut qu'une autre qualité le guide, l'irrite & l'augmente. Car de luy-même il n'a d'autre force & d'autre vertu que celle qui luy eſt propre.

C'eſt une verité conſtante & que l'on ne ſauroit mieux prouver que par les experiences que nous faiſons trés-ſouvent. Quand nous avons un grand rhume ou enchifrenement, & que l'humeur coule par le nez, n'eſt-il pas vray que cette humeur eſt plus acre & plus piquante que celle qui couloit auparavant, qu'elle fait enfler le nez, & qu'elle l'enflamme & le rend brûlant, comme on le ſent ſi l'on y porte la main; & ſi la fluxion dure quelque temps, il ſe fait des ulceres ſur la partie, quoy qu'elle ſoit decharnée & dure. Or cette ardeur ceſſe, non pas tandis que l'humeur coule, car c'eſt ce qui fait l'inflammation, mais

lorſquelle devient plus épaiſſe, moins acre, plus cuite& qu'elle ſe mêle mieux avec la premiere.

Il y a auſſi des enchifrenement cauſez par le froid ſeul, ſans aucune autre cauſe qui y contribuë; & ces enchifrenemens ſe gueriſſent par le chaud, de même que ceux qui ſont cauſez par le chaud ſeul, ſe gueriſſent par le froid ſans autre remede; comme ils viennent tres-promptement, ils s'en vont de même, ſans avoir beſoin d'aucune coction. Il n'en eſt pas de même des autres qui viennent de l'acreté & de l'intemperie des humeurs, ils ne peuvent guerir que lorſque ces humeurs ſont bien cuites & bien temperées.

La même choſe arrive aux fluxions qui tombent ſur les yeux, & qui ayant beaucoup de force, & toute ſorte d'acretez, ulcerent les paupieres, rongent

le haut des jouës, & les parties qui ſont au deſſous des yeux, & rompent & mangent la membrane qui les couvre. Les douleurs, l'ardeur & l'inflammation qu'elles cauſent, durent juſqu'à ce que les humeurs ſoient cuites, & qu'étant devenuës plus épaiſſes, elles forment de la chaſſie. Car cette coction vient du mélange & de la juſte temperature des humeurs.

Il en eſt de même des fluxions qui tombent ſur la gorge, & qui cauſent les enrouëmens, les eſquinancies, les eréſypeles, les inflammations de poulmon. Toutes ces humeurs ſont d'abord ſalées, humides & piquantes, & ce ſont ces qualitez qui conſtituent & entretiennent ces maladies. Mais lorſqu'elles deviennent plus épaiſſes & plus meures, & qu'elles ont perdu toute leur acreté, alors ſeulement la

fievre cesse & le mal s'en va. Ainsi il faut toûjours prendre pour la cause de chaque maladie, tout ce qui la fait naître par sa presence, & finir par son absence ou par son changement. Toutes les fois donc qu'une maladie viendra de froid ou de chaud, sans qu'aucune autre qualité y contribuë, elle finira asseurément quand on aura changé le froid en chaud & le chaud en froid, & ce changement se fait de la maniere que j'ay dite.

Tous les maux qui arrivent aux hommes viennent de ces qualitez. Par exemple lorsqu'une certaine humeur amere qu'on appelle bile jaune, se sépare & se répand dans le corps, quelles inquietudes, quelles chaleurs, quelles foiblesses ne sent-on point? Quand ce torrent est passé, & que nous en sommes

purgez, ou par la force de la Nature, ou par la vertu des remedes, si la purgation s'est faite à propos, nous sommes delivrez sur l'heure même de toutes ces ardeurs, & des douleurs qui les accompagnent; mais pendant que cette humeur est exaltée, cruë, & sans aucun mélange, il n'y a point de remede qui puisse calmer la fiévre, ni appaiser les douleurs : Et quand on a des humeurs acres, piquantes & une espece de bile verte, quelle rage, quels déchiremens d'entrailles & de poitrine, dans quel desespoir n'est-on point ! Tous ces accidens ne cessent qu'aprés que cette bile est purgée ou calmee, & qu'elle est contrainte de se mêler avec les autres humeurs.

Pour cet effet il faut la cuire, la changer, l'affoiblir & l'épaissir à propottion des autres humeurs par plusieurs differentes voyes, & c'est

c'eſt à quoy les criſes & les nombres des temps ont beaucoup de pouvoir; mais le froid & le chaud ſont incapables de ces ſortes de changemens, car ils ne peuvent, ni ſe cuire ni s'épaiſſir. Que dirons-nous donc que ſont le froid & le chaud, & quel eſt leur uſage? C'eſt d'agir l'un contre l'autre uniquement ; le chaud a beau être mêlé avec toute autre choſe, il ne ceſſe d'être chaud que quand il eſt mêlé avec le froid, & le froid ne ceſſe d'eſtre froid, que lorſqu'il eſt mêlé avec le chaud, au lieu que toutes les autres qualitez qui ſe rencontrent dans l'homme, plus elles ſe trouvent mêlées avec un plus grand nombre de choſes, plus elles ſont douces & loüables, & l'homme ne ſe porte jamais mieux, que lorſque ces humeurs ſont bien cuites, qu'il eſt en repos, & qu'il ne ſent aucu-

ne qualité qui domine : Et c'eſt ce que je penſe avoir aſſez demontré.

Des Sophiſtes. Il y a des *Charlatans*, & même des Medecins qui diſent qu'il eſt impoſſible de ſçavoir la Medecine, ſi on ne ſait bien auparavant ce que c'eſt que l'homme, & comment il eſt fait & formé; mais pour moy je ſuis perſuadé que tout ce que ces Charlatans & ces Medecins écrivent de la Nature eſt moins utile aux Medecins qu'aux Peintres, & qu'on ne peut bien apprendre à connoiſtre la Nature que de la Medecine ſeule. Il faut même, pour la bien connoiſtre, eſtre inſtruit de la Medecine à fond, & embraſſer la Medecine entiere. J'ay vû aſſez de gens qui ſçavoient tout ce dont traittent ces Auteurs, & qui pouvoient dire parfaitement ce que c'eſt que l'homme, les cauſes qui l'ont

formé, & le reste ; mais ce que le Medecin doit connoistre particuliérement de la Nature, & ce qui doit faire sa principale étude, s'il veut reussir & faire bien son métier, c'est de sçavoir ce que c'est que l'homme, par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit, & ce qui peut luy arriver de chaque chose. Car il ne suffit pas qu'il dise simplement que le fromage est mauvais, parce qu'il cause des douleurs à ceux qui en mangent trop; Il faut qu'il sache quelles sont ces douleurs, pourquoy il les cause, & à quelle partie de l'homme il nuit principalement; car parmy les choses qu'on mange & qu'on boit, il y en a beaucoup qui sont mauvaises, & qui cependant n'affectent pas l'homme de la même façon.

Je diray par exemple, le vin pur, quand on en prend avec

excés, rend l'homme foible. Tous ceux qui en feront l'experience connoiſtront, que telle eſt la vertu du vin, & qu'il eſt ſeul la cauſe de cette foibleſſe; & l'on ſçait ſur quelles parties de l'homme il agit. Je veux donc que l'on découvre de même la verité de chaque choſe; car le fromage, puiſque nous nous ſommes servis de cet exemple, n'eſt pas contraire à tout le monde. Il y a une infinité de gens qui en mangent beaucoup, & n'en reſſentent aucun mal. On trouve même, qu'il eſt merveilleux pour ceux qui ſont maigres. Il eſt vray qu'il y en a auſſi beaucoup qui n'en ſauroient manger ſans en être incommodez. Cela vient de la difference du temperament; & cette difference eſt cauſée par une humeur qui étant ennemie du fromage, en eſt émeuë & agitée. Et ceux en qui cette hu-

meur eſt la plus abondante & la plus forte en ſont auſſi le plus incommodez. Si le fromage étoit contraire à la Nature humaine, il feroit du mal à tous les hommes également. Ceux qui connoiſtront bien toutes ces choſes n'ont rien à craindre & ne tomberont dans aucun inconvenient. Dans les convaleſcences, comme dans les longues maladies, il arrive beaucoup d'accidens fâcheux. Les uns viennent d'eux-mêmes ſans qu'on y ait contribué; mais les autres viennent uniquement des choſes qu'on a employées temerairement & ſans connoiſſance.

J'ay connu beaucoup de Medecins, qui, comme les plus ignorans du peuple, ne manquoient jamais d'attribuër ces accidens à ce qu'on avoit fait ce jour-là d'extraordinaire. Par exemple, ſi on s'étoit baigné, ſi on s'étoit

promené, si on avoit mangé de quelque chose qu'on n'eust pas accoutumé de manger, ils s'en prenoient uniquement à cela, quoyque souvent il eust été mieux & plus avantageux de l'avoir fait que de l'avoir negligé, & ignoroient la veritable cause, condamnant ainsi, & défendant au hazard ce qu'il y avoit de meilleur & de plus utile. Or c'est ce qu'il ne faut pas; mais il faut qu'un Medecin sache ce que peuvent faire un bain pris mal à propos, & une lassitude à contre temps. Car le même inconvenient ne naist pas de ces deux choses, ni d'aucune autre, non pas même de la repletion, & de telle & telle viande. Tout homme donc qui ne connoîtra pas ce que chaque chose est par rapport à l'homme, ne connoîtra, ni les effets qu'elles produisent, ni les services qu'il en peut tirer.

Il me ſemble auſſi qu'il doit connoiſtre les maux qui arrivent aux hommes, des facultez qui ſont en eux, & ceux qui viennent de la figure des parties. J'appelle facultez, le ſouverain degré & la force des humeurs, & j'appelle figure, la conformation des parties qui compoſent le corps humain. Car les unes ſont creuſes & vont en étreſſiſſant, les autres ſont également étenduës; celles-là ſont ſolides & rondes, celles-cy plates & pendantes. Il y en a de larges & de longues, de fermes & ſerrées, & de rares & lâches, & de ſpongieuſes & molles. Parmy ces parties, quelles croit-on les plus propres à attirer l'humidité d'un autre corps? Celles qui ſont creuſes & également étenduës, ou les ſolides & rondes, ou celles qui ſont creuſes & qui vont en étreſſiſſant? Ce ſont ſans doute les

dernières, & l'on peut s'en convaincre par des experiences sensibles & exposées aux yeux ; par exemple un homme qui ouvrira la bouche, n'attirera aucune humidité ; mais s'il avance les levres en les joignant & en les pressant ensemble des deux côtez, de maniere qu'il n'y ait qu'une petite ouverture au milieu, ou en prenant même un chalumeau, il attirera tout ce qu'il voudra sans aucune peine. C'est ce qui a donné lieu aux ventouses, dont le ventre large aboutit à un col étroit ; car c'est pour attirer les humeurs des chairs. Il y a dans la Nature plusieurs autres choses semblables ; mais parmy les parties du corps humain, celles qui ont cette figure sont, la vessie, la tête, & dans les femmes la matrice ; ce sont les parties qui attirent manifestement, aussi sont-elles tou-

jours pleines de l'humidité qu'elles ont attirée. Celles qui ſont creuſes & étenduës également, contiennent mieux que les autres l'humidité qui s'y eſt gliſſée; mais elles ne peuvent l'attirer. Et pour celles qui ſont ſolides & rondes, elles ne peuvent, ni l'attirer, ni la contenir. Car elle coule de tous côtez & ſe perd ne trouvant point de lieu qui l'arreſte & qui la retienne.

Les parties qui ſont ſpongieuſes & rares, comme la ratte, le poulmon & les mamelles, boivent l'humidité qui les approche, & par-là ſe gonflent & deviennent dures. Car lorſque ces parties ont en elles des humeurs & qu'elles ſe chargent encore des humeurs du dehors, elles ne peuvent les vuider tous les jours. Mais lorſqu'elles en ſont bien pleines, & que toutes leurs parties rares & molles en ſont bien

abbreuvées & imbibées jusqu'aux plus petites, de maniére que ce qui étoit rare & mou, est devenu dur & serré, elles ne peuvent, ni les cuire, ni s'en décharger, c'est ce qui leur arrive à cause de leur figure.

Toutes les choses qui causent des vents & des tranchées dans le corps, doivent necessairement faire du bruit dans les parties creuses & spacieuses, comme la poitrine & le ventre. Car comme elles ne les remplissent pas entiérement, de maniére qu'elles demeurent fermes, qu'elles ont du mouvement, & qu'elles peuvent changer de place, il est impossible qu'elles n'y causent du bruit & des émotions sensibles.

Les parties charnuës & molles sont le siege des engourdissemens & des palpitations, comme on en voit dans les chairs

des animaux qui viennent d'être égorgez.

Quand les vents rencontrent une partie large qui leur eſt oppoſée, & où ils trouvent de la reſiſtance, ſi cette partie n'eſt naturellement, ni aſſez forte pour reſiſter à leur effort, & pour n'en reſſentir aucun mal, ni aſſez molle & aſſez percée, pour leur ceder & pour leur donner paſſage; mais qu'elle ſoit tendre, vermeille, ſanguine & ſerrée, comme le foye, ſa condenſité & ſa largeur font qu'elle reſiſte & ne cede point. Les vents irritez par cette reſiſtance en deviennent plus forts, & battent plus violemment cette partie, & comme elle eſt tendre & ſanguine, il ne ſe peut qu'elle n'en reſſente de grands maux. Voila ce qui fait qu'on reſſent des douleurs ſi aiguës & ſi frequentes dans le foye, qu'il s'y engendre du pus,

& qu'il s'y forme des tumeurs. La même chose arrive au diaphragme, quoy qu'avec beaucoup moins de violence. Car le diaphragme est une partie étenduë & qui resiste ; mais comme elle est plus nerveuse & plus forte, elle est moins sensible ; l'on y ressent pourtant des douleurs, & il s'y forme des abcés.

Le corps humain a au dedans & au dehors beaucoup d'autres sortes de figures trés-differentes entre elles, & qui contribuent differemment aux accidens qui arrivent aux sains & aux malades, comme la teste grosse ou petite, le col gros ou menu, long ou court, les ventres longs ou ronds, la poitrine & les costes larges ou étroites, & mille autres, qu'on doit toutes connoître, & dont il faut savoir jusqu'à la moindre difference, afin qu'en connoissant la Nature de

chacune, on l'ait toûjours presente, & qu'on ne s'en éloigne jamais.

Pour ce qui eſt des qualitez des humeurs, il faut ſavoir ce que chacune d'elles peut faire à l'homme, comme je l'ay déja dit, & connoiſtre la reſſemblance ou l'affinité qu'elles ont entre elles. Je veux dire qu'il faut ſavoir, par exemple, ſi l'humeur douce ſe change en une autre eſpece, non par aucun mélange, mais d'elle-même, en degenerant de ſa premiére nature, & ſi elle devient premierement amere, ou ſalée, acerbe, ou acide. L'humeur acide eſt la plus nuiſible de toutes les humeurs utiles, ſi l'humeur douce en eſt la plus ſalutaire. Celuy qui par ſes recherches & par ſes experiences aura acquis cette connoiſſance parfaite, tant des choſes internes que des externes, ſera toûjours capable de

prendre en toutes choſes le meilleur party. Or en toutes choſes le meilleur party, c'eſt celuy qui eſt le plus éloigné de tout ce qui eſt incommode & nuiſible.



REMARQUES
SUR LE TRAITÉ de L'ANCIENNE MEDECINE.

ET il est juste de s'en plaindre au nom de la Medecine puisqu'elle existe.] pag. 55. C'est le sens qu'on peut tirer du texte de la maniére dont il est écrit. Cependant j'ay toûjours crû ce passage defectueux. Je n'aurois pas osé tenter de le corriger ; mais je rapporteray avec plaisir une Remarque manuscrite que j'ay trouvée à la marge de l'Hippocrate de M. Bourdelot. Je ne sçay si c'est une differente leçon que l'Auteur de ces Remarques eust trouvée dans quelque manuscrit, ou une correction qu'il ait faite luy-même : Au lieu de, μᾶλλον δὲ ἄξιον μέμψασθαι ἀμφὶ τέχνης ἐούσης, &c. il lit, μᾶλλον δὲ ἄξιον μέμψασθαι ἢ τοὺς ἀμφὶ τέχνης ὡς οὐκ ἐούσης διαλεγομένους, &c. En recevant cette correction, il faudroit traduire : *Et il est encore plus juste & plus necessaire d'accuser & de refuter ces innova-*

cteurs, qu'il ne l'étoit de refuter ces Discoureurs qui nient l'existence de la Medecine, puisqu'on s'en sert dans toutes les grandes occasions, & qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. Hippocrate, pour rendre son Lecteur attentif, releve l'importance de la matiére de ce Traitté qu'il met fort au dessus de celle du Traitté que nous venons de lire. En effet il n'est pas fort necessaire de refuter ceux qui nient l'existence de la Medecine ; car la Medecine se défend assez d'elle-même, puisque ceux-là même qui la nient & qui la combattent ne laissent pas d'y avoir recours ; mais il est tres-important de refuter ceux qui l'exercent sur de faux principes & qui renversent la methode des anciens Medecins, methode appuyée sur la raison & sur l'experience. Cette Remarque me paroist importante : Les Maistres en jugeront.

Dans la Medecine il y a de bons & de méchans ouvriers, ce qui n'arriveroit pas si cet Art n'existoit.] Dans toutes les choses où il y a de bons & de méchans ouvriers, il y a un Art, car il y a des regles seures, comme il le demontre

montre dans le Traitté precedent. Or dans tout Art qui est connu la methode doit estre accommodée au sujet. Le sujet de la Medecine est connu par les sens, donc sa methode doit estre exposée aux sens, & par consequent il ne faut pas avoir recours à des suppositions, qui sont tout au moins incertaines & douteuses.

Et pour la teste & pour la main.] pag. 56. Pour la teste, c'est-à-dire, pour la science & la theorie. Pour la main, c'est-à-dire, pour la pratique.

C'est-pourquoy il n'est nullement necessaire d'avoir recours à de vaines suppositions.] Car tout ce qui tombe sous les sens n'a pas besoin de supposition, & telle est la Medecine.

Comme dans les choses obscures & douteuses, où l'on ne sçauroit s'en passer.] Dans toutes les choses qui ne tombent pas sous les sens, & qui ne peuvent estre connuës que par la raison, les suppositions sont d'une necessité absoluë, car il faut un fondement sur lequel on puisse bâtir. Et de là vient cette diversité de systemes.

Tout ce qui manque dans la perfection de cet Art se trouvera sans doute pag. 57.

si des gens habiles & bien instruits des regles anciennes.] Hippocrate estoit bien éloigné de croire que la Medecine fust parfaite de son temps. Il croyoit seulement que ce qu'on y avoit déja trouvé serviroit de flambeau pour conduire à de nouvelles découvertes, & c'est ainsi qu'on perfectionne tous les Arts en allant d'observation en observation. Quand on neglige les regles anciennes, qui ont esté bien établies, bien loin d'avancer les Arts on les tient toûjours, s'il est permis de parler ainsi, dans leur premiere enfance.

Car cela est absolument impossible.] Il n'y a qu'un chemin pour arriver à la verité. Quand on a une fois trouvé ce chemin, si on le quitte pour en prendre un autre, au lieu d'approcher de son but on s'en éloigne.

pag. 58. *Quand un Medecin ne peut se faire entendre au plus ignorant d'entre le peuple, ni le persuader & le convaincre, on peut dire qu'il est loin de la verité.*] Car le plus ignorant peut juger de ce qui est exposé aux sens, quand on le luy explique. Et de là Hippocrate tire cette consequence que dans la Medecine

il ne faut point de ſuppoſition.

Si cela étoit elle n'auroit jamais été trouvée.] Car la ſuppoſition ne mene jamais à l'évidence du ſentiment, elle eſt toûjours douteuſe ou ſuſpecte. Et dans la Medecine on ne reçoit que ce qui eſt conforme aux ſens, & c'eſt par là qu'on a trouvé d'abord l'Art diætetique, ou du regime, en faiſant voir par des experiences ſeures & inconteſtables qu'une telle viande étoit meilleure qu'une autre, non ſeulement pour les malades, mais auſſi pour les ſains. C'eſt par l'évidence de la demonſtration, & non pas par l'incertitude & l'obſcurité de la ſuppoſition qu'on a prouvé la verité de ces découvertes. pag. 59.

En effet, je ne doute pas que les hommes n'ayent eu d'abord la meſme nourriture que les beſtes.] C'eſt le ſentiment de toute l'antiquité, & l'on peut dire que c'eſt une verité appuyée ſur la parole de Dieu même, qui dit dans le premier chap. de la Geneſe, qu'il leur a donné l'herbe & les arbres afin qu'il leur ſervent de nourriture & à tous les animaux de la terre, à tous les oyſeaux du Ciel, &c. La nourri- pag. 60.

ture ſimple & naturelle a precedé neceſſairement la nourriture preparée & artificielle.

pag. 62. *Ils ont pris auſſi de l'orge, & aprés l'avoir fait boüillir & rotir, ils en ont fait des gâteaux, en y ajoûtant plusieurs ſortes de choſes, &c.*] L'explication de ce paſſage d'Hippocrate doit à mon avis être tirée de Pline chap. VII. Liv. XVIII. où ils diſent la maniére dont on faiſoit ces gâteaux, car je n'ay point d'autre terme pour exprimer le *Maza* des anciens, qui n'étoit pas proprement un gâteau. Voicy comment Pline en parle. *Græci perfuſum aquâ hordeum ſiccant nocte una, ac poſtero die frigunt, deinde molis frangunt. Sunt qui diutius toſtum rurſus exiguâ aquâ aſpergant, ſiccentque prius quam molant. Alii verò virentibus ſpicis decuſſum hordeum recens purgant, madidumque in pila tundunt, atque in corbibus eluunt, ac ſiccatum ſole rurſus tundunt, & purgatum molunt. Quocumque autem genere præparato, vicenis hordei libris ternas ſeminis lini, & coriandri ſelibras ſaliſque acetabulum, torrentes ante omnia miſcent in mola, &c. Les Grecs aprés avoir lavé l'orge dans de

l'eau, le font secher la nuit, le lendemain ils le rotissent, & le font moudre. Il y en a qui, aprés l'avoir fait extremement rotir, l'arrosent encore avec un peu d'eau, & le font encore secher avant que de le moudre. D'autres tirent l'orge de ses épics tout verds, le purgent bien, & aprés l'avoir moüillé, ils le pilent tout humide dans un mortier, ils le lavent ensuite sur des paniers, & aprés l'avoir fait secher au soleil, ils le pilent pour la seconde fois, & aprés l'avoir bien purgé, ils le font moudre. De quelque maniére qu'on le prépare, en le faisant moudre on y mêle sur vingt livres d'orge trois livres de graine de lin, demi livre de coriandre, & deux onces trois drachmes de sel, aprés les avoir fait rotir auparavant, &c. C'est ce qu'Hippocrate a voulu faire entendre par ces mots, *en y ajoûtant plusieurs sortes de choses*, car il a voulu parler de lagraine de lin, de la coriandre, du sel. Il y avoit encore d'autres maniéres de préparer ces gâteaux, on peut les voir dans le 11. liv. de la Diete.

Et quel nom plus propre & plus convenable peut-on donner à cette invention.] Car d'abord la Medecine a

commencé par la Diætetique, ou l'Art du regime, qui, quoique commun, ne laissoit pas d'être un Art, comme Hippocrate va le prouver ensuite.

pag. 63. *Que si l'on soûtient que ce n'est pas un Art, il n'y a rien là d'absurde.*] Hippocrate parle ainsi pour s'accommoder à l'opinion du peuple, qui n'appelloit Art que ce qui étoit caché, & dont les mysteres n'étoient revelez qu'aux initiez & aux disciples. La Diætetique est une chose connuë & commune, ce n'est donc pas un Art. Voila comme on raisonnoit du temps d'Hippocrate; mais ce grand homme, sans entrer dans une dispute de nom, découvre l'illusion de ce principe. La Medecine, la Diætetique, ne devoit pas être comme les autres Arts, elle auroit été inutile si elle avoit été cachée ou peu connuë; un Art necessaire à tous les hommes doit être connu de tous les hommes. D'ailleurs il n'est pas vray qu'elle soit si connuë qu'on n'y fasse pas tous les jours de nouvelles découvertes, & qu'on ne péche jamais contre ses regles. Mais quand même cela seroit, il ne s'ensuivroit pas de là que ce ne fust pas un Art. Que

tous les hommes deviennent excellens Geometres, Muſiciens & Poëtes, la Geometrie, la Muſique & la Poëſie ne laiſſeront pas d'être des Arts. Cette qualité d'être connuës de tout le monde ne pouvant leur ôter leur caractere, autrement il arriveroit qu'une même choſe ſeroit un Art & ne le ſeroit pas. Car elle ſeroit Art pour ceux qui l'ignoreroient, & ne le ſeroit pas pour ceux qui en ſeroient inſtruits. Ce qui eſt donc abſurdité manifeſte.

Toutes les Nations barbares, & les Grecs même qui ſont leurs voiſins.] J'ay ſuivi la leçon d'un Manuſcrit, καὶ τῶν ἑλλήνων οἱ ὅμοροι. *Et ceux des Grecs qui ſont leurs voiſins*, & non pas, *Ceux qui ſont voiſins des Grecs.* Hippocrate comprend icy tous les Grecs Aſiatiques & les Grecs Italiques ou de la grande Grece. Tous ces peuples, auſſi-bien que les Barbares vivoient ſans aucune connoiſſance de la Medecine, & s'abandonnoient à toutes ſortes de diſſolutions, ne ſuivant que leurs plaiſirs ſans aucune retenuë. Sous ce nom de Barbares, Hippocrate comprenoit auſſi les Romains & tous les Peuples d'Italie, qui par leurs infames débauches pag 643.

avoient merité que leur nom passast en injure & fust donné à tous les débauchez. Et c'est de quoy Caton le Censeur se plaignit long temps aprés, lorsqu'il écrivit à son fils, en parlant des Medecins Grecs, & ayant peut-être devant les yeux ce passage d'Hippocrate : *Nos quoque dictitant barbaros, & spurciùs nos quàm alios, opicos appellatione fœdant. Ils nous traittent de barbares, & pour nous ravaller encore davantage, ils nous donnent l'odieux nom d'*Opici; *c'est-à-dire, de brutaux, & infames debauchez.*

pag. 65. *Et ont commencé à retrancher de la quantité de viandes.*] Voila le premier degré par lequel on a commencé à changer le regime; avant que de penser à la qualité des viandes, on a diminué de leur quantité.

Voila pourquoy on a inventé la nourriture liquide que nous appellons, rhophemata; *sorbitions.*] Nous n'avons point en nôtre Langue de terme qui puisse exprimer ce que les Grecs appelloient ῥοφήματα, & les Latins, *sorbitiones*; c'est-pourquoy j'ay conservé ces deux termes en les expliquant par ceux de *nourriture liquide.* Car ces sorbitions

bitions étoient proprement comme nos panades, nos orges mondez, nos consommez, les ptisanes épaisses prises avec tout le grain; enfin toute nourriture forte qu'on delaye & qu'on détrempe dans de l'eau pour l'affoiblir.

Et on les a reduits aux simples breuvages.] Comme le vin, l'eau, l'hydromel, l'oxymel, le simple suc de ptisane. *pag.* 66.

Mais malheureusement ce n'est pas une moindre faute.] On peut voir l'Aphor. 5. du Liv. I. *pag.* 70.

Voila pourquoy cette derniére espece de Medecine est plus étenduë que la premiére.] La premiére ne visoit qu'à éviter le trop, en retranchant de la quantité, ce qui est trés facile; mais la derniére veut aussi éviter le trop peu en proportionnant la nourriture aux forces du malade, ce qui est infini, chaque homme demandant une mesure differente. *pag.* 71.

Car la punition ne se fait pas longtemps attendre] Comme la perte du vaisseau suit de prés les fautes des Pilotes dans une grande tempeste, de mesme la mort des malades suit de prés les fautes des Medecins dans les gran- *p.* 73.

des maladies ; & c'eſt pourquoy Hippocrate appelle cette mort *la punition des fautes du Medecin* : *Culpam pœna premit comes.*

p. 75. *Ils ſe mettent facilement en colere.*] C'eſt ſur cela que Plaute a fort bien dit, *fames & mora bilem in naſum conciunt.*

p. 76. *Qu'au lieu de donner le temps à ſon eſtomac & à toutes les parties de joüir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire la diſtribution & l'aſſimilation, de rejetter ce qu'il y a d'inutile, & de ſe repoſer.*] Hippocrate marque icy bien preciſement le temps que l'on doit être ſans manger. Il faut attendre, dit Zuingerus, non ſeulement que la premiére & la ſeconde coction ſoient faites ; mais encore la troiſiéme, qu'il explique icy par quatre termes remarquables, ἀπόλαυσις, ἐπίκρασις, λάπαξις, & ἡσυχία. ἀπόλαυσις, lorſque le ſang ſe répand dans toutes les parties, & ce terme comprend l'appoſition & l'agglutination de Galien. ἐπίκρασις, lorſqu'il s'aſſimile à la partie & devient de même ſubſtance. λάπαξις, lorſque ce qu'il y a d'inutile ſe ſépare. ἡσυχία, le temps de repos qu'il faut laiſſer entre

deux avant que de recommencer.

Il y a dans cet Art plusieurs chemins tout differens qu'il faut bien connoître, & dont nous parlerons.] Hippocrate designe icy ses Livres de la Diete, où il a traitté cette matiére à fond.

Mais revenons à ceux qui, pour trouver cet Art, se font une methode nouvelle.] Aprés avoir prouvé que l'Art de la Medecine subsistoit depuis long-temps, & que les découvertes que les Anciens y avoient faites étoient le fruit d'une methode certaine, il vient au but qu'il s'étoit proposé, qui est de refuter les opinions nouvelles de certains Medecins de son temps, qui s'éloignant des regles anciennes, supposoient que les premieres qualitez, le sec & l'humide, le froid & le chaud, étoient les seules causes de la santé & de la maladie. Il va faire voir que ce sentiment est contraire, & à la pratique, & à la theorie. p. 78.

En effet celuy qui fait du pain ôte du bled, le froid, le chaud, le sec ou l'humide.] Celuy qui prend du bled & qui en fait du pain, ôte certainement à ce bled quelqu'une de ces premiéres qualitez. Que ces nouveaux Medecins di- p. 80.

ſent donc, quelle eſt celle qu'il luy fait perdre, pour faire voir quelle eſt celle qui luy reſte aprés qu'il eſt fait pain, & qui guerit le malade. C'eſt ce qu'ils ne ſçauroient faire, & par conſéquent il n'y a rien de plus faux que leur ſuppoſition.

p. 81. *Entre celuy qui eſt fait de bled bien purgé & bien lavé.*] Car le pain eſt bien meilleur, quand il eſt fait d'un bled qu'on a lavé avant que de le moudre.

Et autres circonſtances.] Qu'il explique dans le 1. Liv. de la Diete.

p. 82. *Ont trouvé toutes ces differences par rapport à la Nature de l'homme.*] Ils n'ont pas ſuivi des idées & des ſuppoſitions chimeriques, ils ont toûjours conſulté la Nature de l'homme, ils l'ont toûjours euë devant les yeux, & tout ce qu'ils ont établi, ils l'ont établi ſur le ſentiment, & ſur la differente maniére dont ils voyoient que cette Nature étoit affectée.

Qu'on l'a attribuée & qu'on l'attribuë encore à un Dieu.] A Apollon. Par ces fictions les Payens faiſoient entendre, que tout ce qui eſt bon & parfait eſt un don de Dieu, & ne peut venir que de Dieu.

Ces premiers Auteurs n'ont pas eſtimé que ce fuſt le froid ou le chaud, le ſec ou l'humide.] Ce ne ſont pas les premieres qualitez qui font les maladies des hommes, mais les ſecondes. Car comme quelques Auteurs modernes l'ont prouvé, les premieres qualitez ne procedent pas des levains & des ſemences, & par conſéquent elles n'ont ſeules aucune vertu d'agir. Ce ſont les levains qui alterent les humeurs, ſelon leur ſaveur ou qualité, & leur force.

En effet dans l'homme ſe trouve l'a- p 83.
mer, le ſalé, le doux, l'acide.] Voila la ſaine doctrine des anciens medecins, voila la baze de la Medecine. Elle a été abandonnée pendant long-temps, les modernes l'ont enfin renouvellée, & ce n'eſt que par elle qu'on peut élever la Medecine au plus haut degré de perfection.

Et mille autres qualitez qui ont toutes des puiſſances & des vertus differentes.] En effet le nombre de ces qualitez ou ſaveurs eſt infini; car cette diverſité innombrable eſt cauſée par les differentes combinaiſons des petites particules ſalines, tant entre elles qu'avec

d'autres corpuſcules, qui mettent en mille maniéres differentes le chyle, le ſang, la bile, & la lymphe hors de leur état naturel.

Mais lorſqu'il y en a quelqu'une qui ſe ſepare & qui eſt ſeule.] Ainſi ſelon Hippocrate, l'unique moyen de conſerver ou de rétablir la ſanté, eſt d'entretenir ou de rétablir cette harmonie entre ces qualitez ou puiſſances, & pour cet effet quand l'une eſt trop exaltée, il faut la corriger & la rabaiſſer, ou relever la puiſſance abbatuë, & rétablir ainſi l'équilibre. Il faut faire pour la ſanté ce qu'on fait pour la Politique, où l'on tâche toûjours de rabaiſſer un voiſin trop fort & trop puiſſant, en relevant celuy qui eſt trop abatu & trop foible.

p. 84. *Tels ſont le pain.*] Hippocrate donne icy la raiſon pourquoy le pain eſt de tous les alimens celuy dont on ſe laſſe le moins; car cela vient de ce qu'il n'a point de qualité trop dominante, & qu'il eſt proportionné à la nature des corps dont il entretient l'harmonie.

Je ne parle pas des ragouſts & des viandes preparées & aſſaiſonnées pour flater le gouſt & pour irriter l'appetit.] Platon écrit dans le troiſiéme Liv. de ſa

Repub. qu'Homere ne fait jamais manger à ſes Heros, ni poiſſon, quoyqu'ils fuſſent campez ſur le rivage de la mer, ni ragouſts, ni autres viandes agréablement aſſaiſonnées. Car il n'y a rien de plus pernicieux pour la ſanté. Toutes ces viandes produiſent l'intemperance, & l'intemperance eſt un fonds inépuiſable de maladie. C'eſt-pourquoy Platon banniſſoit de ſa Republique les tables delicates des Siciliens, la bonne chere de Corinthe, & les ragouſts & les patiſſeries des Atheniens.

De ſorte qu'il faudra, ou que le Medecin ne diſe que des extravagances.] p. 86. En voulant chercher une ſorte de chaud, qui ne ſoit que chaud, & qui n'ait aucune autre qualité qui l'accompagne.

Ou qu'il ait recours à des choſes connuës & d'uſage.] Et toutes ces choſes connuës & d'uſage auront avec la chaleur d'autres qualitez, & quand on viendra à l'examen, il ſe trouvera que ce ſont ces autres qualitez qui font tout le bien & tout le mal.

Mais auſſi ſur le cuir, ſur le bois, & ſur beaucoup d'autres choſes qui n'ont

pas tant de ſentiment que l'homme.] Toutes ces differentes ſortes de chaud produiſent ſur les corps naturels & artificiels des effets differens & trés-remarquables, mais qui ne ſauroient être imputez à la chaleur. L'experience prouve qu'ils ſont produits par les ſaveurs ou qualitez qui l'accompagnent; & c'eſt ce qu'on voit à l'œil.

p. 87. *En un mot le froid & le chaud ſont, à mon avis, de toutes les qualitez celles qui ont le moins de pouvoir ſur nos corps.*] Il ne rejette pas abſolument ces premieres qualitez comme ſi elles étoient ſans action; mais il prétend qu'elles n'agiſſent pas abſolument d'elles-mêmes. Elles n'agiſſent conſiderablement que par la vertu des ſecondes qui les irritent. Le froid & le chaud ſont plûtoſt les ſuites & les effets de ces ſecondes qualitez qu'elles ne ſont les cauſes des maladies. Par exemple, lorſqu'on a vuidé la bile, qui faiſoit beaucoup de déſordre dans le corps, ne voit on pas manifeſtement que la chaleur ceſſe, & que l'intemperie des viſceres s'évanoüit.

Pendant que le chaud & le froid ſont bien mêlez.] Il va prouver que le chaud

& le froid ne peuvent être la cause des maladies. Ils ne le peuvent quand ils sont bien mêlés, car alors ils sont temperez l'un par l'autre, & ils ne le peuvent pas non plus quand ils sont separez Et il le prouve par la vicissitude continuelle de ces deux qualitez qui succedent trés-promptement l'une à l'autre. Or il est impossible que ce qui va être incessament combattu & corrigé par son contraire, puisse faire beaucoup de mal.

C'est le chaud amer, le chaud acide, le chaud salé.] Car lorsqu'une de ces qualitez domine, elle rompt l'harmonie & excite une fermentation irreguliére & vicieuse. Aussi voit on que les choses les plus chaudes ne causent pas tant la fiévre que les fruits & toutes les autres choses qui se corrompent & s'aigrissent facilement dans l'estomac, & que tout ce qui est salé ou amer & qui rend le sang trop acre. p. 91.

Or cette ardeur cesse, non pas tandis que l'humeur coule.] Si c'estoit le chaud ou le froid qui causast le mal, ce mal cesseroit dés que cette premiére qualité seroit alterée; mais il ne cesse que par la coction, & par consequent c'est p. 92.

l'effet d'une humeur acre & piquante, &c.

p. 96. *Ou calmée.*] *Applanie*, κατεστορέσθη, qu'il oppose au mot μετέωρα, dont il vient de se servir. Ces deux termes sont empruntez de la mer. Dans la tempeste elle éleve ses flots jusqu'aux nuës, & quand la tempeste cesse, elle s'abaisse & s'applanit.

Et l'épaissir à proportion des autres.] Zuingerus a traduit *en une sorte d'humeur loüable & utile.* Il a donc lu, ἐς χυμῶν εἶδος ὠφέλιμον, ou bien, ἐς ἀπηνὲς χυμῶν εἶδος. Mais cela ne me satisfait pas. Je croy qu'Hippocrate avoit écrit, ἐς ἄλλων χυμῶν εἶδος.

p. 97. *Et c'est à quoy les crises & les nombres des temps ont beaucoup de pouvoir.*] Car les jours critiques & les crises ont beaucoup de force pour affoiblir l'humeur peccante, la purger, & l'épaissir.

p. 98. *Et moins utile aux Medecins qu'aux Peintres.*] Car il est fort inutile au Medecin de savoir en general ce que c'est que l'homme; au lieu que cette connoissance est fort utile aux Peintres & aux Statuaires, qui ne sçauroient être habiles dans leur Art, s'ils ne conoissent la forme du corps humain qu'ils veulent imi-

ter, & la proportiõ de toutes ses parties.

Et qu'on ne peut bien apprendre à connoître la Nature que de la Medecine seule.] En effet la Physique enseigne à connoître en general les causes qui ont formé l'homme, & la maniére dont il a été formé. Mais la Medecine enseigne à connoître en particulier chaque homme, & les differences qui se trouvent entre un tel & un tel, & c'est ce qui est utile au Medecin.

C'est de savoir ce que c'est que l'homme par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit.] Car en connoissant ainsi la nature de chaque partie, il connoîtra les alimens qui luy sont propres ou contraires. p 99.

On trouve même qu'il est merveilleux pour ceux qui sont maigres.] Car il nourrit. On voit dans Homere, que les descendans d'Esculape mêlent du fromage dans la boisson qu'ils font prendre à Eurypilus blessé, marque certaine non-seulement qu'ils ne croyoient pas le fromage ennemi de la nature humaine en general, mais qu'ils le croyoient même trés propre en certains états. Pline décrit au long les remedes qui se tirent du fromage, & l'on peut voir ce- p. 100.

qu'Hippocrate en dit dans le II. Livre de la Diete.

Et cette difference est causée par une humeur.] Le fromage augmente la pituite qui est dans le corps, & agite la bile qui est son ennemie, & qu'elle surmonte, & c'est cette inegalité qui fait tout le mal.

p. 101. *Il arrive beaucoup d'accidens fâcheux.*] Il y a dans le texte συμπαρατάξεις; c'est à dire proprement *des combats*. Hippocrate considere tous ces accidens qui arrivent dans les maladies, comme autant de combats qui se font entre la nature & l'humeur morbifique, chacune tâchant d'avoir le dessus. En cet état tout ce qu'on employe n'est pas indifferent; car s'il est amy de la Nature, il vient à son secours & luy aide à surmonter le mal; mais si c'est son ennemy il combat contre elle. Et voila ce que doit bien connoître un Medecin.

p. 105. *Celles qui sont creuses & étenduës contiennent mieux que les autres l'humidité qui s'y est glissée.*] Comme le ventre & les intestins. Ils reçoivent les humeurs, mais ils ne les attirent point. Quand Hippocrate parle de succer &

d'attirer, il parle en Medecin ; car il n'ignoroit pas, que cette attraction n'est proprement qu'une impulsion qui se fait par le mouvement des fibres.

Mais pour celles qui sont solides & rondes.] Comme les os, les tendons, les cartilages, les muscles : Toutes ces parties n'attirent point l'humeur des parties voisines, & quand elle y affluë, elles ne peuvent la retenir.

Car lorsque ces parties ont en elles de l'humidité (des humeurs) & qu'elles se chargent encore des humeurs du dehors.] Ce Passage est fort embroüillé dans le texte. J'ay tâché de l'éclaircir, & j'en ay tiré le sens qui m'a paru le plus juste. Hippocrate parle icy des maux qui arrivent aux parties rares & spongieuses, à cause de leur figure & de leur conformation. Quand elles sont une fois bien imbibées d'humeurs, elles ne peuvent, ni s'en décharger, ni les cuire, il faut avoir recours aux remedes de la Medecine pour les purger.

Toutes les choses qui causent des vents & des tranchées dans le corps.] Aprés qu'Hippocrate a parlé des maux qui sont causez par les humeurs, il parle de ceux que causent les vents. Car les p. 106.

deux cauſes generales des maladies : ce ſont les vents & les humeurs , ῥεύματα ϰαὶ πνεύματα , comme Platon le reconnoiſt dans le 3. Liv. de ſa Repub. ſuivant en cela la doctrine d'Hippocrate.

Les parties charnuës & molles ſont le ſiege des engourdiſſemens & des palpitations, comme on voit dans les chairs des animaux qui viennent d'être égorgez.] Hippocrate pour rendre ſenſible ce qui arrive dans les parties charnuës & molles, ſe ſert d'une comparaiſon empruntée des ſacrifices , car comme on voyoit tous les jours immoler des victimes , on pouvoit remarquer tous les jours , que les chairs des beſtes qu'on égorgeoit étant pleines d'eſprits pendant qu'elles étoient chaudes palpitoient juſqu'à ce que les eſprits fuſſent entiérement ſortis.

L'humeur acide eſt la plus nuiſible de toutes les humeurs.] C'eſt ordinairement l'acide qui cauſe la fiévre ; car ſe mêlant avec la maſſe du ſang , il excite cette efferveſcence qu'on appelle fiévre ; comme lorſqu'on mêle de l'eſprit de vitriol ou quelque autre acide avec de l'huile de tartre ou autre alkali , il ſe fait une ebullition ſenſible.



LA LOY D'HIPPOCRATE.



Comme dans les Etats & dans les Républiques il y a une regle qui apprend aux Citoyens à distinguer le juste d'avec l'injuste & cette regle n'est autre chose que la Loy : tout de mesme dans les Arts il doit y avoir une regle certaine, qui apprenne aux hommes à distinguer ceux qui les professent veritablement d'avec les Sophistes & les Charlatans qui les deshonorent. C'est cette regle qu'Hippocrate propose icy pour la Medecine, c'est-pourquoy il luy a donné le nom de Loy.

LA Medecine eſt le plus illuſtre de tous les Arts ; mais par l'ignorance de ceux qui la profeſſent, & de ceux qui prennent ces Charlatans pour des Medecins, elle eſt devenuë de tous les Arts le plus vil & le plus mépriſable. Cette erreur vient, à mon avis, de ce que la Medecine eſt la ſeule profeſſion contre laquelle les Villes n'ont point ordonné de punition quand elle eſt mal exercée, on ne la punit que par l'ignominie. Or l'ignominie ne bleſſe point ceux qui en ſont comme paitris & qui en ſubſiſtent. Car ils ſont juſtement comme les Acteurs muets d'une Tragedie; ils ont la figure, l'habit & le maſque des veritables Perſonnages, & ne le ſont pourtant point. Ainſi on trouve beaucoup de Charlatans qui ſe diſent Medecins ; mais peu de Medecins qui le ſoient en effet , & qui ayent

ayent veritablement ce caracte-re.

Pour acquerir la ſcience de la Medecine, on a beſoin de ces ſix choſes : D'un heureux naturel ; de bons preceptes ; d'un lieu propre aux études ; de commencer jeune ; d'aimer beaucoup le travail, & de travailler pluſieurs années. Le premier & le principal, c'eſt l'heureux naturel ; car ſi la Nature eſt contraire tout eſt inutile, & ſi elle eſt favorable on apprend aiſement un Art qui doit être appris avec prudence & avec ſageſſe. Il faut commencer jeune, & dans un lieu propre à cette ſorte d'etude, & travailler beaucoup & long-temps, afin que cette ſcience jettant de profondes racines, & devenant comme naturelle, porte heureuſement de bons fruits.

Car l'étude de la Medecine reſſemble parfaitement à la cul-

ture des fruits de la terre. Nôtre Nature, c'eſt-à-dire nôtre eſprit, c'eſt le champ ; les preceptes, c'eſt la ſemence ; commencer de bonne heure, c'eſt jetter cette ſemence dans la bonne ſaiſon ; le lieu propre à cette étude, c'eſt le bon air qui nourrit cette ſemence & la fait croître ; le travail, c'eſt toutes les façons qu'il faut donner à ce champ pour le rendre fertile ; & enfin la longueur du temps, c'eſt ce qui fortifie, nourrit & meurit toutes choſes.

Voila les ſecours dont il faut être muni, pour acquerir cette ſcience, & quand on l'a veritablement acquiſe, il faut voyager dans les Villes, pour n'eſtre pas ſeulement Medecin de nom, mais pour l'eſtre en effet ; car le deffaut d'experience eſt un trés-méchant fonds pour ceux qui le poſſedent, & un pernicieux treſor

& en ſonge & en effet; c'eſt l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite ſage & de la bonne confiance, & la ſource de l'audace & de la timidité, car l'impuiſſance produit la timidité, & l'audace eſt la fille de l'ignorance. Il n'y a que deux choſes, la ſcience & l'opinion. La premiére fait qu'on ſçait, & la ſeconde fait qu'on ignore. Mais les choſes ſaintes ne doivent être montrées qu'aux ſaints; & c'eſt un ſacrilege de les communiquer aux prophanes, avant qu'ils ayent été purgez des erreurs de l'opinion, & initiez aux myſteres de la ſcience.



REMARQUES
SUR LA LOY
D'HIPPOCRATE.

p. 136. ET *cette erreur vient, à mon avis, de ce que la Medecine est la seule profession contre laquelle les Villes n'ont point ordonné de punition.*] Il y avoit des punitions ordonnées contre toutes les autres especes de Sophistes ; car on les bannissoit des Villes, & on confisquoit leurs biens. La Medecine a toûjours été le seul Art où l'on fait tout impunément. C'est de quoy Pline se plaignoit aussi de son temps : *Nulla præterea lex quæ puniat inscitiam capitalem, nullum exemplum vindictæ. Discunt periculis nostris, & experimenta per mortes agunt, Medicoque tantùm hominem occidisse impunitas summa est: D'ailleurs il n'y a aucune loy qui punisse l'ignorance capitale ; il n'y a aucun exemple de vangeance. Ils apprennent à nos perils & fortunes, & font leurs experiences par des morts. Il n'y a que le Medecin qui en tuant les hommes soit assuré de l'impunité.*

Car ils sont justement comme les Acteurs muets d'une Tragedie.] Avec cette difference pourtant que les Acteurs muets d'une Tragedie accompagnent les veritables Acteurs, & servent à orner & à remplir la scene, & que les Charlatans sont l'opprobre de la Medecine, & ruinent & deshonorent les Medecins.

D'un lieu propre aux études.] C'est-à-dire d'un lieu où se trouve tout ce qui est necessaire, tant pour la theorie que pour la pratique de la Medecine. p. 137.

Il faut commencer jeune.] C'est pourquoy les veritables Medecins étoient appellez *Enfans de l'Art*, pour faire entendre qu'ils avoient succé cet Art avec le lait, & qu'ils y étoient nez.

Le lieu propre à cette étude, c'est le bon air qui nourrit cette semence & la fait croître.] Car dans un lieu propre à cette étude, il faut trouver tout ce qui est necessaire à la perfection de cet Art, comme un bon air doit avoir tout ce qui est necessaire pour amener les fruits à une maturité parfaite. Or ce qui est necessaire pour la perfection de la Me- p. 138.

decine, ne ſe trouve que dans les grandes Villes fort peuplées. Encore faut-il ſuppléer par les voyages à ce qui manque en un ſeul lieu.

Et un pernicieux treſor & en ſonge & en effet.] J'ay ſuivi le texte, *& en ſonge & en effet*; Il y en a d'autres qui ont lû, *non en ſonge mais en effet*, & Hippocrate fait alluſion à un paſſage d'Homere du 19. Liv. de l'Odyſſée : οὐκ ὄναρ ἀλλ' ὕπαρ ἐσθλόν. *Ce n'eſt pas un ſonge mais une verité avantageuſe, &c.*

p. 139. *Et la ſource de l'audace & de la timidité, car l'impuiſſance produit la timidité.*] Il fait voir comment l'inexperience produit deux choſes auſſi contraires que ſont l'audace & la timidité. Elle produit l'audace par l'ignorance, c'eſt à dire qu'ils entreprennent hardiment toute ſorte de maux, parce qu'ils ne ſavent pas diſtinguer ceux qui peuvent être gueris d'avec ceux qui ſont incurables; & elle produit la timidité par l'impuiſſance, parce que lorſqu'il faut mettre la main à l'œuvre, ils ſont comme un Pilote fort ignorant qui eſt battu d'une groſſe tempeſte, ils ne ſavent remedier à rien, & tout les épouvante. Hip-

pocrate oppose donc la bonne confiance ἐνθυμίην, à l'audace θρασύτητι, & la tranquillité qui vient d'une conduite sage εὐφροσύνην, il l'oppose à la timidité δειλίη. Ce passage est fort beau & fort remarquable.

Il n'y a que deux choses, la science & l'opinion. La premiére fait qu'on sait, & la seconde fait qu'on ignore.] Hippocrate avoit connu cette grande verité, que le savoir vient de l'intelligence, & l'opinion de l'erreur. Et c'est ce que saint Augustin à fort bien dit : *Quod intelligimus debemus rationi, quod opinamur errori: Nous devons à la Raison ce que nous entendons par l'intelligence, & à l'erreur ce que nous ne savons que par l'opinion.* Car l'opinion fait qu'on croit savoir ce que l'on ne sait pas, ou qu'on ne sait pas bien certainement, l'opinion n'étant qu'une conception fausse ou incertaine de la chose conceuë, au lieu que la science est une conception vraye, & qui s'accorde avec la chose qu'on conçoit.

Et initiez aux mystéres de la science.] C'est à dire avant qu'ils ayent appris les sciences qui ouvrent le chemin de la

Medecine & qui ſont la baze & le fondement de cet Art. *V*. le Traitté de la Decence.





LE SERMENT D'HIPPOCRATE.



'Est le formulaire du serment qu'on faisoit faire à ceux, qui aprés avoir étudié la Medecine dans les écholes publiques, vouloient avoir la liberté de la pratiquer, & ce serment étoit different de celuy qu'on exigeoit de ceux qui se presentoient pour estre Disciples, & dont il est parlé dans celui-cy.

JE jure par Apollon le Dieu de la Medecine; par Esculape; par la Déesse Hygea, qui preside à la santé; par la Déesse Panacée, qui preside à la guerison;

Par tous les Dieux & par toutes les Déesses, & je les prens à témoin, que j'accompliray de tout mon pouvoir & selon mes connoissances, l'obligation que je contracte aujourd'huy, & que je tiendray ce serment comme je le jure & qu'il est écrit. Je regarderai toûjours comme mon pere celuy qui m'a enseigné cet Art; je luy aideray à vivre & luy donneray toutes les choses dont il aura besoin. Je tiendray lieu de frere à ses enfans, & s'ils veulent se donner à la Medecine, je la leur enseigneray sans leur demander, ni argent ni promesse. Je les instruirai par des preceptes abbregez & par des explications étenduës, & autrement, avec tout le soin possible. J'instruiray de même mes enfans & les disciples qu'on aura mis sous ma conduite, qui auront été immatriculez & qui auront

fait le ferment ordinaire, & je ne communiqueray cette ſcience à nul autre qu'à ceux-là.

J'ordonnerai aux malades, autant que je le pourray & que je le ſauray, le regime le plus propre pour haſter leur gueriſon, & je ne leur donneray jamais rien qui puiſſe les bleſſer ou les incommoder en quelque maniére. Je ne conſeilleray jamais à perſonne d'avoir recours au poiſon, & j'en refuſeray à tous ceux qui m'en dmanderont. Je ne donneray à aucune femme des remedes pour la faire accoucher avant ſon terme. Je conſerveray ma vie pure & ſainte, auſſi-bien que mon Art. Je ne tailleray jamais ceux qui ont la pierre, & laiſſeray faire cette operation aux Maiſtres que cela regarde particuliérement. Je n'entreray jamais dans quelque maiſon que ce ſoit que pour aſſiſter ceux qui

auront besoin de mon secours, & n'abuseray jamais des entrées que cet Art donne, pour faire aucune injustice, ni pour corrompre personne en aucune façon, & moins encore pour débaucher homme ou femme, esclave ou libre.

Tout ce que je verray ou que j'entendrai dans le commerce des hommes, soit dans les fonctions ou hors des fonctions de mon ministere, & qui ne devra point être rapporté, je le tiendray trés-secret, comme un des plus grands mysteres. Ainsi puissay-je vivre long temps dans une santé parfaite, réussir dans mon Art, & être celebre parmy tous les hommes dans tous les siécles, comme je garderay ce serment, sans en violer un seul Article, & si j'y manque & que je me parjure, qu'il m'arrive tout le contraire de ce que j'ay souhaitté.

REMARQUES SUR LE SERMENT D'HIPPOCRATE.

Je jure par Apollon le Dieu de la Medecine.] Il se presente icy naturellement une difficulté ; c'est de savoir si Hippocrate avoit trouvé ce serment établi, s'il avoit été obligé de le prester, ou s'il en est luy-même l'Auteur. Le dernier sentiment est le plus vraysemblable. Il paroist même que c'est celuy de l'antiquité. Car S. Hierosme écrit : *Hippocrates adjurat discipulos suos antequam doceat, & in verba sua jurare compellit, extorquet sacramento silentium, sermonem, incessum, habitum, moresque præscribit.* Hippocrate, aprés avoir donné dans le Traitté précedent des loix pour la theorie, en donne icy pour la pratique. Ainsi il doit être regardé comme l'Auteur & le Fondateur de cette profession, qui avant luy étoit en proye à tous les Charlatans & Sophistes. p. 145.

p. 146. *Je les instruiray par des preceptes abbregez, par des explications étenduës & autrement.*] Par le mot παραγγελίης, Hippocrate entend des maximes generales & aphoristiques; par celuy d'ακροήσιος, il entend les explications étenduës de ces maximes & preceptes generaux; & par cette expression καὶ τῆς λοιπῆς ἁπάσης μαθήσιος, *& par toute autre maniére d'enseignement*; il entend les exemples en leur faisant voir la pratique de ce qui leur a été enseigné.

Qui auront été immatriculez & qui auront fait le serment ordinaire.] Car avant qu'un jeune homme pust estre receu au nombre des disciples, Hippocrate vouloit qu'on le fist jurer, qu'il n'abuseroit point de cet Art, & qu'il ne communiqueroit ses secrets à personne.

p. 147. *Et je ne communiqueray cette science à nul autre qu'à ceux-là.*] Ce n'estoit, ni par envie, ni par jalousie, qu'Hippocrate vouloit qu'on prist cette précaution, de ne communiquer cette science qu'aux veritables disciples, c'étoit au contraire par amour du public; car alors il n'y avoit rien de plus dangereux que de divulguer les secrets

de la Medecine, à cause des Sophistes qui en abusoient & qui ne s'en servoient que pour le gain.

Et je ne leur donneray jamais rien qui puisse les blesser ou les incommoder.] Les blesser, c'est-à-dire les faire mourir ou les rendre malades actuellement ; les incommoder, c'est-à-dire avoir des suites fâcheuses, comme en ont d'ordinaire les philtres, & toutes les choses qui alterent la raison, ou qui jettent dans une grande foiblesse. Sous ce dernier genre Hippocrate comprend aussi tous les prestiges, les enchantemens & les nœuds, qui étoient fort en usage dans ce temps-là, & que Platon appelle, *ἀδικίαν injustice*, qui est le propre terme dont Hippocrate s'est servi. On peut voir l'onziéme Liv. des Loix. p. 933. & 934. de l'Edit. de Serres.

Je ne conseilleray jamais à personne d'avoir recours au poison.] Ce passage est remarquable : Hippocrate reconnoissoit que les hommes n'avoient pas le droit de se faire mourir eux-mêmes, D'ailleurs y a-t-il rien de plus injuste que de faire servir à la destruction des hommes ; un Art, qui n'a été inventé que pour leur salut ?

Je ne donneray jamais à aucune femme des remedes pour la faire accoucher avant son terme.] Cependant dans le Traitté *de la Nature de l'enfant* Hippocrate rapporte luy-même qu'il fit blesser une Chanteuse, qui n'étoit grosse que de six jours. Ceux qui ne sçauroient accorder ce passage avec ce serment, disent que ce Traitté n'est pas d'Hippocrate, mais de son fils Polybe. Ce sera toûjours la même difficulté. Polybe n'avoit il pas fait le même serment? D'où vient donc qu'il le viole? Il y a plus d'apparence à dire qu'Hippocrate se porta à cela, persecuté par la Maistresse de cette Chanteuse & pour éviter un plus grand mal. Car cette Maîtresse avare, qui tiroit un trés grand profit de la prostitution de son esclave, n'auroit pas manqué de tenter toutes sortes de voyes, & de faire mourir la mere en voulant perdre son fruit. D'ailleurs il paroist par un passage d'Aristote dans le VII. Liv. de ses Politiques, qu'en ce temps-là on étoit persuadé, qu'il n'y avoit de crime à faire blesser les femmes que lorsque l'enfant étoit formé & animé, & qu'il n'y avoit aucune injustice avant ce

temps-là. Erreur grossiére & étonnante, même dans les tenebres du Paganisme.

Je ne tailleray jamais ceux qui ont la pierre, & laisseray faire cette operation aux Maistres.] Les Medecins de ce temps-là étoient Chirurgiens; mais ils ne se mêloient pas de tailler. On prétend qu'ils regardoient cette operation comme indigne d'eux, parcequ'elle ne demande qu'une grande legereté de main & presqu'aucune science. Je croirois plûtost que la taille étant encore fort grossiere & fort dangereuse, les Medecins furent ravis de s'en décharger sur ceux qui en faisoient une profession particuliére, & qui par-là pouvoient porter cet Art à sa derniére perfection.





DU MEDECIN.



E Traitté regarde plus le Chirurgien que le Medecin, car en ce temps-là on commençoit l'étude de la Medecine par la Chirurgie.

CE Traitté eſt fait pour enſeigner la conduite que doit tenir un Medecin pour avoir de l'autorité, & la maniére dont il doit préparer le lieu où il travaille. Pour ce qui eſt de ſa conduite, il doit tâcher d'avoir le teint bon & de ſe bien porter autant que ſon temperament le peut permettre, car la plûpart des hommes, s'imaginent qu'un Medecin, qui n'a pas une

bonne ſanté, ne ſauroit donner aux autres ce qu'il ne ſe donne pas à luy-même. Il doit être propre ſur ſa perſonne, n'avoir que des habits honnêtes, & ne ſe parfumer que d'odeurs qui ne ſoient ni dangereuſes, ni ſuſpectes; cela plaiſt aux malades & les rejoüit. Il doit être d'une ſageſſe à toute épreuve, non-ſeulement pour garder le ſilence, mais pour être moderé & retenu en tout, car rien ne contribuë tant à la reputation d'un Medecin que les bonnes mœurs & une vie ſans reproche. Il faut qu'il ſache joindre la gravité avec l'humanité, la trop grande facilité eſtant toûjours mépriſée, quelque commode qu'elle ſoit. Mais il doit bien diſtinguer les occaſions où il a la liberté de ſe ſervir de l'une ou de l'autre, c'eſt à dire de faire paroiſtre, ou ſa gravité, ou ſon

humanité. Car les mêmes choses ne plaisent pas toujours aux mêmes gens ; pour plaire il faut qu'elles soient rares. Il faut qu'il ait l'air d'un homme serieux & pensif, sans qu'il paroisse sur son visage aucune marque de chagrin ni d'amertume, ce qui le feroit passer pour misanthrope, ou pour glorieux. D'un autre côté celuy qui aime trop à rire & qui paroist trop gay devient importun & insuportable; c'est pourquoy ce dernier défaut est autant à éviter que le premier. Il faut que la justice & la probité l'accompagnent en toutes rencontres, rien n'étant si necessaire à un Medecin à cause de l'étroit commerce qu'il a avec ses malades. En effet les malades s'abandonnent entiérement à leur Medecin. Le Medecin entre à toute heure chez eux, il voit leurs femmes & leurs filles, & il est

toûjours au milieu de tout ce qu'il y a de plus precieux dans la maiſon. Il faut donc qu'il ait les mains pures, & qu'il reſiſte à toutes ſortes de tentations. Voila comme un Medecin doit être pour le corps & pour l'ame.

Venons aux preceptes qui ſont neceſſaires pour la pratique de ſon Art, & deſcendons juſques aux premiers principes, afin qu'un homme puiſſe commencer à apprendre par-là; auſſi-bien tout ce qui ſe fait dans la maiſon du Medecin regarde proprement ceux qui apprennent. Il faut qu'il ait dans ſa maiſon un lieu qui ſoit commode & bien ſitué; & il le ſera, s'il n'eſt point trop expoſé au vent & au ſoleil, car le grand jour n'eſt pas deſagréable au Medecin; mais il eſt trés-deſagreable aux malades. Il faut ſur tout qu'il évite le jour qui

fait mal aux yeux, & qu'il prenne bien garde, qu'il ne l'ait en face ; car il incommode beaucoup ceux qui ont la veuë foible, & la moindre chose suffit pour la troubler. Il faut que les sieges ne soient, ni trop hauts ni trop bas, afin que les malades y puissent être assis commodement, & les Medecins faire tout ce que leur Art demande.

Hippocrate défend les vases inutiles, & plûtost pour la parade que pour l'usage; tels que sont la plûpart de ceux qui ornent les boutiques de nos Apotiquaires.

Je veux qu'il n'employe l'airain que pour ses instruments ; ces vases d'airain dont on se sert pour l'ornement me paroissent d'une parade non-seulement inutile, mais insuportable. Il faut que l'eau dont il se sert soit pure & bonne à boire ; & que ses frottoirs soient les plus propres & les plus doux qu'il se pourra. Il ne doit employer que du linge de lin pour les yeux ; & pour les playes il peut se servir d'éponges ; car ces choses-là paroiss-

sent toutes seules d'un grand secours. Tous les instrumens dont il se sert doivent être bien faits & accommodez aux usages ausquels il les destine, soit pour la grandeur, soit pour la pesanteur, ou pour la legereté. Il doit prendre garde que toutes les choses qu'il employe soient trés bonnes, & particuliérement celles qui sont long-temps sur les parties malades, comme les bandages, les drogues, les linges qu'on met sur les playes, les cataplasmes; car toutes ces choses y demeurent long temps, au lieu qu'on en employe trés peu à les ôter, à rafraîchir les parties, à les nettoyer, & à faire des fomentations avec de l'eau.

Or il faut bien prendre garde à ce qu'on fait quand il s'agit du plus ou du moins à l'égard du temps; l'un & l'autre sont trés-bons quand on s'en sert à propos

pos; mais il ne faut pas les confondre.

Le bandage le plus propre & le plus convenable à la Medecine, c'est celuy qui donne beaucoup de soulagement aux malades & qui aide beaucoup le Medecin. Toute sa science consiste principalement, à savoir serrer où il faut, & lâcher où il faut. Mais on doit sur tout avoir égard à la saison, pour voir s'il faut couvrir ou non, c'est à dire mettre des linges & des compresses sous la ligature, & faire un bandage serré ou lâche, afin qu'on ne peche point en couvrant & en serrant une partie foible trop ou trop peu. Il faut mépriser les bandages ajustez & qui ne sont faits que pour l'ostentation & pour la pompe. Car ils sont ridicules, & sentent le Charlatan; souvent même ils font beaucoup de tort aux ma-

lades ; & il faut ſe ſouvenir que les malades cherchent du ſecours & non pas de l'ornement.

Pour ce qui eſt des operations de la Chirurgie, la viteſſe & la lenteur ſont également recommandables & neceſſaires dans celles qui ſe font par le fer & par le feu. Toutes les fois qu'on n'a beſoin que d'une inciſion ſeule, il faut la faire le plus promptement qu'on peut ; car, comme ceux qu'on inciſe ſentent une grande douleur, cette douleur ne ſauroit être trop courte ; mais quand il faut faire pluſieurs inciſions, il faut les faire trés-lentement ; c'eſt à dire qu'il faut mettre beaucoup de temps entre les unes & les autres ; les inciſions trop promptes, qui ſe ſuivent de trop prés, cauſent une grande douleur & une douleur continuelle ; au lieu que celles qui ſont lentes, c'eſt-à-di-

re, qui se font à plusieurs reprises éloignées, donnent du relâche au malade, qui par-là est mieux en état de les souffrir.

Je diray la même chose des instrumens. Il faut se servir de grandes ou de petites lancettes, selon les differentes occasions. Car il y a des parties dans le corps d'où le sang vient avec peine ; & d'autres d'où il vient si facilement, qu'on a même de la peine à l'arrester. Telles sont les veines des jambes & quelqu'autres. Dans ces derniéres on ne doit faire que de petites ouvertures ; car il ne faut pas que le sang vienne trop abondamment, & il suffit d'en tirer, quoyqu'on n'en tire pas beaucoup ; mais dans les premieres où il n'y a point de danger, & dont le sang n'est point trop subtil, il faut se servir de grandes lancettes pour faire de grandes

ouvertures, parce qu'autrement le ſang ne viendroit pas. Or il n'y a rien de plus honteux dans la Chirurgie que de ne pas operer ce que l'on veut.

Ventouſes non ſcarifiées. Il y a deux ſortes de ventouſes dont on peut ſe ſervir. Lorſque la fluxion eſt fort éloignée de la ſuperficie des chairs, il faut que la ventouſe ait le col étroit, & qu'elle ne ſoit pas ventruë, mais longue vers la main, & fort legere; car de cette maniére elle attire en droiture les humeurs les plus éloignées. Mais lorſque le mal eſt répandu dans les chairs, il faut que la ventouſe ſoit en tout comme cette premiére, excepté qu'elle doit avoir le col large; car une ventouſe qui n'a pas le col large, ne peut pas embraſſer beaucoup de chairs, & ſi elle eſt peſante, elle affaiſſe la ſuperficie, ce qui empêche l'attraction, & fait par

consequent qu'on laisse l'humeur qui cause la maladie : Et au contraire si lorsque la fluxion est éloignée de la superficie & fort profonde, on se sert de ventouses à col large, elles attirent beaucoup des autres chairs, & l'humeur, qu'elles en attirent, empêche le cours des serositez qu'on devroit attirer. On laisse ce qui cause la maladie ; & on attire ce qui ne fait aucun mal. Il faut donc juger de la grandeur que doivent avoir des ventouses qu'on veut rendre utiles, par rapport aux parties sur lesquelles on veut les appliquer.

Quand il est necessaire de scarifier les ventouses, il faut le faire jusqu'au fond, car il faut toûjours que le sang des lieux qu'on incise, paroisse manifestement, autrement il ne faut pas toucher au rond que la ventouse a élevé. Car la chair de l'endroit malade

Ventouses scarifiées.

eſt fort tenduë & gonflée. Il faut ſe ſervir de lancettes courbes par la pointe, & qui ne ſoient pas trop étroites; car il vient ſouvent des humeurs gluantes & épaiſſes, & il y a du danger qu'elles ne s'arreſtent au paſſage, quand l'ouverture eſt trop petite.

Pour ce qui eſt des veines des bras, il faut les arreſter par des ligatures; car il arrive ſouvent que la chair qui couvre la veine n'eſt pas bien jointe avec elle; de ſorte que la chair venant à gliſſer, les deux ouvertures ne répondent plus l'une à l'autre, & la veine étant couverte, n'a plus d'iſſuë, ce qui empêche le ſang de couler & eſt cauſe qu'il ſe forme ſouvent du pus dans cette partie, & cette méchante operation produit deux grands inconveniens, beaucoup de douleur à celuy qui la ſouffre, & u-

ne grande honte à celuy qui la fait. Il faut uſer de la même circonſpection pour toutes les veines. Voila les inſtrumens qui ſont neceſſaires à un Medecin qui veut devenir Artiſte. Tout le monde ſe peut ſervir des inſtrumens à arracher les dents, & à couper ou inciſer la luette, & autres de cette nature, leur uſage paroiſſant trés-ſimple.

Pour ce qui eſt des tumeurs ou abcés & des ulceres qui ſont de grandes maladies, il faut beaucoup plus d'art pour les découvrir, quand ils ſe forment, pour les diſſoudre, & pour les empêcher de groſſir. Aprés ce premier degré d'habileté, le ſecond eſt de les faire aboutir à un endroit viſible qui ſoit trés-petit, & à les traitter de maniére, que la matiére qui les forme, ſoit égale par tout. Car ſi elle eſt inégale, il y a du

danger qu'ils ne crevent, & qu'ils ne forment un ulcere trés difficile à guerir. Il faut donc la tenir égale en la faisant également meurir, ne les point percer avant le temps & ne pas permettre qu'ils percent d'eux-mêmes. Dans nos autres Traitez, nous avons marqué les choses qui peuvent les faire meurir également.

Les ulceres semblent avoir quatre chemins tout differens; car les uns vont en bas, ce sont les fistules & tous les ulceres qui ont du pus caché & qui sont creux en dedans. Les autres vont en haut, ce sont ceux qui paroissent sur la chair. Les troisiémes s'étendent au large, & ce sont ceux qu'on appelle rampants. Et les quatriémes s'étendent également; & ce dernier mouvement paroist plus conforme à la Nature. Voila donc les accidens qui arrivent aux chairs,

&

& pour tous il y a les mêmes remedes.

Dans les autres Traittez on a expliqué leurs ſignes, & la maniere dont il faut les traitter, & l'on a ſuffiſamment enſeigné les moyens qu'il faut employer pour les guerir, tant ceux qui s'étendent également & ceux qui ſe rempliſſent de chair, que ceux qui ſont profonds & ceux qui s'étendent en large.

Pour ce qui eſt des Cataplaſmes, voicy comment on doit s'en ſervir. On ne ſauroit apporter trop de ſoin & d'exactitude pour les linges qu'on met ſur l'ulcere. Il faut proportionner le linge à l'ulcere, & faire le cataplaſme tout autour du mal; car cet uſage du Cataplaſme eſt conforme aux regles, & eſt d'un trés grand ſecours, la vertu du cataplaſme qu'on met tout autour s'étendant juſqu'à

l'ulcere, & le linge dont on le couvre l'empêchant d'en être offencé.

Pour ce qui est du temps où il faut se servir de toutes ces choses, & de la maniére dont il faut apprendre leur force & leur vertu, ce n'est pas icy le lieu d'en écrire ; car cela demande une grande connoissance de la Medecine, & ne doit être l'étude que de ceux qui sont déja fort avancez dans cet Art. Aprés cela vient naturellement cette partie de la Chirurgie qui enseigne à penser les blessures, & à arracher les traits qui sont restez dans le corps. Cette science ne peut être aprise dans nos Villes ; car pendant la vie d'un homme, il arrive trés rarement que nos Villes ayent la guerre entre elles ou avec leurs voisins. Mais on peut fort bien l'apprendre chez les Etrangers ; c'est-

pourquoy celuy qui veut devenir bon Chirurgien, doit chercher la guerre chez les Etrangers, & suivre les armées, où il sera dans un exercice continuel qui peut seul le rendre habile.

Ce qu'il y a de plus difficile & de plus profond dans cet Art, c'est de bien connoître les signes des traits qui sont restez dans le corps ; car par ce moyen quand un blessé aura été mal pensé, on sera en état de corriger cette faute, & on ne sera pas reduit à l'abandonner ; il n'y a qu'un homme qui connoîtra parfaitement ces signes, qui puisse entreprendre cette cure, y réussir. Mais dans nos autres Traittez nous avons assez parlé de toutes ces choses.

REMARQUES
SUR LE TRAITÉ
DU MEDECIN.

p. 155. *IL doit tâcher d'avoir le teint bon & de se bien porter.*] Dans Platon Socrate est d'un sentiment bien opposé à celui-cy ; car il veut que le Medecin ait eu toutes sortes de maux, & qu'il soit fort valetudinaire; & cela par deux raisons: La premiére, afin qu'il connoisse toutes les maladies par sa propre experience : Et la seconde, afin qu'il paroisse qu'il entretient & conserve sa vie par la force de son Art. Les malades seront assez du goust de Socrate, mais celuy d'Hippocrate plaira davantage aux Medecins.

p. 156. *Mais il doit bien distinguer les occasions où il a la liberté de se servir de l'une ou de l'autre, c'est à dire de faire paroître sa gravité ou son humanité, &c.*] J'ay étendu ce passage qui est fort court & fort obscur dans le Texte. Hippocrate dit, qu'il faut que le Medecin

connoisse bien les occasions où il doit être humain ; car s'il a toûjours de la gravité, il passera pour un orgueilleux & un superbe, & s'il est toûjours humain, il passera pour un flatteur qui cherche des pratiques.

Aussi-bien tout ce qui se passe dans la maison du Medecin regarde proprement ceux qui apprennent.] Il veut dire à mon avis, que tous les malades qui alloient ou qu'on portoit dans les boutiques étoient le sujet de l'étude des apprentifs ; c'est à dire des Chirurgiens ; car tous les malades de maladies externes alloient se faire traitter dans les maisons des Medecins ; au lieu que les Medecins alloient dans les maisons des malades qui avoient des maladies internes & cachées, & cette derniére sorte de Medecine fut appellée *Clinicé*, parce que les Medecins alloient voir les malades dans leurs lits ; & ce fut Hippocrate qui la renouvella, ou qui la fonda. p. 158.

Et qu'il prenne bien garde qu'il ne l'ait en face.] Le Medecin a besoin du grand jour, mais il ne faut pas qu'il l'ait en face dans ses operations ; car si le grand jour peut nuire au malade, p. 159.

il peut aussi nuire au Medecin en l'ébloüissant.

Car ces vases d'airain dont on se sert pour l'ornement.] Les Charlatans qui ne pouvoient attirer le monde par leur habileté dans leur Art, tâchoient de luy donner dans les yeux par une vaine pompe, en étalant dans leurs boutiques une infinité de boëtes & de vases d'airain qui étoit alors fort estimé.

p. 160. *Or il faut bien prendre garde à ce qu'on fait quand il s'agit du plus ou du moins à l'égard du temps.*] Car il y a bien moins de danger aux fautes qu'on fait dans les choses qui ne servent que peu de temps, que dans celles qu'on fait dans les choses qui servent long-temps. Celles-cy sont d'une trés-grande consequence; au lieu que les autres sont legeres & se reparent facilement.

p. 164. *Il y a deux sortes de ventouses dont on peut se servir.*] Les ventouses que l'on scarifie, & les ventouses que l'on ne scarifie point. Il commence par les derniéres.

p. 165. *Car la chair de l'endroit malade est fort tenduë & gonflée.*] A cause de la fluxion & des humeurs que la ventouse a attirées, & par consequent les in-

cisions sont inutiles si elles ne sont profondes.

Pour ce qui est des tumeurs ou abcés, & des ulceres qui sont de grandes maladies.] Hippocrate ne parle icy que des tumeurs & ulceres qui sont trés-considerables, car les autres se guerissent facilement d'eux-mêmes par la Nature seule, sans le secours du Medecin. p. 167.

Ne les point percer avant le temps, & ne pas permettre qu'ils percent d'eux-mêmes.] C'est à dire qu'il ne faut, ni les percer, ni souffrir qu'ils percent d'eux-mêmes avant que la matiére soit bien meure, bien cuite. p. 168.

Dans nos autres Traittez nous avons marqué les choses qui peuvent les faire meurir également.] Dans le Traitté des ulceres, & dans celuy des playes de la teste.

Les uns vont en bas.] C'est à dire au profond, de la circonference au centre, comme les fistules, les cancers cachez qui creusent toûjours.

Les autres vont en haut.] Du centre à la superficie, comme toutes les excroissances de chair.

Et les quatriémes s'étendent également.] J'ay ajoûté au texte ce dernier

mot εἰς ὁμαλὲς *également*, qui seul peut rendre ce passage intelligible.

p. 169. *Et pour tous il y a les mêmes remedes.*] J'ay suivi une correction manuscrite qui est à la marge de l'Hippocrate de M. Bourdelot, πᾶσαις δὲ κοινὸν τὸ συμφέρον. Il designe les remedes qui dessechent; car ils sont bons pour toutes sortes d'ulceres.

Il faut proportionner le linge à l'ulcere, & faire le cataplasme tout autour du mal.] C'est à dire que l'ulcere doit être couvert d'un linge sans cataplasme, & le cataplasme ne doit être qu'autour de l'ulcere; de cette maniére le linge couvre & garantit l'ulcere, en empêchant le cataplasme de le toucher.

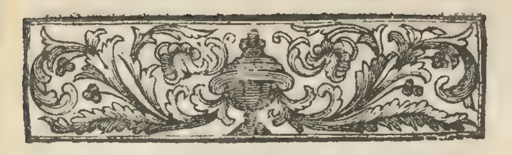
p. 170. *Pour ce qui est du temps, où il faut se servir de toutes ces choses, & de la maniére dont il faut apprendre leur force & leur vertu.*]Hippocrate ne juge pas à propos d'expliquer dans un Traitté, qui n'est fait que pour les apprentifs, des choses qui ne sont propres qu'aux veritables Medecins, qu'aux Medecins parfaits. Et voila comment peu à peu la Chirurgie a été separée de la Medecine, les Apprentifs, c'est à dire

les Chirurgiens, ſe contentant des premiers élemens, & n'aſpirant point à la perfection, & les Medecins, qui s'étoient élevez aux plus hautes connoiſſances ne ſe ſouciant pas ou mépriſant de ſe rabaiſſer à des operations qu'ils regardoient comme les premiers élemens & la derniére claſſe de leur Art. Aprés avoir mépriſé l'operation de la main, ils mépriſerent encore plus la preparation des remedes, & par ce moyen la Pharmacie eut le même ſort que la Chirurgie, & fit un Corps à part.

Car pendant la vie d'un homme, il arrive rarement que nos Villes ayent la guerre entre elles ou avec leurs voiſins.[Aprés la guerre du Peloponeſe la Grece joüit d'une longue paix, & les guerres qui s'éleverent enſuite furent trés-courtes. On ne voit pas même que l'Iſle de Cos, pour les Habitans de laquelle Hippocrate écrit particuliérement, y fuſt meſlée.

Chez les Etrangers.] Chez tous les Barbares, Scythes, Perſes, Medes, Egyptiens, &c.





DE LA DECENCE ET DE LA MODESTIE NECESSAIRES A UN MEDECIN.



E Traitté est tres-beau & trés-digne d'un grand Philosophe, car il est plein de grands principes; Mais il est écrit si obscurement, & d'ailleurs corrompu en tant d'endroits, que c'est naviger sur une mer pleine d'écueils que d'entreprendre de le traduire. Je n'oserois pas me flatter a'y avoir reussi en tout; J'espere

seulement qu'on le trouvera un peu plus clair & plus intelligible qu'il n'a paru dans les Traductions latines.

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'on a dit que la Sageſſe (*la Philoſophie*) eſt utile à tout. Je parle de la Sageſſe qui conduit les hommes dans le commerce de la vie ; car on donne ce nom à beaucoup de choſes, qui n'ont pour but qu'une vaine curioſité & qui n'enſeignent rien d'utile. Ce n'eſt pas que dans ces mêmes choſes on n'y trouve des parties qui ſont bonnes, & dont on peut tirer quelque profit, quand elles ne ſerviroient qu'à faire éviter l'oiſiveté, & la corruption qui regne parmy les hommes ; car il n'y a point de vice où il n'y a point d'oiſiveté. L'oiſiveté & l'inoccupation cherchent le vice & s'y laiſſent

entraîner, au lieu que l'occupation & la meditation tirent des disputes même les plus inutiles quelque avantage pour l'honnêteté & pour l'ornement de la vie. Mais la Sagesse habillée en Art est plus agréable & plus utile aux autres, pourvû que ce soit un Art où l'on ait pour but la Decence & la veritable Gloire. Car tous les Arts qui ne se proposent ni un gain deshonnête, ni la vanité, ont une methode artificielle (*seure*) au lieu que ceux où l'innocence ne regne point, *changent tous les jours*, & sont enfin proscripts, comme des corrupteurs de la jeunesse. Car les jeunes gens qui sont tombez entre les mains de ces malheureux qui les professent, quand ils sont hommes faits ne sçauroient les regarder sans honte, ni soûtenir leur veuë sans fremir. Et quand ils sont

vieux, la haine & la vangeance les portent à faire des Loix qui les chaſſent des Villes. En effet ce ſont des Charlatans qui rodent de Ville en Ville, & qui font des aſſemblées pour tromper les hommes par un vain babil qui n'a rien de ſolide & qui ne viſe qu'au gain.

Il eſt aiſé de les connoître à leurs habits & à leurs maniéres. On ne ſauroit trop fuir ceux qui ſont ajuſtez avec trop de ſoin & de pompe, & au contraire on ne ſauroit trop rechercher ceux qui n'ont rien d'affecté ni de ſuperflu. La ſimplicité & la modeſtie dans les habits marquent un homme, qui a ſoin de ſa reputation, qui penſe, qui eſt renfermé en luy-même & qui ne cherche qu'à ſe perfectionner dans ſon Art. Ceux qui dans leurs mœurs & dans toutes leurs manieres font paroître cette ſor-

te de ſageſſe, ne ſont, ni répandus en choſes vaines, ni curieux. Ils ſont graves avec ceux qui ne les abordent que pour les amuſer ; toûjours preſts à refuter & à convaincre ceux qui s'oppoſent à leurs ſentimens ; ils ſont gracieux & affables avec leurs ſemblables ; civils & moderez avec tous les autres ; ſeveres dans les revoltes & dans les contradictions ; d'un ſecret impenetrable ; prompts & habiles à profiter de l'occaſion, & patients pour l'attendre ; ſobres & nullement difficiles pour leur manger ; contents de peu ; expeditifs dans leurs diſcours qui ſont toûjours ſolides ; Ils ne diſent rien qu'ils ne demontrent. Ils parlent purement ſans affectation ; Ils ſont pleins de douceur & de grace, & fortifiez par la gloire qui leur revient de toutes ces qualitez, ils ſont toûjours en état de dé-

fendre avec ſuccés la verité de leur Art, & de purger les eſprits de toutes ſortes d'erreurs par des demonſtrations claires & ſenſibles.

Le guide le plus ſeur pour y parvenir c'eſt la Nature. Ceux qui s'attachent aux Arts, & à qui elle eſt favorable, peuvent reuſſir ſans beaucoup de peine dans toutes les choſes qu'on vient d'expliquer. Car l'uſage même, qui ne ſe peut enſeigner, ni dans la Sageſſe, ni dans l'Art qui luy eſt adjoint, peut être enſeigné par la Nature, de maniére que cela ſera le commencement de l'Art. En effet la Nature même ſe confond & ſe mêle avec la Sageſſe, pour faire connoître ce que la Nature fait. Cependant il y a beaucoup de gens, qui étant entêtez de l'un ou de l'autre de ces deux moyens, (de la

la Nature seule, ou de l'Art seul) se trompent, & se trouvent tous les jours fort loin de leur compte, parce qu'ils ne les joignent pas tous deux pour faire leurs demonstrations dans les sujets qui se presentent. Et si l'on examine aux rayons de la verité ce qu'ils avancent dans leurs beaux discours, on ne le trouve point du tout conforme à la Nature, on voit au contraire qu'ils se sont éloignez du chemin de leurs Maistres, & par conséquent de la verité. De-là vient que se trouvant nuds & dépoüillez des vrais principes, ils se couvrent & s'envelopent de leur méchanceté, & triomphent de leur infamie. Mais ceux-là parlent toûjours bien qui ne parlent que des choses qu'ils ont bien apprises *par raison & par experience*, & tout ce qui est fait par méthode selon

les regles de l'Art, eſt un effet de la Raiſon; au lieu que ce qui eſt dit ſelon les regles de cet Art, & qui n'eſt pas executé de même, eſt une preuve évidente d'une méthode incertaine, & qui n'eſt point appuyée ſur des regles ſeures. Car diſcourir ou avancer des opinions & ne rien executer, c'eſt un ſigne certain d'ignorance & de défaut d'Art, & ces diſcours pleins d'opinion, particuliérement dans la Medecine, deshonorent ceux qui les font, & tuent le plus ſouvent ceux qui s'y fient. Ceux qui ſur ces beaux diſcours ſe perſuadent qu'ils ſavent ce que la ſcience jointe à l'experience peut ſeule enſeigner, ſe découvrent dans la pratique, comme l'or faux ſe découvre par le feu; car tous ces diſcours generaux ne ſont d'aucun uſage pour conduire à la connoiſſance des ou-

vrages particuliers de la Nature, & l'inutilité de leur ſcience eſt demontrée par ſa fin; au lieu que le temps fait reuſſir & proſperer les efforts des autres, c'eſt-à-dire de ceux qui ſont dans le bon chemin, & rend ſenſible le progrés de ceux qui ſuivent à peu prés la même voye. C'eſt pourquoy en reſumant ce que nous avons dit, il faut toûjours accommoder & joindre la Sageſſe, à la Medecine, & la Medecine à la Sageſſe, car le Medecin eſt un Philoſophe preſque égal aux Dieux; & il n'y a preſque pas de difference entre ces deux choſes. Car tout ce qui eſt neceſſaire pour la Sageſſe, l'eſt auſſi pour la Medecine; le deſintereſſement, l'application, la bonne vie, la pudeur, la modeſtie, ou l'humilité, la bonne reputation, le jugement, la tranquillité d'eſprit,

la douceur, la pureté, la doctrine, la gravité du langage, la connoiſſance des purifications utiles & neceſſaires, une veritable averſion pour toute ſorte de gain honteux, une ſolide pieté éloignée de toute ſuperſtition, & une ame élevée au deſſus de toutes les choſes terreſtres. Car toutes ces qualitez ſont neceſſaires pour reprimer & refrener l'intemperance, l'ignorance, l'avarice, la convoitiſe, les rapines & l'impudence. De-là dépend la connoiſſance de tous ſes devoirs, ſur tout de la maniére dont on doit ſe gouverner avec ſes amis, avec ſes enfans & dans toutes ſortes de rencontres. Ainſi la Medecine a un veritable rapport & une entiére conformité avec la Sageſſe. Et on ne peut pas douter qu'un veritable Medecin n'ait la plûpart de ces grandes qualitez, ſur tout la con-

noiſſance des Dieux eſt fortement imprimée dans ſon eſprit. En effet dans toutes les maladies & dans tous les ſymptômes; on voit le grand reſpect que la Medecine a pour les Dieux. Les Medecins reconnoiſſent qu'ils ſont inferieurs aux Dieux, & qu'ils ne ſont que leurs Miniſtres. Car il ne faut pas s'imaginer que la Medecine regarde la Divinité comme une cauſe impuiſſante ou inutile, ſoit dans les maladies dont elle opere la gueriſſon, ſoit dans celles qui gueriſſent d'elles-meſmes. Ils connoiſſent que tout le ſuccés vient de Dieu; ils avoüent qu'ils ne ſont riches que de ſes richeſſes. Le chemin que la Medecine tient, conduite par la Philoſophie, d'où l'a-t-elle appris, que de Dieu? Auſſi luy en fait-elle honneur; & non-ſeulement elle eſt perſuadée de cette veri-

té, mais elle en donne les preuves en faiſant voir dans tous les accidens qui arrivent aux corps, que tout ce qu'elle opere vient de Dieu, & qu'elle n'eſt qu'une cauſe ſeconde, ſoit qu'elle force les maux de changer de Nature ou de lieu, ſoit qu'elle gueriſſe par l'operation de la main, ou qu'elle donne du ſecours par les remedes ou par le regime. En un mot tout ce qui vient d'elle ſe rapporte à Dieu, & ſert à faire connoître Dieu.

Cela étant comme je viens de le dire, il faut que le Medecin ſoit doux, ſimple, affable & de bonne humeur; car l'auſterité fait peur aux ſains comme aux malades. Il doit ſe tenir toûjours decemment, de maniere qu'il ne montre point trop de parties de ſon corps. Il ne doit point s'amuſer à converſer avec le peuple, ſi ce n'eſt par neceſſité; car

ces converſations paſſent aiſément pour des violences ou pour des brigues qu'il fait en veuë d'avoir des pratiques. Or il ne faut rien faire par ambition, ni avec trop d'empreſſement. Il doit avoir toûjours une bonne proviſion de ce qui eſt neceſſaire pour reuſſir dans ſon Art ; car autrement on ſe trouve toûjours court dans les neceſſitez preſſantes. Il doit ſe gouverner avec beaucoup de modeſtie dans les fonctions de ſon miniſtere, ſur tout dans les frictions, dans les oignemens, dans les fomentations, & prendre garde que tout cela ſe faſſe avec beaucoup de délicateſſe & d'addreſſe. Pour ce qui eſt du charpi, des compreſſes, emplaſtres, bandages, ligatures, de tout ce qui eſt neceſſaire ſelon les differentes ſaiſons & les differentes occurrences, & des remedes pour les bleſ-

ſures, & pour les maux d'yeux; il faut qu'il en ait toûjours de toutes les ſortes, comme auſſi les inſtrumens, les machines & les ferremens dont il a beſoin; car d'en manquer, outre les maux qui en arrivent, on fait voir par là ſon ignorance, ou le peu d'application qu'on a pour ſon Art.

Mais pour la Campagne, il faut qu'il ait une proviſion plus ſimple & plus portative. La plus aiſée c'eſt celle qu'on fait par methode. Car il n'eſt pas poſſible qu'un Medecin parcoure generalement tous les maux, pour avoir preciſement ce qu'il faut pour chacun en particulier. Il faut qu'il ait dans ſa memoire tous les remedes, leurs vertus ſimples, & leurs deſcriptions, s'il a envie de reuſſir dans la cure des maladies, & qu'il connoiſſe toutes leurs differences, en combien de façons ils ſe preparent,

&

& quels ſont les differens effets qu'ils produiſent dans le corps. Car voila le tout de la Medecine ; c'eſt le commencement, le milieu & la fin.

Il faut qu'il ait preparé auſſi des emplaſtres emollients de toutes les ſortes pour les differens beſoins, & les recettes des potions inciſives & aperitives. *Malagmata.*

Il doit avoir auſſi de toutes les drogues dont on ſe ſert dans la pharmacie pour les purgations, & qui doivent avoir été ceuillies en bon lieu, & être preparées comme il faut, ſelon les maladies, & leur grandeur, de maniére qu'elles puiſſent ſe conſerver ſans être gâtées. Celles qui doivent être employées toutes fraiſches, il les preparera dans le temps ; & ainſi des autres choſes, en ſe conduiſant toûjours avec prudence, afin que lorſqu'il ira chez un malade, il

ne manque d'aucune des choſes qui luy peuvent être neceſſaires.

Avant que d'entrer dans la chambre des malades, il doit ſavoir ce qu'il y a à faire; car trés-ſouvent le mal ne laiſſe pas le temps de raiſonner, & demande un ſecours trés-prompt, & il faut qu'il ſoit en état par ſon experience de predire ce qui doit arriver. Cela eſt glorieux & facile.

Dans ſes viſites il doit s'aſſeoir decemment; être modeſte & propre; avoir de la gravité; parler peu; ne rien faire dans l'agitation & le trouble; ſe tenir prés du malade *ſans rien craindre*; ne rien negliger; répondre promptement à ce qu'on luy objecte; avoir de la conſtance & de la fermeté pour s'oppoſer aux tumultes qui s'élevent, & de l'autorité pour les appaiſer, & être

prest à tout ce qui regarde son ministere. Sur tout qu'il se souvienne de la premiére preparation dont j'ay parlé, sinon, pour ne point faire de faute, qu'il se mette au moins en état de ne manquer de rien de tout ce qui regarde la seconde.

Qu'il visite souvent ses malades, qu'il les considere avec une grande attention & un grand soin, afin que sur les changemens qui arrivent, il puisse corriger les fautes qu'on aura faites; par-là il les connoistra plus facilement, & sera plus en état d'y apporter du remede; car tout ce qui est humide est mobile & inconstant, c'est-pourquoy il peut être facilement changé par la Nature & par la Fortune, & si on perd l'occasion de faire ce qu'il faut, il previent & tuë faute d'un prompt secours, car beaucoup de choses concourent

en même temps à faire du mal, au lieu que ce qui arrive conſequemment donne plus de priſe à l'experience, & eſt plus aiſé à connoiſtre & à rétablir.

Il doit auſſi bien prendre garde aux fautes des malades; car il y en a eu beaucoup qui ont trompé le Medecin ſur les choſes qu'il leur avoit ordonnées, & qui n'ayant pas pris les medecines qui leur étoient deſagreables, & venant enſuite à être traittez conſequemment, ou par la pharmacie, ou par le regime, ſont morts comme on dit, entre les bras de la medecine. Le malade s'en va ſans avoüer ſa faute, & ſa mort eſt imputée au Medecin.

Il faut qu'il conſidere bien les lieux où les malades couchent, & par rapport à la ſaiſon, & par rapport à la Nature des lieux mêmes. Car les uns couchent

dans les lieux hauts & airez, & les autres dans des lieux bas & obſcurs. Il doit auſſi les éloigner de toute ſorte de bruit & d'odeur, ſur tout de l'odeur du vin, qui eſt la plus mauvaiſe, & les faire porter ailleurs. Tout cela doit être fait doucement & facilement.

Il ne doit jamais découvrir aux malades ce qu'il veut faire, mais les exhorter & les conſoler avec un viſage gay & ſerain, afin de leur faire paſſer leurs fantaiſies. Il faut qu'il meſle ſagement la douceur avec la rudeſſe, & qu'il ſache les gronder d'un côté avec ton aigre & menaçant, pendant qu'il les conſole de l'autre avec bonté, & qu'il leur donne de l'eſperance; mais toûjours ſans leur rien déclarer de ce qui eſt, ou de ce qui doit être; ces ſortes de confiden-

ces ont ſouvent jetté les malades dans l'un ou dans l'autre excés.

Il faut auſſi qu'il ait toûjours prés du malade un de ſes Diſciples, qui luy faſſe éxecuter ſes ordres ſans aigreur, & qui luy ſerve comme de ſecond. Pour cet effet, il choiſira les plus avancez & les plus habiles, afin qu'ils puiſſent faire & donner ſeurement la plûpart des choſes qui ſeront neceſſaires, & qu'il ſoit aſſeuré de ſavoir preciſément tout ce qui ſe ſera paſſé dans les intervalles. Il ne confiera jamais la moindre choſe aux ignorans, autrement il aura à répondre de leurs ſottiſes qui retomberont toutes ſur luy; mais s'il fait voir clairement le chemin que tiendra la maladie, en la traittant dans les regles de l'Art, il évitera toutes ſortes de

reproches, & ne ſera point reſponſable d'un ſuccés qu'on attribuëra à la qualité du mal ; c'eſt-pourquoy à meſure qu'il travaillera, il découvrira tout à ceux qui doivent en avoir connoiſſance.

Toutes ces choſes étant donc neceſſaires pour la gloire & pour la decence, auſſi-bien dans la ſageſſe que dans la Medecine & dans tous les autres Arts, il faut que le Medecin les reveſte toutes, pour ainſi dire, qu'il les obſerve inviolablement, & qu'il les enſeigne aux autres par ſon exemple ; car étant fort celebres parmy les hommes, elles ſe conſervent & ne periſſent jamais. Ceux qui les ſuivront ſe rendront recommandables à leur ſiécle & à la poſterité. Et ceux qui n'auront pas les connoiſſances neceſſaires pour y par-

venir, ſurmonteront enfin toutes ces difficultez par le travail & par l'experience.



REMARQUES
SUR LE TRAITTÉ
DE LA DECENCE.

DE *la Decence & de la Modeſtie neceſſaires à un Medecin.*] J'ay crû devoir traduire ainſi περὶ εὐσχημοσύνης ; car ce mot renferme les mœurs & les qualitez tant interieures qu'exterieures, en un mot tout ce qui ſied, ce qui eſt d'une trés-grande étenduë. p. 179.

Je parle de la Sageſſe qui conduit les hommes.] C'eſt-à-dire de la Sageſſe qui n'eſt pas oiſive mais agiſſante, qui conſiſte dans la pratique & non pas dans la theorie, & qui accommode ſes regles aux Arts neceſſaires pour l'uſage de la vie. Car celle qui s'arreſte à la ſpeculation & qui ne paſſe pas ces bornes eſt inutile, c'eſt plûtoſt un babil Sophiſtique qu'une veritable Sageſſe. p 180.

Ce n'eſt pas que dans ces mêmes choſes on n'y trouve des parties qui ſont bonnes.] Voila la ſeule bonne choſe qu'Hippocrate trouve dans la Philoſo-

phie qui ſe contente de la Theorie, c'eſt que ceux qui s'y appliquent, évitent l'oiſiveté, & par conſéquent la corruption ; mais en cela même, ils ne ſont utiles qu'à eux-mêmes, & ce n'eſt pas aſſez pour la Sageſſe, il faut qu'elle ſoit utile aux autres, & elle ne le peut qu'en ſe reduiſant en Art, & en s'accommodant aux Arts.

p. 181. *Mais la Sageſſe habillée en Art eſt plus agreable & plus utile aux autres.*] Voila la difference qui eſt entre la theorie & la pratique ; la theorie n'eſt tout au plus utile qu'à celuy qui l'a, mais la pratique eſt utile aux autres. Et quand la Philoſophie la Science univerſelle deſcend dans les choſes d'uſage & s'accommode avec les Arts, elle eſt plus gratieuſe & plus utile.

Pourvû que ce ſoit un Art, où l'on ait pour but la Decence & la veritable gloire.] Il va au devant d'une objection qu'on luy pouvoit faire ; car les Sophiſtes pretendoient reduire leur Science en Art ; mais dans leur Art ils n'avoient en veuë, ni la Decence, ni la veritable gloire ; au lieu de chercher la Decence ils ne viſoient qu'au gain, & au lieu d'aſpirer à la verita-

ble gloire ils étoient pleins d'ignorance, comme il l'a dit ailleurs.

Ont une methode artificielle.] C'est-à-dire qu'ils ont une raison universelle tirée de la Philosophie même & accommodée à un certain usage, une raison qui rapporte tout à l'action.

Quand ils sont hommes faits, ne sauroient les regarder sans honte.] Hippocrate designe icy en termes couverts le malheur qui arrivoit d'ordinaire aux jeunes gens qui se mettoient entre les mains des Sophistes. Ces infames Seducteurs, au lieu de leur enseigner la vertu, les corrompoient; c'est-pourquoy Platon appelloit les Sophistes, les Veneurs des jeunes gens insensez & riches.

Il est aisé de les connoître à leurs habits & à leurs maniéres.] Car ces Sophistes qui ne pouvoient acquerir du credit & de l'autorité par leur science & par leur vertu, tâchoient d'en aquerir par l'ostentation & par la pompe, en menant avec eux grand nombre de Disciples & d'Esclaves, en s'habillant magnifiquement & en portant des bagues de prix. Aussi Aristophane dans ses nuées, appelle ces Medecins, ou

plûtost ces Charlatans d'un mot dithyrambique, qui signifie des gens voluptueux & oisifs, qui s'ajustent avec soin, & qui portent des bagues jusqu'au bout des ongles. Rien ne marque plus un homme de petit entendement & d'imagination foible que cette affectation dans les habits.

p. 183. *Contents de peu.*] Non-seulement dans leur manger, mais aussi dans ce qu'ils exigent de leurs malades. Le contraire de toutes ces qualitez, qu'Hippocrate attribuë aux vrais Medecins se trouvoit dans ces Sophistes, & il n'y a rien de plus juste que cette opposition.

p. 184, *Et de purger les esprits de toutes sortes d'erreurs.*] C'est-pourquoy Platon dit dans le 1. Liv. des Loix, qu'il est du devoir d'un bon Medecin d'enseigner ses malades, & de ne leur rien ordonner, dont il ne leur demonstre la necessité & l'utilité. Aussi a-t-on remarqué, qu'Aristote étant malade, dit un jour à son Medecin : Je t'obéiray ; mais je t'obéïray en Philosophe, quand tu m'auras demontré & prouvé ce que tu dis. Mais malheureusement si les bons Medecins sont rares, les Philoso-

phes ne le ſont pas moins.

Car l'uſage même qui ne ſe peut enſeigner.] L'uſage ne ſe peut enſeigner, à cauſe du nombre infini des choſes ſingulières qu'il renferme, qui ont chacune leur cauſe, & cela eſt vray dans la Sageſſe ou la Philoſophie, & dans l'Art qui luy eſt adjoint, c'eſt-à-dire, qui eſt l'effet de la Sageſſe qui en reſulte & qui en eſt la perfection.

Peut être enſeigné par la Nature; de manière que cela ſera le commencement de l'Art.] Tout cecy eſt extremement profond. L'uſage peut être enſeigné par la Nature, parce qu'en approfondiſſant la Nature, on trouve qu'elle tient une ſeule & même methode dans une infinité de choſes ſingulières; de ſorte qu'en appliquant cette regle commune à ces choſes ſingulières, c'eſt le moyen d'avoir une connoiſſance générale du tout, & cette obſervation generale ſur les operations ſingulières de la Nature devient le commencement de l'Art, & , ſi on oſe parler ainſi, comme l'ébauche de l'uſage.

En effet la Nature même ſe confond & ſe mêle avec la Sageſſe pour faire connoître ce que la Nature fait.] C'eſt-à-dire,

que la Nature d'elle-même emprunte les regles & les preceptes de la Philosophie pour faire mieux connoître ses operations singuliéres par les preceptes generaux de la Science, car l'Art & la Science ont pour objet les choses generales, & la Nature les choses singuliéres; ainsi par le moyen de la Science la Nature fait connoître ses operations particuliéres, en les rendant en quelque façon generales par l'assemblage qu'elle fait de plusieurs qu'elle comprend sous une regle commune.

Cependant il y a beaucoup de gens qui étant entêtez de l'un ou de l'autre de ces deux moyens.] Comme les Empiriques entêtez de la Nature seule, & denuez du secours de l'Art; & les Methodiques ou Artistes entêtez de l'Art seul, ou de la Science seule, & privez du secours de l'Experience. Les uns & les autres se sont toûjours trompez quand ils n'ont pas joint ces deux moyens, qui doivent être inséparables; car l'Art fait connoître les choses en general, & l'Experience les fait connoître en particulier. C'est-pourquoy aussi Dieu a donné à l'homme la raison, ou l'esprit,

& les ſens, afin que par les ſens il joigne la connoiſſance des choſes particuliéres à celle des choſes generales qu'il connoiſt par la raiſon. De là vient que Platon dit dans le XII. Liv. des Loix : *L'eſprit joint à des ſens trés-fins & trés juſtes, & devenu une méme choſe avec eux doit être appelié & eſt effectivement le ſalut des hommes.*

Ne ſe trouve point du tout conforme à la Nature.] Car la Nature veut qu'on joigne la connoiſſance des choſes ſingulières, à celle des choſes generales ; & celle des generales, à celles des ſingulières ; que l'on confirme l'Art par l'Experience, & que l'on perfectionne l'Experience par l'Art. p. 185.

De-là vient que ſe trouvant nuds & depoüillez des vrays principes, ils ſe couvrent & s'enveloppent de leur méchanceté & triomphent de leur infamie.] Cela arrive toûjours dans toutes les Sciences & dans tous Arts, & il n'eſt pas neceſſaire de remonter au ſiécle d'Hippocrate & à celuy de Platon pour en avoir des exemples, nôtre ſiécle nous en fournit dans tous les genres un plus grand nombre & de plus ſurprenants.

p. 186. *Car discourir ou avancer des opinions & ne rien executer.*] Car il ne suffit pas d'avancer des preceptes generaux, il faut agir & être exercé dans les operations particuliéres. Car l'opinion seule est non-seulement inutile, mais elle rend même suspects de mensonge les preceptes les plus vrais.

Et ces discours pleins d'opinion, &c.] Car l'opinion, qui n'est pas fondée sur l'Experience, trompe toûjours.

Car tous ces discours generaux ne sont d'aucun usage pour conduire à la connoissance des ouvrages particuliers de la Nature.] Car la connoissance des choses generales dépend de la connoissance des choses particuliéres. & par consequent celuy qui ne connoîtra pas les derniéres par l'Experience, ne connoîtra jamais bien les premiéres par la Raison. Ainsi cette connoissance generale ne pouvant jamais être parfaite quand elle manque d'experience, ne sauroit conduire à la connoissance particuliére ; au lieu de ομογένεσιν qui est fort obscur, je lis μονογενῶν, qui est trés-intelligible.

p. 187. *Et l'inutilité de leur Science est demontrée par sa fin.*] Car ils ne parviennent

viennent jamais au but qu'ils ſe propoſent.

Au lieu que le temps fait reüſſir & proſperer les efforts des autres.] Car plus ils employent de temps à s'inſtruire des choſes particuliéres par l'experience, plus ils ſe fortifient dans la connoiſſance des choſes generales, & plus ils s'aſſeurent de la verité de la methode univerſelle.

Il faut toûjours accommoder & joindre la Sageſſe à la Medecine, & la Medecine à la Sageſſe.] Car l'une eſt la perfection de l'autre. La Medecine rend la Philoſophie utile, & la Philoſophie rend la Medecine ſeure.

La modeſtie ou l'humilité.] Qui le rende capable de s'abaiſſer à des choſes qui paroiſſent ſerviles, & qui ſont pourtant de ſon devoir.

Le jugement.] Pour bien juger des actions & des paſſions.

La gravité du langage.] Que ſes paroles paroiſſent plûtoſt des oracles qu'un langage commun. p. 188.

La connoiſſance des purgations utiles & neceſſaires à la vie.] Car la Philoſophie a ſes purgations, dont elle ſe ſert pour purger les eſprits, & la Medecine les

ſiennes pour purger les corps. Et comme la Medecine eſt une eſpece de Philoſophie, & la Philoſophie une eſpece de Medecine; elles ſe ſervent chacune des purgations de l'autre. La Medecine employe les purgations de la Philoſophie pour purger les corps en purgeant les eſprits, & la Philoſophie emprunte les purgations de la Medecine pour purger les eſprits en purgeant les corps. Ainſi la Philoſophie & la Medecine marchent toûjours enſemble, comme Hippocrate le dit.

Et une ame eſlevée au deſſus de toutes les choſes terreſtres.] Le Grec dit en un mot, *& une préeminence divine.*

p. 189. *Les Medecins reconnoiſſent qu'ils ſont inferieurs aux Dieux.*] Tout ce qu'Hippocrate dit icy de la pieté des veritables Medecins eſt fort beau. Il faut entendre tout le contraire des Sophiſtes, ils attribuoient tout à leur Art, & rien à Dieu.

Car ils ne faut pas s'imaginer que la Medecine regarde la Divinité comme une cauſe impuiſſante ou inutile.] Dieu étant le Maiſtre de la Nature, & agiſſant toûjours par les cauſes ſecondes, il faut neceſſairement que par ces cau-

ſes ſecondes on remonte juſques à luy. Cela eſt expliqué plus au long dans le Traitté de la Maladie ſacrée, ou mal caduc.

Le chemin que la Medecine tient conduite par la Philoſophie d'où la-t-elle appris que de Dieu ?] Dieu étant l'Auteur de la Nature, & la Nature fourniſſant des exemples infinis d'operations ſingulières, l'entendement humain conduit par la Philoſophie, aprés avoir diligemment obſervé toutes ces differentes operations, a établi ſur ces modeles les regles d'une méthode univerſelle qui conſtituë l'Art. Ainſi Hippocrate dit admirablement, que la Medecine conduite par la Philoſophie, a appris de Dieu le chemin qu'elle tient, & cela s'accorde avec ces paroles de l'Eccleſiaſtique : *Medicum creavit Altiſſimus; à Deo enim eſt omnis medela.*

Car ces converſations paſſent aiſément pour des violences ou pour des brigues qu'on fait en veuë d'avoir des pratiques.] J'ay ſuivi le ſens que preſcrit naturellement la lettre du texte, Εἶν ἐσ πρόσκλησιν θεραπείης eſt trés élegant pour dire, *une violence, une brigue pour* p. 190.

appeller, faire venir des pratiques. L'explication que Zuingerus a donnée à ce passage n'a aucun fondement ; car il ne s'agist point dans tout cecy d'un Medecin qui tâche d'excuser ses fautes & ses mauvais succés auprés du peuple.

p. 192. *La plus aisée c'est celle qu'on fait par methode.*] C'est-à-dire en divisant les maux par genre, & non pas par espece.

p. 194. *Avant que d'entrer dans la chambre des malades il doit savoir ce qu'il y a à faire.*] En interrogeant les parens des malades, ou ceux qui l'ont assisté depuis le commencement de leur mal.

Cela est glorieux & facile.] Pour glorieux, ouy; mais pour facile, il y a peu de Medecins qui en conviennent; cependant Hippocrate le trouvoit ainsi. Cette prediction est aisée à ceux qui ont un grand usage & une grande experience.

Et se tenir prés du malade sans rien craindre.] J'ay ajoûté ces trois derniers mots, pour expliquer la pensée d'Hippocrate qui veut dire, que ni la malpropreté, ni l'infection, ni le méchant air, ne doivent pas faire peur au Medecin, & l'empêcher de se tenir

long-temps prés des malades pour les bien confiderer.

Sur tout qu'il ſe ſouvienne de la premiére preparation dont j'ay parlé, ſinon &c.] C'eſt le ſens le plus naturel que j'ai pû tirer des paroles du texte, qui ſont trés obſcures. Hippocrate veut dire, que le Medecin doit avoir tout preſts les remedes, & tout ce qui eſt neceſſaire ſelon chaque eſpece de maladie. Voila la premiére preparation dont il a parlé, lorſqu'il a dit *qu'il en ait de toutes les ſortes*, ſinon qu'il ait au moins ceux qui ſont preparez par methode, non pas ſelon les eſpeces, mais ſelon les genres. p. 195.

Car tout ce qui eſt humide eſt mobile & inconſtant.] C'eſt pourquoy il demande un attention bien plus grande. Car il arrive ſouvent que l'humeur prend dans un moment un autre cours que celuy que le Medecin avoit attendu, & emporte les malades dans l'intervalle de ſes viſites.

Par la Nature & par la Fortune.] C'eſt à-dire, & de ſoy-même, & par quelque cauſe externe.

Et par rapport à la ſaiſon.] Pour voir s'ils ſont trop froids ou trop p. 196.

chauds, trop humides, ou trop ſecs & s'ils ſont trop expoſez aux vents contraires à leurs maux.

Et par rapport à la Nature des lieux mêmes.] Car les lieux trop hauts & trop airez ſont mauvais pour certains maux, & les lieux trop bas & trop obſcurs le ſont pour d'autres.

p. 198. *Dans l'un ou dans l'autre excés.*] C'eſt à-dire les ont ſouvent portez a rejetter toutes ſortes de medecines, & à aimer mieux vivre malheureux, ou même à ſe donner la mort par deſeſpoir, pour ne vouloir pas eſſuyer la cruauté des remedes.

Il ne confiera jamais la moindre choſe aux ignorans.] Le Grec dit *aux particuliers, à ceux de parmy le peuple, Idiotis.* Aujourd'huy on ſe rapporte de tout aux gardes; il ne faut donc pas s'étonner s'il arrive tant de mauvais ſuccés.

p. 199. *Car étant fort celebres parmy les hommes, elles ſe conſervent & ne periſſent jamais.*] Il n'eſt pas au pouvoir des Charlatans d'abolir & de fouler aux pieds des regles ſi ſalutaires & ſi ſaintes, elles ſubſiſtent toûjours & s'élevent contre leur impudence. Sopho-

cle a dit de même dans l'OEdipe qu'il n'eſt pas au pouvoir des hommes d'abolir les regles ſacrées qui leur ont été preſcrites par les Loix. Elles vivent malgré leur injuſtice.

Ceux qui les ſuivront ſe rendront recommandables à leur ſiécle & à la poſterité.] C'eſt dans le même ſens qu'il eſt dit dans l'Ecleſiaſtique 38.3. *Diſciplina Medici exaltabit caput, & in conſpectu Magnatorum collaudabitur : La Science du Medecin luy fait lever la tête, & il ſera loué devant les Grands.*

Et ceux qui n'auront pas les connoiſſances neceſſaires.] Hippocrate ajoûte cela, afin qu'il n'y en ait aucun qui puiſſe s'excuſer, toutes ces qualitez pouvant être aquiſes par l'étude & par l'experience.



LES PRECEPTES



LES PRECEPTES D'HIPPOCRATE.

CE Traitté est trés-beau, trés profond, & trés-digne d'un grand-Philosophe; mais il est écrit fort obscurement; car outre qu'Hippocrate y employe des termes fort peu ordinaires, il y affecte une brieveté qui ressent fort le stile & la gravité des oracles. Son but est d'instruire le Medecin; Ainsi ce Traitté embrasse plus de matiére que celuy de la Decence, *où il ne forme que les mœurs & les maniéres du Medecin, & ne travaille à luy donner que l'ornement qui se tire de la Philosophie. Dans le Traitté du* Medecin *il a*

aussi donné des Preceptes pour cet Art; mais, outre qu'il n'y parle qu'aux Apprentifs & non pas aux Maistres, il y instruit plûtost le Chirurgien que le Medecin; Au lieu qu'icy il parle aux Maistres, & leur donne des Preceptes generaux, qu'il appelle Ἐπαγγελίας, *c'est-à-dire des Preceptes courts & sentencieux qui renferment beaucoup de sens en peu de paroles.*

LE temps est ce qui renferme l'occasion, & l'occasion n'est qu'une petite partie du temps. La guerison consiste quelquefois dans le temps, & quelquefois dans l'occasion. Il faut bien connoître cette difference, & ne pas entreprendre des cures fondées seulement sur des raisonnemens, quelque vraysemblables qu'ils puissent être. Il faut adjoûter l'exercice & l'experience au raisonnement; car

le raiſonnement eſt une eſpece de reſſouvenir qui raſſemble ce qu'on a receu par les ſens, & qui s'eſt conſervé dans l'imagination. En effet les ſens ſont les premiers affectez. A proprement parler, c'eſt le canal qui mene l'objet à l'intelligence, qui l'ayant receu, le conſerve au dedans tel qu'il eſt, & qu'elle la receu, & le repreſente enſuite. Je loüe donc le raiſonnement pourvû qu'il naiſſe des choſes qui tombent ſous les ſens, & qui ſont connuës par l'experience, & qu'il tire méthodiquement ſes inductions & ſes conſequences de ce qui paroiſt. Car ſi le raiſonnement naiſt de cequi eſt apparent & viſible, on ne peut pas douter que ce ne ſoit l'effet & la vertu de l'intelligence, & qu'il ne ſoit dans le pouvoir de l'intelligence, qui a receu chaque choſe par l'organe des ſens.

Il faut donc conclure de-là, que la Nature eſt excitée & inſtruite par toutes ſortes de ſujets, par une neceſſité cachée, qui agit toûjours de méme; car la penſée empruntant & recevant ſes idées de la Nature, comme je viens de le dire, les applique enſuite à la verité. *Mais ſi*, au lieu de ſe fonder ſur des obſervations évidentes faites ſur des faits ſenſibles, elle ſe contente de bâtir des raiſonnemens vray-ſemblables, voila ce qui met ſouvent les malades dans un état trés-fâcheux & trés-dangereux, & qui couvre les Medecins de honte en les privant du ſuccés qu'ils avoient attendu. Encore s'en conſoleroit-on, ſi ceux qui font les fautes en étoient ſeuls punis; mais ce ſont toûjours les malades qui en portent la peine. Ce n'eſt pas aſſez de la violence de leur maladie,

s'ils n'y ajoûtent l'ignorance du Medecin. Cela ſuffit pour prouver qu'on ne peut attendre aucun avantage ſolide du raiſonnement ſans l'experience, ni de l'experience ſans le raiſonnement; car toute affirmation fondée ſur l'opinion, eſt gliſſante & ſujette à l'erreur. Il faut donc connoiſtre, & les choſes generales, & les choſes particuliéres, ſi on veut acquerir cette habitude ſeure & facile, qu'on appelle Medecine. C'eſt la ſeule ſource de la gueriſon des malades & de la gloire des Medecins. Il ne faut pourtant pas negliger d'interroger ceux avec qui l'on ſe trouve, pour ſavoir s'ils n'imaginent rien dont on puiſſe ſe ſervir dans l'occaſion. C'eſt par là, je penſe, que tout l'Art de la Medecine a été trouvé, puiſque ſur la connoiſſance des choſes particulieres, qu'on a

découvertes par l'experience, on a fait des obſervations generales qu'on a aſſemblées, & qui conſtituent l'Art.

Il faut donc, ſur toutes choſes, s'attacher aux experiences & à ce qui arrive ordinairement & travailler plûtoſt avec ſimplicité, tranquilité & modeſtie que de faire de grandes promeſſes qui demandent ordinairement une apologie aprés l'action. Il eſt auſſi trés-ſage d'avertir des differens remedes qu'il faudra donner aux malades; & il ne faut pas aſſurer trop affirmativement qu'un ſeul les guérira, car toutes les maladies ſont difficiles & opiniâtres à cauſe des changemens & des divers accidens qui leur arrivent.

Il n'eſt pas inutile d'avertir le Medecin, qu'il doit commencer par faire marché avec ſon malade; car cela fait un trés grand

bien, en ce que le malade eſt perſuadé par-là que ſon Medecin ne l'abandonnera point, au lieu que s'il ne traitte pas d'abord avec luy, il s'imagine qu'il le negligera, & n'aura pas de luy tous les ſoins neceſſaires. Il faut donc convenir du prix de la gueriſon, rien n'étant plus capable de faire grand tort au malade que cette penſée qu'on l'abandonnera, ſur tout dans les maladies aiguës, car ces maladies ne donnent pas le temps d'attendre un bon intervalle, & alors le Medecin doit negliger ſon intereſt pour ne penſer qu'à ſa reputation. Il vaut donc mieux dans ces occaſions qu'il s'expoſe à toute l'ingratitude de ſon malade, quand il l'aura gueri, que de le tourmenter à contre temps dans un peril ſi manifeſte; quoyqu'il y ait des malades qui veulent faire valoir con-

tre leur Medecin le droit d'hoſpitalité, ou qui prétendent même que leur gueriſon n'eſt pas difficile ; ceux-là meriteroient veritablement d'eſtre abandonnez, mais ils ne meritent pas d'etre punis ; & dans ces rencontres le Medecin doit ſe comparer à un homme, qui dans une grande tempeſte eſt obligé de jetter ſon bien dans la mer. Tout bon Medecin aime mieux guerir ſon malade en faiſant ſon devoir, que de l'abandonner cruellement par un eſprit de cruauté ou de défiance. Dés le commencement donc il examinera bien ſa maladie, luy ordonnera les choſes neceſſaires pour ſa gueriſon ; il en aura ſoin, & ne les negligera en aucune maniére ; & pour ce qui eſt de la recompenſe, il ne l'exigera jamais que dans la veuë de s'en ſervir pour s'avancer dans ſon Art ;

& je l'exhorte à être en cela trés-doux & très-humain, & à s'accommoder toûjours aux facultez de ſes malades; il y en a même ſouvent qu'il doit traitter pour rien, preferant le plaiſir d'obliger à celuy de s'enrichir; & quand il y aura des Etrangers ou des pauvres qui auront beſoin de ſon ſecours, il les aſſiſtera non-ſeulement de ſes remedes; mais encore de ſa bourſe; car dés qu'un Medecin aime les hommes, il aime ſon Art. Et il y a ſouvent des malades, qui étant en grand danger, ſont plûtoſt gueris par la bonté & par la facilité du Medecin, que par la force des remedes. Or s'il eſt glorieux d'avoir ſoin des malades pour rétablir leur ſanté, il ne l'eſt pas moins d'avoir ſoin des ſains pour les empêcher d'être malades. Un Medecin eſt même obligé d'avoir ſoin de ces

derniers par honneur & par bien-ſeance.

Mais ceux qui ſont dans une profonde ignorance de l'Art, ne comprendront point du tout ces Preceptes ; car comme ils ne ſont pas initiez dans ſes myſteres, que ce ne ſont que le rebut des hommes & des miſerables qui ſe ſont élevez tout d'un coup, & qui ont beſoin de fortune, ils s'attachent à des perſonnes riches, qui ſont leurs dupes, & aprés s'être tirez de la miſere par leur moyen, ils font enſuite les vains, & s'enfonceant de plus en plus dans cet abiſme d'ignorance, ils ne penſent qu'à vivre dans le luxe & négligent les regles & les principes de la Medecine qui font la gloire des veritables Medecins, de ces Medecins habiles qui ſont appellez les Enfans de l'Art, au lieu que ceux-cy font leurs cures facile-

ment ſans manquer à rien de tout ce que leur Art exige, & que la plus grande miſere ne ſeroit pas capable de les porter à faire la moindre démarche contre des principes ſi bien établis ; car ils ne ſont ni des perfides ni des parricides, comme ces Charlatans, qui ne vivent que de rapines & d'injuſtices, qui cherchent les meilleures pratiques, & les malades du plus grand éclat, qui empêchent qu'on n'appelle d'autres Medecins, & qui, de peur de ce ſecours vantent extrémement leur ſavoir, & mépriſent celuy des autres. Cependant les malades chagrins de leur mal, nagent au milieu de deux grands maux, parce qu'ils n'ont pas la patience de continuer juſqu'à la fin, de ſe faire traitter ſelon les veritables regles de la Medecine ; car dés qu'ils entendent dire qu'un ma-

lade a receu quelque ſoulagement, cela les remplit d'eſperance, & dans l'empreſſement qu'ils ont pour recouvrer leur ſanté, ils n'ont plus que du dégouſt pour leurs premiers remedes, & brûlent d'envie d'eſſayer d'autres Medecins. S'ils n'ont pas le moyen de faire beaucoup de dépenſe, ils ſont baſſement rampants, & ne ſe font pas une affaire d'être ingrats dans la ſuite; & s'ils ſont riches, l'envie extrême qu'ils ont de guerir, fait qu'ils s'épuiſent & ſe ruinent en promeſſes; Ils ont tant de maiſons, tant de rentes; mais ſont-ils gueris, ils ſont pauvres, & ſeroient bien fâchez de rien prendre ſur leur revenu pour payer leur Medecin. Cet avertiſſement ſuffit; car le Medecin doit ſe gouverner en cela differemment, ſelon que la maladie eſt plus ou moins preſſante.

Il n'eſt point honteux à un Medecin qui ſe trouve embarraſſé dans quelque occaſion auprés d'un malade, & que ſon peu d'experience empêche de voir clair, il ne luy eſt point honteux, dis-je, d'appeller d'autres Medecins, afin de conſulter avec eux ſur l'état du malade, & qu'ils luy aident à trouver les remedes dont il a beſoin; car dans une longue maladie, le mal venant à s'augmenter, il échape beaucoup de choſes ſur la conjoncture préſente pour n'avoir pas pris conſeil. Dans ces occaſions il faut s'armer de conſtance & de force; car pour moy je ſuis perſuadé, qu'il n'eſt jamais permis de rejetter ce qui vient de l'Art & qui eſt ſelon les regles. Et alors il ne faut pas s'amuſer à diſputer enſemble & à ſe mocquer les uns des autres; car c'eſt une choſe certaine, &

que je puis affirmer par ſerment que jamais un Medecin ſage & habile, ne nuira & ne portera envie à un autre Medecin, il ſe feroit tort à luy-même, & découvriroit ſon incapacité. Il faut laiſſer faire cela aux Charlatans qui cherchent les places publiques, & qui n'aiment que le gain ; & ce n'eſt pas ſans neceſſite & ſans raiſon, qu'on a trouvé la reſſource des conſultations, car les hommes ſont ſi bornez & ſi miſerables, que dans la plus grande abondance, il ne laiſſe pas de s'y trouver de la pauvreté.

Une grande marque encore de l'exiſtence de cet Art ; c'eſt lorſqu'un Medecin en traittant ſon malade ſelon les regles, le conſole & l'encourage en l'exhortant de ne pas ſe troubler pour vouloir guerir trop toſt, & pour courir avec trop de précipitation au devant de la ſanté. Ces

ſortes d'exhortations ne ſont ni inutiles, ni contraires à ſon Art; car il arrive ſouvent que les longues douleurs jettent les malades dans le deſeſpoir, & les portent à renoncer à la vie. Or un Medecin qui a entrepris un malade, doit faire voir que ſon métier eſt de rétablir & de conſerver la Nature, & non pas de la changer; s'il le fait, il remportera ſur l'heure même la recompenſe de ſa ſincerité, c'eſt-à-dire la confiance du malade, au lieu que s'il tient un autre langage, il n'en ſera nullement crû. Car la bonne habitude, la bonne complexion de l'homme, eſt une certaine Nature qui ne ſouffre point de mouvement étranger, dont les eſprits, la chaleur & la coction des humeurs ſont bien d'accord, & qui eſt entretenuë & confirmée par le bon regime & par toutes les au-

tres choses qui contribuënt à la santé; & si dés la naissance ou dés le commencement il y est arrivé quelque petit deffaut, il faut le corriger en retablissant la Nature, & en la ramenant à ses premiers principes; car ces deffauts, quoyque legers, ne laissent pas d'être contre la Nature, & ne se guerissent qu'avec le temps.

Un Medecin doit aussi, pour acquerir de l'autorité, éviter de faire parade de mouchoirs à se frotter & à oster la sueur, & n'être point trop parfumé; car en ces choses là l'excés expose infailliblement à la raillerie; au lieu que la moderation mene toûjours à la Decence qui consiste dans la simplicité. Il en est de cela comme d'un mal; lorsqu'il n'occupe qu'une partie, il est petit; & quand il est répandu dans

dans tout le corps, il eſt fort grand. Ce n'eſt pas que je déffende la bonne grace, & que j'empêche qu'on ne tâche de plaire. Car au contraire, c'eſt ce qu'un Medecin doit chercher; mais je ne veux pas qu'il s'occupe du ſoin de plaire par des choſes vaines, ſuperfluës & trop marquées, comme ſont les inſtrumens de ſon Art.

Que ſi un Medecin, pour ſe faire écouter d'une aſſemblée, veut faire des diſcours publics, il ſouhaite là une choſe qui n'eſt pas fort glorieuſe, qu'il le faſſe donc ſans oſtentation, & qu'il évite de ſe ſervir du témoignage des Poëtes; car s'il s'en ſert, il fera paroître qu'il n'aime pas ſon Art, & qu'il ne cherche qu'à tromper & qu'à cacher ſous une vaine pompe de mots ſon peu d'experience. Or je n'aime pas

qu'on employe à d'autres usages des Etudes qu'on a faites avec peine, & qu'on les fasse servir à orner un Art qui est assez gratieux de luy-même, & qui n'a pas besoin de ce secours étranger pour se faire valloir, autrement on ne fait qu'imiter le vain bruit, & la vaine pompe du frelon.

Il faut souhaiter la disposition où il ne se trouve aucun des vices de ceux qui ont appris tard la Medecine ; & cette disposition ne s'acquiert pas par la veuë des choses presentes, si on n'y joint en même temps le souvenir des absentes. Les Medecins, qui ont appris tard, sont pour les malades un trés-grand malheur & une peste trés-dangereuse ; car foulant aux pieds toutes sortes de devoirs & de bienseances, & aussi ignorans dans leurs definitions, qu'inso-

lens dans leurs promeſſes & dans leurs ſermens, où ils rejettent leurs fautes ſur les Dieux mêmes, ils ne peuvent, ni avoir l'attention que les malades demandent, ni appaiſer ni inſtruire les particuliers, qui ſe trouvent auprés d'eux, qui deſireroient qu'ils leur fiſſent entendre ce qu'ils diſent par des comparaiſons ſenſibles & qui ſe ſont aſſemblez pour connoître l'évenement de la maladie, avant que les Medecins ayent eu le temps de l'obſerver.

Pour moy, ſi ces ſortes de gens étoient appellez par des malades que je traittaſſe, je ne conſulterois pas avec eux ſur la maniére, ſur la methode, qui dépend de laconnoiſſance de l'Art qu'ils n'ont point, mais je leur demanderois hardiment leur advis. Car la connoiſſance de l'hiſtoire generale & qui conſti-

tuë l'Art, eſt répanduë dans ce qu'ils diſent ; & quoyqu'ils ſoient neceſſairement ignorans, étant privez de la connoiſſance des dogmes & des preceptes generaux, je ſoûtiens qu'on peut ſe ſervir utilement de leur experience. Eh ! qui éſt-ce qui peut prétendre de parvenir veritablement à la connoiſſance des dogmes, qui ſont infinis, ſans le ſecours & la certitude de l'experience & de la pratique ? C'eſt pourquoy j'exhorte les veritables Medecins, d'écouter avec attention ce que diſent ces Empiriques, & de les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.

Ne faites pas obſerver longtemps une diete fort reſſerrée ; car elle augmente l'appetit du malade, comme auſſi d'un autre côté, l'indulgence ne fait qu'augmenter ſon mal. N'eſt-il pas vray que ſi quelqu'un accordoit

à un aveugle tout ce qu'il demanderoit, il l'expoſeroit à un danger évident, & qu'il n'y a rien, que l'on deuſt tant craindre. Il ne faut donc point avoir de ces complaiſances qui détruiſent l'unité.

Evitez avec ſoin les troubles ſoudains de l'air.

Dans la fleur de la jeuneſſe tout eſt agreable & gracieux; c'eſt tout le contraire dans la vieilleſſe.

La difficulté de la langue vient, ou d'une maladie, ou des oreilles, ou de ce qu'avant que d'avoir prononcé une choſe, on en dit une autre, ou de la confuſion des penſées, lorſqu'avant que d'avoir exprimé la premiére, il en vient une ſeconde qui luy nuit. Cette difficulté, qui n'eſt cauſée par aucun mal viſible, arrive ordinairement à

ceux qui s'appliquent aux Arts & aux Sciences.

Quand la maladie eſt petite, on peut attendre beaucoup de l'âge, qui ordinairement a beaucoup de force.

Quand la maladie eſt tranquille, c'eſt-à-dire qu'elle eſt conſtante, ſans changer ni varier, c'eſt une marque qu'elle ſera longue, & la criſe c'eſt ſa fin.

La moindre choſe empêche la gueriſon d'une maladie, lorſqu'une partie noble eſt attaquée.

Puiſque la triſteſſe ſe communique par ſympathie, il ne faut pas doûter que les maux corporels ne puiſſent ſe communiquer de même.

Le grand bruit eſt ennemy des malades.

Dans de grandes douleurs on

peut avoir pour eux quelque cnmplaiſance.

Les lieux agreables ſont utiles à la ſanté.



REMARQUES SUR LES PRECEPTES D'HIPPOCRATE.

p. 218. *La guerison consiste quelquefois dans le temps, & quelquefois dans l'occasion.*] Celle des maladies Chroniques, c'est-à-dire longues, consiste dans le temps, & celle des maladies aiguës, consiste dans l'occasion; il ne faut pas se tromper en confondant ces deux temps.

p. 219. *Car le raisonnement est une espece de ressouvenir, qui rassemble ce qu'on a receu par les sens.*] Cela est absolument vray dans toutes les choses naturelles & sensibles, le raisonnement pour meriter ce nom, doit être un ressouvenir qui rassemble les choses sensibles, que les sens ont imprimées dans l'imagination, & qui s'y sont conservées, comme dans un tresor, & dont l'intelligence juge. Toutes les fois que le raisonnement n'est pas de cette nature, c'est une

une imagination, & non pas un raiſonnement ; car il eſt privé d'un de ſes plus ſolides fondemens qui eſt l'experience. La raiſon & l'experience ſont toutes deux neceſſaires pour la connoiſſance de la verité. Il n'en eſt pas de même dans les choſes inviſibles & ſpirituelles ; nôtre ame en juge & en raiſonne ſans le ſecours des ſens & de l'imagination. Ainſi cette maxime commune, *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu*, n'eſt pas vraye en tout; car nous avons une infinité d'idées qui n'ont point paſſé par les ſens.

Je louë donc le raiſonnement, pourvû qu'il naiſſe des choſes qui tombent ſous les ſens & qui ſont connuës par l'experience.] Le Grec dit cela tout en un mot *ἐκπεριπτώσιος*, qui ſignifie proprement, *une choſe que le hazard a découverte, une experience faite fortuitement*, qui eſt la premiére ſorte d'experience, qui a donné lieu enſuite à toutes les autres. Hippocrate l'employe pour l'experience en general de quelque maniére qu'elle ait été faite.

Et qu'il tire méthodiquement ſes inductions & ſes conſequences de ce qui paroiſt.] Car de ce qu'une telle

chose arrive en tant d'occasions singuliéres la raison tire de là son induction, que la même chose qu'elle a veu arriver en particulier, arrivera en general, & toûjours de même. Ainsi par la Nature des choses singuliéres elle connoît celle des universelles.

Et qu'il ne soit dans le pouvoir de la pensée.]C'est-à dire,& que la pensée ou l'intelligence ne puisse donner lieu au même raisonnement toutes les fois qu'elle voudra. Le raisonnement sera toûjours le même, parce qu'il est fondé sur des choses que la pensée ne connoist pas par opinion, mais par experience.

Il faut donc conclurre de là que la
p. 220. *Nature est excitée & enseignée par toutes sortes de sujets, par une necessité cachée qui agit toûjours de même.*] Le sens de ces paroles est fort caché. Hippocrate veut dire sans doute, que le mouvement de la Nature se remarque dans une infinité de choses ou d'especes particuliéres, & que la raison conduite par les sens, se sert de la connoissance de ces faits particuliers pour en tirer des inductions generales, & pour s'assurer qu'il y a une même cause, qu'il appelle icy *necessité*, qui ope-

re toutes les choſes qui arrivent de la même maniére, & c'eſt ce qui luy a fait dire dans le Traitté precedent : *Que l'uſage, qui ne peut être enſeigné de luy-même, eſt enſeigné par les operations de la Nature.*

Car la penſée empruntant & recevant ſes idées de la Nature, comme je viens de le dire, les applique enſuite à la verité.] La penſée remplie des idées & des connoiſſances que la Nature luy fournit par ſes operations ſinguliéres, & qui vont à elle par le miniſtere des ſens, les applique enſuite à la verité, c'eſt-à-dire, qu'elle s'en ſert pour connoître la Nature en general. La verité des choſes qui ſont hors de l'entendement produit la verité des choſes & des conceptions qui ſont dans l'entendement. p. 221.

Cela ſuffit pour prouver qu'on ne peut attendre aucun avantage ſolide du raiſonnement ſans l'experience, ni de l'experience ſans le raiſonnement.] Car ſi la connoiſſance des choſes generales eſt inutile ſans la connoiſſance des particuliéres, la connoiſſance des particuliéres l'eſt auſſi ſans celle des generales. Il faut donc connoître en même temps, celles cy par le raiſonnement

& celles-là par l'experience.

Car toute affirmation fondée ſur l'opinion eſt gliſſante & ſujete à l'erreur.] Le Grec dit : *Car toute affirmation avec babil*, c'eſt-pourquoy j'ay mis *fondée ſur l'opinion.* Car l'opinion a beſoin de longs diſcours, au lieu que la verité en demande peu. C'eſt le ſens d'Hippocrate qui donne icy la raiſon de ce qu'il vient de dire, que le raiſonnement eſt inutile ſans l'experience, & l'experience ſans le raiſonnement. Car, dit-il, *toute affirmation, &c.* Cela ſert aux deux. Toute affirmation que feront les partiſans du raiſonnement ſans aucune experience, & les partiſans de l'experience ſans aucun raiſonnement, eſt gliſſante & ſujete à l'erreur, parce qu'elle vient de l'opinion, & non pas de la verité de la choſe, qui demande qu'on joigne les deux.

Il ne faut pourtant pas negliger d'interroger les particuliers avec qui on ſe trouve.] Hippocrate veut qu'un Medecin interroge les plus ignorans qui ſe trouvent auprés des malades ; car ils peuvent avoir fait des obſervations, dont ils ne ſauroient ſe ſervir utilement eux-mêmes, parcequ'ils n'ont pas l'Art;

mais dont le Medecin peut tirer une grande utilité.

Il faut donc sur toutes choses s'attacher à l'experience & à ce qui arrive ordinairement.] Comme il est impossible aux jeunes Medecins de connoître toutes les maladies, qui sont infinies, ils doivent s'attacher prèmiérement à avoir une éxacte connoissance de celles qui sont les plus ordinaires. Celles-là les conduiront ensuite seurement aux autres. p. 222.

Il est aussi trés-sage d'avertir des differens remedes qu'il faudra donner aux malades.] C'est contre les Sophistes & les Empiriques, qui avec un seul remede promettoient de guerir toutes les maladies.

Qu'il doit commencer par faire marché avec son malade.] Car les malades s'imaginoient, que le marché n'étant point fait, les Medecins les quitteroient pour une pratique plus considerable, ou que pour avoir une plus grande recompense ils feroient durer le mal plus long-temps. Voila pourquoy Hippocrate, pour prevenir ce soubçon des malades, qui pouvoit leur être fort nuisible, vouloit que le

Medecin ſiſt marché avec eux. Ce precepte eſt aujourd'huy trés inutile.

p. 224. *Et dans ces rencontres le Medecin doit ſe comparer à un homme, &c.*] Ce paſſage eſt entiérement corrompu dans le Texte. Je l'ay corrigé ainſi: μετὰ βολλῶ ἐπὶ σάλε πτερευόμενος, comme un homme battu d'une grande tempeſte eſt obligé de jetter ſon bien dans la mer, tout de même un Medecin engagé auprés d'un malade, qui ne le payera point, eſt obligé, pour conſerver ſa reputation, de mépriſer la recompenſe & d'achever ce qu'il a entrepris. C'eſt le meilleur ſens que j'ay pû tirer de ces paroles corrompuës qui n'en ſont aucun, μεταβολῆς ἐπὶ σάλε πτρευομένοισι *in inconſtantia ſalo verſantibus, qui ſe trouvent ſur cette mer d'agitation & d'inconſtance.*

Il ne l'exigera jamais que dans la veuë de s'en ſervir pour s'avancer dans ſon Art.] Un Medecin ne doit pas exiger la recompenſe de ſes travaux par avarice, pour amaſſer du bien, ou pour vivre dans le luxe; mais ſeulement pour s'en aider dans l'exercice de ſon Art, & pour avoir les choſes neceſſaires.

p. 225. *Et quand il y aura des étrangers ou des pauvres qui auront beſoin de ſon ſe-*

cours, il les assistera, non-seulement de ses remedes mais de sa bourse.] Voila un precepte digne d'un Chrétien. Hippocrate joint les Etrangers & les pauvres, aprés Homere qui avoit deja dit ce beau mot. *Tous les Etrangers & les Pauvres viennent de Dieu.*

Car dés qu'un Medecin aime les hommes, il aime son Art.] Cette verité peut s'étendre à tous les Arts; car ils n'ont été inventez que pour l'utilité des hommes; mais elle convient encore mieux à la Medecine qui n'a été trouvée que pour leur salut. Un Medecin qui n'aime pas les hommes ne sauroit aimer son Art, & il est impossible qu'il y reussisse.

Par honneur & par bienséance.] Afin qu'on ne puisse pas l'accuser de regarder les maladies comme un revenu.

Que ce ne sont que le rebut des hommes & des miserables.] Car ces Empiriques étoient ordinairement de vils esclaves; c'est-pourquoy Platon dans les Livres des Loix, met une si grande difference entre les Medecins esclaves & les Medecins libres. p. 226.

Cependant les pauvres malades, chagrins de leur mal nagent au milieu p. 227.

de deux grands maux.] Leur premier mal, c'eſt le dégouſt qu'ils ont pour les premiers remedes qu'ils ont fait ſuivant les regles de l'Art ; & le ſecond mal, c'eſt l'envie qu'ils ont de vouloir qu'un Charlatan eſſaye ſur eux tous les remedes nouveaux qu'il peut imaginer, & qu'il ſuive, non la raiſon qu'il ne connoiſt point, mais leur caprice, auquel il s'accommode par intereſt. C'eſt ainſi qu'on a expliqué ce paſſage ; pour moy je l'entendois plus ſimplement : Leur premier mal c'eſt leur propre maladie ; & le ſecond l'impatience qu'ils ont de ſe jetter entre les mains d'un Charlatan, & d'eſſayer differens remedes.

p. 228. *Car le Medecin doit ſe gouverner en cela differemment, ſelon que la maladie eſt plus ou moins preſſante.*] Cela regarde le marché qu'il dit qu'un Medecin doit faire avec ſon malade ſi la maladie le permet & qu'elle en donne le temps. Car ſi elle eſt fort aiguë, il faut que le Medecin ne parle point de ſon intereſt, & qu'il travaille uniquement à guerir ſon malade.

p. 229. *Car pour moy je ſuis perſuadé qu'il n'eſt jamais permis de rejetter ce qui*

vient de l'Art, & qui est selon les regles.] Raison admirable pour porter les Medecins à appeller d'autres Medecins daus les occasions pressantes, c'est qu'il ne faut jamais rejetter ce qui vient de l'Art. Un Medecin ne peut jamais faire tort à un autre Medecin; car s'il est habile, il ne dira rien qui ne soit tiré de son Art. Ainsi ce sera toûjours l'Art de la Medecine qui aura tout l'honneur de la guerison des malades, ce que les veritables Medecins doivent chercher.

Et ce n'est pas sans raison & sans necessité qu'on a trouvé cette ressource.] Il dit que ce n'est pas sans raison qu'on a établi cette coûtume dans les necessitez pressantes d'avoir recours aux consultations des Medecins. Car un homme seul quelque sçavant qu'il puisse être, ne sauroit tout savoir, les choses singuliéres, sur lesquelles il travaille, étant en trop grand nombre; c'est-pourquoy il a besoin du secours des autres Medecins dans les occasions extraordinaires. p. 230.

Car les hommes sont si bornez & si miserables.] Voicy un aveu qui marque bien la grande modestie d'Hippo- p. 231.

crate, & qui doit faire grand-honte à ces arrogants qui veulent persuader qu'ils n'ignorent rien.

Or un Medecin qui a entrepris un malade doit faire voir que son métier est de rétablir & de conserver la Nature, & non pas de la changer.] Par là il vaincra l'impatience du malade, & gagnera sa confiance, en luy faisant voir que sa guerison dépend du temps.

p. 232. *Et par toutes les autres choses.*] Comme les purgations, les exercices, &c. Hippocrate comprend icy en peu de mots toutes les causes de la bonne santé.

Un Medecin doit aussi, pour aquerir de l'autorité, éviter de faire parade de mouchoirs à se frotter & à oster la sueur.] Du temps d'Hippocrate le commerce que les Grecs avoient avec les Barbares avoit déja commencé à corrompre leur simplicité. Ils avoient pris d'eux beaucoup de nouveautez pour les habits, & entre autres choses ils portoient comme eux de grands mouchoirs de toile trés fine pour se frotter, dont ils faisoient parade. Hippocrate blâme cela dans un Medecin, qui doit être frugal & simple.

Et n'estre point trop parfumé.] Car outre que cela marquoit en eux beaucoup de mollesse & d'affectation, ces odeurs pouvoient fort incommoder les malades.

Il en est de cela comme d'un mal, lorsqu'il n'occupe qu'une partie il est petit.] Cette comparaison est fort juste ; lorsqu'un Medecin ne peche que peu contre cette Decence, qui luy ordonne d'estre habillé proprement sans affectation, c'est comme un petit mal, qui n'occupe qu'une partie ; mais lorsque cela est outré, & qu'il n'y garde ni mesures ni bornes, c'est comme un grand mal qui a gagné tout le corps, & qui est par conséquent sans remede.

Mais je ne veux pas qu'il s'occupe du soin de plaire par des choses vaines, superfluës, &c.] J'ay tiré des paroles du Texte, qui est fort obscur, le sens que le raisonnement d'Hippocrate m'a paru demander, quoyque la lettre permette aussi de traduire : *Mais je veux qu'il se fasse valoir par le bon usage de ses instrumens, par les démonstrations qu'il donnera des causes des maladies, par les signes, & par toutes les choses* p. 233.

qui se tirent de son Art & qui le regardent.

Or je n'aime pas qu'on fasse servir à d'autres usages des études qu'on a faites avec beaucoup de peine.] L'Eloquence & la Poësie sont assez nobles pour n'être pas reduites à être comme les servantes de la Medecine, & d'un autre côté la Medecine est assez belle d'elle-même, elle n'a pas besoin de leur secours pour paroistre avec grace & avec pompe. Celle-cy a son langage à part comme les autres, & les écrits d'Hippocrate en sont une preuve digne d'admiration. Il est aussi éloquent qu'aucun Orateur Grec; mais c'est d'une éloquence particuliére, d'une éloquence de son Art; & dans tous ses Ouvrages il ne luy est peut-estre pas arrivé trois fois de se servir du témoignage des Poëtes, & quand il l'a fait il n'a pas recherché un ornement inutile, il l'a fait par necessité.

p. 234. *Autrement on ne fait qu'imiter le vain bruit & la vaine pompe du frelon.*] C'est une comparaison fort juste. Car comme les frelons font plus de bruit que les abeilles, les troublent dans leur ouvrage, & consument leur miel, tout

de même ces grands parleurs qui ne cherchent que l'ornement des paroles, troublent les veritables Medecins qu'ils empêchent de recueillir le fruit de leur travail, & ne font rien qui soit digne de louange.

Et cette disposition ne s'acquiert pas par la veuë des choses presentes.] Ceux qui ont appris tard un Art, ne se conduisent que sur ce qu'ils voyent; car leur principal guide est l'experience: Or dans l'Art de la Medecine principalement les choses presentes ne suffisent pas, il faut être en état de rappeller par le raisonnement les choses absentes ou passées, car c'est l'union de ces deux choses qui constituë l'habitude & qui fait qu'on réüssit dans cet Art. On a vû ce qu'Hippocrate a dit du raisonnement, que c'est un ressouvenir qui rassemble ce qu'on a receu par les sens, &c. Sans ce ressouvenir les experiences presentes sont inutiles. On en pourroit faire une demonstration.

Pour moy si ces sortes de gens étoient appellez.] Precepte trés important sur la conduite que doivent tenir les Medecins lorsqu'ils se trouvent avec des Empiriques. Ils doivent les regarder com- p. 235.

me des gens qui ne connoissent pas le fond de l'Art ; mais en même temps ils doivent les considerer comme des gens qui ont fait des experiences qui peuvent être trés-utiles, pourvû que la pratique en soit reglée par ceux qui savent l'Art.

Car la connoissance de l'Histoire generale, & qui constituë l'Art, est répanduë dans ce qu'ils disent.] Car la connoissance des dogmes & des preceptes generaux dépend de la connoissance des faits particuliers, qui en sont le fondement. Ainsi ces Empiriques ne parlant que de leurs experiences, ne laisseront pas de pouvoir enrichir l'Art, & de servir par conséquent à la connoissance generale.

p. 236. *C'est-pourquoy j'exhorte les veritables Medecins d'écouter avec attention ce que disent ces Empiriques, & de les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.*] Ce precepte seroit trés-utile s'il pouvoit être bien pratiqué. La Medecine consiste dans l'Art & dans l'Experience. Ceux qui ont l'Experience peuvent donner de grands secours à ceux qui ont l'Art ; mais il faut que ceux cy les empêchent de pratiquer eux-mê-

mes ce qu'ils n'ont appris que par l'Experience ; car comme ils manquent de methode, ils ne ſavent pas appliquer le remede au mal, & tombent le plus ſouvent dans des fautes irreparables, ou s'ils réuſſiſſent quelquefois ce n'eſt que par hazard : Or le Medecin ne donne rien au hazard, il attend tout de la methode.

Ne faites pas obſerver long-temps une diete trop reſſerrée.] Dans cette derniére partie Hippocrate ramaſſe quelques preceptes qu'il donne comme un échantillon dont les autres recueils de ſentences doivent être regardez comme la ſuite. Ce premier precepte eſt de la diete. Si elle eſt exacte il ne faut pas la faire durer long-temps, parce qu'elle augmente l'appetit du malade, & l'affoiblit de maniére, qu'il ne ſçauroit y reſiſter dans le cours d'une maladie. Mais ſi la diete trop exacte eſt dangereuſe, celle qui eſt trop relâchée ne l'eſt pas moins : Il ne faut avoir pour les malades, ni trop d'indulgence, ni trop de rigueur.

Qui détruiſent l'unité.] Par le mot d'unité Hippocrate entend icy le juſte mélange, le juſte temperamment des

humeurs, où rien ne domine & ne trouble l'harmonie & la concorde en excitant une ſedition.

Evitez avec ſoin les troubles ſoudains de l'air.] Hippocrate étoit bien éloigné de condamner ceux qui, connoiſſant le grand pouvoir que l'air a ſur nos corps, évitent avec un grand ſoin ſes changemens ſoudains, & tâchent d'entretenir les lieux, qu'ils habitent, dans une certaine égalité conforme à leur Nature. Si cela eſt neceſſaire pour les ſains, il l'eſt encore plus pour les malades. Ce qui ſuit, *Dans la fleur de la jeuneſſe*, ne me paroiſt pas un nouveau precepte, mais la ſuite de celuicy. Dans la jeuneſſe on peut negliger ce precepte, & s'expoſer hardiment aux troubles ſoudains de l'air; car à cet âge on eſt incommodé de trés-peu de choſe, au lieu que dans la vieilleſſe on eſt bleſſé de rien.

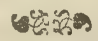
La moindre choſe empeſche la gueriſon d'une maladie.] On a traduit auſſi cette ſentence de cette maniére: *Une legere maladie ſe guerit aiſément par les remedes quand une partie noble n'eſt pas offenſée.*

Puiſque la triſteſſe ſe communique par ſympathie.]

ſympathie.] Je ne doute pas que ce ne ſoit le veritable ſens de ce paſſage qu'on a traduit diverſement. Hippocrate dit icy une choſe tres-certaine, que ſi les maux de l'eſprit ſe gagnent, comme la triſteſſe, la colere, &c. à plus forte raiſon les maux du corps ſe peuvent gagner.

Dans les grandes douleurs.] Hippocrate veut dire que dans les grandes douleurs on peut accorder aux malades de certaines choſes qu'on leur refuſeroit dans un autre temps, parce qu'elles ſont contre les regles. Mais dans cet état violent le refus leur pourroit faire plus de mal que la choſe même. Ce beau ſens n'a pas empêché qu'on n'ait traduit: *Il faut éviter les exercices trop violens.*

Les lieux agréables ſont utiles à la ſanté.] Parce qu'ils recréent l'eſprit, & que l'eſprit a tant de pouvoir ſur le corps, qu'en traitant le corps, il faut traitter l'eſprit.





DE LA NATURE HUMAINE, OU DE L'HOMME.

ON ne peut pas douter que ce Traitté ne ſoit d'Hippocrate, car il luy eſt attribué par Platon dans ſon Phedre; & d'ailleurs ſon ſtile, ſa méthode & ſa profondeur le feroient aſſez connoître à ceux qui ſeroient accoûtumez aux Ouvrages de cet Auteur. Il traitte de la Nature humaine; c'eſt-à-dire, de la matiére dont le corps de l'homme eſt formé. Car tout Medecin qui veut reuſſir dans ſon Art, doit connoître auparavant la Nature des corps,

& savoir s'ils sont simples ou composez ; car de cette connoissance dépend le succés de sa méthode. S'ils sont simples, il faut examiner leur vertu ou leur puissance, pour savoir comment & sur quoy ils agissent & ce qui agit sur eux ; & s'ils sont composez, il faut distinguer & connoître de même toutes leurs parties, & savoir ce que chacune d'elles est capable de faire & de souffrir. Cette sorte de Dialectique n'est pas particuliére à la Medecine, elle est necessaire dans tous les autres Arts, & Platon a fort bien prouvé, que l'Eloquence mesme ne sauroit subsister sans elle ; car il a fait voir que c'est un de ses plus solides fondemens. Ce Traitté d'Hippocrate est trés-utile. Son but est en établissant sa doctrine de refuter les anciens Philosophes & les anciens Medecins qui soûtenoient que la Nature & l'Homme n'avoient qu'un seul élement, un seul principe, & il le fait avec tant de force & de

netteté, qu'on ne ſauroit rien oppoſer à ſes preuves.

CEluy qui a accoûtumé d'entendre diſcourir de la Nature humaine au de-là de ce qui appartient à la Medecine, n'a que faire de lire ce Traitté; car je ne donne point du tout dans ce principe, que l'homme ſoit ſeulement, ou air, ou feu, ou terre, ou eau, ou quelqu'autre choſe que ce puiſſe etre; parce qu'il ne paroiſt pas clairement qu'il n'y ait qu'une ſeule choſe dans l'homme; mais je permets de ſoûtenir cette doctrine à ceux qui font profeſſion de cette ſorte de Philoſophie. Je diray ſeulement que ceux qui la ſoûtiennent, ne la connoiſſent pas bien; car ayant tous le même principe, ils ne s'accordent pas entre eux, & ne tiennent pas le même langage, quoyqu'ils tirent la

même conclusion. Ils disent tous qu'il n'y a qu'un seul & même principe, quel qu'il soit; & que ce principe est ce qu'ils appellent, *l'Unité* & *l'Univers*; mais ils ne s'accordent pas sur les noms qu'ils luy donnent; car l'un dit que cette Unité & cet Univers est l'air; l'autre dit que c'est le feu; celuy-cy assure que c'est l'eau, & celuy-là soûtient que c'est la terre; & chacun appuye son sentiment sur des autoritez & sur des preuves qu'il rapporte, & qui ne sont d'aucun poids; car puisqu'ayant tous le même sentiment, ils ne tiennent pas le même langage, c'est une preuve évidente, qu'ils ne connoissent pas ce qu'ils disent, & c'est de quoy on sera encore mieux convaincu si l'on assiste à leurs disputes; car lorsque ces Philosophes disputent devant les mêmes Auditeurs, on ne trou-

vera jamais que le même homme avec la même cauſe, & les mêmes raiſons remporte l'avantage trois fois de ſuite. Tantoſt c'eſt celuy-cy qui eſt ſuperieur, tantôt c'eſt celuy-là, & une autre fois ce ſera le plus beau parleur & celuy qui plaiſt le plus au peuple. Cependant il ſeroit juſte que celuy qui ſe vante de bien connoître les choſes rendiſt toûjours ſon Syſteme ſuperieur, s'il étoit vray qu'il connuſt bien la verité & qu'il puſt la démontrer avec évidence ; mais il me paroiſt que tous ces Diſcoureurs ſe contrediſent eux-mêmes dans leurs preuves par un effet de leur ignorance, & qu'ils établiſſent plûtoſt le ſentiment de Meliſſus que le leur ; & cela ſuffit pour ce qui les regarde. Pour ce qui eſt des Medecins, *à l'exemple de ces Philoſophes*, les uns diſent que l'homme n'eſt que ſang ; les

autres qu'il n'eſt que bile ; & il y en a qui ſoûtiennent qu'il n'eſt que pituite. Ils tirent tous la même concluſion, que l'Homme n'eſt qu'une ſeule choſe à laquelle chacun donne le nom qu'il luy plaiſt ; que cette ſeule choſe change de forme & de qualité ou de vertu, par la force du froid & du chaud ; & qu'elle devient douce & amere, blanche & noire, & acquiert toutes ſortes d'autres qualitez. Pour moy, il me paroiſt qu'il n'y a rien de moins vray. Cependant la plûpart ſoûtiennent ces ſortes d'opinions, ou autres ſemblables, comme de grandes veritez. Mais moy je dis que ſi l'Homme n'etoit qu'une ſeule choſe, il ne ſentiroit jamais de douleur ; car il n'y auroit rien en luy qui puſt créer cette douleur, puiſqu'il ne ſeroit qu'une ſeule choſe ; ou s'il ſentoit de la douleur,

douleur, il n'y auroit qu'un ſeul remede. Or il y en a pluſieurs ; car il y a dans le corps humain pluſieurs choſes, qui s'échauffant, ſe refroidiſſant, ſe deſſechant, s'humectant les unes les autres plus qu'il ne faut, par leur different mélange, y cauſent des maladies. De ſorte que, comme il y a pluſieurs eſpeces de maladies, il y a auſſi pluſieurs eſpeces de remedes pour les guerir.

J'eſtime donc, que celuy qui aſſeure que l'homme n'eſt que ſang, & rien autre choſe, doit demontrer qu'il ne change jamais, & qu'il ne devient pas tout autre, & qu'il doit trouver ſeulement une ſaiſon de l'année ou un des âges de l'homme, pendant leſquels il ne paroiſſe en luy que du ſang. Car il eſt bien vray-ſemblable qu'il y a un certain temps où il paroiſt qu'il n'eſt qu'une ſeule choſe. Je dis

de même de celuy qui ſoûtient qu'il n'eſt que pituite ; & de celuy qui aſſeure qu'il n'eſt que bile ; car pour moy, je feray voir que les choſes, dont je diray que l'homme eſt composé, ſont toûjours les mêmes, ſelon la Nature, (c'eſt-à-dire dans la pure verité) & ſelon l'opinion generale des hommes, dans ſa jeuneſſe, dans ſa vieilleſſe, pendant le chaud, pendant le froid ; j'en rapporterai des preuves évidentes, & je feray voir clairement, quelle eſt la neceſſité qui les force chacune d'elles, d'augmenter ou de diminuer dans le corps.

Premiérement, il eſt abſolument impoſſible que la generation de l'homme ſe faſſe par une ſeule choſe ; car comment ce qui n'eſt qu'un pourroit-il engendrer rien de ſemblable, s'il n'étoit mêlé avec quelque autre choſe ; puiſque même pluſieurs

choſes mêlées enſemble, ſi elles ne ſont de même eſpece, & qu'elles n'ayent la même vertu, n'engendreront rien, & ne feront rien qui leur reſſemble. Encore faut-il qu'il y ait un juſte temperamment & comme une eſpece d'équilibre entre le froid & le chaud, le ſec & l'humide; car ſi l'un l'emporte ſur l'autre, & que le plus foible ſoit ſurmonté par le plus fort, il n'y a plus de generation. Quelle apparence donc qu'une ſeule choſe en produiſe d'autres, lorſqu'on voit que pluſieurs choſes mêlées enſemble, ne produiſent pourtant rien, ſi elles n'ont entre elles ce juſte temperament qui leur eſt neceſſaire? Et par conſequent, puiſque la Nature eſt toûjours la même, auſſi-bien dans l'homme que dans toutes ſes autres productions, il eſt d'une neceſſité abſoluë, que l'hom-

me ne ſoit pas une ſeule choſe ; mais que chacune des choſes qui ont contribué à ſa generation ayent dans ſon corps la même force & la même vertu qu'elles y ont apportée & contribuée.

C'eſt auſſi une ſuite également neceſſaire, qu'aprés la mort de l'homme, chaque choſe, qui le compoſe, s'en retourne à ſa propre nature ; que l'humide s'en retourne à l'humide ; le ſec au ſec ; le chaud au chaud ; & le froid au froid. La Nature des animaux eſt la même que de tous les autres eſtres ; ils naiſſent tous de la même maniére, & meurent tous de la même maniére ; car leur Nature eſt compoſée des mêmes principes & ſe reſout dans les mêmes principes dont chacun d'eux eſt compoſé. Le corps humain a en luy du ſang, de la pituite & deux ſortes de bile, la jaune & la noire. Voila la Nature

du corps, & voila ce qui fait qu'il ſe porte bien & qu'il eſt malade.

En effet il eſt en parfite ſanté quand toutes ces choſes ſont bien meſlées, qu'elles ont entre elles un juſte temperament, & qu'aucune ne peche, ni en quantité, ni en qualité. Comme au contraire, il eſt malade, quand l'une eſt plus ou moins forte, qu'elle ſe retire dans quelque endroit du corps, & qu'elle ne ſe meſle pas bien avec les autres; car lorſque quelqu'une ſe ſépare & demeure ſeule, il faut de toute neceſſité, non-ſeulement que l'endroit d'où elle ſe retire ſe porte mal, mais encore que celuy, où elle ſe jette & où elle affluë à cauſe de ſa trop grande quantité, ſente la meſme douleur, & la meſme maladie; car meſme, lorſque quelqu'une de ces humeurs eſt évacuée hors du corps en plus grande

quantité que celle par où elle peche, cette évacuation cause de la douleur; & par conséquent si la même évacuation se fait dans le corps par la separation de l'une de ces humeurs qui passe d'un endroit à un autre, il faut necessairement, comme nous l'avons dit, qu'elle cause une double douleur, l'une dans l'endroit qu'elle a quitté, & l'autre dans celuy où elle s'est jettée.

J'ay promis de demontrer que les choses dont je dirois que l'homme est composé, sont toûjours les mêmes, & selon la Nature, c'est-à-dire par elles-mêmes, dans la pure verité & selon l'opinion des hommes. Je dis donc que l'homme est composé de sang & de bile jaune & noire & de pituite. Et je soûtiens en premier lieu que selon le langage & l'opinion des hommes, leurs noms sont tous differens;

& enſuite, que ſelon la Nature & dans la pure verité, elles ſont toutes d'une eſpece differente, & que la pituite ne reſſemble en rien au ſang, ni le ſang à la bile, ni la bile à la pituite. Comment ces humeurs ſe raſſembleroient-elles ? puiſqu'aux yeux elles ne paroiſſent pas de la même couleur, & qu'au toucher on n'y trouve rien de ſemblable; car elles ne ſont, ni également chaudes, ni également froides, ni également ſeches, ni également humides. Etant donc ſi differentes, & par leur forme, & par leur qualité, c'eſt une ſuite neceſſaire, qu'elles ne ſoient pas une ſeule & même choſe; car ce n'eſt pas une ſeule & même choſe que le feu & l'eau. Et une experience qui peut vous convaincre de cette verité, que toutes ces humeurs ne ſont pas une ſeule & même choſe,

& qu'elles ont chacune leur Nature & leur vertu, c'eſt que ſi vous donnez à un homme une medecine pour purger la pituite, il ne vomira que de la pituite : Si vous luy en donnez une pour purger la bile, il ne vomira que de la bile, & même de la bile noire, ſi la Medecine n'eſt que pour purger la bile noire : Et ſi vous le bleſſez en quelque endroit du corps, il en ſortira du ſang ; & cela arrivera toûjours de même, la nuit, le jour, en eſté, en hyver, pendant qu'il ſera en état d'attirer l'air & de le rendre, c'eſt-à-dire de reſpirer ; & il ſera en état de le faire, juſqu'à ce qu'il ſoit privé de quelqu'une de ces choſes qui ſont nées avec luy.

Or ces choſes que je viens d'expliquer, c'eſt à dire, ces humeurs qui ſont nées avec luy, comment n'y ſeroient-elles pas

nées ? Premiérement il eſt certain que l'homme les a toûjours toutes en luy, pendant qu'il eſt en vie; il n'aiſt d'un homme qui les a de même ; & enfin il eſt nourri par une mere qui les a auſſi, comme je viens de le demontrer.

Les Medecins qui ſoûtiennent que l'homme n'eſt qu'une ſeule choſe, ont, à mon avis, fondé ce ſentiment ſur ce qu'ils ont vû des hommes, aprés avoir pris des Medecines trop violentes, mourir par d'exceſſives évacuations, & rendre, les uns de la bile, & les autres de la pituite, & ſur cela ils ont crû que chacun n'étoit que ce qu'il avoit vomi. Et ceux qui ont dit qu'il n'étoit que de ſang, ſe ſont fondez ſur une ſemblable experience; car ſur ce qu'ils ont vû des hommes égorgez ne rendre que du ſang, ils ſe ſont imaginé que

le ſang étoit l'ame de l'homme; & voila les ſeules preuves qu'ils rapportent de leur opinion.

Mais premiérement je ſoûtiens qu'on n'a jamais vû mourir perſonne par d'exceſſives évacuations, qui n'ait fait que de la bile; car tout homme qui aura pris une Medecine pour purger la bile, rendra d'abord de la bile, enſuite de la pituite; aprés la pituite il rendra avec de grands efforts de la bile noire; & enfin en mourant, il fera du ſang tout pur. La même choſe arrivera à celuy qui aura pris une Medecine pour purger la pituite; il rendra d'abord de la pituite, enſuite la bile jaune, aprés cela la noire; & enfin en mourant il rendra le ſang tout pur. Car toute medecine de quelque nature qu'elle ſoit, quand elle eſt entrée dans le corps, purge premiérement de

toutes les humeurs, ce qui eſt ſelon ſa Nature; & enſuite elle purge & entraîne les autres.

Comme les choſes qu'on plante ou qu'on ſeme ne ſont pas plûtoſt dans le ſein de la terre, qu'elles attirent chacune ce qu'elles y trouvent de conforme à leur Nature; car il y a dans la terre de l'acide, de l'amer, du doux, du ſalé, & toutes ſortes d'autres qualitez: Elles attirent donc d'abord abondamment celle qui eſt ſelon leur Nature, & enſuite elles attirent les autres; les medecines font la même choſe dans le corps; celles qui ſont pour purger la bile, purgent d'abord la bile trés-pure, & enſuite de la bile mêlée. Tout de même les medecines pour la la pituite commencent par purger la pituite toute pure, & elles entraînent enſuite de la pituite qui eſt mêlée. Ceux qu'on

a égorgez ou bleſſez rendent d'abord le ſang trés chaud & trés-rouge, & enſuite ils le rendent plus meſlé de pituite & de bile.

La pituite s'augmente en hyver dans le corps de l'homme ; car de toutes les humeurs, c'eſt celle qui eſt la plus conforme à la Nature de l'hyver, parce qu'elle eſt trés-froide ; & une marque de cette verité, c'eſt que ſi vous touchez de la pituite, de la bile & du ſang, vous trouverez que la pituite eſt trés froide, quoyqu'elle ſoit trés viſqueuſe, & qu'aprés la bile noire, elle ſoit la plus difficile à entraîner par force, (& l'on ſait que tout ce qui eſt pouſſé par force devient plus chaud, à cauſe de la violence qu'il ſouffre.) Cependant cela n'empêche pas que la pituite ne paroiſſe de ſa Nature trés-froide au prix des autres

humeurs. Or que l'hyver remplisse le corps de pituite, vous pouvez vous en convaincre par ces marques sensibles ; c'est que les hommes crachent & mouchent des humeurs pituiteuses en hyver, & que dans cette saison les tumeurs deviennent trés-blanches & toutes les autres maladies deviennent pituiteuses.

Dans le printemps la pituite est encore forte dans le corps & le sang s'augmente, pa ce que le froid s'en va & que les pluyes viennent. Or il n'y a rien qui augmente tant le sang que l'humidité & la chaleur des jours ; car de toutes les saisons c'est celle qui est la plus conforme à sa Nature, étant humide & chaude. En voici des preuves sensibles, c'est qu'au printemps & en esté les hommes sont sujets à des dysenteries, à des saignements de nez, & que dans ces temps-là ils sont

trés-chauds & fort rouges. En esté le sang a encore de la force, & la bile s'éleve dans le corps & dure jusqu'à l'automne, & à l'automne le sang diminuë, parceque cette saison est contraire à sa Nature ; mais la bile domine pendant l'esté & pendant l'automne, comme on le voit clairement, parce que dans ces temps-là, les hommes vomissent d'eux-mêmes de la bile, & quand ils se purgent ils ne rendent que des matiéres bilieuses. On le voit aussi par les fiévres qu'ils ont, & par la couleur de leur teint. La pituite est plus foible en esté que dans les autres saisons, parce que l'esté est plus contraire à sa Nature, étant sec & chaud. Le sang diminuë trés considerablement en automne, parce que l'automne est seche, & qu'elle commence à refroidir l'homme. La bile noire est trés abondante

& trés forte en automne; mais dés que l'hyver eſt arrivé, la bile, étant refroidie, diminuë & la pituite s'augmente, tant à cauſe de l'abondance des pluyes que de la longueur des nuits.

Le corps humain a donc en ſoy toutes ces choſes en tout temps; mais chacune d'elles eſt tantoſt plus abondante & tantoſt moins, par rapport à la ſaiſon, ſelon le tout, & la partie. Comme toute l'année participe de toutes ces qualitez, du froid, du chaud, du ſec & de l'humide, car aucune d'elles ne ſubſiſteroit un ſeul moment ſans le ſecours de toutes celles qui ſont dans le monde, & ſi une ſeule venoit à manquer, toutes periroient ſans reſſource; car elles ſont liées & unies par la même neceſſité, & elles s'entretiennent & ſe nourriſſent reciproquement les unes les autres;

Tout de même, s'il venoit à manquer au corps quelqu'une des choses qui sont nées avec luy, l'homme ne sauroit vivre.

Dans l'année c'est tantost l'hyver qui est le plus fort & qui domine, tantost c'est le printemps, une autre fois c'est l'esté, & une autre fois l'automne. Il en est de même dans l'homme, tantost c'est la pituite qui domine, tantost c'est le sang, & tantost c'est la bile, premiérement la jaune & ensuite la noire. Et une marque évidente de cela, c'est que si vous donnez quatre fois dans un an, c'est-à-dire une fois à chaque saison, la même Medecine à un homme, il vomira en hyver des matiéres trés pituiteuses, au printemps des matiéres trés humides, en esté des matiéres trés bilieuses, & en automne des matiéres trés noires.

Cela étant ainſi, c'eſt une ſuite neceſſaire, que les maladies, qui ſe fortifient & s'augmentent en hyver, ceſſent en eſté, & que celles qui s'augmentent en eſté, ceſſent en hyver, quand elles ne ceſſent pas dans un certain circuit de jours. J'expliqueray ailleurs ce que j'entends par ce circuit de jours. De celles qui viennent au printemps, on en ſera delivré l'automne; & de celles qui vi nnent en automne, on n'en ſera delivré qu'au printemps. Toute maladie qui paſſera ces temps-là, on doit s'aſſeurer qu'elle durera toute l'année. Il faut donc que le Medecin en traittant ſes malades ſe ſouvienne toûjours, que chacune de ces humeurs domine dans le corps pendant la ſaiſon qui eſt la plus conforme à ſa Nature.

Il faut auſſi qu'il ſache, que toutes les maladies qui viennent *Tout ce qui ſuit ne pa-*

de repletion, se guerissent par l'évacuation ; que celles qui viennent d'évacuation, se guerissent par la repletion ; que celles qui naissent du travail finissent par le repos ; & que celles que le repos cause, finissent par le travail.

roist avoir aucune l aison avec le sujet qu'Hippocrate traitte ; c'est-pourquoi on a crû qu'il avoit été ajoûté. Voyez les Remarques

Sur tout il faut qu'un Medecin sache s'opposer aux maladies naissantes, aux temperamens, aux saisons, aux differens âges, & prevenir ce qu'ils ont de mauvais, relâcher ce qui est trop tendu, & tendre ce qui est trop relâché ; car par ce moyen ce qui fait le mal cessera, & c'est ce que j'appelle guerison.

Les maladies viennent, ou du regime que nous gardons, ou de l'air que nous respirons ; & voicy comment il faut connoistre & discerner les unes & les autres.

Lorsque dans le même temps plusieurs personnes sont atta-

quées de la même maladie, il faut en attribuer la cauſe à ce qui eſt le plus commun & qui eſt le plus à nôtre uſage, & c'eſt l'air que nous reſpirons; car on ne ſauroit en accuſer le regime que nous gardons tous, puiſque la maladie ſe jette également ſur les femmes & ſur les hommes; ſur les jeunes & ſur les vieux; ſur ceux qui vivent de gaſteau, & ſur ceux qui ſe nourriſſent de pain, ſur ceux qui boivent le vin pur, & ſur ceux qui ne boivent que de l'eau; ſur ceux qui travaillent beaucoup & ſur ceux qui ſe tiennent en repos. Ce n'eſt donc pas le regime qui cauſe ces maladies, puiſque tant d'hommes qui obſervent tous different regime, en ſont ſurpris. *Maza.*

Mais lorſque toutes ſortes de maladies naiſſent en même tems, alors il eſt évident que ce ſont les

regimes differens qui les causent & il faut les traitter, en s'opposant dans chacun à la cause de sa maladie; comme je l'ay dit ailleurs, & le faire changer de regime; car il est certain que celuy qu'il a gardé, ne luy est pas bon, ou en tout, ou dans la plus grande partie, ou du moins en quelque chose, & il faut le connoistre pour le changer, & en regardant principalement à la Nature de chaque malade, à son âge, à son temperament, à la saison de l'année & à la qualité de la maladie, il faut le traitter, soit en ajoûtant, soit en retranchant, comme je l'ay dit il y a déja long-temps, de maniére que tant dans les remedes que dans les regimes, vous vous opposiez toûjours aux âges, aux saisons, aux temperamens & aux maladies.

Lorsqu'il regne une maladie

Epidemique, il eſt évident que ce n'eſt pas le regime qui la cauſe, mais l'air que nous reſpirons. Et alors on ne ſauroit douter qu'il n'y ait dans l'air une exhalaiſon vicieuſe. Voicy les conſeils qu'on doit donner dans ces occaſions. Il faut exhorter les hommes, non pas à changer de regime, car ce n'eſt pas le regime qui cauſe ce mal, mais à tenir leur corps dans un état qu'il ſoit le moins gros, le moins bouffi & le plus foible qu'il ſera poſſible, en retranchant de leur nourriture ordinaire & de leur boiſſon peu à peu; car s'ils changeoient tout d'un coup leur regime, il y auroit du danger que ce changement ne produiſiſt dans leur corps quelque nouveauté; mais il faut qu'ils continuent leur regime ordinaire, ſi l'on voit qu'il ne leur faſſe aucun mal. Ils prendront ſeulement gar-

de bien ſoigneuſement de ne laiſſer entrer dans leur corps que le moins d'air qu'il ſera poſſible, & tâcheront de faire enſorte que cet air ſoit le plus étranger. Pour cet effet ils quitteront, s'il leur eſt poſſible, les lieux infectez de la maladie, & travailleront à attenuer leur corps; car en attenuant leur corps, ils n'auront pas beſoin de tant d'air.

Au reſte toutes les maladies qui viennent des parties les plus fortes du corps, ſont les plus violentes; car ſi la maladie demeure dans la partie où elle a commencé, comme c'eſt la partie la plus forte qui ſouffre, il faut de neceſſité que tout le corps ſouffre auſſi; & ſi elle quitte cette partie forte pour ſe jetter ſur quelqu'une de celles qui ſont plus foibles, elle eſt difficile à guerir; au lieu que celles qui paſſent d'une partie foible, à

une plus forte, se guerissent facilement; parce que la partie a la force de consumer & de dissiper les humeurs qui y affluent.

Il y a dans le corps quatre paires de grosses veines. La premiére paire vient de la tête par derriere, passe par le cou, s'étend le long de l'épine du dos, des deux côtez en dehors, descend par les cuisses jusques aux jambes en dehors, & se termine aux pieds. Dans les douleurs de dos & de cuisses, il faut ouvrir l'une de ces veines aux jarrets & aux malleoles exterieurs.

La seconde paire, ce sont les deux veines appellées jugulaires; elles partent de la teste, passent prés des oreilles dans le cou, & s'étendent en dedans le long de l'épine du dos prés des lombes, & passant par les cuisses & les jarets en dedans & par le gras des jambes, elles se rendent aux

malleoles interieurs & aboutiſſent aux pieds. Dans les douleurs des lombes & des teſticules, il faut ouvrir ces veines aux jarrets & aux malleoles interieurs.

La troiſiéme paire vient des tempes, deſcend par le cou, paſſe ſous les omoplates, ſe rend au poulmon, l'une va par la droite à la partie gauche, & l'autre par la gauche à la partie droite. La droite paſſant par deſſous la mammelle ſe rend à la ratte & au rein ; & celle qui va de la gauche à la droite paſſant ſous la mammelle, ſe rend au foye, & à l'autre rein, & elles aboutiſſent toutes deux à l'inteſtin droit.

La quatriéme paire part du devant de la teſte & des yeux, paſſe par le cou, les clavicules, le haut des bras, les coudes & le deſſus des mains, & aboutit au

au bout des doigts; enſuite du bout des doigts, elles remontent par les jointures des mains, des coudes, & par la partie interieure des bras juſques aux aiſſelles, & par le haut des côtes des deux côtez; l'une va paſſer par la rate, & l'autre par le foye: & l'une & l'autre paſſant au deſſus du ventre aboutiſſent aux parties naturelles. Voila pour ce qui regarde les groſſes veines.

Du ventre ſortent plusieurs rameux de toutes ſortes de veines, qui s'étendant par tout le corps, y portent la nourriture. Il en ſort auſſi d'autres de toutes les groſſes veines, & elles portent la nourriture dans le ventre & dans les autres parties du corps du dedans en dehors & du dehors en dedãs. Le veines interieures & les exterieures ſe communiquent les unes aux autres. Il faut donc faire les ſaignées ſelon cette ſi-

tuation des vaisseaux, & toûjours le plus loin qu'il est possible des endroits où l'on sent la douleur, & où le sang s'amasse ; car par ce moyen il n'arrivera point de grand changement tout d'un coup, & en faisant prendre au sang un autre chemin, vous luy ferez perdre l'habitude de s'amasser en cet endroit.

Ceux qui n'ayant point de fiévre crachent beaucoup de pus; ceux dans les urines desquels on voit un sediment plein de pus, quoyqu'ils n'ayent point de douleur ; les hommes de trente-cinq ans, ou au dessus, dont les selles sont sanglantes, comme dans les dysenteries, & durent long-temps, ils sont tous malades de la mesme cause. Il faut necessairement que ce soient des ouvriers, des gens accoûtumez à travailler de leur corps dés leur jeunesse, qui ayant ensuite re-

noncé au travail, se sont engraissez & ont fait une chair molle fort differente de la premiere; de maniere que le corps qu'ils ont en cet état ne ressemble en rien à celuy qu'ils avoient avant que de s'être engraissez de cette maniere. Quand ces gens, qui ont acquis une telle habitude, viennent à estre attaquez d'une maladie, ils en guérissent trés promptement, mais aprés la maladie, leur corps se fond avec le tems, & une humeur sereuse & sanglante coule par les venes où elles sont les plus grosses; si cette humeur descend dans le bas ventre, elle sort par les selles qui sont telles que cette humeur qui est dans le corps; & comme elle trouve beaucoup de facilité à sortir, elle ne séjourne pas longtemps dans l'intestin.

Quand elle se jette dans la poitrine, elle y engendre du pus; car

la purgation n'en étant pas aisée, parce qu'elle ne se peut faire que par le haut, & l'humeur croupissant long-temps dans la poitrine, elle s'y pourrit & se change en pus.

Quand elle se décharge dans la vessie, elle devient chaude & blanche, à cause de la chaleur de cette partie, & elle est poussée dehors par les urines; ce qu'il y a de plus subtil nage au dessus, ce qu'il y a de plus épais va au fond; & c'est ce qu'on appelle du pus.

Les pierres se forment dans les enfans à cause de la chaleur de cette partie & de celle de tout le corps; mais elle ne se forme point dans les hommes âgés, parce que leur corps est froid; car il faut savoir que les hommes dans leur premier âge sont trés-chauds, c'est-à-dire, aussi chauds qu'ils puissent être; & dans le

dernier âge ils ſont trés-froids ; car c'eſt une neceſſité qu'un corps qui croiſt & qui augmente par force ſoit chaud ; comme au contraire lorſqu'il commence à ſe flétrir & à tomber, il ne ſe peut qu'il ne devienne plus froid. Par la même raiſon, plus il croiſt dans ce premier âge, plus il eſt chaud, & plus il ſe flétrit dans le dernier, plus il eſt froid.

Ceux donc qui ſont ainſi diſpoſez deviennent ſains deux-mêmes, la pluſpart le quarante-cinquiéme jour aprés qu'ils ont commencé à ſe fondre & à maigrir ; ceux qui paſſent ce temps-là guériſſent d'eux-mêmes au bout de l'an, s'il ne leur arrive point d'autre accident fâcheux.

Toutes les maladies qui viennent dans un moment & dont lès cauſes peuvent être facilement connuës, on peut aſſeurer qu'elles ne ſont pas dangereuſes. Et

pour les bien traitter il faut s'oppoſer à la cauſe; car par ce moyen on détruit le mal.

Ceux qui ont au fond de leur urine du ſable ou de petites pierres, ont dans la groſſe veine des tumeurs qui s'y ſont formées dés le commencement. Ces tumeurs étant pleines de pus, & ne crevant pas aſſez-tôt, il s'eſt formé des pierres de ce pus qui s'eſt épaiſſi, & ces pierres ſont pouſſées avec les urines dans la veſſie.

Quand les urines ſont ſanglantes, les veines ont ſouffert de la douleur.

Quand avec une urine fort épaiſſe il ſort de petites chairs comme des cheveux, cela vient des reins & des fluxions de la goutte. Quand l'urine eſt pure, & que de temps en temps on voit nager au deſſus comme du ſon; on peut dire que la gale eſt dans la veſſie.

La plufpart des fiévres viennent de la bile ; il y en a de quatre fortes, outre celles que caufent les grandes douleurs. Voicy leurs noms. La fiévre continuë, la fiévre quotidienne, la fiévre tierce, & la fiévre quarte. La continuë vient de beaucoup de bile, & d'une bile trés-pure, & a fes crifes en peu de temps ; car un corps qui n'eft pas rafraîchi un feul moment, eft bien-tôt fondu par la grande chaleur. La quotidienne eft, aprés la continuë, celle qui vient d'un plus grand amas de bile, elle fe termine auffi plus promptement que les autres ; mais elle dure d'autant plus long-temps que la continuë, qu'elle vient d'une moindre quantité de bile, & que le corps joüit de quelque relâche, au lieu que dans la fiévre continuë il n'en a aucun.

La fiévre tierce eft plus longue

que la quotidienne ; car elle eſt cauſée par un moindre amas de bile, & comme que le corps jouït d'un plus grand relâche dans cette fiévre que dans la quotidienne, elle dure auſſi d'autant plus long-temps.

Il en eſt de même de la fiévre quarte, à proportion elle eſt d'autant plus longue que la fiévre tierce, qu'elle participe moins de cette bile qui fait la chaleur, & qu'elle laiſſe plus long-temps le corps ſe rafraîchir ; & elle a cela de plus de la bile noire, qu'elle eſt trés-difficile à chaſſer ; car de toutes les humeurs qui ſont dans le corps, la bile noire eſt la plus viſqueuſe & la plus adherante.

Vous connoîtrez certainement que la fiévre quarte participe beaucoup de la mélancholie ou bile noire, ſi vous prenez garde qu'elle regne particulierement en Automne, & depuis l'âge de

vingt-cinq ans jusqu'à quarante-cinq, parce que c'est l'âge qui participe le plus de la bile noire, & que l'Automne est la saison la plus conforme à cette bile. Ceux qui auront la fiévre quarte dans une autre saison & dans un autre âge, peuvent s'asseurer qu'elle sera courte, si quelque autre mal ne survient à celuy qui en est attaqué.



REMARQUES
SUR LE TRAITTÉ DE LA NATURE HUMAINE.

p. 161. *CEluy qui a accoûtumé d'entendre discourir de la Nature humaine au delà de ce qui appartient à l'Art de la Medecine.*] Hippocrate déclare que ceux qui sont accoûtumez au langage & aux disputes des Physiciens, qui en traittant de la Nature remontent jusqu'aux élemens, & veulent prouver par des raisonnemens fort obscurs, qui ne sont fondés sur aucune experience, qu'il n'y a qu'un seul & même principe de l'univers; & qu'il n'y en a par consequent qu'un seul de chaque partie de cet univers même; que ces gens-là, dis je, doivent ne pas lire ce traité, qui, à cause de la préoccupation où ils sont, leur sera entierement inutile. Les Physiciens & les Medecins tiennent un chemin bien different: les premiers prennent pour fondement de leurs systêmes, des choses qui ne sont nullement connuës, ou du moins qui sont fort incertaines, & qu'on peut fort bien leur disputer. Au lieu que les Medecin

ne se fondent que sur l'évidence des sens & sur l'experience. C'est pourquoy la Nature ne sçauroit être connuë que par la Medecine, comme Hippocrate l'enseigne ailleurs. Et c'est pourquoy Aristote a dit, *qu'où le Physicien finit, le bon Medecin commence.*

Que l'homme soit seulement, ou air, ou feu, ou terre, ou eau.] Anaximenes de Lampsaque soûtenoit que l'univers, & l'homme par consequent, n'avoient qu'un seul principe qui étoit l'air. Hippasus de Metapont, & Heraclite d'Ephese que c'étoit le feu. Thales de Milet que c'étoit l'eau; Hesiode & aprés luy Pherecydes, que c'étoit la terre.

Ou quelque autre chose que ce puisse être.] Il dit cela, parce qu'il y avoit des Philosophes, comme Nicolaus le Peripateticien & Diogene d'Apollonie, qui soûtenoient que le principe de tout étoit une matiere moyenne entre le feu & l'air: Et d'autres, comme Anaximander & Melissus, qui établissoient pour seul principe une matiere infinie & indéterminée qu'il sappelloient *Univers & cahos.*

Mais je permets de soûtenir cette Doctrine à ceux qui font profession de cette

ſorte de Philoſophe.] Hippocrate ne veut pas diſputer de la Nature avec des Philoſophes qui ne ſont pas Medecins, car leur opinion ne tire point à conſequence & ne nuit point à ceux qui voudront ſuivre les regles de la Medecine & ſe rendre aux experiences qu'elle fournit. Leurs ſyſtémes ſont proprement des ſonges de gens oiſifs.

p. 264. *Si l'homme n'étoit qu'une ſeule choſe, il ne ſentiroit jamais de douleur.*] Il ne ſentiroit ni plaiſir, ni douleur; car ces paſſions ne peuvent venir que d'un agent contraire. Or ſi tout étoit un, il n'y auroit d'agent contraire, ni dans le corps, ni hors du corps. Les Auteurs de cette opinion ridicule, pour éluder la force de cette raiſon, diſoient que cet un étoit alteré & affecté par le froid & par le chaud, & qu'à cet égard il devenoit comme étant pluſieurs choſes, changeant par là de forme & de qualité. Mais cette réponſe n'étoit qu'une illuſion : car & ce froid & ce chaud ſont d'eux-mêmes quelque choſe, ce qui détruit leur principe de l'unité, ou ce ſont des accidens des eſtres qui ſont un, & en ce cas le froid & le chaud leur conviendront égale-

ment, & ils altereront les estres, en se succedant l'un à l'autre ; mais ils ne pourront causer de la douleur, puisque la douleur n'est qu'une affection contre Nature & qui la détruit.

Ou s'il sentoit de la douleur, il n'y auroit qu'un seul remede.] Hippocrate ne veut pas tirer avantage de ce premier raisonnement, qui est trés-certain. Il veut bien supposer que l'homme n'étant qu'un, il pourroit pourtant sentir de la douleur, mais il s'ensuivroit de là qu'il n'y auroit qu'un seul remede : car ce qui n'est qu'un, ne sçauroit avoir qu'un seul contraire qui agisse contre luy. Or l'experience fait voir qu'il y a plusieurs remedes ; il y a donc plusieurs maux, & par consequent l'homme n'est pas un.

Et selon l'opinion generale des hommes.] C'est ce qu'il appelle *la Loy* ; car ce consentement des hommes, & ce langage universel est comme une Loy à laquelle tout doit se soumettre. Cette opinion generale des hommes paroît en ce qu'ils ont donné divers noms à ces humeurs qui composent l'homme, ce qu'ils n'auroient pas fait asseurément si l'homme n'avoit été qu'une p. 266.

ſeule choſe, car à quoy bon appeller une ſeule choſe ſang, pituite, bile jaune, bile noire?

Il eſt impoſſible que la generation de l'homme ſe faſſe par une ſeule choſe.] Il n'y a point de generation ſans mélange, & il n'y a point de mélange dans ce qui n'eſt qu'un.

p. 271. *Comment ces humeurs ſe reſſembleroient-elles, puiſqu'aux yeux elles ne paroiſſent pas de la même couleur & qu'au toucher.*] Toutes choſes, qui ſont differentes quant à leurs qualitez externes ſenſibles, different auſſi quant à leur eſſence interne. On voit manifeſtement que leurs humeurs different exterieurement; elles different donc interieurement & ne ſont pas une ſeule choſe, à moins qu'on ne veüille ſoûtenir que le feu & l'eau ne ſont qu'un élement. Cette derniere opinion n'eſt pas plus ridicule que l'autre.

p. 723. *Ils ont crû que chacun n'étoit que ce qu'il avoit vomi.*] Quand cela ſeroit vray, il ne laiſſeroit pas de ruiner leur ſyſtême; car il prouveroit toûjours qu'il y auroit quatre principes au lieu d'un. Ils ne ſe trouveroient jamais enſemble, mais ils ne laiſſeroient pas d'eſtre.

On les voit aussi par les fiévres qu'ils ont.] Car alors on voit regner principalement des fiévres tierces, des fievres continuës. p. 278.

Selon le tout & la partie.] Il y a dans le texte, *selon la partie & la Nature.* Hippocrate employe quelquefois le mot de *Nature* pour dire *le tout.* Cela etant, quand il dit *selon le tout & la partie*, il veut dire selon le lieu quelles occupent. La bile par exemple est plus abondante en Esté qu'en toute autre saison, & cela selon le *tout*, selon la nature du tout, c'est à-dire, dans tout le corps. Et pour ce qui est des parties, la vessie du fiel qui est le reservoir naturel de la bile, en est plus pleine l'Hyver que toutes les autres parties, qui n'en sont pas le reservoir propre, ne le sont l'Esté. Galien explique ce passage des parties de l'année, & de la constitution de l'année entiére.

Dans l'année c'est tantôt l'Hyver qui domine.] Toutes les saisons de l'année participent de ces quatre qualitez, du froid, du chaud, du sec & de l'humide. Mais comme chacune de ces qualitez domine en certain temps, & l'une aprés l'autre, on a distingué par là les saisons. Celle où le froid domine, c'est p. 280.

l'Hyver ; celle où le chaud domine, c'eſt l'Eſté, ainſi des autres. Il en eſt de même de l'homme en tout temps, il a ces quatre humeurs; mais chacune de ces humeurs domine en certain temps & dans la ſaiſon qui eſt la plus conforme à ſa Nature. La pituite en Hyver, parce qu'elle eſt froide ; le ſang au Printemps, parce qu'il eſt trés-humide & trés-chaud ; la bile en Eſté, parce qu'elle eſt tres-chaude ; & en Automne la bile noire la mélancholie, parce qu'elle eſt trés-ſeiche.

Au Printemps des matieres trés-humides.] C'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus clair & de plus ſereux dans le ſang & qui marque le plus ſon abondance.

p. 281. *Cela étant ainſi, c'eſt une ſuite neceſſaire que les maladies qui ſe fortifient & qui s'augmentent en Hyver, ceſſent & ſe gueriſſent en Eſté.*] Car elles ſe doivent guérir dans la ſaiſon dans laquelle domine la qualité qui eſt la plus contraire à l'humeur qui cauſe la maladie. Il n'y a rien de plus opposé à ce qui eſt trés-froid que ce qui eſt trés-chaud. Les maladies d'Hyver ſe guériront donc en Eſté, qui eſt la ſaiſon la plus chaude, la plus contraire à la pituite; & les maladies

ladies d'Esté se gueriront l'Hyver par même raison. Les maladies du Printems viennent du sang qu'est humide & chaud. Il n'y a rien de plus contraire à ce qui est humide & chaud, que ce qui est froid & sec. Les maladies du Printemps se guériront donc en Automne, & celles de l'Automne au Printemps.

Quand elles ne cessent pas dans certain circuit de jours.] Dans les jours critiques, comme toutes les maladies aigues.

J'expliqueray ailleurs.] Dans le prorrhetique ou les predictions, dans le Traité des crises & dans celuy des jours critiques.

Toute maladie qui passera ce temps-là, on doit s'asseurer qu'elle durera toute l'année.] Car n'étant pas vaincuë par la saison contraire, mais seulement affoiblie, elle reprend de nouvelles forces quand cette saison est passée, & dure une ou plusieurs années, jusqu'à ce, ou que les remedes, ou que la saison contraire prennent enfin le dessus.

Il faut donc que le Medecin en traitant ces maladies se souvienne toûjours que chacune de ces humeurs domine & est trés-forte dans le corps pendant

la saison qui est la plus conforme à sa nature.] C'est un precepte trés-important & que les Medecins ne doivent jamais perdre de veuë; car par là il sçavent precisément quel est le principal ennemy qu'ils ont à combattre, & ils connoissent le temps auquel il peut estre le plus facilement vaincu : par exemple, la pituite est trés-forte en Hyver, & par consequent trés-difficile à vaincre. Le sang est trés fort & trés-abondant au Printemps; mais il est trés-foible & tres-petit en Automne. La bile est trés forte l'Esté, mais trés-foible l'Hyver; la mélancolie trés forte l'Automne & tres-foible le Printemps.

Il faut aussi qu'il sçache que toutes les maladies qui viennent de repletion, &c.] Toute la fin de ce Traité n'a aucune liaison avec le sujet qu'Hippocrate a entrepris de traiter : c'est pourquoy Galien asseure, qu'elle n'est n'y d'Hippocrate ni de son disciple Polybe. Il y oublie pourtant fort souvent cette censure; car il cite en beaucoup d'occasions des endroits de cette fin comme étant d'Hippocrate même; cela n'empêche pas que la censure ne soit juste. Ceux qui ont grossi ce Traité peuvent

avoir tiré des autres Ouvrages d'Hippocrate la plus grande partie de ce qu'ils y ont ajoûté. En effet, si l'on en excepte l'endroit où il est parlé des veines & celui de la durée des fiévres, tout le reste paroît d'Hippocrate & est trés-conforme à sa doctrine, cõme on le verra dans les Remarques. Galien dans les Commentaires qu'il a faits sur ce Traité marque l'origine de ces additions, & elle merite d'estre rapportée. Il dit qu'il y avoit une telle jalousie & une si grande émulation entre les Attales Rois de Pergame & les Ptolemées Rois d'Egypte, à qui auroit la plus belle Bibliotheque & les Livres les plus beaux & les plus curieux ; que cela fit naître l'envie aux Libraires ou Copistes, qui étoient des esclaves fort interessez, de grossir tous les Traitez qui leur paroissoient trop petits, pour les mieux vendre dans ces Cours là, où on les achetoit à proportiõ de la grosseur du Volume. Ainsi ces falsifications ne commenceront qu'aprés la mort d'Alexandre, & par consequent les témoignages anterieurs ne peuvent estre suspects.

Que celles qui viennent d'évacuation se guérissent par la repletion.] Le mot p. 282

de repletion ne marque pas icy un excés, mais une nourriture moderée. Tout ce qui eſt dit icy eſt fort bon: toutes les maladies ſe guériſſent toûjours par les contraires, qui ſeuls vont à la ſource & combattent la cauſe du mal. C'eſt-pourquoy Hippocrate a dit dans le VI. Liv. des Malad. Epidem. *Dans les maladies il faut obſerver le regime contraire.*

Relâcher ce qui eſt trop tendu, & tendre ce qui eſt trop relâché.] Ce paſſage peut être auſſi traduit de cette maniere, *Diſſoudre ce qui s'amaſſe & s'unit, & aſſembler ce qui ſe diſſout & ſe ſepare.* Il parle des humeurs qui cauſent les maladies.

Les maladies viennent ou du regime.] Par le mot διαιτήματα on entend quelquefois le alimens; mais en cet endroit il a une ſignification plus étenduë: car il comprend tout le regime, toute la maniere de vivre.

p. 283. *Il faut en attribuer la cauſe à ce qui eſt le plus commun.*] Cela eſt vray, une maladie generale & commune doit venir d'une cauſe qui le ſoit auſſi; mais on n'en doit pas toûjours accuſer l'air, il faut quelquefois s'en prendre

à la nourriture generale, comme dans les temps de famine. Quelquefois la faute en eſt aux eaux, qui ſont gâtées & corrompuës.

Comme je l'ay dit il y a déja long-temps.] Dans les Livres de la Diéte ou du Regime.

De maniere que tant dans les remedes que dans les regimes vous vous oppoſiez toûjours.] J'ay ſuivi le ſens que Galien donne icy au mot προτρέπεσθαι qu'il explique προσφέρεσθαι ἐξ ὑπεναντίου, *aller à l'encontre, s'oppoſer* : & la maxime eſt conſtante. p. 284.

Mais l'air que nous reſpirons.] Soit que l'air ſoit ſi corrompu, qu'il agiſſe immediatement ſur les hommes, ou qu'il n'ait fait que corrompre les alimens dont ils ſe ſervent le plus ordinairement. Dans ce dernier cas, en obſervant les regles qu'Hippocrate donne icy, il faut auſſi changer de regime, comme il ſeroit aiſé de le prouver par d'autres endroits d'Hippocrate même. p. 285.

Que cet air ſoit le plus étranger.] D'autres au lieu de ξενοτάτη *le plus étranger*, ont lû ξηροτάτη *le plus ſec.* Mais la premiere leçon que j'ay ſuivie eſt la p. 286.

meilleure ſans contredit, la ſuite ſeule le prouve. *Pour cet effet ils quitteront, s'il leur eſt poſſible, les lieux infectez de la maladie*; ce qui marque la neceſſité de l'air étranger.

p.287. *Parce que la partie a la force de conſumer & de diſſiper les humeurs qui y affluent.*] Car ou elle les cuit, ou elle les diſſipe par une inſenſible tranſpiration. Galien reprend icy avec raiſon ceux qui par ces parties fortes ou foibles, ont entendu les parties principales, ou moins principales; car dans ce ce ſens-là il n'y auroit rien de plus faux que cette ſentence, puis qu'au contraire ſelon Hippocrate & ſelon la raiſon, c'eſt une trés bonne marque quand l'humeur qui cauſe la douleur quitte une partie principale pour ſe jetter ſur une qui l'eſt moins, & c'en eſt une trés-mauvaiſe quand le conrraire arrive.

Il y a dans le corps quatre paires de groſſes veines.] Tout ce qui eſt dit icy de ces quatre paires de groſſes veines eſt faux, on n'a qu'à voir ce que Galien en a écrit dans ſon Commentaire, où il aſſeure que pour peu que l'on ſoit verſé dans l'Anatomie, on ne peut pas manquer de trouver cette doctrine ex-

travagante, & entierement ſemblable aux rêveries d'un malade ou d'un homme ſou. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne ſçauroit l'attribuer à Hippocrate, puiſqu'elle eſt contraire à ce qu'il établit dans le ſecond Livre des maladies Epidem. Il eſt impoſſible de remonter juſqu'à la ſource de cette addition, & de découvrir l'Auteur ou le temps même d'une ignorance ſi groſſiére; car quoyque l'Anatomie n'eût pas été portée dans ſa perfection du temps d'Hippocrate, il y avoit déja long-temps qu'on en ſçavoit plus qu'il n'en falloit pour ne pas tomber dans des erreurs ſi viſibles, que la veuë d'une ſeule diſſection pouvoit diſſiper. Cependant quelques grandes que ſoient ces erreurs, elles ſont accompagnées de beaucoup de choſes trés-remarquables & trés-utiles, tâchons de les démêler.

La premiere paire vient de la tête.] C'eſt un des paſſages qui ont attiré à Hippocrate le reproche d'avoir crû que les veines tirent leur origine de la tête, & d'avoir ignoré qu'elles naiſſent du foye; mais ce reproche eſt trés-injuſte : car outre que cecy n'eſt pas de luy, il établit clairement ail-

leurs que les veines viennent du foye ; les artéres du cœur, & les nerfs du cerveau. Mais quand même Hippocrate auroit employé la même expression, *les veines viennent de la tête*, il parleroit non de leur origine, mais de leur étenduë en commençant par un bout.

Vient de la tête par derriére.] Voicy ce que m'a répondu Monsieur Passerat un des plus grands Anatomistes & des plus habiles Chirurgiens de France, que j'ay consulté sur tout cet endroit. *Cette doctrine est fausse, soit que par les veines on entende les vaisseaux sanguins qui tendent de la circonference au centre, soit qu'on entende ceux qui tendent du centre à la circonference. Quand cet Auteur dit, la premiére partie vient de la tête par derriére ; nous pouvons entendre les veines vertebrales qui se joignent avec plusieurs autres aux veines soûclavieres. Les veines soûclavieres se réünissent dans la veine cave superieure ou descendente, & la veine cave superieure s'ouvre dans l'oreille droite du cœur. Ainsi tout le sang qui revient de la tête, du cou, des bras, des mammelles, du mediastin, des muscles intercostaux, est porté dans la veine cave superieure,*

& de celle-cy dans le ventricule droit du cœur.

Dans les douleurs de dos & de cuisses, il faut ouvrir l'une de ces veines au jarrets & aux malleoles exterieurs.] Cette pratique est fondée en raison ; car par ce moyen la saignée est directe & l'humeur morbifique se vuide plus promptement ; car les veines & les artéres qui passent par le jarret & le malleole exterieur arrosent ces parties.

La seconde paire ce sont les deux veines appellées jugulaires.] *Ces veines raportent le sang des sinus de la dure mere dans la veine cave superieure, & celle-cy dans le ventricule droit du cœur.*

Dans les douleurs des lombes & des testicules, il faut ouvrir ces veines aux jarrets & aux malleoles interieurs.] Par la même raison qui a été expliquée avant la remarque precedente ; car les veines qui arrosent ces parties passent par les jarrets & les malleoles interieurs, ainsi la saignée est directe.

La troisiéme paire vient des tempes, passe par le poulmon, &c.] *Cet article est rempli d'absurditez. Il est impossible qu'elle se rende au poulmon. Il n'y a cer-* p. 288.

tainement que deux vaiſſeaux ſanguins qui ſe rendent à ce viſcere, l'artere du poulmon & l'artere bronchiale. Il n'y a d'autre mouvement de ſang vers la rate que par l'artere ſplenique. La veine qui en ſort n'eſt pas des dépendances de la veine cave, elle appartient à la veine porte. Le ventricule, les inteſtins, le mezentere, le pancreas, l'épipleon, la rate, ont, comme les autres parties, des arteres qui leur portent le ſang. Le reſidu entre dans des veines indépendantes de la veine cave, qui toutes ſe rëüniſſent dans la veine porte, qui entre dans le foye avec l'artére hepatique & les nerfs. A l'égard du rein, il n'y a d'autre mouvement du ſang que par l'artére émulgente. Le retour s'en fait par la veine qui porte le même nom, dans la veine cave inferieure ou aſcendante, qui ramaſſant pluſieurs autres veines dans ſon cours entre dans le ventricule droit du cœur aprés avoir percé le diaphragme. Galien ſe plaint icy de ce que cet Auteur n'a point parlé des occaſions où il falloit ouvrir ces deux dernieres paires de veines.

La quatriéme paire vient du devant de la tête & des yeux.] *Cela eſt ſuffi-*

ſemment détruit par les remarques précedentes, puiſqu'il eſt trés-veritable que le cœur pouſſe le ſang à toutes les parties par les artéres, & que de toutes les parties il revient au cœur par les veines.

Et enſuite du bout des doigts elles remontent.] Cela eſt vray, les veines qui aboutiſſent aux bouts des doigts, ce ſont les artéres qui y portent le ſang du cœur, & ce ſang remonte par les veines. p. 289.

Du ventre ſortent pluſieurs rameaux de toutes ſortes de veines.] Si l'on traduit, *Du ventricule ſortent, &c.* Ce paſſage pourroit être expliqué favorablement, en diſant que par le ventricule Hippocrate entend les ventricules du cœur, d'où les artéres portent la matiére de la nourriture dans toutes les parties, & les veines la rapportent dans le cœur. Mais on pretend qu'Hippocrate a mis icy *le ventre* pour les inteſtins, & que par ces veines il deſigne les veines lactées & lymphatiques, qui certainement étoient connuës des Anciens, puis qu'Ariſtote & Ereſiſtrate les nõment. On alû auſſi de la veine cave.

Les veines interieures & les exterieures ſe communiquent les unes aux autres.]

Cela eſt trés vray, & voila encore une preuve que la circulation du ſang étoit connuë des anciens. Les artéres & les veines ſe communiquent mediatement, puiſque le ſang paſſe de l'extrémité des arréres dans le commencement des veines par de petits milieux. Et les vaiſſeaux de même genre, c'eſt à-dire les veines, avec les veines & les artéres avec les arteres ſe communiquent par embouchûre immediate, qu'on appelle *Anaſtomoſe*. Mais on n'en a pas trouvé entre les artéres & les veines. Voyez le Traité *des lieux dans l'homme*, & le Traité des articles.

Le plus loin qu'il eſt poſſible des endroits où les douleurs ont accoûtumé de ſe former.] Galien ſe plaint avec raiſon de ce que cet Auteur ne s'eſt pas expliqué aſſez clairement, & qu'il ne fait pas bien entendre s'il veut que l'on faſſe cette revulſion quand les parties ſont déja attaquées & que le mal eſt formé, ou lorſqu'on eſt menacé & que l'on ſe porte bien encore. Il prétend pour luy qu'il enſeigne ce qu'il faut faire pour prévenir le mal.

Il faut neceſſairement que ce ſoient des ouvriers, des gens accoûtumez à tra-

vailler de leur corps.] Ou des gens accoûtumez dés leur jeunesse à des exercices fort violents. Galien écrit qu'il a vû souvent des gens aprés avoir renoncé à ces violents exercices, faire des selles sanglantes ; mais qu'il n'a jamais vû rendre du pus, à moins que par ce mot de pus Hippocrate n'ait entendu de certaines mucositez blanches, comme des crachats bien cuits, qu'il a souvent veuës dans les urines & dans les selles de ceux qui passoient d'un travail fort penible à une grande oisiveté.

Car c'est une necessité qu'un corps qui croît & qui s'augmente par force soit chaud.] C'est ainsi que Galien a expliqué ce passage ; & si c'est le veritable sens, il a eu raison d'accuser l'Auteur de cette Sentence d'avoir eu une fausse idee lorsqu'il a crû que l'action de croître étoit dans la jeunesse la cause de la chaleur, & qu'il regarde cette action comme un exercice qui échauffe ; car au contraire c'est la chaleur qui fait croître. En effet, les jeunes gens ne croissent que parce qu'ils sont chauds & humides : mais on peut expliquer ce même passage plus favorablement; *car c'est une necessité qu'un corps qui croît*

& qui augmente en force soit chaud. Cela est vray, il ne croîtroit point s'il n'avoit beaucoup de chaleur naturelle.

Ceux donc qui sont ainsi disposez deviennent sains d'eux-mêmes.] Il parle de ceux qui étant accoûtumez dés leur jeunesse à des exercices fort violens, & s'étant jettez dans une vie sedentaire & oisive, ont des dysenteries sanglantes & rendent comme du pus dans leurs selles & dans leurs urines. Il dit donc que ces sortes de gens sont guéris par la Nature seule, sans le secours d'aucun remede : les uns en quarante-cinq jours, ou selon d'autres en quarante, & les autres dans un an. Et Gallien asseure qu'il en a vû plusieurs exemples, non-seulement dans ces deux termes précis ; mais encore en d'autres plus courts que ce dernier, mais plus longs que l'autre, selon que la Nature avoit plus ou moins de force pour se purger de ces superfluitez.

Toutes les maladies qui viennent dans un moment.] Il ne parle pas des maladies aiguës qui viennent, qui se manifestent tout d'un coup, comme Sabinus & les autres Interpretes d'Hippocrate l'ont crû ; mais il parle des maladies

dont la cause est momentanée, & si on l'ose dire, qu'on prend sur le fait; car la cause étant connuë, le mal est aisé à guérir. Il n'y a qu'à s'opposer à la cause; la maladie vient d'uu grand chaud, il faut refroidir; d'un grand froid, il faut échauffer, &c.

Ont dans la grosse veine des tumeurs] Cela peut venir aussi de même du vice des reins, sans aucune tumeur precedente. p. 294.

Quand avec une urine fort épaisse il sort de petites chairs comme des cheveux.] Voyez l'aphor. LXXVI. du Livre IV.

Quand l'urine est pure.] Voyez l'aphor. LXXVII. du Livre IV. cette Sentence sert à l'expliquer.

La pluspart des fiévres viennent de la bile.] Car ce sont les causes les plus ordinaires des fiévres, comme Hippocrate l'a fait entendre dans le Traitté de l'ancienne Medecine. p. 295.

La fiévre continuë.] Galien remarque que l'Auteur de cette Sentence se sert icy d'un mot qui marque manifestement que cette fin n'est pas d'Hippocrate; car il appelle la fiévre continuë

συνόχον Synoque. Or Synoque eſt un terme qui n'étoit pas connu du temps d'Hippocrate, qui l'appelle toûjours συνεχῆ. Ce ne fut que long-temps aprés le ſiecle d'Hppocrate que ce mot *Synoque* commença à être employé par les Medecins; mais ſi la doctrine étoit vraye, ce ne ſeroit pas un argument invincible pour attribuer ces paroles à un autre Auteur; car ces Traittez ont paſſé par tant de mains, qu'un copiſte peut enfin avoir mis au lieu de συνεχῆ, συνόχον, qui étoit le terme uſité de ſon temps.

p. 296. *Et a ſes criſes en peu de temps.*] Cela eſt vray, la fiévre continuë eſt la plus aiguë, comme Hippocrate l'a écrit dans le premier Livre des maladies Epidem.

Elle ſe termine auſſi plus promptement que les autres.] Il ſemble que cela devroit être ainſi, & Platon l'a crû de même, comme on peut l'inferer de ce qu'il a écrit, *Que la fiévre continuë vient du feu, la quotidienne de l'air, la fiévre tierce de l'eau, & la fiévre quarte de la terre.* C'eſt-à-dire que chacune de ces fiévres tient de la qualité de ces élemens; mais cela eſt démenti par l'experience, qui fait voir tous les

jours que la fiévre quotidienne eſt plus longue que la fiévre tierce, comme Hippocrate l'aſſure dans le 1. Liv. des maladies Epidem. Ainſi voila une marque ſeure que cette fin n'eſt pas d'Hippocrate. Ceux qui veulent qu'elle ſoit de ſon diſciple Polybe n'ont pas raiſon; car Polybe auroit-il pû ſe tromper ſur une choſe que ſon Maître avoit ſi ſouvent expliquée, & de bouche & par écrit ? Tout ce qui ſuit eſt conforme à la doctrine d'Hippocrate.

Ceux qui auront le fiévre quarte dans une autre ſaiſon & dans un autre âge, peuvent s'aſſeurer qu'elle ſera courte.] p. 257.
Parce que dans les autres ſaiſons & dans les autres âges la bile noire eſt plus foible & regne moins; ainſi la cauſe de la maladie ſera moins grande & plus courte par conſequent. Voyez l'aphor. xxv. du Liv. II.





DES CHAIRS
OU
DES PRINCIPES.



OMME *le monde dans sa naissance ne fut qu'un cahos, un mélange confus des élemens, tout de même l'homme n'est dans sa premiere formation qu'une masse de chair informe, qui venant ensuite à s'étendre & à se déveloper peu à peu, acquiert enfin la figure qui luy est propre ; Et voila ce qu'Hippocrate entreprend d'expliquer dans ce Traité, qu'il a appellé par cette raison* des Chairs ou des Principes. *Cet Ouvrage est trés-excellent & trés-digne de son Auteur, tant par la grandeur du su-*

jet, & par la maniere dont il est expliqué, que par la profondeur des connoissances dont il est rempli. Hippocrate y dévelope avec beaucoup de netteté & de clarté les mysteres de la Nature, que personne n'avoit sondez avant luy, & il y explique trés-solidement des secrets qui avoient esté cachez à tous les autres Philosophes. Mais si ses découvertes sont admirables, la modestie avec laquelle il les publie ne l'est pas moins.

DAns les Traitez que j'ay faits jusques icy, je me sers de raisons tirées des Principes generalement receus, que j'ay prises en partie de ceux qui m'ont précedé, & en partie de mon propre fonds; car celuy qui veut écrire de la Medecine doit necessairement bâtir sur des Principes generaux

qui ſoient connus de tout le monde, & dont tout homme raiſonnable ſoit obligé de convenir. Et je n'ay recours à la Phyſique qu'autant qu'elle a du rapport à l'homme & à tous les autres animaux, & qu'elle eſt neceſſaire pour faire connoître ce que c'eſt que l'ame, ce que c'eſt que la maladie, & que la ſanté; ce qui eſt bon ou mauvais à l'homme, & ce qui le fait mourir. Preſentement je m'en vais écrite mes propres penſées. Premierement donc, il me ſemble que ce que nous appellons le chaud (le feu) eſt un eſtre immortel qui connoît tout, qui voit tout, qui entend tout, & qui fait tout, tant ce qui, eſt que ce qui doit eſtre. Quand toutes choſes furent mêlées & cõfonduës dans le premier cahos, & qu'elle commencerent à ſe démêler, la plus grande partie de ce feu ſe retira à la plus

haute region, à la plus haute circonference : & c'eſt à mon avis ce que les Anciens ont appellé *Æther.* La ſeconde partie demeura dans le lieu le plus bas avec la matiere la plus groſſiére; & c'eſt ce qu'on appelle la terre qui eſt froide & ſeiche, qui a beaucoup de mouvement & qui conſerve beaucoup de chaleur. La troiſiéme partie occupa la moyenne region, qui eſt celle de l'air, qui conſerve quelque ſorte de chaleur. Et la quatriéme occupa la place qui eſt au deſſous, & le plus prés de la terre, & c'eſt celle de l'eau qui eſt trés-humide & trés-épaiſſe. Tous ces élemens étant donc mus en rond lorſque ce cahos commença à ſe démêler, il reſta beaucoup de ce feu, de ce premier élement, dans la terre, beaucoup en un endroit, moins en l'autre, tres-peu dans celuy-cy & beau-

coup plus dans celuy-là ; & avec le temps la terre étant desseichée par la chaleur *du dehors*, *c'est-à-dire*, *du Soleil & des Astres*, ces parties du feu qui avoient été laissées au dedans agirent dans ses entrailles, & envelopées comme dans de petites cellules y produisirent la putrefaction: & c'est de cette putrefaction que la chaleur produisit enfin la matiere des corps dans la suite des siecles. Tout ce qui se trouva de gras dans cette corruption de la terre & de moins humide étant échauffé, fut tres promptement brûlé & changé en os. Ce qu'il y eut de plus gluant & qui participoit du froid étant échauffé, prit une autre forme, & devint des nerfs solides; car il ne put être ni desseiché ni brûlé, *pour devenir os*, parce qu'il n'avoit rien de gras; ni devenir coulant & liquide, parce qu'il n'avoit pas assez d'humide; mais les veines

avoient beaucoup de froideur, ainsi la partie exterieure & la plus gluante de cette matiere froide étant brûlée par la chaleur, devint la membrane & la tunique qui constituë les veines; & la partie interieure & froide étant surmõtée par le chaud, se fondit & se tourna en liqueur & humidité. Par la même raisõ le gosier, l'estomac, le ventre & les intestins, jusques à l'anus sont creux de la même maniere; car la matiere froide étant incessamment échauffée, tout ce qu'il y avoit de visqueux & de gluant tout autour en dehors fut brûlé; & c'est ce qui fit la membrane ou tunique, & ce qui étoit en dedans se fondit & devint liquide, parce qu'il n'y avoit pas beaucoup de matiere visqueuse & grasse. Il en fut de même de la vessie, cette quantité de matiere froide qui avoit été laissée, étant échauffée, le dedans

dans ſe fondit & devint liquide, parce qu'il n'y avoit rien de gras ni de viſqueux, & le dehors devint tunique. Il en eſt de même de toutes les autres cavitez. Tout ce où il y avoit plus de matiere gluante que de matiere graſſe devint membrane, tunique; & tout ce où il y avoit plus de matiere graſſe que de gluante, devint os. On doit dire la même choſe de os; car la matiere qui n'avoit rien de viſqueux, mais qui étoit graſſe & froide, eſtant bien-tôt brûlée, à cauſe de ſa graiſſe, fit des os trés-ſolides & trés-durs: & celle qui étoit également graſſe & viſqueuſe, fit des os ſpongieux. Et voicy la raiſon de cette difference. Le froid coagule & reſſerre, & le chaud diſſout & fond; & auſſi avec le temps il deſſeiche. Que s'il y a un peu de graiſſe, il brûle & deſſeiche plus promptement: que s'il

y a du visqueux avec le froid sans aucune graisse, cette matiere ne brûlera point; mais étant échauffée avec le temps, elle se coagule & se prend. Or le cerveau est la metropole du froid & du visqueux, & la matiere chaude est la metropole du gras; car étant échauffée elle se fond avant toutes choses & devient grasse. Voila pourquoy le cerveau où il y a trés-peu de gras & beaucoup de visqueux, ne peut estre brûlé par le chaud; mais avec le temps il se revest d'une tunique, qui est une meninge épaisse; *la dure mere* : & cette tunique est environnée d'os tout autour, où le chaud a été le plus fort, & où il s'est trouvé de la graisse, & la moële qu'on appelle de l'épine du dos descend du cerveau, & comme luy, elle n'a pas plus de gras que de visqueux. Voila pourquoy c'est injustement qu'elle est ap-

pellée moëlle, puiſqu'elle ne reſſemble point à la moëlle qui eſt dans les autres os; car elle eſt la ſeule qui ait une membrane, la moëlle des autres os n'en ayant point. Et on peut facilement s'éclaircir de ces veritez par l'experience; car ſi l'on fait rotir une chair fort nerveuſe & fort viſqueuſe, tout le reſte ſe rotit promptement; mais ce qu'il y a de viſqueux & de nerveux ne ſe rotit point, parce qu'il a trés-peu de graiſſe. Et ce qui eſt trés-gras & trés-onctueux eſt trés-promptement roti. Et pour les viſceres, voicy comment ils ont été faits. J'ay déja parlé des veines. Le cœur a beaucoup de matiere viſqueuſe & froide, qui étant échauffée par le chaud, eſt devenuë une chair dure & viſqueuſe, & en dehors il eſt envelopé d'une membrane. Il eſt creux non pas de la même maniere que les

veines. Il eſt planté à la tête de la veine cave ; car il y a deux veines caves au cœur : l'une eſt appellée artere, & l'autre veine cave, à la tête de laquelle eſt le cœur. L'artere a beaucoup plus de chaleur que la veine cave, c'eſt le reſervoir des eſprits. Outre ces deux veines il y en a d'autres par tout le corps ; mais la veine cave, au bout de laquelle eſt le cœur, paſſe par tout le ventre & le diaphragme, & ſe partage aux deux reins : elle ſe partage auſſi aux lombes, & s'étend dans les autres parties, & deſcend aux deux cuiſſes ; mais elle monte auſſi au deſſus du cœur vers le cou, à droite & à gauche, gagne la tête & ſe partage aux tempes des deux côtez. Les groſſes veines peuvent eſtre fort bien comptées. En un mot, de la veine cave & de la grande artere ſortent les autres veines qui ſe diſtri-

buent dans tout le corps; mais les plus groſſes ſont celles qui montent au cœur, au cou & à la tête, & qui deſcendent au deſſous du cœur juſques aux cuiſſes. Le cœur & les veines ont le plus de chaleur : voila pourquoy le cœur eſt rempli d'eſprits, étant la partie la plus chaude de tout le corps. Et il eſt aiſé de voir que les eſprits ſont chauds; car le cœur & les arteres ſont dans un continuel mouvement, & il y a beaucoup de chaleur dans les veines. C'eſt pourquoy le cœur attire beaucoup, parce qu'il a plus de chaleur que toutes les autres parties. On peut ſe convaincre de cette verité d'une autre maniere. Qu'on allume du feu dans une chambre ſi bien fermée qu'il n'y puiſſe entrer aucun vent, la flamme ne laiſſe pas d'eſtre agitée tantôt plus, tantôt moins. Il en eſt de même

d'une lampe allumée, elle eſt agitée tantôt plus, tantôt moins, quoy qu'il n'y ait aucun vent. Or la nourriture du chaud c'eſt le froid ; auſſi l'enfant dans le ventre de la mere comprimant les lévres ſucce de la matrice & attire la nourriture & l'air au dedans du cœur, (qui eſt la plus chaude de toutes ſes parties) lorſque la mere attire l'air par la reſpiration. Et c'eſt cette chaleur qui fournit le mouvement à toutes les autres parties du corps, comme à tous les autres animaux. Et ſi l'on demande comment on ſçait que l'enfant dans le ventre de ſa mere ſucce & attire l'aliment ? on n'a qu'à luy répondre que les enfans & tous les animaux naiſſent avec des excremens dans les inteſtins, & qu'ils s'en déchargent dés qu'ils ſont nés. Or eſt-il qu'ils n'en auroient point, s'ils n'avoient

ſuccé l'aliment dans le ventre de la mere. Ils ne ſçauroient pas même ſuccer le lait d'abord aprés leur naiſſance, s'ils n'avoient ſuccé dans le ventre. Et voila comment ſe fait le mouvement du cœur & des arteres.

Le poulmon ſe forma prés du cœur de cette maniere. Le cœur échauffant ce qu'il y avoit de plus viſqueux dans l'humidité, le deſſeicha bien-tôt comme de l'écume, & le rendit ſpongieux ou caverneux, & le meſla de quantité de petites veines, qui ſe firent de cette maniere : ce qu'il y avoit de froid dans la matiere viſqueuſe ſe fondit par la chaleur & devint liquide, & ce qu'il y avoit de viſqueux devint tunique.

Mais le foye ſe forma de cette maniere. Comme il y avoit beaucoup d'humide renfermé avec le chaud ſans aucune matiere viſ-

queuſe ni graſſe, la matiere froide ſurmonta la chaude, & ſe coagula. Et en voicy une preuve trés-évidente. Quand on a égorgé une victime, le ſang eſt liquide pendant qu'il eſt chaud, & dés qu'il eſt froid, il ſe fige & ſe coagule ; mais ſi on le remuë, il ne ſe fige point ; car ſes fibres ſont froids & viſqueux.

La rate ſe forma de cette maniere ; avec le chaud & le viſqueux il ſe trouva beaucoup de matiere chaude & peu de froide, autant qu'il en falloit ſeulement pour coaguler le viſqueux, qui n'eſt autre choſe que les fibres qui ſont dans la rate, & qui font que la rate eſt molle & fibreuſe. Voicy comment les reins furent formez : un peu de matiere viſqueuſe, & un peu de matiere chaude, avec beaucoup de matiere froide ; celle-cy ayant figé & coagulé le tout, c'eſt ce qui forma

ma ce viſcere qui eſt trés dur & nullement rouge, à cauſe du défaut de chaleur.

Il en eſt de même des chairs. La matiere froide figea coagula & fit la chair, & ce qu'il y avoit de viſqueux fit les petits canaux qui contiennent l'humeur comme elle eſt contenuë dans les groſſes veines.

La chaleur eſt répanduë dans tout le corps ; il y a auſſi beaucoup d'humidité, & dans cette humidité il y a beaucoup de froid, & autant qu'il en faudroit pour figer & coaguler l'humidité, s'il n'étoit pas vaincu & ſurmonté par le chaud, qui le fond & qui le diſſout. Et une preuve certaine que cette humidité eſt chaude, c'eſt qu'en quelque endroit qu'on pique ou que l'on coupe le corps d'un homme, il coule un ſang chaud, & pendant qu'il eſt chaud, il eſt flui-

de, & quand il eſt refroidi, tant par le froid du dedans que par celuy du dehors, il ſe couvre d'une petite peau, d'une membrane: que ſi l'on ôte cette membrane, & qu'on le laiſſe là quelque-temps, on verra qu'il s'en formera un autre; & ſi l'on continuë de l'ôter toûjours, le froid en formera toûjours une nouvelle. Je me ſuis un peu étendu ſur cette matiere, pour faire voir que la derniere partie du corps (c'eſt-à-dire la ſuperficie) qui eſt expoſée à l'air, doit eſtre neceſſairement convertie en peau par le froid & par l'air qui la coagulent & la figent.

Les articles ont eſté formez de cette maniere: Dans la formation des os tout ce qu'il y avoit de gras fut bien-tôt brûlé, comme je l'ay dit au commencement; mais ce qu'il y avoit de viſqueux, n'ayant pû eſtre brûlé, demeura entre deux, entre le

ſec & le brûlé, & c'eſt ce qui fit les nerfs (les ligamens) & la mucoſité, l'humidité glaireuſe; car ce qu'il y avoit de plus humide ou liquide dans le viſqueux étanté chauffé, s'épaiſſit, & fit cette humidité glaireuſe qui nourrit & entretient les ligamens qui furent faits de la partie la plus ſeche. De cette même matiere viſqueuſe ſont formez auſſi les ongles; car ce qu'il y a de plus humide, de plus fluide, ne pouvant eſtre employé à la formation des os & des articles devient viſqueux, & étant deſſeché & roti par la chaleur, il eſt pouſſé dehors & converti en ongles.

Les dents ſe forment les dernieres par cette raiſon; c'eſt que les os de la tête & ceux des machoires croiſſent. Tout ce qu'il y a de viſqueux & de gras étant deſſeché par la chaleur, ſe brûle

& se change en dents, qui sont les plus durs de tous les os, parce qu'il n'y a aucune matiere froide. Les premieres dents vienent aux enfans de l'aliment qu'ils ont pris dans la matrice, & du lait qu'ils ont tetté aprés leur naissance. Ces premieres dents tombent ensuite par le boire & par le manger, & elles tombent lorsque les enfans ont accompli les années de la premiere nourriture; & quelquefois plûtôt, quand elles ont esté formées d'une nourriture corrompuë & mal-saine; mais à la plusspart elles tombent quand ils sont parvenus à l'âge de sept ans. Celles qui viennent aprés cela vieillissent avec eux, à moins que quelque maladie ne les corrompe. Voicy donc pourquoy les dents naissent plus tard que toutes les autres parties. Dans la machoire il y a des veines, &

ces veines fourniſſent à cet os ſeul de la nourriture qu'elles attirent de l'eſtomac. Or les os font des os, comme toutes les autres parties fourniſſent un accroiſſement de même nature qu'elles. Du ventre donc & des inteſtins, qui ſont le receptacle des alimens aprés qu'ils ont eſté échauffez, (digerez) ces veines attirent ce qu'il y a de plus clair & de plus humide; & ce qu'il y a de plus épais deſcend & fait les excremens dans le plus bas des inteſtins. Je dis que les veines attirent le plus clair des alimens du ventre & des inteſtins, qui ſont au deſſus de l'inteſtin *jejunum*, aprés qu'ils ſont échauffez, (digerez) & quand les alimens ont paſſé par les inteſtins *jejunum* & *ileon*, & qu'ils ſont receus dans les inteſtins inferieurs, ils s'épaiſiſſent & deviennent excremens. La nourriture étant

donc portée aux parties s'assimile à chaque partie à laquelle elle s'applique; car chaque partie arrosée par la nourriture, croist & s'augmente selon sa nature, le froid & le chaud, le visqueux & le gras, le doux & l'amer, les os & toutes les autres parties du corps de l'homme. Les dents naissent donc les dernieres, parce que comme je l'ay déja dit, les machoires sont les seuls de tous les os qui ayent des veines: c'est-pourquoy la nourriture y est attirée plus abondamment que dans tous les autres os. Ayant donc plus de nourriture & une affluence plus continuelle, ils convertissent cette matiere en une substance semblable à la leur, pendant tout le temps que l'homme croît, jusques à ce qu'il soit parvenu à sa parfaite stature; & il croît pendant que sa cruë est sensible; & elle est

ſenſible principalement depuis ſept ans juſqu'à quatorze. Dans ce temps-là viennent toutes ſes dents ; tant les plus groſſes que les autres, aprés la chûte de celles qui étoient formées de la nourriture qu'il avoit priſe dans le ventre de la mere. Il croît auſſi juſqu'au troiſiéme ſeptenaire, dans lequel commence l'adoleſcence, & juſqu'au quatriéme & au cinquiéme : & dans le quatriéme ſeptenaire naiſſent à la pluſpart des hommes les deux dents, qu'on appelle les dents de ſageſſe.

Les cheveux naiſſent de cette maniere: Cette excreſcence vient des os & du cerveau, c'eſt-à-dire, de la matiere viſqueuſe qui eſt tout autour, & dans laquelle il n'y a rien de gras, comme nous l'avons dit des nerfs ; car s'il y avoit du gras il ſeroit brûlé par la chaleur. Les cheveux ayant

cette origine, on s'étonnera peut-estre qu'il y ait du poil aux aisselles, aux parties naturelles, & souvent même par tout le corps; mais on n'a qu'à se souvenir que dans toutes les parties du corps où il se trouve une matiere visqueuse, là le poil croît par la chaleur.

L'ouïe se fait ainsi. Les trous des oreilles aboutissent à un os dur & sec semblable à une pierce, & à cet os il y a une cavité cribleuse. Les sons vont donner contre cet os dur; cet os étant creux, resonne à cause de sa dureté; & au dedans de l'oreille, prés de cet os dur, est une membrane, fort deliée comme une toile d'araignée, qui est plus seche que toutes les autres membranes: Et l'on peut prouver par beaucoup d'experiences que ce qui est le plus sec rend le plus de son. Lorsque cette membra-

ne resonne beaucoup, nous entendons de même. Il y a pourtant des Auteurs qui, en écrivant de la Physique, ont soûtenu que c'est le cerveau qui fait le son ; ce qui est absolumẽt impossible, car le cerveau est humide, il est envelopé d'une meninge ou membrane humide & épaisse, & cette membrane est couverte des os du test. Ce qui est humide ne rend point de son, il n'y a que ce qui est sec qui en puisse rendre: or l'ouïe n'est produite que par ce qui fait le son.

L'odorat se fait dans le cerveau qui est humide, & qui attire l'odeur des choses seches avec l'air, par le moyen des bronchies ou cartilages secs ; car le cerveau s'étend jusques dans la cavité du nez ; & là il n'y a au devant de luy aucun os, mais un cartilage mou comme une éponge, & qui n'est ni os ni chair. Quand

la cavité du nez eſt ſeche, c'eſt alors que l'odorat eſt le plus ſubtil, & que le cerveau flaire le mieux les choſes ſeches : mais il ne flaire point l'eau, car l'eau eſt plus humide que le cerveau, à moins qu'elle ne ſoit corrompuë; car l'eau corrompuë devient plus épaiſſe, auſſi-bien que toutes les autres liqueurs. Mais lorſque les narines ſont humides, elles ne peuvent flairer, car le cerveau n'attire point l'air à luy. La même choſe arrive dans les fluxions du cerveau, lorſque le cerveau ſe fond & que la pituite tombe ſur le palais, ſur la gorge, ſur le poulmon, & dans le reſte de la poitrine; ce que les hommes ſentent fort bien, car ils diſent que la fluxion leur tombe de la tête. Elle tombe auſſi ſur les autres parties du corps, & cela n'arrive point ſans fiévre.

La veuë ſe fait de cette ma-

niere. De la membrane du cerveau descend une veine dans chaque œil au travers du crane : par ces veines passe du cerveau, & se filtre ce qu'il y a de plus clair dans l'humeur trés-visqueuse, & fait tout autour la premiere tunique de l'œil semblable à elle, c'est-à-dire, transparente, qui est exposée à l'air & aux vents ; & cette tunique se fait de la même maniere que j'ay expliquée en parlant de la peau. Il y a plusieurs autres tuniques au devant de l'humeur transparente qui fait la veuë, & toutes transparentes comme elle. C'est dans cette humeur transparente que la lumiere & tous les objets clairs & visibles reluisent & impriment leur éclat : & c'est cette impression de lumiere qui fait la veuë ; car ce qui n'est point éclairé & qui ne reluit point n'est point vû. Le reste qui est autour des

yeux, & qu'on appelle le blanc des yeux, eſt une chair. Or ce qu'on appelle la prunelle paroiſt noir, parce qu'il eſt dans l'enfoncement & qu'il eſt environnée de tuniques noires. Nous appellons tunique ce qui eſt comme une peau, & ces tuniques ne ſont pas effectivement noires à la veuë, mais au contraire blanches & tranſparentes. Et l'humeur de l'œil eſt viſqueuſe; car nous avons ſouvent vû ſortir une humeur viſqueuſe d'un œil crevé. Pendant que cette humeur eſt chaude, elle eſt liquide; & dés qu'elle eſt refroidie, elle eſt ſeche, comme un grain d'encens tranſparent. Il en eſt de même dans les animaux que dans les hommes. Tout ce qui tombe dans l'œil l'incommode, comme auſſi les vents, & toutes les choſes qui ont plus d'éclat & de lumiere qu'il n'en peut ſouf-

frir. L'œil ne ſçauroit voir ces objets, parce que leur lumiere eſt trop forte, & qu'il en eſt ébloui. Il ne ſçauroit voir non plus ceux qui ne ſont pas plus éclairez que luy : & ſi on en demande la raiſon, c'eſt parce qu'ils ſont de même couleur. Il en eſt de même des autres ſens. Du goût par exemple, la bouche, la langue, le palais, & l'orifice de l'eſtomac ſont humides, & ne ſçauroient goûter ce qui eſt plus humide qu'eux, ou ce qui eſt dans le même degré d'humidité.

La parole ſe forme de l'air ; car l'homme attire l'air dans tout ſon corps, & ſur tout dans les cavitez. Cet air étant pouſſé dehors par des lieux creux & vuides fait un ſon ; ce ſon reſonne dans la tête, & la langue battant contre le goſier pour moderer la ſortie de l'air, ou s'appliquant contre le palais, ou

contre les dents, par ses differens mouvemens, articule la voix & la rend intelligible. Et si la langue ne servoit à cet usage, l'homme ne sçauroit parler distinctement, & n'auroit qu'une voix qui seroit toûjours la même. Une grande preuve de cette verité, ce sont les muets de naissance, car ils ne sçauroient parler, & ne rendent qu'un son, une voix uniforme. On peut aussi le prouver par ceux qui tâchent de parler en repoussant simplement l'air sans remuër la langue. On voit aussi que ceux qui veulent crier fort haut attirent l'air exterieur & le poussent dehors, par ce moyen leur voix est forte, & elle dure aussi long temps que dure l'air qu'ils ont attiré; aprés quoy elle baisse & s'éteint. Il en est de même des Musiciens quand ils sont obligez d'élever leur voix & de la

ſoûtenir, il attirent le plus d'air qu'il leur eſt poſſible, dont ils ménagent la ſortie, de maniere que leur voix eſt forte, & qu'elle dure juſqu'à ce que l'air ſoit entierement épuiſé; mais dés qu'il ne fournit plus, elle ceſſe. Il paroiſt aſſez par là que c'eſt l'air qui fait la voix. J'ay ſouvent vû des gens qui ayant voulu ſe tuer s'étoient coupé entierement la gorge: ces gens-là vivent quelque-temps; mais ils ne parlent point ſi leur gorge n'eſt recouſuë ou rejointe, & alors ils parlent. On voit auſſi que la gorge etant coupée, ils ne peuvent pas attirer l'air en dedans par l'inſpiration, car il ſort par la playe à meſure qu'il eſt entré. Et voila comment ſe forment la voix & la parole.

REMARQUES
SUR LE TRAITTE'
DES CHAIRS
OU
DES PINCIPES.

324. DAns les Traitez que j'ay faits jusques icy.] Il designe particulierement ces cinq Traitez. Le premier, de la semence, où il explique de quelle maniere le fœtus se forme dans la matrice. Le second, de la nature de l'enfant, où il explique comme il est porté pendant tout le temps de la grossesse. Le troisiéme & le quatriéme, de l'accouchement à sept mois & à huit mois, où il y explique sa naissance. Et le cinquiéme, de la Nature humaine, où il explique comment il vit par luy-même aprésqu'il est né; car ce Traité des chairs paroist avoir esté fait aprés tous ces autres.

Car celuy qui veut écrire de la Medecine doit bâtir sur des Principes generaux qui soient connus de tout le monde.] Cela est vray, non seulement

quand

quand on veut écrire de la Medecine, mais aussi quand on veut traiter de quelque science que ce soit, qui est commune & qui appartient à tout le monde ; il faut la prouver par des raisons communes à tout le monde, & tirées, s'il faut ainsi dire, du sens commun, les autres sont inutiles. C'est pourquoy Hippocrate a dit dans le Traité de l'ancienne Medecine que tout Medecin qui dispute de son Art doit dire des choses que le peuple & les plus ignorans entendent.

Et je n'ay recours à la Physique.] Le Grec dit *aux meteores*, l'espece pour le genre.

Premierement donc, il me semble que ce que nous appellons (le feu) est un estre immortel.] Hippocrate explique icy le sentiment des anciens Philosophes, qui appelloient l'élement le plus pur *Dieu*, non pas qu'ils creussent que cet élement fût Dieu ; mais parce qu'ils le regardoient comme un ruisseau découlant de cette source immortelle, & comme l'instrument dont Dieu se servoit pour donner la vie & le mouvement à toutes choses. C'est ce qu'Ennius a dit : p. 235.

Aspice hoc sublime candens quem
invocant omnes Jovem.

Et Euripide :

Vide sublime fusum, immoderatum
Æthera,
Qui tenero terram circumvectu am-
plectitur ;
Hunc summum habeto Divum,
hunc perhibeto Jovem.

La plus grande partie de ce feu se retira à la plus haute region.] Ce qu'il y avoit de plus subtil & de plus pur, c'est-à-dire, la matiere du premier élement, s'éleva dans la region élementaire.

p. 326. *La seconde partie demeura dans le lieu le plus bas avec la matiere la plus grossiere.*] Car le feu n'ayant pû élever cette matiere épaisse & grossiere, demeura embarrassé avec elle dans le lieu le plus bas ; c'est ce qu'on appelle la terre. Elle est froide & seche, comparée aux autres élemens ; mais à cause du feu qui a resté dans ses entrailles, elle ne laisse pas d'avoir du mouvement & de la chaleur, & d'estre propre par ce moyen à produire des estres.

La troisiéme partie occupa la moyen-

ne region, qui est celle de l'air.] Ce feu trouvant une matiere moins pesante que le terre, & moins legere que le premier élement, l'éleva a la moyenne region, entre ce premier élement & la terre & l'eau: c'est-pourquoy il dit que ce troisiéme élement conserve quelque chaleur à cause du voisinage du premier élement, cette chaleur ne pouvant estre excessive, parce qu'elle est temperée par le voisinage de la terre & de l'eau.

Et la quatriéme occupa la place qui est au dessous de l'air.] L'eau étant plus pesante & plus épaisse que l'air ne peut estre élevée si haut; c'est-pourquoy elle demeura justement au dessous. Elle est trés-humide & trés-épaisse, par rapport à l'air & au premier élement; car elle est moins épaisse & moins grossiere que la terre.

Dans la suite des siecles tout ce qui se p. 327.
trouva de gras.] On croit d'abord qu'il manque icy quelque chose; car Hippocrate quitte tout d'un coup l'histoire des élemens pour passer à ce qui se fait dans la formation de l'homme; mais il n'y manque pourtant rien. Hippocrate n'a eu recours au cahos & au dé-

broüillement qui le ſuivit, que pour rendre plus ſenſible ce qui ſe paſſe dans l'homme, où la chaleur agit de la même maniere que dans le cahos.

p. 328. *Se fondit, & ſe tourna en liqueur & humidité.*] C'eſt-à-dire en ſang.

Et les inteſtins juſqu'à l'anus.] C'eſt-à-dire, depuis le commencent du *duodenum*, juſqu'au bout du *rectum*. Les trois inteſtins greſles, & les trois gros.

Et ce qui étoit au dedans ſe fondit & devint liquide.] C'eſt ce qui fit les excremens, qui étant inutiles ſont pouſſez dehors.

p. 329. *Le dedans ſe fondit & devint liquide.*] C'eſt ce qui fit l'urine.

Il en eſt de même de toutes les autres cavitez.] Tant des cavitez membraneuſes, comme de la bourſe du fiel, que des cavitez charnues, comme des reins; car les cavitez viennent toûjours de la matiere froide qui ſe fond & qui s'écoule.

On doit dire la même choſe des os.] Ils ſont plus ou moins durs, ſelon qu'il y a plus ou moins de matiere graſſe & de matiere viſqueuſe.

p. 330. *Or le cerveau eſt la metropole du*

froid & du visqueux.] La metropole, c'est-à-dire le siege, l'origine & la matiere.

Et la matiere chaude est la metropole du gras.] Comme le cœur, les veines & les arteres.

Mais avec le temps il se revest d'une tunique.] Ce qu'il y a de moins visqueux se coagule & devient une espece de chair blanchâtre & molle qui fait la substance du cerveau ; ce qu'il y a de plus visqueux fait le meninge, la dure mere & la pie mere ; & ce qu'il y a de gras étant brûlé, fait l'os, le test.

Et comme luy elle n'a pas plus de gras que de visqueux.] Il veut dire qu'elle n'en a pas tant, qu'elle a plus de visqueux que de gras.

Car elle est la seule qui ait une membrane.] La moëlle de l'épine du dos est revêtuë d'une membrane qui la separe de l'os, comme le cerveau ; au lieu que la moëlle des autres os n'en a point, elle est contigue à l'os. p. 331.

Et pour les visceres.] Hippocrate comprend sous ce nom de viscere toutes les parties interieures qui contiennent quelque chose, les veines, le

cœur, le poulmon, la rate, les reins, &c.

Il est creux, non pas de la même maniere que les veines.] Car la cavité des veines est membraneuse, & celle du cœur est charnuë.

p. 332. *Il est planté à la tête de la veine cave.*] Il a égard à sa situation, & non pas à son origine.

L'artere a beaucoup plus de chaleur que la veine cave.] L'artere a plus de chaleur & plus d'esprits, & la veine a plus de sang.

Et se partage aux deux reins.] Par les veines émulgentes.

p. 333. *C'est-pourquoy le cœur attire beaucoup d'air.*] Par la respiration, afin que le cœur en soit incessamment rafraîchi.

La flamme ne laisse pas d'estre agitée, tantôt plus, tantôt moins.] Selon la quantité d'air qu'elle attire.

Or la nourriture du chaud, c'est le froid.] Et par consequent la chaleur naturelle a toûjours besoin d'un air nouveau qui l'entretienne.

p. 334 *Aussi l'enfant dans le ventre de la mere comprimant les lévres, succe de la matrice, & attire la nourriture & l'air.*]

Dans le Traité de l'accouchement a huit mois, Hippocrate a écrit que l'enfant ne tient à la matrice que par l'ombilic, que c'est par là qu'il participe à toutes les choses qui entrent dans le corps de sa mere, que toutes les autres parties sont fermées & ne s'ouvrent que lorsque l'enfant sort du ventre, & qu'alors l'ombilic se retire, se ferme & se desseche. Sur cela on a accusé Hippocrate de s'estre contredit, & aprés avoir soûtenu en cet endroit que l'enfant ne se nourrit que par l'ombilic, d'avoir assuré icy qu'il succe aussi la nourriture par les lévres. Mais il n'y a aucune contradiction, l'enfant reçoit beaucoup de nourriture par l'ombilic; Cela n'ẽpêche pas qu'il n'en succe aussi avec les lévres, & qu'il n'attire par là un peu d'air. Et les Modernes ont enfin reconnu la verité de ces deux passages.

Or est-il qu'ils n'en auroient point s'ils n'avoient succé l'aliment.] Car Hippocrate pretend que l'excrement est l'effet de la premiere, & non pas de la seconde coction : Que cette premiere coction se fait dans l'estomac, & que l'aliment ne peut entrer dans l'estomac

mais ſeulement par la bouche.

p. 335. *Ils ne ſçauroient pas même ſuccer le laict d'abord aprés leur naiſſance.*] Zuingerus doute fort de la verité de cette conſequence, car dit-il, l'enfant ne fait-il pas beaucoup de choſes d'abord aprés ſa naiſſance qu'il ne faiſoit pas dans le ventre de ſa mere? Mais ce raiſonnement n'eſt pas fort ſûr, il eſt certain que l'enfant ne ſucce étant né, que parce qu'il a ſuccé dans le ventre de ſa mere.

p. 336. *Car ſes fibres ſont froides & viſqueuſes.*] Et par conſequent étant agitées par le mouvement, elles ſe rõpent, ce qui les empêche de ſe figer & de figer le ſang.

p. 337. *Et ce qu'il y avoit de viſqueux fit les petits canaux qui contiennent l'humeur, comme elle eſt contenuë dans les groſſes veines.*] Hippocrate appelle πρωγλας les petites tuyaux, les petits canaux qui ſont répandus par toute la chair & y portent le ſang, de maniere que le ſang ſort en quelque endroit qu'on la pique. C'eſt ce que nous appellons les veines Capillaires.

Et la mucoſité.] Il appelle icy *ſalive* cette mucoſité, cette humité glaireuſe, qui étant comme une eſpece d'huile,

d'huile, rend les ligamens ſouples & propres au mouvement.

C'eſt que les os de la teſte & ceux des machoires croiſſent.] Ainſi les dents ne naiſſent que du ſuperflu de l'aliment, aprés que les os de la teſte & les machoires ne croiſſent plus ; c'eſt ce qu'il explique dans la ſuite.

Et elles tombent lorſque les enfans ont accompli les années de leur premiere nourriture.] Car ce corps de lait, s'il faut ainſi dire, venant à changer, il faut que toutes les parties, qui viennent de la même nourriture, changent auſſi, & faſſent place à celles qui ſe forment d'une nourriture plus ſolide. p. 340.

Or les os font des os comme toutes les autres parties fourniſſent un accroiſſement de même nature qu'elles.] L'os convertit en os toute la matiere qui y afflüe pour ſa nourriture ; & quand il ceſſe de ſe l'approprier, de ce ſuperflu de matiere il ne laiſſe pas de faire des os ; & voilà comment les dents ſe forment. De même toutes les autres parties font du ſurabondant de la matiere qui les nourrit, elles en font une ſubſtance ſemblable à elles, qui ne ſert p. 341.

ni à leur accroissement, ni à leur nutrition, mais est chassée hors du corps ou convertie en d'autres parties necessaires, comme dans les machoires elle se convertit en dents, dans les mammelles en lait, &c.

Les veines attirent ce qu'il y a de plus clair & de plus humide.] C'est-à-dire le chyle. Hippocrate ne nomme pas les veines qui se chargent du chyle. Les Anciens ont crû que c'étoient les veines mezaraiques, & les Modernes pretendent que ce sont les veines lactées.

Et des intestins qui sont au dessus de l'intestin jejunum.] C'est à-dire, aux deux bouts de l'intestin *jejunum*, savoir de l'intestin *duodenum* d'un côté, & de l'intestin *ileon* de l'autre; car ces deux intestins sont separez par l'intestin *jejunum*, & tiennent chacun à un de ses bouts, le *duodenum* en haut, & *l'ileon* en bas.

Dans les intestins inferieurs.] Dans les gros intestins, le *cæcum*, le *colon*, & le *rectum*.

p. 343. *Car s'il y avoit du gras, il seroit brûlé par la chaleur.*] Et par consequent converti en os.

p. 344. *Aboutissent à un os dur & sec sembla-*

ble à une pierre.] Auſſi eſt il appellé *l'os petreux.*

Eſt une membrane fort deliée, comme une toile d'araignée.] C'eſt la membrane qu'on appelle le tambour ou le tympan.

Car le cerveau s'étend juſques dans la cavité du nez.] De la partie anterieure du cerveau deſcendent juſqu'au deſſus du nez, juſqu'à l'os cribleux, deux langues ſemblables à deux mammelles étroites & longues, qu'on appelle *proceſſus mamillares*, les *productions mammillaires*, elles ſont les organes de l'odorat, ſelon les Anciens, dont Willis a renouvellé le ſentiment, qu'on peut fort bien accorder avec celuy des autres Modernes. p. 345.

Et il n'y a au devant de luy aucun os.] Cela n'eſt pas vray des productions mammillaires, car au devant d'elles il y a l'os cribleux : mais par les trous de cet os cribleux paſſent les filets de ces productions mammillaires accompagnez de la dure mere, & vont aboutir à la membrane interne du nez par de petits mammillons. Quand Hippocrate dit donc qu'au devant du cerveau il n'y a au haut du

nez que la membrane cartilagineuse, par le mot de cerveau il entend les nerfs, ou les filets des productions mammillaires, qui passent par les trous de l'os cribleux : Ainsi Hippocrate a parfaitement connu la cause & l'organe de l'odorat. Les corps odorans piquent la membrane : La membrane communique cette impression anx filets des processions mammillaires, qui passant par les trous de l'os cribleux, le portent jusqu'à la partie du cerveau où reside l'ame.

Mais un cartilage mou comme une éponge.] C'est une membrane cartilagineuse qui tapisse interieurement le haut du nez. Quand elle est trop humectée, ou trop relâchée par la pituite ou la lymphe qui tombe, l'odorat est ou perdu ou diminué.

p. 346. *Mais il ne flaire point l'eau.*] Aussi remarque-t-on que les chiens de chasse ont moins de nez pendant le temps de pluye.

Dans les fluxions du cerveau, lorsque le cerveau se fond.] Les Anciens croyoient que les catharres, les fluxions de la teste venoient d'une pituite qui s'étoit amassée dans le cerveau, & qui en sortoit

par le trou de l'os cr.bleux & de l'os ſphenoïde,& ſe jettoit ſur les parties inferieures; on mais a reconnu depuis que cette pituite ou lymphe ne vient que des vaiſſeaux lymphatiques & des glandes qui ſont ſous le cerveau.

Deſcend une veine dans chaque œil.] p. 347. Il appelle veine le nerf optique.

Et fait tout autour la premiere tunique de l'œil.] C'eſt la tunique appellée cornée, parce qu'elle eſt tranſparente.

Et cette tunique ſe fait de la même maniere que j'ay expliquée en parlant de la peau.] C'eſt à dire par le froid de l'air exterieur ; car l'humeur viſqueuſe expoſée à l'air ſe change en membrane.

Il y a pluſieurs autres tuniques au devant de l'humeur tranſparente qui fait la veuë.] Car on met au nombre des tuniques l'uvée, l'aranée, & la vitrée. Il y a même des Anatomiſtes qui comptent juſqu'à ſept tuniques.

C'eſt dans cette humeur tranſparente.] C'eſt l'humeur cryſtalline. Hippocrate ne parle ni de l'humeur aqueuſe qui eſt devant, ni de l'humenr vitrée qui eſt aprés cette humeur cryſtalline.

Et c'est cette impression de lumiere qui fait la veuë.] C'est ce qui a trompé les Interpretes d'Aristote, qui ont crû que la veuë se faisoit dans l'humeur crystaline, où ils pretendoient que les objets visibles traçoient leur image sans passer plus avant. C'est une erreur grossiere ; les rayons, qui partent de l'objet, passent au travers de l'humeur crystaline & de l'humeur vitrée, & vont au fond de l'œil ébranler les filets des nerfs optiques qui le tapissent. Ces filets transmettent cette action à la partie du cerveau où ils aboutissent, & qui est le principal organe de l'ame. Aristote dit simplement que l'objet doit agir sur le milieu pour faire que son action se transmette jusqu'à l'organe ; il n'a donc pas borné à l'humeur crystaline l'action de l'objet.

p. 348. *Et qu'on appelle le blanc des yeux, est une chair.*] Hippocrate appelle le blanc des yeux *chair*, parce qu'il est couvert de muscles : c'est la conjonctive blanche, & la continuation de la cornée, qui est renduë blanche par l'humeur visqueuse qui est au dessous.

Et ces tuniques ne ſont pas effectivement noires à la veue, mais au contraire blanches & tranſparentes.] Il veut dire ſans doute que ces tuniques ne ſont pas veritablement noires quand on les conſidere hors de l'œil, car elles ſont blanches & tranſparentes; mais dans l'œil, elles paroiſſent noires à cauſe de l'enfoncement.

Elle eſt ſeche comme un grain d'encens tranſparent.] Car elle devient dure & ſolide; & c'eſt à cauſe de ſa dureté qu'on l'appelle humeur cryſtaline.

Et ſi on en demande la raiſon; c'eſt parce qu'ils ſont de même couleur.] J'ay un peu étendu cet endroit qui eſt trop concis dans l'Original, ce qui y cauſe beaucoup d'obſcurité. La raiſon ſur laquelle Hippocrate fonde ce qu'il dit icy, eſt qu'il n'y a point d'action entre les égaux; il faut que l'objet ſoit plus éclairé que l'œil pour eſtre bien vû. p. 349.



DES VENTS.



ALIEN reconnoît ce Traité pour le veritable Ouvrage d'Hippocrate, quoy qu'il y ait quelques endroits où il semble que ce grand Homme marche moins seurement, soit pour s'estre soûmis à l'autorité des Philosophes qui l'avoient précédé, soit pour avoir écrit ce Traité trop jeune, & avant que la profonde connoissance de cet Art l'eût fortifié contre des opinions que l'experience seule détruit. Mais il n'y a que quelques endroits de cette nature, & tout le reste est trés-digne de ce grand Auteur, qui traite icy des Vents qui se forment dans le corps, & qui y causent certainement de tres-grands desordres.

IL y a des Arts dont toute la peine eſt pour ceux qui les profeſſent, & toute l'utilité pour ceux en faveur deſquels on les exerce. Les Maiſtres de ces Arts paſſent leur vie dans le travail & dans la triſteſſe, & le peuple joüit du fruit de leurs peines & de leurs travaux. Du nombre de ces Arts eſt celuy qu'on appelle la Medecine ; car le Medecin paſſe les jours & les nuits à voir des objets horribles; il ne touche que des choſes deſagreables, & des maux d'autruy il contracte ſouvent quelque mal conſiderable & toûjours beaucoup de triſteſſe & de chagrin. Cependant les malades ſont guéris des plus grands maux par le moyen de cet Art. Il voyent ceſſer leurs maladies, appaiſer leurs douleurs, diſſiper leurs triſteſſes & éloigner même

la mort qui les menaçoit ; car la Medecine fournit des ſecours contre tous ces accidens. Or on peut connoître facilement tout ce qu'il y a d'éclatant dans cet Art ; mais il eſt difficile de bien ſçavoir ce qu'il y a de vil & de peu conſiderable : c'eſt ce qui ne ſe découvre qu'aux grands Medecins, & le peuple ne ſçauroit le connoître ; car ce n'eſt pas l'ouvrage du corps, mais de l'eſprit. Pour ce qui eſt de l'operation de la main, cela doit venir par l'exercice ; car la pratique eſt le meilleur de tous les Maiſtres pour la main.

Dans les maladies cachées & difficiles, c'eſt bien plus l'opinion qui en juge que l'Art, quoique dans ces occaſions l'experience l'emporte extrémement ſur la theorie ; car tout dépend de ſçavoir quelle eſt la cauſe de ces maladies, & de con-

noître le commencement & la source des maux qui affligent le corps. En effet, celuy qui connoîtra la cause de la maladie, sera trés-capable d'y apporter les remedes dont elle a besoin; il verra que les maladies ne viennent aux hommes que de ce qui leur est contraire. Or la Medecine est de tous les Arts celuy qui est le plus selon la nature : par exemple, sans aller plus loin, la faim est une maladie, car on appelle maladie tout ce qui afflige l'homme. Quel est donc le remede de la faim ? c'est ce qui appaise & fait cesser la faim, c'est la nourriture. La nourriture est donc le seul remede qu'il faut prendre pour guérir ce mal ? La boisson guérit de même la soif; & au contraire l'évacuation guérit la repletion, comme la repletion guérit l'évacuation. Le repos guérit le travail, & le

travail guérit le repos. En un mot, les contraires ſont guéris par leurs contraires.

La Medecine n'eſt autre choſe que retrancher & ajoûter : retrancher ce qui eſt de trop ; & ajoûter ce qui manque. Celuy qui ſera excellemment ces deux choſes ſera un excellent Medecin ; & plus on s'éloignera de cette perfection, plus on ſera éloigné de la perfection de la Medecine. Cela ſoit dit en paſſant, venons au ſujet que nous avons promis de traiter.

Toutes les maladies ſont de la même nature, mais les lieux qu'elles occupent ſont differens ; & c'eſt cette diverſité & cette difference de lieux qui font que les maladies paroiſſent n'avoir rien de ſemblable. Mais il eſt certain qu'il n'y a qu'une même eſpece de maladies, non plus qu'une même cauſe ; & c'eſt ce

que je tâcheray d'expliquer dans la ſuite de ce Traité.

Tous les corps, tant ceux des hommes que des autres animaux, ſont nourris & entretenus par trois ſortes d'alimens; ces alimens ſont les viandes, les breuvages, & les eſprits. Les eſprits dans les corps ſont appellez Vents, & hors du corps, ils ſont appellez air. Or en tout cet univers l'air eſt le grand dominateur, c'eſt luy qui cauſe tous les accidens qui luy arrivent; c'eſt-pourquoy il eſt neceſſaire de connoître ſa force & ſa vertu.

Le vent eſt un flux & un ondoyement de l'air. Quand donc beaucoup d'air fait un flux fort violent, alors les arbres ſont déracinez par la violence du Vent, les ondes de la mer s'élevent, & les plus gros vaiſſeaux ſont pouſſez dans la haute mer & deviennent le joüet des tempêtes. Voila

quelle eſt en cela la force de l'air. Il eſt imperceptible aux yeux, mais le raiſonnement le rend ſenſible & palpable; car qu'eſt-ce qui peut ſe faire ſans air? Où eſt-ce que l'air n'eſt point? Où n'entre-t-il point? Tout ce qui eſt entre le ciel & la terre eſt rempli d'air. C'eſt la cauſe de l'hyver & de l'eſté; car l'hyver l'air eſt reſſerré & froid, & l'eſté il eſt doux & tranquille. Bien plus, le Soleil, la Lune & les Aſtres ne font leur cours que par le moyen de l'air; car l'air eſt la nourriture du feu, qui, privé de ce ſecours, ne ſçauroit vivre. L'air étant delié, & coulant toûjours, donne au Soleil le moyen de contiuuer ſa courſe ſans jamais ſe repoſer, Que la mer même ſoit mêlée d'air cela eſt manifeſte; car tous les animaux, quelle enferme, ne ſçauroient vivre ſans air; & commẽt auroient-ils de l'air s'ils ne le

tiroient de l'eau, ou ne l'attiroient au travers de l'eau? L'air est l'échelle de la Lune & le char de la Terre. Enfin il n'y a rien qui soit vuide d'air. L'air est donc plus fort que toutes les autres choses, comme je viens de l'expliquer. L'air est la source ou la principale cause de la vie & des maladies de tous les mortels; & il leur est d'une si grande necessité, qu'un homme, qui se privera de toutes les autres choses du monde, & qui s'empêchera de boire & de manger, vivra pourtant deux ou trois jours, ou même davantage, par le moyen de l'air seul; au lieu que s'il bouchoit les conduits de la respiration, il ne sçauroit vivre, non pas même la moindre partie d'un jour, tant l'usage de l'air est necessaire. Bien plus, de toutes les fonctions ordinaires à l'homme, il n'y en a point qu'il ne quitte sou-

vent

vent, & dans lesquelles il ne prenne du relâche; car la vie est pleine de changement. Celle de la respiration est la seule qui demande un continuel exercice & qu'il ne peut jamais discontinuer; c'est l'occupation de tous les animaux qui vivent sur la terre; leur vie se passe à attirer & à rendre l'air.

Je viens d'expliquer la communion indispensable que les animaux ont avec l'air; il faut presentement faire voir qu'il est trés-vraisemblable que l'air est la seule cause de toutes les maladies, lorsqu'on en reçoit trop ou trop peu, ou qu'il vient trop frequent ou trop rare, ou qu'il entre dans nos corps alteré & corrompu par des qualitez nuisibles & contagieuses; Mais cela suffit en general. Venons maintenant aux choses mêmes, pour prouver que toutes les ma-

ladies *internes* naiſſent de l'air, ou en ſont les ſuites neceſſaires.

Je commencerai par la maladie la plus commune, qui eſt la fiévre ; car cette maladie eſt l'accompagnement ordinaire de toutes les autres grandes maladies, ſur tout de l'inflammation, comme cela paroiſt par les accidens qui ſurviennent ; car il n'y a point d'inflammation ſans abcés & ſans fiévre. Il y a deux ſortes de fiévres, pour dire encore cela en paſſant ; l'une generale, qu'on appelle peſte, & l'autre particuliere qui vient du mauvais regime. La cauſe de l'une & de l'autre c'eſt l'air.

La fiévre generale (la peſte) eſt telle, parce que tous les hommes reſpirent le même air ; car le même air entrant dans des corps tout ſemblables, il faut que les fiévres qu'il y produit

ſoient ſemblables. Mais dira quelqu'un, pourquoy ces maladies ne ſont donc elles pas communes à tous les animaux, & pourquoy s'attachent-elles à une ſeule eſpece ? Je réponds que c'eſt parce qu'un corps eſt different d'un autre corps, une nature d'une autre nature, & un aliment d'un autre aliment ; car les mêmes choſes ne ſont ny bonnes ny contraires à toutes les eſpeces d'animaux ; mais les unes ſont bonnes ou nuiſibles aux uns ſans l'eſtre aux autres. Quand donc l'air eſt chargé d'ordures, qui ſont ennemies de la nature de l'homme, les hommes ſont ſeuls malades. Quand il eſt chargé d'ordures contraires à une autre eſpece d'animaux, la maladie tombe ſur cette eſpece. C'eſt avoir expliqué ſuffiſamment les maladies generales, puiſque nous avons fait voir pourquoy,

comment, à qui, & d'où elles viennent.

Je vais expliquer presentement ce que c'est que la fiévre qui vient du mauvais regime. Le mauvais regime est premierement quand on donne à son corps plus d'alimens secs ou humides qu'il n'en peut porter, & qu'on ne contrebalance par aucun exercice, par aucun travail, cette nourriture excessive. Et en second lieu, quand on prend plusieurs sortes d'alimens de differente nature; car ces alimens dissemblables font une sedition dans le corps, & les uns se digerent plûtôt, & les autres plus tard. Or il est impossible qu'avec beaucoup d'alimens il n'entre aussi dans le corps beaucoup d'esprits; car avec tout ce qu'on mange & qu'on boit il entre dans le corps des esprits tantôt plus, tantôt moins; & ce qui

rend cela ſenſible & palpable, c'eſt que la pluſpart ont des rapports aprés avoir mangé & bû ; car l'air enfermé ſe fait une ſortie, aprés avoir rompu les petites cellules dans leſquelles il eſt renfermé.

Quand donc le corps eſt rempli de viandes & qu'il s'eſt fait un grand amas d'eſprits par le long ſéjour que les viandes font dans l'eſtomac, & elles y ſejournent long-temps, à cauſe de leur exceſſive quantité, ces eſprits, qui ne peuvent ſortir, le bas-ventre étant bouché, courent par tout le corps, & ſe coulant dans les parties les plus ſanguines, les refroidiſſent : les parties, qui ſont la ſource & le reſervoir du ſang, étant refroidies, le friſſon gagne tout le corps ; car tout le ſang étant refroidi, il faut neceſſairement que tout le corps friſſonne. Voilà pourquoy les

fiévres ſont ordinairement précedées du friſſon, & ce friſſon eſt plus violent, ſelon que les vents, qui ébranlent le corps, ſont plus forts, plus froids & en plus grande quantité. Les tremblemens, qui accompagnent les friſſons, viennent de la même cauſe; car le ſang craignant & fuyant le friſſon, court par tout le corps & ſe retire dans les lieux les plus chauds comme dans un azyle, & delà viennent les treſſaillemens: & le ſang ſe retirant des extrémitez du corps dans les viſceres, les chairs & les viſceres ſont agitez par des tremblemens. Les viſceres, parce qu'ils regorgent de ſang, & les chairs, parce qu'elles en ſont vuides. Celles-cy ſont ſecoüées par des tremblemens & des treſſaillemens à cauſe du froid, parce que la chaleur s'eſt retirée; & les viſceres, qui l'ont tout reçû & qui

en regorgent, tremblent à cause de la quantité de sang dont elles sont pleines, & causent des inflammations; car il est impossible que beaucoup de sang soit en repos.

Les baillemens précedent aussi la fiévre; cette grande quantité d'air, qui est renfermée dans le corps, voulant sortir par le haut tout à la fois, fait violence à la bouche & l'ouvre malgré qu'elle en ait; car c'est le passage le plus facile: & comme il s'éleve beaucoup de vapeurs d'une eau qui bout dans un chaudron, tout de même le corps étant échauffé & comme boüillonnant par la fiévre envoye des vapeurs, c'est-à-dire, un air qui se ramassant s'ouvre un chemin par la bouche avec violence.

Les jointures sont aussi relâchées avant les fiévres; car les nerfs & les muscles étant échauf-

sez se déjoignent & se relâchent.

Quand la plus grande partie du sang s'est ramassée, l'air, qui l'avoit refroidi, se rechauffe, étant vaincu & surmonté par la chaleur, & devenant enflammé & tout de feu, il porte l'embrasement dans tout le corps, aidé par le sang qui luy sert du vehicule; car, embrasé par cette chaleur, il se fond & se change en esprit, & cét esprit venant à heurter contre les pores, c'est ce qui fait les sueurs; car tout esprit arrêté & condensé se change en eau, & passant par les pores, sort en dehors de la même maniere que la vapeur d'une eau boüillante venant à s'élever, & rencontrant un corps solide, s'épaissit, se condense & retombe en gouttes d'eau. Les douleurs de tête viennent dans la fiévre de la même cause; car les conduits du sang sont fort resserrez dans la

parce qu'ils ſont pleins d'air, & étant remplis & par conſequent fort enflez, ils cauſent de la douleur; car le ſang, qui eſt chaud de ſa nature, étant pouſſé avec violence dans un chemin trop étroit; ne peut paſſer aſſez vîte, à cauſe des frequents embarras & des fortes barrieres qu'il rencontre; & c'eſt ce qui fait dans les temples ces violens battemens. Voila donc comment s'engendrent les fiévres & les douleurs, & les accidens qui les accompagnent.

Les autres maladies, comme les paſſions Iliaques, les douleurs des inteſtins, les tranchées & autres oppilations de cette nature, il eſt évident, & perſonne n'en peut douter, qu'elles viennent des vents; car leur unique cauſe c'eſt le paſſage des eſprits, qui venant à penetrer dans des lieux tendres, où ils n'avoient pas accoûtumé de paſſer, comme un

trait qui perce & penetre les chairs, ils s'ouvrent un passage, & se portent tantôt aux hypocondres, tantôt aux flancs, & tantôt aux uns & aux autres. Voila pourquoy on tâche d'appaiser la douleur, en échauffant en dehors la partie par des fomẽtations; car la partie étant rarefiée par la chaleur de la fomentation, les esprits s'exhalent; & c'est ce qui cause le soulagement qu'on en reçoit.

Mais quelqu'un me demandera peut-estre comment il est possible que les fluxions viennent des vents, ou que les vents soient la cause du sang qui s'extravase dans la poitrine, & j'espere de leur faire voir que ces accidens, non plus que les autres, ne viennent que de là. Quand les veines de la teste sont pleines de sang, la teste est d'abord appesantie par les vents qui y sont renfermez; ensuite, les conduits

étant trop étroits, ces vents ſe mêlent & s'envelopent avec le ſang, les parties les plus ſubtiles de ce ſang s'échapent au travers des veines, & ces parties venant à s'amaſſer & à ſe raſſembler, s'ouvrent d'autres paſſages ; & dans les parties où ſe fait cet amas, là eſt la maladie.

Si cette humeur ſe porte aux yeux ou aux oreilles, on a mal aux oreilles ou aux yeux ; ſi elle tombe ſur le nez, c'eſt ce qui fait la roupie ; ſi elle deſcend dans la poitrine, elle cauſe l'enrouëment : car la pituite mêlée avec des ſucs acres & piquants, ulcere tous les endroits qu'elle touche & qui n'y ſont pas accoûtumez ; & la fluxion tombant ſur la gorge, qui eſt tendre, y cauſe l'âcreté : car l'air qu'on reſpire paſſe par la gorge & deſcend dans la poitrine, & reſſort par le même endroit, & la fluxion qui tom-

be venant à rencontrer l'air qui ſort par l'expiration, voila ce qui excite la toux & ce qui fait rendre par le haut tant de pituite. Cela étant ainſi, la gorge s'ulcere, devient acre, s'enflamme, & par ſa chaleur attire l'humidité de la teſte, qui en attire de nouvelle de tout le reſte du corps, la tranſmet à la gorge.

Quand donc la fluxion a pris une fois ce chemin, & que les pores du cerveau ſont bien abreuvez, elle ſe communique auſſi à la poitrine; & cette pituite qui penetre les chairs étant acre & piquante, ulcere & perce auſſi les veines, & ce ſang extravaſé y croupiſſant long-temps, s'y pourrit & ſe change en pus; car il ne peut ni monter par le haut, ni s'écouler par le bas. Il ne peut monter par le haut, parce qu'un chemin élevé eſt trop difficile pour ce qui eſt humide &

pour tout ce qui a quelque pesanteur : & il ne peut s'écouler par le bas, parce que le diaphragme l'empêche. Mais comment les esprits seuls peuvent-ils rompre des veines sans le concours des fluxions? Ils le font quelquefois d'eux-mêmes sans autre milieu, & quelquefois aprés quelque maladie. Ils le font d'eux-mêmes quand l'air qui entre dans les veines rend le passage du sang trop étroit; car alors le sang trop pressé & trop abondant s'ouvre un passage dans les endroits qui luy cedent & où il se trouve le plus fort. Et ils le font aprés quelque douleur ou maladie, cõme aprés quelque hemorragie considerable; car les douleurs font que les veines épuisées se remplissent d'esprits, n'étant pas possible que les esprits ne viennent remplir les parties où il y a de la douleur. Il arrive

encore beaucoup d'autres choſes toutes ſemblables à celles que je viens d'expliquer.

Pour ce qui eſt des ruptures, voicy comment elles ſe font. Lors que les chairs s'entrouvrent & ſe ſeparent par force, l'air entre dans cette ſeparation & y cauſe de la douleur ; quand ces vents, qui ſont entrez dans les chairs, ont élargy les pores, ils ſont bien-tôt ſuivis par l'humidité à laquelle l'air a ouvert un chemin, & le corps devenant humide, les chairs ſe fondent & les humeurs deſcendent ſur les jambes, & c'eſt ce qu'on appelle hidropiſie. Et une grande marque que cette maladie eſt cauſée par les vents, c'eſt ce qu'on voit dans les malades à qui on a fait l'operation, & qui ont vuidé toute leur eau, d'abord cette eau paroît abondante, mais quelque-temps aprés on voit qu'elle a diminué conſi-

derablement. En voicy la raiſon qui paroîtra tres-ſenſible, c'eſt que d'abord cette eau eſt encore pleine d'air qui l'enfle & la groſſit, c'eſt pourquoy elle paroît en plus grande quantité; mais aprés que l'air en eſt ſorti & qu'il s'eſt évaporé, l'eau reſte toute ſeule & on voit qu'elle eſt fort diminuée, quoy qu'elle n'ait rien perdu de ſon poids. En voicy encore une autre marque : Quand un hydropique a vuidé toute ſon eau, il ne ſe paſſe pas trois jours que ſon ventre ne ſe rempliſſe encore. Qu'eſt-ce qui le remplit ſi ce n'eſt l'air? car qu'eſt-ce qui pourroit le remplir ſi promptement? le malade n'a pas aſſez bû pour pouvoir aſſeurer que toute cette eau vient de là, & l'on ne ſçauroit dire que les chairs fonduës en ayent fourni cette quantité; car il ne reſte que des os, des nerfs & des fibres, dont il

ne ſçauroit ſortir une goûte d'eau. Voilà donc la cauſe de l'hydropiſie.

L'apoplexie vient auſſi des vents, quand des vents froids penetrent & enflent les chairs; car alors les parties deviennent inſenſibles. Si quantité de vents courent par tout le corps, l'apoplexie eſt generale & ſe répand par tout; & s'ils n'attaquent qu'une partie, l'apoplexie n'eſt que dans cette partie-*là*. Si *les* vents ſe retirent, la maladie ceſſe; s'ils demeurent, elle demeure auſſi: vne marque certaine que les vents en ſont la ſeule cauſe, c'eſt que les malades ont des baillemens tres-frequens.

Il me paroît encore que la maladie ſacrée, (le mal caduc) vient de la même ſource, & j'eſpere que les mêmes raiſons qui me l'ont perſuadé, perſuaderont auſſi ceux qui prendront la peine de

les lire. En premier lieu, j'eſtime que de tout ce qui eſt dans le corps rien ne contribuë tant à la prudence que le ſang. Quand le ſang demeure dans un état de conſiſtance & dans une juſte temperature, la prudence y demeure auſſi ; & quand le ſang vient à ſe changer , la prudence change de même. Et que cela ſoit ainſi beaucoup de choſes le prouvent. Premierement, cela eſt confirmé par le ſommeil qui éſt commun à tous les animaux, car les corps étant plongez dans le ſommeil, le ſang ſe refroidit, parce que le ſommeil a naturellement la vertu de refroidir: le ſang étant refroidi, ſon cours eſt plus lent & plus languiſſant, & cela eſt ſenſible, en ce que les corps tombent & ſont appeſantis, car c'eſt la nature de tous les corps peſants d'aller a fond, Les yeux ſe ferment & la pruden-

ce s'altere, & l'on a des opinions & des visions étranges qu'on appelle des songes. Et d'un autre costé dans l'yvresse le sang étant considerablement augmenté tout d'un coup, l'ame s'altere, & par consequent la prudence & le raisonnement; de *la* vient que ceux qui ont trop bû oublient tous leurs maux, & sont remplis d'esperance. Je pourois rapporter beaucoup d'autres accidens, où le sang alteré, altere & corrompt la prudence. S'il arrive donc que tout le sang soit troublé, toute la prudence est renversée, car les sciences & les connoissances sont des habitudes, & à mesure que nous nous éloignons de ces habitudes, nôtre prudence se dissipe & s'évanoüit.

Je dis donc que le mal caduc vient de cette maniere: quand beaucoup de vents se meslent par tout le corps avec tout le

ſang, ils cauſent une infinité d'embarras par tout dans les veines, & quand beaucoup d'air ſe gliſſe dans les plus groſſes veines, & qui ont le plus de ſang, & qu'il s'y fixe, le ſang ne peut couler, mais il s'arreſte en un endroit, coule lentement dans un autre, & va plus vîte ailleurs; ſon cours étant inégal dans tout le corps, il en reſulte par tout des inégalités infinies; car le corps eſt tiré de par tout, & troublé dans toutes ſes parties qui ſuivent le trouble & le deſordre du ſang. Et de ces convulſions & contorſions du ſang viennent les convulſions & les contorſions du corps. Pendant tout ce tems là les malades ſont privez de toute ſorte de ſentiment. Ils ſont ſourds, aveugles & inſenſibles à la douleur, tant l'air trouble a troublé & ſoüillé le ſang. Il leur ſort auſſi de l'écume par la bou-

che, & avec raiſon ; car l'air qui entre par les veines jugulaires, *c'eſt à dire par les arteres*, entraîne avec luy en ſortant les parties du ſang les plus ſubtiles, qui eſtant humides, blanchiſſent quand elles ſont meſlées avec l'air, & l'air eſtant pur, paroît clair & blanc au travers des petites membranes qui l'enveloppent. Voila pourquoi toutes les écumes paroiſſent blanches.

Je vais expliquer comment ceux, qui ſont attaquez de cette maladie, ſont enfin délivrez de ces violens accés qui les agitent, & recouvrent leur premiere tranquilité: Quand le corps eſt échauffé par le travail & par la violence de l'accés il échauffe le ſang; Le ſang échauffé communique ſa chaleur aux vents, & ces vents échauffez ſe diſſolvent, & diſſolvent en mê-

me temps les parties coagulées du ſang, & ſortent en partie avec l'air, & en partie avec la pituite. Ainſi l'écume ceſſant de boüillonner, & le ſang ayant recouvré ſa conſiſtance, & la bonnace eſtant reſtablie dans tout le corps, la maladie ceſſe.

Ainſi les vents paroiſſent les cauſes de toutes ces maladies en differentes façons ; toutes les autres choſes n'en ſont que les aides & les cauſes ſecondes. J'ai donc prouvé ce que j'avois promis ; car j'avois promis de montrer la cauſe de toutes les maladies. J'ay fait voir que l'air a la même force & la même vertu dans les corps des animaux que dans toutes les autres choſes du monde, & j'ai pouſſé mon diſcours juſqu'à faire connoiſtre la nature des differentes maladies & autres incommoditez, ce qui a achevé la preuve

de mon hypotheſe ; car ſi je voulois continuer de parler de toutes les autres maladies dont je n'ai rien dit, ce traité ſeroit beaucoup plus long, & il eſt inutile d'étendre une preuve deja faite. Un plus grand nombre d'exemples n'établiroit pas mieux cette verité, & ne la feroit pas mieux recevoir à ceux qui ne ſe rendent pas meſme à ce qu'ils ſentent & qu'ils voyent.



REMARQUES
SUR LE TRAITTÉ
DES VENTS.

DEs Vents.] Le dessein d'Hippocrate n'est pas de traitter des vents qui regnent sur la terre ; mais de ceux qui regnent dans le corps. D'abord il distingue entre *air*, *esprit* & *vent*. L'air est hors du corps. L'Esprit c'est l'air qui entre dans le corps, pendant que son mouvement est naturel, & le vent c'est le mesme esprit ; mais enflé & agité de maniere qu'il fait dans les corps le mesme ravage que les vents font sur la terre. p. 370.

Et des maux d'autruy il contracte souvent quelque mal considerable &c.] à cause des maladies contagieuses qu'il traitte, ou des mauvaises odeurs ausquelles il est exposé.

Et toûjours beaucoup de tristesse & de chagrin ;] car aimant les hommes comme il l'a supposé dans le traitté des preceptes, il ne peut qu'estre fort touché de tous les maux qui leur arrivent.

p. 371. *Or on peut connoître facilement ce qu'il y a d'éclattant dans cet Art; mais il est difficile de bien sçavoir ce qu'il y a de vil & de peu considerable.*] Dans ce partage Hipocrate parle selon le sentiment du vulgaire, qui traitte la connoissance de l'Art, où la Methode, de vile & de peu considerable, parce qu'il ne peut la voir, & qu'elle n'a rien qui lui saute aux yeux. Au lieu que les experiences lui paroissent éclatantes & de fort grand prix, parce qu'il les void, & qu'il en juge.

C'est ce qui ne se découvre qu'aux grands Medecins.] Cette methode, qui constituë l'Art, ne peut estre connuë que de ceux qui ont esté bien instruits, & qui ont un esprit capable de la bien comprendre, car c'est l'ouvrage de l'esprit, au lieu que l'experience est une chose palpable que le peuple peut connoistre & imiter. Et de là vient ce grand nombre d'empiriques, dont la pluspart n'ont ni sçavoir ni esprit.

Dans les maladies cachées & difficiles, c'est bien plus l'opinion qui en juge que l'Art] Hippocrate s'explique encore

encore ici en parlant comme le peuple, qui traite ordinairement *la Methode*, d'opinion, & qui donne ſeulement le nom d'Art à l'operation & à la pratique. Pour faire donc voir à ces ignorans que la Methode l'emporte ſur l'operation, & qu'elle eſt plus conſiderable, il leur dit qu'il y a une infinité de maladies cachées. Que feront ſur cela les Empiriques, qui ne connoiſſent pas l'Art de la Medecine, ou la Methode qu'ils traittent *d'opinion*, pour la mépriſer, & qui n'ont pour eux qu'un remede, qu'ils ont peut-être éprouvé dans un mal viſible & connu, mais dont ils ne ſçauroient ſe ſervir dans une maladie cachée, ſans hazarder extremement leur malade? S'ils ſont ſages ils s'arreſteront & n'entreprendront rien, au lieu qu'un Medecin qui à l'Art, la methode, connoiſtra la cauſe de la maladie, & y apportera les remedes qui pourront la guerir.

Quoy que dans ces occaſions l'experience l'emporte extremement ſur la theorie] Le grec dit *ſur l'inexperience*; mais par l'inexperience il entend la methode ſans experience, la ſimple

theorie. Quoi que dans ce qu'il vient de dire il donne à l'Art & la methode, l'avantage sur l'experience, il ne laisse pas de reconnoistre ici celui que l'experience a sur son contraire, c'est-à-dire sur le défaut d'experience, sur la simple theorie, & les secours merveilleux que la methode en peut tirer; car la methode se sert de l'experience, qui est la base & le fondement de l'Art. L'experience n'est jamais plus utile que dans les maladies cachées, car plus un Medecin aura vû de ces maladies, mieux il en jugera.

Or la Medecine est de tous les arts
p. 372. *celui qui est le plus selon la nature.*] Car elle ne cherche qu'a la soulager, & qu'a luy redonner des forces en luy accordant ce qu'elle demande, & en combattant par des contraires ce qui l'incommode & ce qui lui nuit.

Toutes les maladies sont de la mes-
p. 373. *me nature; mais les lieux qu'elles occupent sont differents.*] Hipp. pretend que toutes les maladies sont de la même espece, & viennent de la méme cause, & qu'elles ne sont differentes que par les differens lieux qu'elles occupent. Par exemple, l'ob-

ſtruction des reins fait le nephretique; celle du foye, la jauniſſe ; celle du cerveau, l'apoplexie; celle des nerfs optiques, l'aveuglement ; celle des nerfs qui ſervent au mouvement, la paralyſie &c.

Sont nourris & entretenus par trois ſortes d'aliments.] Les viandes ou la nourriture ſolide répondent à l'élement de la terre. Les breuvages ou la nourriture liquide à l'élement de l'eau, & les eſprits à l'élement de l'air. p. 374.

Tout ce qui eſt entre le ciel & la terre eſt rempli d'air.] Dans le traitté des chairs, & ici, Hippocrate a ſuivi le ſentiment de quelques Philoſophes, qui ont placé le feu, non pas dans une ſphere au deſſus de l'air; mais dans le centre de la terre. Sentiment que l'Auteur Eſpagnol de l'examen des eſprits a ſuivi & deffendu. Hippocrate ne met donc entre le ciel & la terre que l'air. Mais ſous ce nom d'air, il comprend ce que les anciens appelloient *æther*, que nous appellerions la matiere du premier & du ſecond élement. On peut voir Plin. liv. 2. chap. xxxviij. p. 375.

Le Soleil, la Lune & les Aſtres ne font leur cours que par le moyen de l'air.] Hippocrate paroît ſuivre ici le ſentiment d'Anaximene, d'Anaxagore, & de quelques autres Philoſophes, qui enſeignoient que l'air eſtoit la cauſe du mouvement des aſtres, & il en donne deux raiſons : La premiere, qu'il leur ſert de nourriture; car le feu ne ſçauroit vivre ſans air : Et la ſeconde, que par ſa fluidité il donne lieu à ces aſtres de continuer leur cours qu'il entretient par le mouvement de ſon tourbillon.

p. 376. *L'air eſt l'échelle de la Lune.*] Il appelle à mon avis l'air *l'échelle de la Lune*, parce que c'eſt par le moyen de l'air que le Soleil lui communique ſa lumiere, & qu'elle communique ſes influences à la terre par le moyen du meſme air.

Et le Char de la terre.] Hippocrate attribuë à la terre un mouvement qu'elle fait dans ſon tourbillon, comme dans un Char.

p. 377. *Et meſme davantage par le moyen de l'air ſeul.*] Ailleurs il eſtablit qu'il pourra vivre juſqu'à ſept jours.

C'est l'occupation continuelle de tous les animaux.] Hippocrate establit ici formellement qu'il n'y a point d'animal qui ne respire. Car ceux qui n'ont pas les vaisseaux destinez à la respiration, respirent d'une autre maniere, & ont une respiration qui se fait par des chemins cachez. *p. 379.*

Quand donc l'air est chargé d'ordures, qui sont ennemies de la nature de l'homme, les hommes sont seuls malades.] Quand ce qu'il y a de vicieux dans l'air est contraire à la nature de l'homme, & à ses esprits vitaux, il n'y a que l'homme qui soit attaqué. Par exemple dans une dyssenterie d'armée, il n'y a que les hommes malades; les chiens & les chevaux en sont exempts. Il en est de mesme, quand ce vice est contraire à une autre espece d'animaux, le mal ne tombe que sur cette espece; c'est ainsi que le claveau ou la peste des brebris, n'afflige que les brebis. Il y a mesme des maladies ou contagions plus bornées, & qui se renferment dans des familles seules, ce qui ne vient que de la difference des esprits, qui sont plus ou moins propres à estre infectez

par les écoulemens morbifiques.

p. 382. *Les viſceres, parce qu'ils regorgent de ſang, & les chairs, parce qu'elles en ſont vuides.*] Ainſi deux cauſes toutes contraires produiſent le meſme effet. Les parties qui ſe rempliſſent de ſang tremblent, à cauſe de l'excés de chaleur qu'elles ne peuvent ſupporter; & celles qui ſe vuident, tremblent auſſi, parce que toute leur chaleur s'en va avec le ſang.

p. 383. *Les jointures ſont auſſi relâchées.*] Hippocrate explique ici d'où vient que l'on s'eſtend dans la fiévre.

p. 384. *Quand la plus grande partie du ſang s'eſt ramaſſée, l'air qui l'avoit refroidi.*] Le ſang concentré dans les viſceres agit à ſon tour de toute ſa force contre l'air qui l'avoit refroidi, & comme il eſt le plus fort, il l'échauffe, & cet air échauffé porte le chaud par tout le corps, comme il y avoit auparavant porté le froid.

p. 388. *Et ce ſang extravaſé y croupiſſant.*] C'eſt ce qui fait l'empyéme, lequel, s'il n'eſt purgé en quarante jours, cauſe la phthiſie.

Car il ne peut ni monter par le haut.] Il ne peut monter par les poulmons,

parce qu'il eſt épais, & trop peſant.

Et il le font aprés quelque douleur ou quelque maladie, comme aprés quelque hemorragie conſiderable.] Je croi que c'eſt le veritable ſens de ce paſſage, qui eſt fort obſcur dans l'original. Hippocrate dit qu'aprés quelque grande hemorragie, comme par le nez, par le fondement, par les hemorroïdes, les venes vuides attirent l'air; car l'air remplit neceſſairement tout ce qui eſt vuide. Cet air attiré enfle les veines, agite le ſang qui y eſt reſté, & produit des vents qui rompent les veines. Ainſi il eſt vray que les eſprits rompent les veines ſans le concours des fluxions, par eux-mêmes immediatement, ou aprés quelque douleur ou quelque maladie qui les a precedés. p. 389.

Pour ce qui eſt des ruptures.] Hippocrate appelle ici *ruptures* ou *ruptions*, ce qu'il appelle ailleurs des *ſpaſmes*, des dilatations des chairs par le relâchement des fibres des muſcles. p. 390.

Par force.] Par quelque cauſe violente que ſoit.

Ils ſont bien-tôt ſuivis par l'humi-

dité.] Par l'humeur ſereuſe du ſang.

Et le corps devenant humide.] L'humidité croupiſſant dans la partie, pourrit la chair, & la fond. Cette chair fonduë eſtant peſante, deſcend aux jambes, où elle eſt même pouſſée par la nature, qui cherche à la chaſſer & à s'en décharger.

A qui on a fait l'operation & qui ont vuidé toute leur eau.] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage, Hippocrate parle de l'inciſion que l'on fait au ventre ou aux jambes des hydropiques.

p. 391. *Et l'on ne ſçauroit dire que les chairs fonduës en ayent fourni cette quantité.*] Car les chairs ayant eſté fonduës auparavant, pour faire la premiere eau qui a eſté vuidée, il n'en reſte pas aſſez pour en faire une ſi grande quantité de nouvelle; car il n'y a preſque plus que les os & les cartilages, les nerfs, les tendons, & les fibres, ſous leſquelles il comprend les muſcles, les arteres, & les veines.

p. 392. *L'apoplexie vient auſſi des vents.*] L'apoplexie qui n'eſt pas cauſée par quelque violence externe, comme par une chute, par un coup.

Quand des vents froids penetrent & enflent

enflent les chairs.] Par le mot de *chairs*, ſelon Zuingerus, Hippocrate entend ici la ſubſtance charnuë du cerveau. Quand les vents occupent tout le cerveau, alors arrive l'apoplexie proprement dite, & quand ils n'en occupent qu'une partie, ils ne cauſent que l'hemiplexie ou la paralyſie, de la partie qui répond à cette partie du cerveau, & qui en reçoit le mouvement & le ſentiment.

Il me paroît encore que la maladie ſacrée, le mal caduc, vient de la même ſource.] On peut inferer de ce paſſage, que le Traitté du mal caduc, qui ſe trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate, n'eſt pas de luy, car il aſſigne d'autres cauſes de cette maladie; ou s'il eſt de lui, qu'il avoit changé de ſentiment.

Et quand le ſang vient à ſe changer,] ſoit par quelque cauſe externe, p. 393.
comme l'air & les aliments, ou par quelque cauſe interne, comme les paſſions.

Car les ſciences & les connoiſſances p. 394.
ſont des habitudes.] J'ai lu μαθήματα *ſciences*, au lieu de παθήματα, *paſſions*, *affections*; cependant ce dernier peut

eſtre fort bon. Sous ces deux mots, *affections & connoiſſances*, Hippocrate comprend toutes les fonctions de l'ame. Et il dit avec raiſon que ce ſont des habitudes, parce qu'elles viennent de l'uſage & de l'experience. En effet, comme on l'a vû dans le Traitté des preceptes, le raiſonnement ne fonde la connoiſſance des choſes univerſelles que ſur celle qu'il a des particulieres, & qui lui vient de l'experience qu'il fait par le moyen des ſens; car à l'occaſion d'un tel ou d'un tel objet, l'ame ſent toûjours telle & telle choſe, fait tel ou tel raiſonnement, & établit tel ou tel principe; & on s'y confirme par l'uſage & par l'experience, qui donnent la perfection, & qui enfin conſtituent la ſcience.

Et à meſure que nous nous éloignons de ces habitudes, nôtre prudence ſe diſſipe & s'évanoüit.] Car nous nous éloignons de la veritable regle qui eſt l'uſage & l'experience & tous les mouvemens de l'ame ſont changez.

p. 396. *Car l'air, qui entre par les veines jugulaires, c'eſt à dire par les arteres.*] L'air eſtant porté au cerveau par les arteres, enfle les parties les plus ſubtiles

du ſang, & fait qu'elles ſortent par la bouche.

Voila pourquoy toutes les écumes paroiſſent blanches.] Car il n'y a point d'écume qui ne ſoit composée d'air & d'eau. ou d'une matiere ſpiritueuſe & humide.

Quand le corps eſt échauffé par le travail & par la violence de l'accés.] Hippocrate ne parle ici que de la fin de chaque accés. Celſe attribuë auſſi à la chaleur la fin de la maladie entiere, mais differemment; car il dit que cette maladie ſe guerit quelquefois, & ſur tout l'hyver, parce que l'hyver la chaleur eſt plus grande dans le corps, & qu'on fait plus d'exercice.

Et ſortent en partie avec l'air, & en partie avec la pituite.] Avec l'air, par la reſpiration. Et avec la pituite, par l'écume. p. 397.





DE L'USAGE DES CHOSES HUMIDES.

CEt Ouvrage ne doit pas estre regardé comme un Traitté methodique ; mais comme un recueïl d'observations & de reflexions qu'Hippocrate avoit faites pour son usage, ou comme le crayon d'un ouvrage qui n'a pas esté achevé ; il ne laisse pas d'être trés-utile.

L'Eau est ou bonne à boire, ou salée, ou eau de mer. L'eau douce est excellente pour la boutique du Medecin ; car elle est tres propre aux instru- *Du Chirurgien.*

mens de fer & d'airain, & elle convient extremement à la plufpart des remedes qu'on veut garder long-temps. Et pour ce qui eft du corps, il faut favoir qu'elle humecte, refroidit ou échauffe; hors de là elle ne fert à aucun autre ufage, & ne peut ni beaucoup nuire, ni beaucoup fervir.

Se frotter d'un peu d'eau douce avec une éponge, cela eft fort bon pour les yeux.

La peau s'eleve, & s'ulcere quand elle eft arrofée d'eau chaude.

Les fomentations fe font fur tout le corps, ou fur quelque partie.

L'eau chaude adoucit la peau qui eft trop dure, & relâche celle qui eft trop tenduë; elle délie les nerfs & les mufcles, ouvre les pores, fond les humeurs, & ouvre le paffage aux

ſueurs ; Elle ſert à humecter par des lavements, cõme les narines & la veſſie, &c. & à chaſſer les vents; Elle augmente la chair ou la diminuë; Elle fond & attenuë; Elle rappelle la couleur, ou la diſſipe; Elle eſt ſomnifere ſur la tête & ſur les autres parties. Elle ſoulage & adoucit les convulſions & les tenſions de nerfs; Elle étourdit les douleurs des oreilles, des yeux & autres ſemblables; Elle réchauffe les humeurs froides, & diſſipe les enfleures; Elle eſt bonne pour les ulceres, excepté pour ceux qui rendent du ſang, ou qui en rendront bien-tôt, pour les membres rompus ou demis, & pour tous les autres maux ſur leſquels les Medecins mettent des linges; Elle ſoulage auſſi la peſanteur de tête.

Dans chaque choſe il faut garder la meſure neceſſaire, car l'ex-

cés eſt un ſupplice & non pas un ſoulagement. Il en eſt de même de l'eau chaude pour le corps, ſi on y peche par l'un ou par l'autre excez. Et pour ne pas s'y tromper, il faut en juger par le préjudice qu'on en retire, ou par l'inutilité dont elle eſt, comme de l'eau tiede; car de tout ce qui eſt utile ou nuiſible, il faut s'en ſervir juſqu'à ce qu'il ſerve ou qu'il nuiſe, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il faſſe l'effet auquel il eſt deſtiné, ou un effet tout contraire.

Humecter ſimplement, cela eſt foible; Refroidir ou échauffer, cela eſt fort; C'eſt comme quand on eſt au ſoleil. L'eau qui eſt chaude juſqu'à pouvoir eſtre buë, eſt foible; mais il ne faut pas qu'elle ſoit chaude juſqu'à brûler; le malade en juge lui-même, excepté ceux qui ont perdu l'uſage de

la voix, ou qui ſont tombez en apoplexie, ou qui n'ont point de connoiſſance, ou qui ſont tous froids, comme aprés de grandes bleſſures, ou qui ſouffrent de grandes douleurs, car ils ſont inſenſibles, ils ne ſentent pas même quand on les brûle. Il en eſt de même des grandes luxations, & il eſt arrivé que des pieds gelez ſont tombez, quand on y a verſé deſſus de l'eau chaude; mais dans ces occaſions celui qui verſe l'eau doit juger ſi elle eſt chaude ou froide; car pour l'une & pour l'autre, le peu eſt ſans effet, & le trop eſt violent: Il faut donc la mettre au point qu'elle puiſſe faire ce à quoy on la deſtine; mais il faut s'arreſter avant qu'elle ſoit parvenuë au dernier degré.

Dans la paraplegie.

L'un & l'autre excez eſt nuiſible; l'eau trop chaude, quand

on s'en ſert ſouvent, effemine les chairs, debilite les nerfs & aſſoupit l'eſprit; Elle cauſe des hemoragies & des foibleſſes, & par là, fort ſouvent la mort. L'eau trop froide cauſe des convulſions, des tenſions de nerfs, des meurtriſſeures & des friſſons qui donnent la fiévre: Il n'y a rien de bon que ce qui eſt moderé. Le reſte nuit ou ſert, comme j'ai dit, ſelon qu'il fait plaiſir, & qu'il eſt ou facile à ſupporter, ou qu'il eſt fâcheux & incommode, du propre aveu de ceux qui en font l'eſſay, & qui s'en ſont bien ou mal trouvez.

Un corps qui a accoutumé d'eſtre fort vêtu, fuit tout ce qu'il n'a pas accoutumé, tout ce qui eſt le plus éloigné de la chaleur qui luy eſt propre, & le plus prés du froid, qui luy eſt étranger. Voila pourquoy

l'eau chaude luy fait plaisir, & il la supporte sans peine.

Le cerveau, & tout ce qui en vient, craint l'eau froide, & aime l'eau chaude, aussi bien que tout ce qui est plus froid & plus solide de sa nature. Voila pourquoy l'eau froide est ennemie des os, des dents, & des nerfs, & l'eau chaude en est amie; car l'eau froide cause des convulsions, des tensions de nerfs, & des frissons fiévreux.

Ce que l'eau froide a gâté, l'eau chaude le raccommode; de là vient que l'eau chaude fait tant de plaisir, & qu'on la recherche; & que la froide cause de la douleur, & qu'on la fuit. Delà vient que les lombes, la poitrine, le dos, les hypocondres, craignent tant l'eau froide, & se trouvent si bien

de l'eau chaude qu'ils peuvent ſupporter. De la vient auſſi d'un autre côté que ces meſmes parties, les lombes, la poitrine, les hypocondres, le dos, aiment le contraire, parce qu'il eſt contraire; car l'eau froide guerit & appaiſe les dégouts que l'eau chaude a cauſés : Et voila pourquoy dans ces occaſions l'on aime l'eau froide, & les viandes froides, comme en d'autres on recherche l'eau chaude, & les viandes chaudes. Voila pourquoy encore dans les évanoüiſſements, il eſt bon de verſer de l'eau froide ſur l'extremité des parties.

Par la meſme raiſon les parties poſterieures ſouffrent mieux l'eau chaude que les anterieures; & les anterieures, les extremi. du corps & toutes les parties qui n'ont pas accoutumé d'être cachées, ſouffrent plus aiſément

l'eau froide; comme les parties du dedans ſouffrent mieux l'eau chaude que celles du dehors; mais il faut ſe ſouvenir que l'une & l'autre ſont meilleures ſur chaque partie du corps, *ſelon les occaſions*. Par exemple, la peau exterieure qui eſt contiguë à elle-même & au nerf ſanglant, parce qu'elle eſt hors de la chaleur naturelle, & dans le froid du dehors, elle eſt ſouvent ſurmontée par les deux, & a ſouvent beſoin de l'une & de l'autre, & plus ſouvent encore de l'eau chaude, pour le plaiſir. La même choſe arrive aux extremitez; c'eſt pourquoi elles obeïſſent promptement aux autres parties; mais premierement & d'elles-mêmes, elles s'élevent lentement; cela paroît auſſi par les veines, les unes* s'élevent plûtôt, les autres plus tard.

C'eſt à dire qu' elles ne ſont pas promptement affectées V. les Rem.

Il en eſt de meſme de toutes

les autres parties, lors que les extremitez ſont refroidies, & lors qu'elles ſont échauffées, dans les évacuations des vaiſſeaux, & dans les évanoüiſſements, & c'eſt avec raiſon. En effet la chaleur ſuit les veines, & ce qui en dépend, les échauffe, & ſe communique juſqu'aux extremitez, & particulierement au dedans des mains.

Les ulceres aiment certainement l'eau chaude, parce qu'ils ont accoutumé d'être couverts, d'où il s'enſuit qu'ils craignent l'eau froide. Il en eſt de même des veines, parce qu'elles ſont accoutumées au chaud, & qu'elles ſont dans la chaleur naturelle. Il en eſt de même de la poictrine & de l'eſtomach, quand il eſt ſurmonté par le froid, il ne peut le ſouffrir & en eſt ſuffoqué, parce qu'il n'y eſt pas accoutumé; cependant il le de-

ſire & il ſouffre, quand il en manque; car ſouffrir eſt toûjours trés-voiſin de manquer. Voila pourquoi il eſt rejoüi quand on boit de l'eau froide. Ainſi toutes ces choſes s'accordent, & l'on voit par-là que c'eſt avec raiſon que les écorchures & les bleſſures ſuperficielles, qui n'ont point accoutumé d'eſtre cachées, ne peuvent ſouffrir l'eau froide, car elles en ſont promptement ſurmontées; celles qui ſont fort profondes, la ſouffrent encore moins quand elle les ſurmonte, & d'ailleurs elles participent de la nature des nerfs.

Pour voir que le bas ventre aime l'eau chaude, il ne faut que conſiderer cette partie, elle eſt toûjours cachée. Il en eſt de même des viſceres, de la veſſie, des parties naturelles de l'homme, qui ſont nuës &

plus froides de leur nature qu'on ne ſçauroit penſer; car le chaud va toûjours en haut, & non pas en bas: Voila pourquoy ces parties aiment l'eau chaude. D'ailleurs quand le corps s'eſt baigné dans l'eau chaude, il ſe refroidit plus promptement, & quand il s'eſt baigné dans l'eau froide, comme il eſt plus ramaſſé, il ſe réchauffe auſſi davantage, comme on voit que pour faire rafraichir de l'eau, il faut la faire chauffer pour la rendre plus ſubtile; car aprés cette chaleur il ſe durcit, eſtant comme deſſèché, de même que les yeux, aprés l'eau froide; car l'une eſt ſemblable à l'air qui nous environne, & celle des yeux ne l'eſt pas,

L'eau de la mer eſt bonne pour ceux qui ont des demangeaiſons & des humeurs acres qui les picotent; il faut qu'elle

ſoit

ſoit chaude & qu'on s'en ſerve, ou pour le bain, ou pour des fomentations. Ceux qui n'y ſont pas accoutumez, en ſentent d'abord de l'incommodité. Cette eau eſt ennemie des ulceres, des brûlures, des écorchures & autres choſes de même nature; mais elle eſt tres propre à ceux qui ſont purs. Elle eſt bonne auſſi pour attenuer, & pour les ulceres des pêcheurs; car ces ulceres ne ſuppurent point, ſi on n'y employe l'eau de la mer. Elle eſt bonne encore pour les bandages des fractures: Elle appaiſe auſſi & arrête les ulceres rongeans, de même que le ſel, la ſaumure & le nitre. Toutes ces choſes, ſi on s'en ſert peu, ne font qu'irriter; mais quand on s'en ſert juſqu'à ce quelles ſoient les plus fortes, il n'y a rien de meilleur. En general l'eau chaude eſt meilleure à plus de cho-

ſes que l'eau froide.

Le vinaigre eſt pour la peau & pour les jointures, comme l'eau de la mer; il eſt encore plus fort, on en verſe ſur la partie, & on l'en étuve. Il eſt bon pour les bleſſures recentes, pour les grumeaux de ſang, & pour les taches livides des parties naturelles. Il eſt trés propre à laver les oreilles & les dents; mais pour toutes ces choſes & autres de cette nature, il faut qu'il ſoit chaud, & on reglera ſa chaleur par rapport à la ſaiſon.

Le ſel qui ſe tire du vinaigre, quand on le laiſſe évaporer à un ſoleil bien chaud, eſt bon pour la galle, la lepre, les taches blanches, & ſur tout pour les ongles raboteux; car il les ſurmote avec le temps. Il guerit les verruës & l'ordure des oreilles. Il amollit la peau, & ſeroit bon à d'autres uſages, ſi ſon odeur ne bleſſoit, & particu-

lierement les femmes. Il ſeroit auſſi d'un grand ſecours contre la goutte, s'il n'ulceroit la peau. La lie du vinaigre a la même vertu.

Le vin doux eſt fort bon pour les vieilles playes, quand on s'en ſert ſans diſcontinuer. Il eſt bon auſſi pour les medecines. Le vin auſtere (dur) tant blanc que noir, doit eſtre mis tout froid ſur les ulceres, à cauſe de leur chaleur. Tous les vins dont on ſe ſert pour refroidir, ſoit qu'on en verſe ſur la partie, qu'on y en faſſe entrer, ou qu'on en applique avec des laines, doivent eſtre froids, comme l'eau la plus froide. Les choſes que l'on veut rendre ſimplement aſtringentes, doivent eſtre trempées dans le vin noir, comme les laines, les feüilles de bêtes, les linges, & les feüilles de lierre blanc; & celles qui doivent eſtre encore

plus aſtringentes & plus piquantes, comme le lierre, le buiſſon, la rhuë des Conrroyeurs, la ſauge. Il en eſt de même de celles dont on ſe ſert pour amollir, comme la farine cuite.

L'eau froide eſt bonne pour les éleveures rouges & plates, qui ſortent par tout ſur la peau de ceux qui ont la ratte enflée. Dans ceux qui ſont gras & qui ont la chair tendre, ces éleveures ſont fort rouges ; & dans ceux qui ſont noirs, elles ſont preſque rondes comme des clouds, & elles viennent particulierement dans les bains chauds, & aux femmes dans la ſuppreſſion de leurs ordinaires, qui ſont remontez & ſe ſont arreſtez ſur la peau. Elles viennent auſſi des demangeaiſons de la peau, des habits trop rudes que l'on porte, ſans y eſtre accoûtumé, du paſſage de la

ſueur, & de ce qu'en ſortant d'un grand froid, on s'approche tout d'un coup du feu, ou des bains chauds; car ſi l'on ne s'en approche que long-temps aprés, elles ne viennent point du tout. D'ailleurs celles qui viennent du froid, qui s'elevent conme des grains de millet, & qui s'ulcerent, l'eau froide leur eſt contraire, & l'eau chaude leur eſt utile. L'une & l'autre ſont fort bonnes pour les enfleures des jointures, pour les douleurs ſans ulceres, pour les gouttes & pour la pluſpatt des convulſions. L'eau froide verſée abondamment ſur le corps, aprés de grandes ſueurs, l'attenuë. Elle aſſoupit auſſi la douleur; car tout aſſoupiſſement moderé eſt un remede contre la douleur.

L'eau chaude attenuë de même, & amollit; ainſi l'une & l'autre ſont bonnes pour les

gouttes, pour les relâchemens & pour les tensions de nerfs, pour les convulsions, pour les roidissements, pour les tremblements, pour les paraplegies ou paralysies, pour les nerfs foulez, pour les engourdissements, pour les syncopes, où l'on perd la parole, pour les suppressions du bas. Mais dans l'usage de l'eau froide, il est plus important de prendre bien garde de ne pas passer les bornes, que dans l'usage de l'eau chaude.

Pour les nerfs ou articles endurcis, soit par quelque inflammation, ou par entorse, avant toutes choses, vous prendrez une vessie, que vous remplirez d'eau chaude, & vous attacherez la main du malade sur cette vessie.

Semblablement pour les yeux qui pleurent, & qui sont in-

commodez de l'acrimonie de l'humeur qui en ſort, vous les laverez avec de l'eau chaude, & les frotterez avec quelque Onguent doux, afin que l'humeur acre ne puiſſe s'y arrêter.

Pour les petits ulceres creux de la cornée, il eſt utile de les laver avec l'eau chaude, car elle les remplit & rétablit la cornée dans ſon état naturel. Enfin l'eau chaude eſt bonne pour les yeux, dans les douleurs & ſuppurations, pour les larmes mordicantes, & pour les autres maux qui viennent de ſechereſſe.

L'eau froide eſt bonne pour ceux qui n'ont point de douleur, & qui ſont extremement rouges ; & pour ceux à qui il ſe fait des amas d'humeurs à l'orifice des veines, comme ces éleveures ſemblables à du ſon

qui viennent ſur la poictrine ; & autres duretez; mais elle n'eſt bonne ni pour le fondement, ni pour la matrice, ni pour ceux qui urinent du ſang pendant l'hyver. L'eau froide irrite les ulceres, elle durcit la peau, elle empêche les parties douloureuſes de ſuppurer, elle les rend livides, & les noircit ; elle cauſe des friſſons fiévreux, des convulſions, & des tenſions de nerfs. Cepēdant dans une tenſion de nerfs ſans ulcere, dont un jeune homme bien robuſte ſera attaqué, l'eau froide qu'on verſera ſur luy rappellera & concentrera la chaleur naturelle, qui diſſipera l'humeur qui cauſe cette tenſion; mais il ne faut uſer de ce remede qu'en eſté.

Un jeune homme en bon point, en bonne chair.

L'eau chaude fait ſuppurer, mais ne vous en ſervez pas pour tous les ulceres ; & quand le pus vient, c'eſt un tres grand ſigne de la ſeureté de la

de la guerison ; elle amollit la peau, elle attenuë & resoud les humeurs, elle appaise les douleurs, elle adoucit les frissons, les convulsions, les tensions de nerfs ; elle dissipe la pesanteur de tête ; elle est aussi fort utile pour les fractures des os, encore plus pour les os dépoüillez de chair, & particulierement pour les playes de tête, & pour toutes les parties que le froid fait mourir, ou qu'il ulcére ; elle est encore fort bone pour toutes les excoriations, écorcheures, & autres maux de cette nature, soit volontaires ou involontaires ; pour tous les ulceres rongeants, & pour les noirceurs, soit aux gencives, soit aux oreilles, soit au fondement, soit à la matrice. Pour tous ces maux l'eau chaude leur est amie & critique, & l'eau froide tres ennemie & tres meurtriere, excepté dans ceux

où l'on craint l'hemorragie, (flux de ſang)

Voila l'uſage qu'on doit faire des infuſions des choſes humides, des liniments ou inonctions des choſes onctueuſes, des impoſitions ou applications des feüilles, ou des linges & des cataplaſmes. Enfin de toutes les choſes où le froid & le chaud peuvent nuire ou ſervir.



REMARQUES
SUR
LE TRAITTE'
DE L'USAGE
DES CHOSES HUMIDES.

DEs choses humides.] Par ces choses humides Hippocrate entend p. 413 celles qui sont à l'usage de la Medecine & de la Chirurgie, & moins celles qu'on boit & qui entrent dans le corps par la bouche, que celles qu'on luy applique exterieurement, ou dont on le rafraîchit par des lavemens &c.

Ou salée, ou eau de mer.] Car elle est ou salée par art, & Hippocrate l'appelle ἁλμυρὸν, ou salée naturellement comme la mer. Hippocrate oublie ici beaucoup d'autres sortes d'eaux, comme les eaux bitumineuses, les eaux acides, les eaux ameres; mais il n'en parle pas sans doute, parce qu'il n'a pas achevé le traitté, car on ne peut pas douter que les ver-

gus de ces differentes eaux ne luy fussent connuës.

p. 414 *Et elle convient extremement à la plûpart des remedes.*] A tous les remedes qu'il faut faire boüillir.

Se frotter d'un peu d'eau douce avec une éponge, cela est bon pour les yeux.] D'un peu d'eau douce tiede, quand on veut resoudre & adoucir; & froide, quand on veut repousser & resserrer.

La peau s'éleve & s'ulcere, quand elle est arrosée d'eau chaude.] Quand on fomente souvent le peau avec de l'eau chaude, il y vient de petites éleveures, des bourgeons, parce que les pores étant ouverts, les humeurs les plus subtiles y affluent.

p. 415. *Elle sert à humecter les narines & la vessie.*] Et par consequent à faire moucher & uriner.

Elle augmente la chair ou la diminuë.] Comme on le voit dans les playes & dans les ulceres.

Elle est bonne pour les ulceres, excepté pour ceux qui rendent du sang, ou qui en rendront bien-tôt.] Et par consequent, il ne faut jamais humecter avec de l'eau chaude les playes &

ſes ulceres, pendant que le ſang coule, ou qu'il va couler, car elle ne feroit qu'augmenter l'hemorragie, il ne faut s'en ſervir que pour adoucir ou reſoudre.

Il en eſt de même de l'eau chaude pour le corps, ſi elle peche par l'un ou par l'autre excés.] C'eſt à-dire ſi elle eſt trop chaude & qu'elle brûle, ou ſi elle ne l'eſt pas aſſez, & qu'elle refroidiſſe, au lieu d'échauffer. p. 416.

Comme de l'eau tiede.] Qui ne fait jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal.

C'eſt comme quand on eſt au ſoleil.] C'eſt à-dire il en eſt de cela, comme du temps que l'on eſt au ſoleil; ſi on n'y eſt qu'un moment, on n'a pas le temps de ſentir ſon action; & ſi on y eſt long temps on en eſt échauffé. Tout de même, ſi on ne fait qu'humecter ſimplement & en paſſant, cela eſt foible; mais ſi l'on humecte juſqu'à refroidir ou échauffer, cela eſt fort, & l'on en reſſent l'utilité qu'on en eſpere.

Et il eſt arrivé que des pieds gelez ſont tombez, quand on y a verſé deſſus de l'eau chaude.] Les nerfs ne peu- p. 417.

vent resister à cette trop grande chaleur de l'eau, & passer ainsi d'un tres grand froid à un tres-grand chaud, sans se rompre.

p. 418. *Un corps qui a accoûtumé d'estre fort vêtu.*] La difference de la chaleur & du froid se doit tirer de la difference des corps & de leurs parties par rapport au chaud & au froid qu'elles ont accoûtumé ; car une partie qui a accoûtumé d'estre bien couverte, soit naturellement, comme les parties internes, ou artificiellement par des habits, comme certaines parties exterieures, supportent une plus grande chaleur que celles qui sont découvertes.

p. 419. *Le cerveau & tout ce qui en vient.*] Comme la moëlle de l'épine du dos. V. l'Aph. 18. du liv. 5.

Aussi bien que tout ce qui est plus froid & plus solide de sa nature.] Comme les os, les dents, les nerfs, les ligaments, les tendons.

p. 420. *De là vient aussi d'un autre costé que ces mèmes parties, les lombes, la poictrine, les hypocondres, le dos, aiment le contraire, parce qu'il est contraire.*] Ce passage est tres difficile &

tres embaraſſé dans le texte. Je ſçay qu'on l'a expliqué en diſtinguant les perſonnes qui ont accoûtumé de couvrir ces ſortes de parties, & celles qui ne les couvrent point; mais cette diſtinction me paroît tres mal imaginée, car ce qu'Hippocrate dit ici, arrive encore aujourd'huy également à toutes ſortes de perſonnes qui ſe couvrent également. Il faut donc qu'il y ait icy une raiſon generale, & c'eſt celle que j'ay expliquée; les lombes, la poitrine, le dos, les hypocondres, l'eſtomach, qui ſe trouvent ordinairement ſi bien de l'eau chaude, ne laiſſent pas quelquefois d'aimer l'eau froide, parce qu'elle eſt contraire; c'eſt à dire lors qu'elles ſont ſi échauffées, que l'eau froide eſt contraire à leur inflammation, & la fait ceſſer; car un mal ſe guerit par ſon contraire.

Mais il faut ſe ſouvenir que l'une & l'autre ſont meilleures pour chaque partie du corps.] Quoy que de toutes les parties du corps, les unes ſouffrent plus volontiers l'eau chaude, comme toutes celles qui ont accoûtumé d'eſtre couvertes, & que les autres s'accommodent p. 421.

mieux de l'eau froide, comme les parties qui ont accoûtumé d'estre à l'air, neanmoins il y a des occasions où l'une & l'autre, c'est-à-dire, & l'eau froide, & l'eau chaude, sont tres bonnes pour toutes ces parties, ce qu'il éclaircit par des exemples. La peau exterieure, c'est-à-dire la peau des parties qui sont exposées aux injures de l'air, & qui par consequent n'est pas incommodée du froid, ne laisse pas de souffrir aussi fort volontiers l'eau chaude, qui lui fait même plaisir, & cela a esté tres sagement conduit par la providence, de peur que ces parties se plaisant trop à l'extremité qui leur seroit propre, n'en abusassent, & n'incommodassent par là le reste du corps.

La peau exterieure qui est continguë à elle-même & au nerf sanglant.] Par ce *nerf sanglant* Hippocrate entend ou les veines, ou la membrane charnuë, *panniculum carnosum*, qui sort de l'extremité des vaisseaux dispersez sur toute la chair, & qui constituë le cuir ou la peau qui lui est si continguë, qu'elle ne peut estre separée qu'avec beaucoup de peine; &

c'eſt ce qui fait que cette peau tient le milieu entre la nature du nerf & celle de la chair ; c'eſt un nerf ſanglant, qui n'eſt ni ſi dur ni ſi dénué de ſang que le nerf, ni ſi mol, ni ſi ſanguin que la chair ; & c'eſt pourquoy elle eſt également affectée par le froid & par le chaud, par le ſec & par l'humide.

La même choſe arrive aux extremitez ; c'eſt pourquoy elles obeïſſent promptement aux autres parties ; mais premierement & d'elles-mêmes elles s'élevent lentement.] Il veut dire que les extremitez du corps reçoivent promptement l'alteration des autres parties à cauſe des veines, des arteres & des nerfs qui y aboutiſſent ; mais que d'elles mêmes elles s'élevent lentement ; c'eſt à-dire qu'elles ne ſont pas promptement affectées, parce qu'elles ſont accoûtumées au froid & au chaud. Or les violentes paſſions ne viennent que de ce qui n'eſt pas accoutumé.

Cela paroît auſſi par les veines, les unes s'élevent plûtôt, les autres plus tard.] Par ce mot de veines, il entend les veines, les arteres & les nerfs,

& il dit que les unes ſont plûtôt affectées que les autres, parce que les unes ſont d'un ſentiment plus vif que les autres, ou ſelon qu'elles ſentent ou d'elles-mêmes, ou par ſympathie.

Il en eſt de même de toutes les autres parties, lorſque les extremitez ſont refroidies ou échauffées.] Si les extremitez ſentent les alterations qui arrivent aux autres parties, ces autres parties ſentent auſſi de même les alterations qui arrivent aux extremitez, ſoit qu'elles ſoient extremement refroidies, ou extremement échauffées.

p. 422. *Dans les évacuations des vaiſſeaux.*] Soit par les remedes ou par la ſaignée, l'épuiſement des veines ſe communiquant promptement aux arteres & aux nerfs.

Ou dans les évanoüiſſements & les ſyncopes.] Car le mal ſe communique promptement, & paſſe de la partie affectée aux autres parties du corps.

Et particulierement au dedans des mains.] Parce que les veines y ſont en plus grand nombre.

Cependant il le deſire, & il ſouffre

quand il en manque.] Ce passage est tres corrompu dans le texte, j'ay tâché d'en tirer le veritable sens. La poictrine & l'estomach, qui ne peuvent souffrir le froid auquel ils ne sont pas accoûtumez, ne laissent pas de le desirer, comme un remede contre la grande chaleur qui les consumeroit enfin, sans ce rafraîchissement.

Pour faire rafraîchir l'eau, il faut la faire chauffer pour la rendre plus subtile.] Car ses parties étant subtilisées par la chaleur, donnent une plus libre entrée à l'air froid. p. 424.

Car aprés cette chaleur il se durcit estant comme desseché.] Quelques Commentateurs ont entendu cela de l'eau, qui aprés cette chaleur se durcit, estant comme dessechée; car les parties les plus subtiles étant évaporées, il ne reste que les plus crasses & les plus terrestres, qui sont les plus propres à retenir plus long-temps le froid, que l'air leur a communiqué; & c'est ce qu'on pretend qu'Hippocrate entend, quand il dit que l'eau aprés la chaleur se durcit, étant comme dessechée; mais l'exemple qui

luit semble prouver qu'il parle du corps.

Comme les yeux aprés l'eau froide.] Par un exemple contraire, Hippocrate fait entendre la verité qu'il vient d'enseigner, que le corps se refroidit plus promptement aprés s'être baigné dans l'eau chaude; car aprés cette chaleur il se durcit & se desseche, comme au contraire, les yeux se durcissent & se dessechent, s'il faut ainsi dire, quand on les lave avec de l'eau froide; car cette froideur de l'eau fait que leurs pores estant reserrez, toute leur vertu naturelle se conserve & devient plus forte.

Car l'une est semblable à l'air que nous respirons, & celle de l'œil ne l'est pas.] Il rend la raison du même effet que l'eau froide produit sur le corps & sur les yeux, qu'elle durcit & qu'elle desseche; sur le corps, aprés qu'il est baigné dans l'eau chaude, qui a preparé le chemin à l'air froid; & sur les yeux, sans le secours de cette eau chaude; car l'eau froide ressemble à l'air qui nous environne; ainsi elle ne feroit pas un grand effet sur le corps, s'il n'avoit esté preparé par l'eau

chaude ; au lieu que l'eau des yeux ne ressemble point du tout à cet air, car elle est chaude, ainsi les yeux n'ont pas besoin de la même preparation que le corps, pour sentir le même effet de l'eau froide, car leur chaleur naturelle les y à suffisamment disposez ; c'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui est tres-difficile.

Cette eau est ennemie des ulceres, des brûleures, & des écorcheures.] Car elle est aperitive & detersive ; c'est pourquoy elle ne fait qu'irriter tous ces maux. p. 425.

Mais elle est tres propre à ceux qui sont purs.] Je croy qu'il faut suivre la leçon de Zuingerus, qui paroît avoir lû καθαρεῖσι, καὶ μὴ καθαρεῖσι, *elle est bonne aux purs & aux impurs* ; c'est-à-dire à ceux qui sont cacochymes, & dont les humeurs sont corrompuës, & à ceux qui sont bien habituez : car elle entretient le bon estat de ces derniers, & restablit les autres ; c'est pourquoy elle est bonne pour les morsures des animaux enragez.

Elle est bonne aussi pour attenuer.] Car elle desseche, & par consequent elle maigrit.

Et pour les ulceres des Pècheurs; car ces ulceres ne ſuppurent point, ſi on n'y employe l'eau de mer.] Comme ces gens-là ſont ſujets à avoir des playes aux mains, ſoit par les dents des poiſſons, ou par leurs arêtes, l'eau de la mer doit eſtre leur appareil ordinaire; parce qu'outre qu'elle eſt la plus propre à attirer & à diſſiper le venin, toute autre choſe ſeroit trop foible pour des gens accoûtumez à cette eau marine.

Elle eſt bonne auſſi pour les bandages de fractures.] Car elle fortifie la partie, & tient la playe nette.

Elle eſt bonne pour les ulceres rongeants.] Car elle les deſſeiche & les nettoye.

Toutes ces choſes ſi on s'en ſert peu ne font qu'irriter.] Si on s'en ſert de maniere qu'elles ne faſſent qu'effleurer, elles ſont tres nuiſibles, au lieu que ſi on s'en ſert juſqu'à ce qu'elles puiſſent avoir penetré juſqu'à la racine du mal, elles produiſent l'effet qu'on en attend.

p. 426. *Il eſt encore plus fort.*] Car il penetre mieux & fortifie davantage.

Et on reglera ſa chaleur par rapport

à la ſaiſon.] C'eſt-à-dire qu'il doit eſtre moins chaud en eſté qu'en hyver.

Le ſel qui ſe tire du vinaigre quand on le laiſſe évaporer à un ſoleil bien chaud.] Il ſemble qu'Hippocrate ait connu le ſel de vinaigre des Chymiſtes, au moins ſi c'eſt le veritable ſens de ce paſſage qu'on a lû fort diverſement. Je me ſuis attaché à la lettre, on en tirera les conſequences qu'on voudra.

Si ſon odeur ne bleſſoit, & particulierement les femmes.] Hippocrate dit icy que l'odeur de ce ſel de vinaigre eſt incommode, ſur tout aux femmes, à qui ſans doute il peut cauſer des vapeurs. Zuingerus au lieu d'ὀδμὴ *odeur*, liſoit ὀδύνη *douleur*. Dans ce ſens là, Hippocrate diroit que ce ſel cauſeroit de la douleur par ſa trop grande force, ſur tout aux femmes, dont le corps eſt trop tendre pour reſiſter à cette acreté.

Le vin doux eſt fort bon & ſuffit p. 427.
pour les vieilles playes.] Car il adoucit & abſterge ſans piquer; mais il faut en faire un uſage ordinaire; car ſi on ne fait que le prendre & le quitter, il

eſt inutile ; c'eſt pourquoy Hippocrate ajoûte, *quand on s'en ſert ſans diſcontinuer.* Le vin doux, c'eſt-à-dire un vin mol, & bien mur, & il eſt opposé au vin auſtere.

Il eſt bon auſſi pour les Medecines.) Il corrige leur amertume, & fortifie l'eſtomach qui les retient mieux.

Doit eſtre mis tout froid ſur les ulceres, à cauſe de leur chaleur.] C'eſt à dire qu'il doit eſtre mis froid ſur les playes & ſur les ulceres pour moderer leur chaleur.

p. 428. *Il en eſt de même de celles dont on ſe ſert pour amolir, comme la farine cuite.*] Il ſemble qu'Hippocrate veüille que cette farine ſoit cuite dans un vin auſtere & fort, afin que ce vin conſerve la force de la partie. D'autres pretendent qu'il veut que ce ſoit avec du vin doux.

Sur la peau de ceux qui ont la ratte enflée.] C'eſt la veritable explication de ce paſſage, où il n'eſt pas queſtion de linges & de compreſſes. On ſçait que les obſtructions de la ratte, cauſent ſouvent des éleveures.

Du paſſage de la ſueur.) La peau eſtant ulcerée par l'acreté des humeurs

qui

qui sortent par la sueur.

Les douleurs sans ulceres.) Comme p. 429.
ce qu'il appelle dans l'Aph. 23. du liv. 5. *des Eresipeles non ulcerez.*

Car elle assoupit la douleur.] En émoussant la pointe des esprits qui se jettent sur la partie affectée, & qui y causent la douleur.

Ainsi l'une & l'autre sont bonnes.] Hippocrate ramasse icy la plus grande partie des maux où l'eau froide & l'eau chaude peuvent estre utiles selon la cause & la qualité du mal, & selon le temps.

Pour les suppressions du bas.] Soit du ventre ou de la vessie, des hemorroïdes ou des mois.

Mais dans l'usage de l'eau froide il p. 430.
est plus important de prendre bien garde de ne pas passer les bornes.] Car le trop grand froid est encore plus dangereux que le trop grand chaud, & il mortifie enfin les parties.

Et vous attacherez la main du malade sur cette vessie.] De maniere qu'il l'empaume bien, & que tous les endroits de sa main la touchent.

Pour les petits ulceres creux de la p. 431.

cornée.] Pour les ulceres appellez βόθρια, comme de petites fossetes, ce sont des ulceres comme des piqueures d'épingle, l'eau chaude y est fort bonne, pour amollir la tunique, l'ouvrir, & la nettoyer.

L'eau froide est bonne pour ceux qui n'ont point de douleur, & qui sont extremement rouges.] Car cette rougeur vient d'une humeur chaude qui se jette du dedans en dehors, & l'eau froide repercute.

Et pour ceux à qui il se fait des amas d'humeurs à l'orifice des veines.) Outre que l'eau froide repercute ces humeurs, elle fortifie les parties, de maniere que ces humeurs n'y affluent plus si abondamment.

p. 432. *Sur la poictrine.*) On remarque qu'Hippocrate employe quelquefois le mot θώραξ thorax, poictrine, pour le trônc du corps, depuis le cou, jusqu'au bas ventre,

Ni pour le fondement.) Il veut dire peut-être pour les hemorroïdes.

Ni pour la matrice.) Ni pour les maux de matrice, ni pour l'écoulement des mois,

Ni pour ceux qui urinent du sang pendant l'hyver.) Car cette froideur excessive en arrêtant ce flux de sang, causeroit indubitablement des abcés.

L'eau froide irrite les ulceres.) On peut voir les Aphorismes 23. 24. du liv. 5.

Leau chaude fait suppurer, mais ne vous enservez pas pour tous les ulceres.) C'està-dire qu'il ne faut pas faire suppurer toutes sortes d'ulceres; mais seulement ceux où il est necessaire de dissoudre.

Soit volontaires ou involontaires.) p. 433
Volontaires, c'est-à-dire qu'on fait expres pour quelque raison. Involontaires, c'est-à-dire qui sont causez par quelque humeur acre, ou par quelque autre accident.

Et pour les noirceurs.) Comme celles qui se voyent dans les parties gangrenées.

Excepté dans ceux où l'on craint l'hemorragie.) Car comme il l'a dit ailleurs, l'eau chaude ne peut que leur être tres contraire, en ce qu'elle attire encore plus le sang.

Fin du premier Volume.

A PARIS,
De l'Imprimerie d'ANTOINE
LAMBIN, 1696.

Les principales fautes d'impreſſion dans le premier Volume.

Page 133. A la fin de la Remarque qui finit par ces mots, *aux remedes de la Medecine pour les purger*, adjouſtez *voilà pourquoy ces parties ſont ſujettes aux ſcirrhes & aux cancers.*

P. 152. *mais de ſon fils Polybe.* Liſez *mais de ſon Gendre & de ſon diſciple Polybe.*

P. 171. *Entreprendre cette cure, rëüſſir*, liſez *entreprendre cette cure, & y rëüſſir.*

P. 176. A la fin de la Remarque qui finit par ces mots, *en empeſchant le cataplaſme de le toucher.* Adjouſtez, *ou plûtoſt il parle des tentes & des plumaceaux qu'il met dans l'ulcere.*

P. 188. *utiles & neceſſaires.* Liſez, *utiles & neceſſaires à la vie.*

P. 193. *des emplaſtres emollients.* Liſés *des emplaſtres emollientes.*

P. 296. *& comme que le corps jouït.* Liſés *& comme le corps jouït.*

P 325. *Occupa la place qui eſt au deſſous*, liſés *occupa la place qui eſt au deſſous de l'air.*

P. 333. *C'est pourquoy le cœur attire beaucoup.* Lisés, *c'est pourquoy le cœur attire beaucoup d'air, beaucoup d'esprits.*

P. 336. *Car ses fibres sont froids & visqueux.* Lisés, *car ses fibres sont froides & visqueuses.*

P. 373. *Toutes les maladies sont de la mesme nature.* Lisés, *sont de mesme nature.*

P. 383. *à cause de la quantité de sang dont elles sont pleines.* Lisés, *dont ils sont pleins.*

P. 387. *C'est ce qui fait la roupie*, lisés *c'est ce qui fait l'enchefrinement.*

P. 388. *qui en attire*, lisés *qui en attirant.*

P. 415. *Elle sert à humecter par des lavemens.* Lisés, *par des lotions.*

P. 440. *qui sort de l'extremité des vaisseaux dispersez sur toute la chair.* Lisez, *à laquelle aboutit l'extremité des vaißeaux.*





